

CH. URBAIN et E. LEVESQUE

L'ÉGLISE ET LE THÉÂTRE

BOSSUET

Maximes et Réflexions
sur la Comédie,
précédées d'une introduction historique
et accompagnées
de documents contemporains
et de notes critiques.

“ LA VIE CHRÉTIENNE ”

chez

BERNARD GRASSET

10^e Edition

Therese Goyet

Besaunet 13 nov. 1981

Joannae Kitchin
transmisit habendam.

De "l'obscurantisme"
aux "lumières"

Paris, 10 août 1964

**L'ÉGLISE
ET LE THÉÂTRE**

DES MÊMES AUTEURS

Correspondance de Bossuet, 15 vol. in-8 (Paris, Hachette).

Œuvres oratoires de Bossuet, 7 vol. in-8 (Bruges et Paris, Desclée, de Brower).

Les dernières années de la vie de Bossuet, Journal de Ledieu, (2 vol. in-8, Bruges et Paris, Desclée, de Brower).

COLLECTION "LA VIE CHRÉTIENNE"
publiée sous la direction de MAURICE BRILLANT

L'ÉGLISE ET LE THÉÂTRE

BOSSUET

Maximes et réflexions sur la Comédie
précédées d'une introduction historique
et accompagnées de documents contemporains
et de notes critiques

PAR

CH. URBAIN et E. LEVESQUE

A PARIS
CHEZ BERNARD GRASSET

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE : QUATORZE
EXEMPLAIRES SUR VÉLIN PUR FIL LAFUMA,
NUMÉROTÉS VÉLIN PUR FIL 1 à 10 ET I à IV.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays
Copyright by Bernard Grasset 1930

INTRODUCTION

Après les guerres civiles et sous les règnes réparateurs de Henri IV et de Louis XIII, les Français se laissèrent reprendre à leur goût traditionnel pour les spectacles. Acrobates, montreurs d'ours, baladins de toutes sortes, acteurs tragiques ou comiques trouvèrent un public empressé à chercher auprès d'eux du plaisir et des émotions de nature diverse. Ecoliers, bourgeois, gens du menu peuple et grands seigneurs, tous les âges et toutes les conditions eurent de quoi se satisfaire. Cette sorte de résurrection profita surtout à l'art dramatique. Des théâtres permanents s'établirent dans Paris, tandis que des troupes ambulantes sillonnaient les provinces. A la suite du vieil Hardy, dont les centaines de pièces, malgré leurs défauts et la crudité de leur langage, avaient répondu aux besoins et aux aspirations de ses contemporains, on vit apparaître une foule d'auteurs, tels que Théophile de Viau, Mairet, Racan, Gomberville, Tristan L'Hermite, Georges de Scudéry, Rotrou, du Ryer et enfin Corneille, qui tentèrent à l'envi de parler un langage plus décent et de plaire à un public d'un goût plus délicat ou de mœurs plus réservées que dans l'âge précédent. Le succès récompensant leurs efforts et

consacrant leur renommée, ils ne firent plus difficulté, comme auparavant, de laisser mettre leur nom sur les affiches qui annonçaient la représentation de leurs pièces ¹.

Cependant, malgré l'ardeur avec laquelle il recherchait le plaisir et l'émotion dramatique, le public méprisait profondément les comédiens ², tout en se passionnant pour eux et en les enrichissant ³. Il y avait là une inconséquence que Tertullien reprochait même déjà aux Romains de son temps : Quanta perversitas ! Amant quos mulctant, depretiant quos probant. Artem magnificant, artificem notant ⁴.

Cet état d'esprit devait durer longtemps ⁵. Une

1. Ch. Sorel, *Bibliothèque française*, Paris, 1664, p. 183.

2. « Ce n'est pas sans raison qu'en Italie, en France et presque partout, les histrions ou comédiens sont tenus pour infâmes ; les lois mêmes les déclarent tels pour plusieurs raisons que chacun sait. » (J.-P. Camus, *les Leçons exemplaires*, Paris, 1632, in-12, leçon X, p. 461 et suiv.). — S'il faut en croire V. Hugo, le public fait du mépris des acteurs le salaire du plaisir qu'il goûte au théâtre. (Voir *l'Homme qui rit*, livre II, x).

3. « Le comédien, couché dans son carrosse, jette de la boue au visage de Corneille, qui est à pied. » (La Bruyère, *Caractères*, Des jugements, 17). Le premier amoureux de l'Hôtel de Bourgogne gagnait de huit à neuf mille livres par an. (Ém. Roy, *Vie et œuvres de Ch. Sorel*, p. 362).

4. *De Spectaculis*, cap. XXII.

5. « ... Cette infamie dont on le note (*le théâtre*) n'est pas seulement dans l'idée de quelque réformateur, mais, comme j'ai déjà dit, dans celle du public, que vous aurez de la peine à faire changer. Les comédiens en sont assez persuadés eux-mêmes par l'éloignement qu'ils trouvent souvent dans le commerce de la vie : car y a-t-il un honnête bourgeois qui voulût s'allier à une famille comédienne ? La Grange, avec tout son argent, ne fut-il pas obligé de reléguer sa fille unique en Basse-Bretagne ? Il n'y eut qu'un officier d'une province même éloignée de Paris, sans doute mal dans ses affaires, qui songea à les accommoder en prenant en mariage la fille ou plutôt l'argent de La Grange... » (L'abbé L*** P***, *Décision faite en Sorbonne*

déclaration royale, du 16 avril 1641, en faveur des comédiens, ne parvint pas à y mettre fin. Cette déclaration était manifestement inspirée par Richelieu, dont on sait l'intérêt qu'il portait aux choses du théâtre¹. Il y sera plus d'une fois fait allusion dans les discussions relatives au théâtre, et, à ce titre, les termes en doivent être rapportés ici :

« Les continuelles bénédictions qu'il plaît à Dieu épandre sur notre règne, nous obligeant de plus en plus à faire tout ce qui dépend de nous pour retrancher tous les dérèglements par lesquels il peut être offensé ; la crainte que nous avons que les comédies qui se représentent utilement pour le divertissement des peuples, soient quelquefois accompagnées de représentations peu honnêtes qui laissent de mauvaises impressions dans les esprits, fait que nous sommes résolus de donner les ordres requis pour éviter tels inconvénients. A ces causes,.. faisons... défenses à

touchant la comédie, Paris, 1694, in-8, p. 128 et 129). Ce renseignement n'est pas complètement exact. Marie-Jeanne, fille de Charles Varlet, dit de La Grange, ne devait pas être reléguée en Basse-Bretagne, car son époux, qualifié d'avocat, résidait sur la paroisse de Saint-Jean-en-Grève, étant caissier du sieur de Révolte et des Associés des États de Bretagne. C'était François-Louis Musnier de Troheou, né à Morlaix en 1657, de Louis Musnier, seigneur de Quatremarre, et de Fiacre du Gratz. Le mariage se fit le 16 décembre 1691, la dot de la fiancée étant fixée à 50.000 livres. Mais bientôt le seigneur de Troheou brutalisa odieusement sa femme, qui obtint contre lui séparation de biens, le 13 avril 1693. Quant à La Grange, il mourut le 1^{er} mars 1692, de chagrin, paraît-il, d'avoir fait le malheur de sa fille. (Ja., *Dictionnaire critique* ; Bibl. Nationale, Pièces originales, Musnier, et factums f^o Fm 11183, et Thoisy, 190).

1. Voir, en particulier, dans les *Mémoires* de l'abbé de Marolles (édition d'Amsterdam, 1755, 3 vol. in-12, t. I, p. 183 et suiv.), le compte rendu de la somptueuse représentation de *Mirame*, tragi-comédie de Desmarets, donnée au Palais Cardinal, en 1640, devant le Roi et la Reine, des magistrats, des gens de guerre et des ecclésiastiques de tout rang.

tous comédiens de représenter aucunes actions malhonnêtes, ni d'user d'aucunes paroles lascives ou à double entente, qui puissent blesser l'honnêteté publique ; et ce sur peine d'être déclarés infâmes et autres peines qu'il y écherra ; enjoignons à nos juges, chacun en son détroit, de tenir la main à ce que notre volonté soit religieusement exécutée ; et, en cas que les dits comédiens contreviennent à notre présente ordonnance, nous voulons et entendons que nos dits juges leur interdisent le théâtre et procèdent contre eux par telles voies qu'ils aviseront à propos, selon la qualité de l'action, sans néanmoins qu'ils puissent ordonner plus grandes peines que l'amende et le bannissement ; et en cas que lesdits comédiens règlent tellement les actions du théâtre qu'elles soient du tout exemptes d'impuretés, nous voulons que leur exercice, qui peut innocemment divertir nos peuples de diverses occupations mauvaises, ne puisse leur être imputé à blâme, ni préjudice à leur réputation dans le commerce public ; ce que nous faisons afin que le désir qu'ils auront d'éviter le reproche qu'on leur a fait jusqu'ici, leur donne autant de sujet de se contenir dans les termes de leur devoir ès représentations publiques qu'ils feront, que la crainte des peines qui leur seraient inévitables, s'ils contrevenaient à la présente déclaration... ¹ »

1. Isambert, *Recueil général des anciennes lois françaises*, t. XVI, p. 536. — Quelques années plus tôt, Louis XIII avait déjà donné une preuve de la sympathie qu'il accordait aux comédiens. Après avoir annoncé les préparatifs d'un ballet que le Roi devait danser au temps du carnaval, l'officieuse gazette de Renaudot ajoutait : « Le soin des plus grandes choses n'empêchant pas aussi Sa Majesté de penser aux moindres, et sachant que la comédie, depuis qu'on a banni des théâtres tout ce qui pouvait souiller les oreilles plus délicates, est l'un des plus innocents divertissements et le plus agréable à sa

On reconnaît là manifestement l'intention arrêtée de faire de la comédie un divertissement honnête et surveillé par l'autorité publique ; peut-être faut-il y voir aussi une réponse aux attaques dont elle était l'objet, et dont nous entendons l'écho dans l'Apologie du théâtre par Monsieur de Scudéry¹. Cet opuscule parait bien être une réponse à l'Instruction chrestienne touchant e lsspectacles publics², d'André Rivet, ministre réformé à Thouars, puis principal du collège des nobles, à Bréda.

Celui-ci reprend pour son compte et applique au théâtre du XVII^e siècle les raisons et les condamnations que les Pères de l'Eglise avaient opposées aux spectacles de leur temps, et il blâme non seulement les obscénités, ou, comme il le dit, les « allumettes d'impudicité débitées dans les théâtres », mais même les pièces tirées de l'Ecriture et de la vie des saints, « n'étant pas convenable que les gestes des saints soient représentés par des hommes infâmes³ ».

bonne ville de Paris, sa bonté est telle qu'il y veut entretenir trois bandes de comédiens, la première à l'Hôtel de Bourgogne, la deuxième aux marais du Temple, de laquelle Mondory ouvrit le théâtre dimanche dernier, et la troisième au faubourg Saint-Germain. » (*La Gazette*, 6 janvier 1635).

1. Paris, 1639, in-4. L'achevé d'imprimer est du 10 mai. — Dans la préface de son *Saül* (1642), P. du Ryer se glorifie d'avoir été le premier à faire applaudir sur notre scène « la majesté des histoires saintes ». Il souhaite d'avoir des imitateurs : « Ainsi on rejoindra l'utilité au plaisir et l'instruction au divertissement ; ainsi les ennemis de nos Muses en deviendront les amants, et le théâtre, suspect à ceux qui ne le connaissent pas, deviendra pour tout le monde la plus agréable école où l'on puisse apprendre la vertu. »

2. La Haye, 1639, in-12.

3. « Ne sera loisible aux fidèles d'assister aux comédies, tragédies, farces, moralités, jouées en public ou en particulier, vu que de tout temps cela a été défendu aux chrétiens, comme apportant corruption des bonnes mœurs, mais surtout quand l'Ecriture sainte y est profanée. » *La Discipline des Eglises*

Quant à Scudéry, il avoue que certains Pères ont condamné le théâtre, mais pour des raisons qui n'existent plus, et il en trouve d'autres qui ont été plus indulgents. Il cite, en particulier, la lettre dans laquelle Cassiodore, pour exciter le patrice Symmaque à réparer les ruines du théâtre de Pompée, relève d'éloges magnifiques les différentes sortes de spectacles qui s'y pourront donner, jusque et y compris les pantomimes¹. Mais les autorités sur lesquelles il s'appuie, sont favorables à la poésie en général plutôt qu'à l'art dramatique, et c'est là le côté faible de son plaidoyer. Quoi qu'il en soit, il demande qu'on ne fasse pas aux comédiens l'injure de les assimiler aux bouffons et aux bateleurs, délices du menu peuple. A ses yeux, le théâtre n'est pas seulement destiné à fournir un plaisir honnête : il a une fin plus noble, et c'est un excellent moyen d'enseignement, témoin les leçons de vertu données par le théâtre grec. Et il conclut : « Lorsque la comédie sera composée,

réformées (tirée des règlements dressés par les anciens synodes), Genève, 1667. chap. IV, art. 18 et 19. — Nous n'avons pu, malgré nos recherches, mettre la main sur le *Traité des théâtres*, du pasteur rochelais, Philippe Vincent, La Rochelle, 1647, in-12 ; mais, à en juger par le *Procès des danses*, du même auteur (La Rochelle, 1646), il devait professer, touchant les spectacles, les mêmes idées que son collègue Rivet. « Ce sont les hérétiques, ■ le faut avouer, qui ont commencé à se déchaîner contre le plus beau de tous les arts. Léon X ressuscitait la scène tragique ; il n'en fallait pas davantage aux prétendus réformateurs pour crier à l'œuvre de Satan... Quelques catholiques un peu visigoths de deçà les monts craignirent donc les reproches des réformateurs et crièrent aussi haut qu'eux ; ainsi peu à peu s'établit dans notre France la mode... de refuser certaines cérémonies à certaines personnes pensionnées par le Roi et travaillant sous les yeux du magistrat. » (Voltaire, *Dictionnaire philosophique*, art. *Police des spectacles*.)

1. *Variarum*, lib. IV, epist. LI (Migne, t. LXIX, col. 642 à 644).

récitée et écoutée d'une façon approchante de celle dont j'ai parlé, je ne craindrai point de dire d'elle ce que j'en ai dit autrefois, qu'elle est l'objet de la vénération de tous les siècles vertueux, le divertissement des empereurs et des rois, l'occupation des grands esprits, le tableau des passions, l'image de la vie humaine, l'histoire parlante, la philosophie visible, le fléau du vice et le trône de la vertu ».

Il faut reconnaître qu'avec le temps, les mœurs publiques étant devenues plus polies, le théâtre, par contre-coup, avait gagné en décence et en correction. Balzac, dont on disait que recevoir de ses lettres, c'était proprement avoir son brevet d'« honnête homme », et que « son cabinet était comme la chancellerie où l'on se confirme en ce titre », Balzac écrivait à l'acteur Mondory, au moment où celui-ci allait avoir une si large part au succès du Cid : « J'ai plusieurs raisons de vous estimer, et pense le pouvoir faire du consentement de nos plus sévères écoles, puisque, ayant nettoyé notre scène de toutes sortes d'ordures, vous pouvez vous glorifier d'avoir réconcilié la comédie avec les [dévots] et la volupté avec la vertu ; pour moi, qui ai besoin de plaisir et n'en désire pas prendre néanmoins qui ne soit bien purifié et que l'honnêteté ne permette, je vous remercie avec le public du soin que vous avez de préparer de si agréables remèdes à la tristesse et aux autres fâcheuses passions.¹ » Et l'auteur des Songes des hommes éveillés n'hésite pas à écrire : « Les compositions de ce genre ne sont plus ce qu'elles étaient il y a trente ans ; la comédie est devenue belle en vieillissant, et sa beauté est aujourd'hui d'accord avec son honneur : aucune de ses

1. Lettre du 15 décembre 1636.

actions n'est licencieuse, aucune de ses paroles déshonnête ; au contraire, la licence et l'infamie sont l'objet de ses censures, et je ne crains point de dire qu'elle est tellement épurée qu'une fille la peut voir avec moins de scandale qu'elle ne parlerait à un capucin à la porte de son couvent.¹ » Aussi les dames, qui naguère n'auraient osé se montrer à l'Hôtel de Bourgogne, s'y rendaient désormais sans crainte d'y être choquées par un mot déplacé.

La Théodore de Corneille (1645) échoua parce que la situation où se trouve l'héroïne fut jugée choquante par le public parisien.² Le poète s'en explique avec sa candeur habituelle dans son Examen de cette pièce. « ... Ce n'est pas toutefois sans quelque satisfaction que je vois la meilleure et la plus saine partie de mes juges imputer ce mauvais succès à l'idée de la prostitution, qu'on n'a pu souffrir, bien qu'on sût assez qu'elle n'aurait point d'effet, et que, pour en exténuer l'horreur, j'aie employé tout ce que l'art et l'expérience m'ont pu fournir de lumières... Dans cette disgrâce, j'ai de quoi congratuler à la pureté de notre scène, de voir qu'une histoire qui fait le plus bel ornement du second livre des Vierges, de saint Ambroise, se trouve trop licencieuse pour y être supportée. Qu'eût-on dit si, comme ce grand docteur de l'Eglise, j'eusse fait voir cette vierge dans le lieu infâme, si j'eusse décrit les diverses agitations de son âme pendant qu'elle y fut, si j'eusse peint les troubles qu'elle ressentit au premier moment qu'elle y vit entrer Didyme ? C'est là-dessus que ce grand saint fait triompher cette éloquence qui convertit

1. Paris, 1646, in-4. Dédicace, signée Brosso.

2. Ceci nous est confirmé par l'abbé d'Aubignac (*Pratique du théâtre*, Paris, 1657, p. 78 à 80.)

saint Augustin, et c'est pour ce spectacle qu'il invite particulièrement les vierges à ouvrir les yeux. Je l'ai dérobé à la vue et, autant que je l'ai pu, à l'imagination de mes auditeurs, et après y avoir consumé toute mon industrie, la modestie de notre théâtre a désavoué ce peu que la nécessité de mon sujet m'a forcé d'en faire connaître. ¹ »

Beaucoup d'ecclésiastiques fréquentaient la comédie, des évêques étaient assidus aux spectacles des grands seigneurs et surtout à ceux de la Cour, où des places leur étaient réservées ² ; et il se trouvait à la Faculté de théologie, divisée d'opinions à cet égard, des docteurs pour calmer les scrupules d'Anne d'Autriche troublée par les remontrances de son curé ³.

1. La pièce, après son échec, ne fut jamais reprise à Paris : mais, les « troupes des provinces l'y ont fait passablement réussir » ; sans doute parce que la politesse y était alors moins raffinée. (*Examen de la Suite du Menteur.*)

2. *Correspondance de la Princesse palatine*, édit. Jæglé, t. I, lettres du 23 déc. 1684 et du 2 novembre 1702. Voltaire dit de même : « Dans le bon temps de Louis XIV, il y avait toujours aux spectacles qu'il donnait un banc qu'on nommait le banc des évêques. J'ai été témoin que, dans la minorité de Louis XV, le cardinal de Fleury, alors évêque de Fréjus, fut très pressé de faire revivre cette coutume. » (*Dictionnaire philosophique*, art. *Police des théâtres*).

3. La Reine aimait le théâtre au point de n'avoir pas pu s'en passer, même durant l'année qui suivit la mort de Louis XIII, si bien qu'elle s'y rendait à la dérobée. Son deuil fini, elle y retourna ouvertement, même à la comédie italienne, de beaucoup la plus libre. En 1646, le curé de Saint-Germain l'Auxerrois s'enhardit à lui représenter qu'elle ne le pouvait faire en conscience ; mais les évêques qu'elle consulta lui répondirent que « les comédies qui ne représentaient pour l'ordinaire que des histoires sérieuses ne pouvaient être un mal ; ils l'assurèrent que les courtisans avaient besoin de ces sortes d'occupations pour en éviter de plus mauvaises... Ainsi la comédie fut approuvée, et l'enjouement de l'italienne se sauva sous la protection des pièces sérieuses. » Le curé revint à la charge, à l'approche du carnaval de l'année suivante, et il apporta à la pieuse reine son avis fortifié de la signature de sept docteurs. Anne

Néanmoins, malgré l'attitude contraire de la Cour et sous l'influence de Port-Royal et de la Compagnie du Saint Sacrement, si attentive à combattre à Paris ■ en province tout ce qui pouvait porter atteinte à l'honnêteté des mœurs, l'autorité religieuse se montrait défiante et hostile, comme en témoignent la plupart des rituels du temps, et continuait à envelopper dans une commune réprobation les bateleurs et les acteurs des grands théâtres, fissent-ils partie des troupes subventionnées par le Roi ou les princes du sang. A Paris, chaque dimanche, au prône de la messe paroissiale, on déclarait excommuniés ceux qui, « durant le service divin, vauaient aux jeux et spectacles des farceurs : telle manière de gens demeurant maudits et excommuniés jusqu'à ce qu'ils viennent à amendement et soient absous par l'Eglise. ¹ » On n'accordait le viatique à un comédien en danger de mort que s'il renonçait à sa profession par acte authentique ; autrement, on se bornait à lui donner l'absolution, sans la communion ².

d'Autriche envoya alors en Sorbonne l'abbé de Beaumont de Péréfixe, précepteur du Roi, qui en revint avec une consultation signée de dix ou douze docteurs, ceux-ci décidant que « présumé qu'il ne s'y dit rien qui pût causer du scandale, ni qui fût contraire aux bonnes mœurs, la comédie était chose indifférente et pouvait être vue sans péché. » (*Mémoires de M^{me} de Motteville*, chapitre XIV).

1. *Rituel de Jean-François de Gondy*, 1646, p. 467, reproduit en 1654. Cf. le rituel de Pavillon, *Rituel romain du Pape Paul V, à l'usage du diocèse d'Alet*, Paris, 1667, in-4. Pavillon y ajoute de son chef « les comédiens, farceurs et bateleurs » aux pécheurs publics à qui le Pape interdisait la communion. On sait que ce rituel, mis à l'Index en 1668, reparut néanmoins l'année suivante, revêtu de l'approbation de vingt-six prélats français.

2. Cf. *Vie de M. Olier*, par M. Faillon, Paris, 1853, t. I, p. 475, 517 et 518. — Brécourt, au lit de la mort (1685), se

Le zèle des adversaires du théâtre ne se refroidit pas plus que l'ardeur du public à courir à son divertissement favori. Ce fut bien autre chose encore lorsque Louis XIV, porté aux plaisirs et à l'amour, ajouta à la magnificence des spectacles et donna aux comédiens des marques d'une étonnante faveur¹, et que, d'autre part, la scène, déjà illustrée par les chefs-d'œuvre de Corneille, put en outre se glorifier des succès de Molière et de Racine. Des deux côtés, la question de la moralité du théâtre fut débattue avec insistance, comme nous allons le montrer en passant sommairement en revue les écrits composés à l'occasion de cette controverse jusqu'au moment où Bossuet se jeta dans la mêlée.

L'abbé d'Aubignac, confident des pensées de Richelieu au sujet de la comédie, publia en 1657 le traité qu'il avait entrepris à la demande du grand ministre préoccupé de faire du théâtre, non seulement un plaisir honnête et de bon goût, mais encore une école de vertus publiques ou privées². Il s'y étend longuement sur la nature de l'art dramatique et y donne des règles étroites, soi-disant tracées d'après

soumit ainsi sur l'injonction de M. de La Barmondière, curé de Saint-Sulpice (Jal, *Dictionnaire critique*, p. 279 ; L*** P***, *Réputation des sentiments relâchés*, p. 163).

1. Par exemple, en 1661, il fonde l'Académie royale de danse ; en 1662, il se fait céder par son frère la troupe de Molière ; en 1664, il tient sur les fonts du baptême un fils de ce grand comique, la duchesse d'Orléans étant la marraine ; en 1667, il figure dans le ballet final du *Sicilien* ; en 1672, il crée l'Académie royale de musique, où les gentilshommes et les femmes de la noblesse pourront tenir des rôles sans déroger ; en 1682, il accorde à la troupe de feu Molière douze mille livres de pension.

2. *La Pratique du théâtre*, ouvrage très nécessaire à ceux qui veulent s'appliquer à la composition des poèmes dramatiques, qui les récitent en public ou qui prennent plaisir d'en voir des représentations, Paris, 1657, in-4.

les modèles anciens ; après quoi, il expose en quelques pages le plan d'une institution d'Etat chargée de contenir le théâtre dans les bornes de l'honnêteté en même temps que de le fournir de pièces capables de faire honneur à notre littérature. Mais, ce qui nous intéresse plus particulièrement ici, il est d'avis que les spectacles sont nécessaires, et qu'il y a un intérêt majeur à les perfectionner. Le moyen, d'après lui, serait de déclarer officiellement que l'infamie attachée à la profession de comédien est désormais injuste et sans raison, qu'aucun acteur ne sera reçu dans une troupe quelconque sans un certificat de capacité et de bonnes mœurs délivré par l'« Intendant ou Grand maître des théâtres et des jeux publics de France », et enfin que les pièces nouvelles seront soumises à une censure préalable, chargée d'écarter celles qui manqueraient d'intérêt ou risqueraient de blesser l'honnêteté publique ¹.

Cet ouvrage ne pouvait laisser indifférents les Messieurs de Port-Royal. Aussi Nicole, écrivit à l'encontre un *Traité de la Comédie*. On le trouve augmenté et corrigé, au tome III des *Essais de morale* publiés en 1675 ; mais il avait paru seize ans plus tôt ². Les raisons alléguées contre les spectacles

1. Un avocat nommé Bourdelot donna, en 1660, une *Lettre sur les désordres qui se commettent à Paris touchant la comédie, et sur les représentations qui s'en font dans les maisons particulières* ; mais nous ne dirons rien de cet écrit, car nous l'avons vainement cherché, et nous ne l'avons vu analysé ni apprécié nulle part.

2. En 1659. Cette date nous est fournie par l'auteur de *l'Histoire et abrégé des ouvrages pour et contre la comédie et l'opéra*, Paris, 1697, in-12 ; par Nicéron, *Mémoires*, t. XXIX, p. 321 et 322, et par la *Vie de M. Nicole* formant la *Continuation des Essais de morale*, t. XIV, 2^e partie, p. 60. L'Avertissement placé en tête de l'édition de 1675, donnée par Nicole sous le pseudonyme de Chanterresne, nous apprend que le *Traité de*

dans cet ouvrage sont tirées de la psychologie plutôt que des écrits des Pères : Bossuet les reprendra en y faisant passer sa flamme.

Nicole ne s'en tint pas là. Au mois de janvier 1666, étant aux prises avec Desmarets de Saint-Sorlin, il s'éleva à la fois contre les romanciers et les auteurs dramatiques : « Un faiseur de romans et un poète de théâtre est un empoisonneur public, non des corps, mais des âmes des fidèles, qui se doit regarder comme coupable d'une infinité d'homicides spirituels, ou qu'il a causés en effet, ou qu'il a pu causer par ses écrits pernicieux. Plus il a eu soin de couvrir d'un voile d'honnêteté les passions criminelles qu'il y décrit, plus il les a rendues dangereuses et capables de surprendre et de corrompre les âmes simples et innocentes.¹ » Il s'attira ainsi, de la part de Racine, alors brouillé avec Port-Royal et qui venait de donner la tragédie d'Alexandre, une Lettre à l'auteur des Hérésies imaginaires, où l'on retrouve l'amertume et la mordante ironie des Provinciales. Le janséniste Barbier d'Aucour prit fait et cause pour Nicole, sans apporter d'arguments bien nouveaux. « Les auteurs de romans et de comédies, dit-il, font consister tout leur art et toute leur industrie à toucher l'âme, à l'attendrir, à imprimer dans le cœur de leurs lecteurs toutes les passions qu'ils peignent dans les

la Comédie a été « corrigé en divers endroits et qu'on y a même ajouté quelque chose » ; nous y voyons aussi que cet écrit avait déjà été inséré par quelques personnes en d'autres ouvrages. L'édition de 1659 est introuvable ; toutefois nous en avons reconnu le texte reproduit dans le traité de Voisin dont il sera parlé plus loin. — Au tome V des *Essais de morale* on a inséré des *Pensées sur les spectacles*, fine et minutieuse analyse du plaisir cherché au théâtre : elles ne sont pas de Nicole, mais de l'oratorien Duguet.

1. Les Visionnaires.

personnes qu'ils représentent, c'est-à-dire à rendre semblables à leurs héros ceux qui doivent regarder Jésus-Christ comme leur modèle et se rendre semblables à lui.¹ »

Sans être janséniste, le P. Senault, de l'Oratoire, n'en professait pas moins une morale sévère, comme on le voit par son traité de politique² dédié au jeune roi Louis XIV. A dessein et pour ne pas se rendre suspect aux mondains, il s'appuie rarement sur l'autorité de l'Écriture ou des Pères, et s'inspire plutôt des auteurs profanes et de sa connaissance personnelle du cœur humain. Il interdit au Prince la danse, et n'est pas plus tolérant pour la comédie. C'est dans ce traité qu'on voit développée pour la première fois l'idée contre laquelle Molière a protesté dans la préface du Tartuffe : « ... Si nous en voulons juger sans prévention, nous avouerons que, plus la comédie est charmante, plus elle est dangereuse. Et j'ajouterais même que, plus elle semble honnête, plus je la tiens criminelle. » Et voici comment notre moraliste s'explique sur ce paradoxe : « Le plaisir fait entrer insensiblement toutes les choses du monde dans notre esprit, et il n'y a rien de si mauvais qui n'y soit fort bien reçu, quand il est accompagné de ce poison agréable. C'est l'appât qui couvre l'hameçon auquel il est attaché, et l'expérience nous apprend que les hommes ne se perdent que par l'amour de la volupté. ... Or la comédie est le plus charmant de tous les divertissements. Elle ne cherche qu'à plaire à ceux qui l'écoutent ; elle se sert de la douceur des vers, de la beauté des

1. Voir les Œuvres de Racine, édit. Paul Mesnard, dans la collection des Grands écrivains, t. IV, p. 317.

2. *Le Monarque, ou les devoirs du souverain*, Paris, 1661, in-4.

expressions, de la richesse des figures, de la pompe du théâtre, des habits, des gestes et de la voix des acteurs ; elle enchante tout à la fois les yeux et les oreilles, et pour enlever l'homme tout entier, elle essaye de séduire son esprit après qu'elle a charmé tous ses sens. Il faut être de bronze ou de marbre pour résister à tant d'appas, et j'avoue que les plus grands saints auraient peine à conserver leur liberté au milieu de tant d'agréables tentations... L'homme est entièrement perverti depuis le péché, les mauvais exemples lui plaisent plus que les bons, parce qu'ils sont plus conformes à son humeur, et quand on lui représente sur le théâtre le vice avec ses laideurs et la vertu avec ses beautés, il a bien plus d'inclination pour celui-là que pour celle-ci. Et comme les poètes ne sont pas exempts de ce désordre, qui n'épargne aucune personne, ils expriment beaucoup mieux les passions violentes que les modérées, les injustes que les raisonnables, et les criminelles que les innocentes. Si bien que, contre leur intention même, ils favorisent le péché qu'ils veulent détruire, et ils lui prêtent des armes pour combattre la vertu qu'ils veulent défendre. ¹ »

Revenu de fort loin à la pratique de la vertu chrétienne, et s'étant mis sous la conduite de Pavillon, l'austère évêque d'Alet, le prince de Conti, sans doute pour se faire pardonner d'avoir autrefois protégé Molière, entreprit d'attaquer, lui aussi, la comédie. Son ouvrage, que sa mort prématurée ne lui permit pas de publier, fut mis au jour en 1666, sous le titre de *Traité de la comédie et des spectacles* selon la tradition de l'Église tirée des conciles et des saints Pères. Ce traité, qui n'a guère qu'une cinquantaine

1. Pages 229 et suiv.

de pages, est précédé d'une ample collection des condamnations portées contre les spectacles depuis les premiers siècles jusqu'à saint Bernard. Le prince réproouve sans distinction tous les genres de représentation, les pièces tragiques ou comiques aussi bien que les jeux du cirque ou les combats de l'amphithéâtre. Sans perdre le temps à discuter la valeur morale de la tragédie telle qu'elle pourrait être conçue idéalement, il déclare qu'en fait, elle est pernicieuse et ne mérite pas plus d'être épargnée que les farces ou les bouffonneries. En vain, depuis trente ans, dit-il, les tragédies sont exemptes des saletés qui les remplissaient autrefois : dès lors qu'elles peignent les passions, et elles n'ont pas d'autre objet, elles les excitent chez les spectateurs et les font passer dans les mœurs, et cela est vrai surtout de l'amour, qu'il faut traiter le plus à fond aujourd'hui. Nous trouvons sous la plume de Conti une idée que Bossuet fera aussi valoir, c'est-à-dire que les auteurs ont l'intention d'exciter dans l'âme des spectateurs les passions qu'ils mettent en scène, l'amour, l'ambition, la vengeance, etc. Au contraire, la religion nous donne pour modèle Jésus-Christ mourant pour nous délivrer de nos passions. La comédie est donc en opposition complète avec l'esprit du christianisme, et c'est « encore ajouter crime sur crime » que de la jouer le dimanche, jour que les chrétiens doivent employer à racheter leurs péchés par la pénitence !

En réponse aux attaques de Nicole et du prince de Conti, l'abbé d'Aubignac publia une Dissertation sur la condamnation des théâtres ¹. Il y développait,

1. Achevée d'imprimer le 23 août 1666. Dans la suite, l'abbé d'Aubignac rédigea un chapitre *Des discours de piété*, qui, dans sa pensée, devait s'ajouter à la *Pratique du théâtre*.

avec une érudition remarquable pour le temps, les idées qu'il avait émises en quelques pages à la suite de la *Pratique du théâtre*, et s'efforçait de montrer que, tout en étant moins décente qu'au temps de Richelieu, notre scène, loin de mériter les condamnations dont on la frappait, n'offrait qu'un divertissement agréable, auquel on pouvait prendre part sans blesser sa conscience. Toutefois ce plaidoyer ne semble pas avoir eu d'abord un grand succès, car il en restait des exemplaires que l'éditeur essaya d'écouler avec un nouveau titre et la date de 1694, lors de la tempête soulevée contre le P. Caffaro¹.

Cette dissertation de l'abbé d'Aubignac ne resta pas sans réponse. Un aumônier du prince de Conti, qui est connu surtout à cause du bruit fait, vers 1660, par la censure dont fut frappée sa traduction du

Ces *Discours* ont été publiés seulement en 1728, par le P. Desmolets, dans le tome VI de la *Continuation des Mémoires de Sallengre*, p. 210 à 226. Ils ont trouvé place dans une récente édition de la *Pratique du théâtre*, donnée par M. P. Martino, Alger et Paris, 1927, in-8. L'auteur y expose les conditions auxquelles doivent se soumettre les tragédies saintes, que d'ailleurs il n'aime guère voir mettre sur la scène.

1. L'abbé de Pure, l'une des victimes de Boileau et l'érudit auteur de l'*Idee des spectacles anciens et modernes* (Paris, 1668, in-12), ne se préoccupe pas du côté moral de son sujet. Aussi n'aurions-nous aucune raison de le mentionner, si nous ne croyions qu'il a voulu excuser les comédiens du reproche d'avarice, que leur fait le prince de Conti : « Je voudrais aussi, dit-il, qu'on eût un peu plus d'égard que l'on n'a à leurs intérêts, qu'on favorisât leur gain..., qu'on les secourût de quelque chose de la part du public, pour les aider à soutenir avec plus de courage la dépense des habits, des décorations et mille faux frais dont ils ne peuvent se dispenser et qui les ruinent et les consomment... Il en est très peu qui puisse faire fonds de quelque chose pour subsister dans le repos et pour passer la vieillesse sans besoin. Cependant, outre la dépense et les avances qu'il leur faut faire nécessairement, il n'est aucun métier où le travail et la sujétion soient plus tyranniques, et où la peine soit plus grande et moins considérée. » (Pages 175 à 177).

Missel, Joseph de Voisin eut à cœur de prendre la défense de l'opuscule auquel il avait collaboré et qu'il avait eu la mission de publier. De là, un volumineux ouvrage¹ qui est la somme la plus complète des autorités et des raisons alléguées contre l'innocence de la comédie, et abonde en renseignements sur l'histoire du théâtre. Voisin discute point par point le plaidoyer de l'abbé d'Aubignac; il ne se laisse même pas arrêter par la déclaration royale de 1641, laquelle, à son avis, ne peut pas être invoquée par les comédiens ou par les auteurs dramatiques, attendu qu'ils n'en ont pas observé les conditions; et il le montre par l'examen de plusieurs pièces de Corneille, de Rotrou, et enfin de la Vraie Didon que Boisrobert avait composée sur une donnée à lui fournie par l'abbé d'Aubignac. Il ne fait pas même grâce aux pièces représentées chez les Jésuites, qui comportent des rôles travestis interdits par les constitutions de ces Pères.

L'hostilité des « gens de bien », ou de ce qu'on appelle la Cabale des dévots, contre Molière, après avoir éclaté à propos de l'École des femmes, redoubla à l'occasion du Tartuffe². Les trois premiers actes de cette comédie furent d'abord joués à Versailles, à la grande satisfaction de Louis XIV, le 12 mai

1. *La Défense du traité de Monseigneur le prince de Conti touchant la comédie et les spectacles, ou la Réfutation d'un livre intitulé : Dissertation sur la condamnation des théâtres*, Paris, 1671, in-4. L'achevé d'imprimer est du 8 avril

2. Cette pièce était dirigée contre les jansénistes suivant les uns, contre la Compagnie du Saint Sacrement et en particulier contre le prince de Conti, suivant les autres. (Voir P. Lacroix, *Bibliographie moliéresque*; A. Gazier, *Mélanges de littérature et d'histoire*; R. Fage, *Etienne Baluze et le Tartuffe*; L. Lacour, *le Tartuffe par ordre de Louis XIV*; Francis Baumaï, *la Genèse de Tartuffe*.)

1664. Néanmoins le Prince interdit à l'auteur de donner de cette pièce une représentation publique ou de la livrer à l'impression. Cette défense ne fit qu'exciter le désir de la voir en des représentations privées ou d'en entendre la lecture. Dans le clergé, beaucoup s'alarmèrent, parce que le Tartuffe pouvait donner lieu aux libertins de prêter à la vraie piété les caractères de l'hypocrisie ; d'un autre côté, les directeurs de tout habit (car alors les laïques mêmes s'ingéraient à diriger les consciences¹) se sentant visés, ne pouvaient manquer de s'agiter. Les colères s'échauffèrent au point que le curé de Saint-Barthélemy², dans un panégyrique de Louis XIV, ne craignit pas de juger en ces termes Molière et son œuvre : « Un homme, ou plutôt un démon vêtu de chair et habillé en homme, et le plus signalé impie et libertin qui fût jamais dans les siècles passés, avait eu assez d'impiété et d'abomination pour faire sortir de son esprit diabolique une pièce toute prête d'être rendue publique en la faisant exécuter sur le théâtre, à la dérision de toute l'Eglise... Il méritait, par cet attentat sacrilège et impie, un dernier supplice exemplaire et public, et le feu même avant-coureur de celui de l'enfer, pour expier un crime si grief de lèse majesté divine...³ » Louis XIV ordonna la suppression du discours de Roullé. Quant à Molière, mandé avec sa

1 Sur les directeurs, voir La Bruyère, *Des Femmes*, 36 à 42.

2. C'était le docteur Pierre Roullé, tout dévoué aux jésuites, bien qu'il eût été l'un des nombreux approbateurs de la *Fréquente communion*. (Cf. G. Hermant, *Mémoires*, édit. de M. A. Gazier).

3. *Le Roy glorieux au monde, ou Louis XIV le plus glorieux de tous les rois du monde*, édit. P. Lacroix, Genève, 1867, in-12. Molière n'est guère mieux traité par Baillet, *Jugements des savants*, n. 1520.

troupe à Fontainebleau, où se trouvait la Cour, il y représenta la Princesse d'Elide devant le légal Chigi, chargé d'apporter au Roi les excuses d'Alexandre VII à propos de la Garde corse, et il profita de cette occasion pour lire le Tartuffe au prélat, qui en fut satisfait. Le 5 août 1667, sur une autorisation verbale de Louis XIV, alors à l'armée des Flandres, il donna, avec un grand succès, sur le théâtre du Palais royal, cette pièce si avidement attendue ; mais, dès le lendemain, le Premier président Lamoignon y fit opposition, et, le 11 du même mois, l'archevêque Hardouin de Péréfixe interdit sous peine d'excommunication « de représenter, lire ou entendre réciter la susdite comédie, soit publiquement, soit en particulier. Cette pièce, disait ce prélat, est d'autant plus capable de nuire à la religion, que, sous-prétexte de condamner l'hypocrisie ou la fausse dévotion, elle donne lieu d'en accuser indifféremment tous ceux qui font profession de la plus solide piété, et les expose par ce moyen aux railleries et aux calomnies continuelles des libertins... »

C'est seulement en 1669 que Louis XIV donna à Molière toute liberté de représenter sa pièce. Elle fut jouée le 5 février et imprimée au mois de mars. Elle paraissait précédée d'une préface dans laquelle l'auteur se défendait d'avoir attaqué la véritable piété, revendiquait pour la comédie le droit de censurer tous les vices sans exception, et finissait en prenant la défense du théâtre en général : « Je sais, disait-il, qu'il y a des esprits dont la délicatesse ne peut souffrir aucune comédie, qui disent que les plus honnêtes sont les plus dangereuses, que les passions que l'on y dépeint sont d'autant plus touchantes qu'elles sont pleines de vertu, et que les âmes sont attendries par

ces sortes de représentations. Je ne vois pas quel grand crime c'est que de s'attendrir à la vue d'une passion honnête ; et c'est un haut étage de vertu que cette pleine insensibilité où ils veulent faire monter notre âme. Je doute qu'une si grande perfection soit dans les forces de la nature humaine, et je ne sais s'il n'est pas mieux de travailler à rectifier et adoucir les passions des hommes, que de vouloir les retrancher entièrement. J'avoue qu'il y a des lieux qu'il vaut mieux fréquenter que le théâtre ; et, si l'on veut blâmer toutes les choses qui ne regardent pas directement Dieu et notre salut, il est certain que la comédie en doit être, et je ne trouve point mauvais qu'elle soit condamnée avec le reste. Mais supposé, comme il est vrai, que les exercices de la piété souffrent des intervalles et que les hommes aient besoin de divertissement, je soutiens qu'on ne leur en peut trouver un qui soit plus innocent que la comédie. »

Molière mourut le 17 février 1673, et son curé ne lui accorda que de mauvaise grâce les honneurs de la sépulture chrétienne. L'année suivante vit paraître une apologie du théâtre curieuse à plus d'un titre. Elle avait pour auteur un protestant converti, Samuel Chappuzeau¹. « La morale chrétienne, écrivait-il, ne prétend pas de dépouiller l'homme de ses passions, elle entreprend seulement de les régler », et c'est ce que fait la comédie. Il ne dépend que de l'auditeur d'en tirer bon usage ; s'il est sage et intelligent, il en fera son profit ; s'il est ignorant et vicieux, il en sortira tout aussi bête qu'auparavant, et ce ne sera la faute, ni du comédien, ni du poète. » Il y a

1. *Le Théâtre françois divisé en trois livres, où il est traité 1° de l'usage de la comédie ; 2° des auteurs qui soutiennent le théâtre, 3° de la conduite des comédiens*, Lyon, 1674, in-12.

des spectacles plus dangereux que la comédie. « S'il faut aujourd'hui détourner les yeux de toutes les choses vaines, il ne faut pas aller ni à la Cour, ni au Cours, deux superbes spectacles, et des plus dangereux au compte de nos sévères censeurs. Il ne faut pas sortir de la maison et se montrer dans la rue, ou il faut, comme un Tartuffe tendre à la tentation, prendre un mouchoir à la main et baisser la vue à toute heure devant mille objets qui se présentent. » Enfin, et en cela il ne laisse pas de nous étonner quelque peu, il vante la conduite des gens de théâtre. On observe chez eux, dit-il, les mêmes vertus que chez les bourgeois qui vivent bien ; ils assistent régulièrement aux offices de leur paroisse, font d'abondantes aumônes et surveillent l'éducation de leurs enfants, et ont soin de ne recevoir parmi eux que des gens de bonnes mœurs. « S'il se trouve dans la troupe quelques personnes qui ne vivent pas avec toute la régularité qu'on peut souhaiter, ce défaut ne rejaillit pas sur tout le corps, et c'est un défaut commun à tous les états et à toutes les familles. » « La comédie est du nombre de ces choses dont l'institution a eu une fin louable, et qui sont bonnes au fond, quoique par accident elles puissent devenir mauvaises. »

Toutefois Chappuzeau reconnaissait que, depuis la mort de Richelieu, la comédie s'était « un peu licenciée » : On veut de l'amour, et en quantité, et de toutes les manières ; il faut le traiter à fond, et dans la comédie on demande aujourd'hui beaucoup de bagatelles et peu de solide. Pour ce qui est de la tragédie, l'Hérode de M. Heinsius, l'un des poèmes les plus achevés, plairait peu à la cour et à la ville, parce qu'il est sans amour, et la Sophonisbe qui a de la tendresse pour Massinisse jusqu'à la mort (celle de

Mairet), a été plus goûtée que celle (de Corneille) qui sacrifie cette tendresse à la gloire de sa patrie, quoique le fameux auteur du dernier de ces deux ouvrages l'ait traité avec toute la science qui lui est particulière, et qui lui a si bien appris à faire parler et les Carthaginois et les Grecs et les Romains comme ils devaient parler et mieux qu'ils ne parlaient en effet. »

Pierre de Villiers¹ estimait que tout le mal qu'on est en droit de reprocher au théâtre vient de l'amour. Il en est des pièces dont l'amour est le ressort principal comme des romans vertueux. « Ceux qui se plaisent à ces livres entrent insensiblement dans les sentiments des personnes dont ils lisent les aventures, et comme ils n'ont pas assez de force pour imiter leur vertu, tout le cœur se porte vers leur amour ; le moindre mal qui puisse arriver est de se remplir l'esprit de toutes ces vaines idées de tendresse qui nourrissent un esprit dans l'oisiveté et qui ne tardent guère à gâter les mœurs. La vertu même de ces amants fidèles sert à corrompre davantage les esprits. » Mais « le grand succès de l'Iphigénie a désabusé le public de l'erreur où il était, qu'une tragédie ne pouvait se soutenir sans un violent amour. » D'ailleurs, dit encore notre auteur, « excepté quelques pièces qui sont toutes d'amour, les plus belles tragédies que nous ayons vues depuis trente ans se sont soutenues par d'autres beautés que celles qu'on trouve dans cette passion », et pour preuve, il cite la Mort de Pompée, Rodogune, Andromaque, Nicomède, Héra-

1. *Entretien sur les tragédies de ce temps*, Paris, 1675, in-8. L'auteur appartenait encore à la Compagnie de Jésus, qu'il quitta en 1689.

clius et Cinna, où l'intérêt vient moins de l'amour que d'une autre passion.

Jean-Baptiste Thiers, le fameux curé de Champ-rond, se montre rigoureux censeur du théâtre¹, sans faire de distinction, comme il eût fallu, entre les spectacles sérieux et les grossières bouffonneries des bateleurs. Il nous apprend qu'au mépris des censures, certains ecclésiastiques ne faisaient point scrupule d'aller à l'opéra. « Ceux-là mêmes qui croient que la comédie, les farces et autres spectacles vains et profanes leur sont défendus, s'imaginent que celui-ci leur est permis. » Nous savons par ailleurs que cette conduite n'était pas propre au clergé parisien, et qu'elle causait du scandale surtout dans les provinces où les protestants et les nouveaux catholiques étaient en grand nombre. Ainsi, après avoir une première fois (3 octobre 1684) interdit aux ecclésiastiques de son diocèse d'aller à la comédie, M. de Pradel, évêque de Montpellier, dut revenir à la charge le 16 juin 1689, et leur apprendre que cette défense s'étendait aussi à l'opéra².

Les représentations d'Esther à Saint-Cyr (1689) durent diminuer encore le peu de considération que les gens du monde témoignaient à l'égard des condamnations portées contre le théâtre³. Sans doute, le sujet de

1. *Traité des jeux et des divertissements qui peuvent être permis ou qui doivent être défendus aux chrétiens*, Paris, 1686, in-12.

2. Ses deux ordonnances ont été publiées par M. L. Lacour, *op. cit.*, p. 112 à 114.

3. Sur l'état d'esprit des contemporains, on se rappelle les jugements de La Bruyère : « La condition des comédiens était infâme chez les Romains, et honorable chez les Grecs : qu'est-elle chez nous ? On pense d'eux comme les Romains, on vit avec eux comme les Grecs. » (*Des jugements*, 14) « Quelle idée plus bizarre que de se représenter une foule de chrétiens de

cette pièce était tiré de l'Écriture, mais les tragédies saintes elles-mêmes ne trouvaient pas grâce devant les censeurs. La pompe du spectacle surpassait l'éclat des scènes ordinaires, et les jeunes actrices¹, par la beauté et la distinction, l'emportaient sur les comédiennes les plus renommées; les rôles d'hommes étaient tenus par des jeunes filles, bien que d'ordinaire les travestis fussent jugés particulièrement répréhensibles. Nonobstant ces circonstances aggravantes, le Roi, devenu dévot, prenait un plaisir extrême à ces représentations, et les courtisans réputés les plus vertueux, des évêques même sollicitaient la faveur d'y être admis², et Bossuet n'avait pas dû en être choqué, puisqu'il y fut vu deux fois; (le 26 janvier et le 19 février)³. Pourquoi, pouvaient dire les Parisiens, y aurait-il plus de mal à fréquenter l'Hôtel de Bourgogne que le théâtre de la Cour? Le

l'un et de l'autre sexe, qui se rassemblent à certains jours dans une salle pour y applaudir une troupe d'excommuniés, qui ne le sont que par le plaisir qu'ils leur donnent et qui est déjà payé d'avance? Il me semble qu'il faudrait ou fermer les théâtres, ou prononcer moins sévèrement sur l'état des comédiens. » (*De quelques usages*, 21).

1. « On les comparait, pour la déclamation, aux plus renommées de toutes les comédiennes du temps, et on les mettait infiniment au-dessus de toutes celles qui avaient le plus brillé sur le théâtre, par le bon air qu'elles avaient, la noblesse qui s'y faisait paraître, leur bonne mine, leur beauté, leur taille et tout l'agrément de leurs personnes. » (*Mémoires du curé de Versailles, François Hébert*, publiés par M. Georges Girard, Paris, 1927, in-8, p. 118).

2. « On y vit plusieurs évêques qui, ayant été du nombre des suppliants pour avoir l'entrée dans la maison et une place dans la salle de la tragédie, furent du nombre des spectateurs et des admirateurs de cette pièce : des religieux, plusieurs abbés, grand nombre de Pères de l'Oratoire, des jésuites furent aussi emportés que les autres à y être reçus. » (Fr. Hébert, p. 116).

3. Néanmoins d'Alembert dit, mais à tort, dans son *Eloge de Bossuet*, que ce prélat « refusa même d'aller voir la tragédie d'*Esther*. »

lazariste François Hébert, curé de Versailles et depuis évêque d'Agen, se déroba aux instances de M^{me} de Maintenon, qui tenait beaucoup à voir ce prêtre de haute vertu approuver par sa présence un divertissement dont elle avait été l'inspiratrice. Et aux duchesses de Chevreuse et de Beauvillier, et à leurs époux qui lui représentaient le tort qu'il risquait de se faire en paraissant blâmer un spectacle auquel la toute-puissante M^{me} de Maintenon et son royal époux prenaient un si vif intérêt, il répondit : « Vous n'ignorez pas, puisque vous êtes si exacts à assister à mes prônes, que je déclame souvent contre les spectacles, ce que je fais aussi dans nos assemblées des Dames de la Charité, lorsque l'occasion s'en présente, et il n'y a personne qui ne sache à la Cour que je suis très opposé à ces sortes de divertissements, que j'ai toujours été très fortement persuadé être absolument contraires à la piété et à l'esprit du christianisme. Si j'assiste à cette tragédie de Saint-Cyr, le peuple, qui m'a entendu si souvent prêcher contre les comédiens, n'aurait-il pas sujet d'être très mal édifié de ma conduite ? Il ne distinguera pas cette pièce de celles qui sont représentées par les autres comédiens ; il se persuadera qu'il faut qu'il n'y ait pas de mal d'assister à ces sortes de spectacles, puisqu'on y aura vu m'y trouver, et on croira pour lors beaucoup plus à mes actions qu'à mes paroles, ou bien on aura sujet de dire que j'approuve par ma conduite ce que je condamne dans mes discours... ¹ »

1. Mémoires, p. 122. Et Fr. Hébert ajoutait : « ... Je vous dirai franchement que quelques courtisans m'ont avoué que la vue de ces jeunes demoiselles faisait de très vives impressions sur leurs cœurs ; que, sachant qu'elles étaient sages, ils en étaient incomparablement plus touchés que de la vue des

Bossuet se montra plus accommodant, puisque, ayant été invité, à la première représentation d'Esther, il se montra encore à la sixième ; ce qui ne l'empêcha pas, quelques années plus tard, de s'élever, et avec quelle énergie ! contre la comédie. Voici à quelle occasion.

Boursault, en qui la vogue de ses comédies faisait saluer un successeur de Molière, en publia un recueil au mois de janvier 1694. Ce recueil était précédé d'une Lettre d'un théologien illustre par sa qualité et par son mérite, consulté par l'auteur pour savoir si la comédie peut être permise ou doit être absolument défendue. Tirée à part, cette lettre fut abondamment répandue dans le public. L'auteur anonyme s'efforçait de prouver que la comédie, épurée comme elle l'était alors, était un divertissement légitime. Le moment était mal choisi pour soutenir une pareille thèse, car la lettre paraissait quelques mois seulement après la mort (5 septembre 1693) de Jean-Baptiste Raison, dit le cadet, dont le jeu avait été la principale cause du succès d'Esopé à la ville¹, et à

comédiennes qui ne laissaient pas que d'être pour eux des occasions de chute, quoiqu'ils ne doutassent point que souvent elles étaient d'une vie très déréglée. »

1. « On doit rendre justice à votre ami Boursault, que son *Esopé* est peut-être une comédie des plus modestes dans les vers que l'on ait encore jouées ; c'est, je crois, la dernière que j'ai vu représenter, et je fus extrêmement surpris de voir qu'une pièce dont la lecture ne m'avait pas paru beaucoup dangereuse fût si gâtée dans la représentation. Mais, parce que sa morale continuelle aurait bientôt ennuyé et fatigué les spectateurs, les comédiens crurent être obligés de suppléer par l'immodestie des gestes à la modestie de la poésie ; car jamais feu Raison ne s'est plus étudié à plaire par son geste, aussi bien que la Beauval, et tout le monde sait que, sans cet acteur qui jouait le personnage d'Esopé et sans cette actrice qui représentait celui de Doris, confidente d'Euphrosine, cette pièce aurait échoué dès la première représentation. C'est ce que je puis

qui M. de La Barmondière, curé de Saint-Sulpice, n'avait, suivant sa coutume, accordé les derniers sacrements et la sépulture chrétienne qu'après lui avoir fait signer par devant notaires la promesse de renoncer au théâtre ¹. Circonstance peut-être encore plus fâcheuse, on était à la veille du carême, et les prédicateurs ne devaient pas manquer, comme ils le firent avec un ensemble remarquable, de tonner contre une morale aussi relâchée.

Le scandale fut grand, et, comme il était naturel, on se demanda qui était l'auteur de la fameuse lettre, et bientôt les soupçons se portèrent sur le P. François Caffaro, religieux de la congrégation des théatins, qu'on savait en relations intimes avec Boursault, dont le fils appartenait à la même communauté, et qu'on supposait porté, par les exemples qu'il avait eus sous les yeux en Italie, à être plus indulgent que les théologiens français à l'égard de la comédie.

Ce religieux était fils de Tommaso Caffaro, premier jurat de Messine ; et l'un de ses frères, Antonio, avait poussé ses compatriotes à se révolter contre la domination espagnole et à se soumettre aux Français (1674). Mais, lorsque Louis XIV crut bon d'évacuer la Sicile, la famille Caffaro dut s'expatrier et chercha un asile en France, où elle vécut des bienfaits de la Cour. Quant à notre théatin, il fut accueilli à Paris, dans la maison de son ordre, renommée pour la pompe trop mondaine de ses cérémonies ; il y remplit plusieurs charges et en fut même supérieur, de 1683 à 1686. Bien que parlant imparfaitement notre

assurer, non par la simple lecture que j'en ai faite, mais par les représentations que j'en ai vues. » (L*** P***, *Décision faite en Sorbonne...*, p. 87).

1. Jal, *Dictionnaire critique*, au mot RAISIN.

langue, il se créa des relations dans la société parisienne et gagna la confiance de plusieurs personnages de marque. Il était le confesseur du maréchal duc d'Humières, et cet homme de guerre, mort le 31 août 1694, fut, comme le remarque Saint-Simon¹, assisté à ses derniers moments par trois antagonistes, Bossuet, Fénelon et le P. Caffaro. Celui-ci, au témoignage du chanoine Le Gendre², était encore plus distingué que ses deux frères. Il mourut le 31 décembre 1720, laissant en manuscrit³ le journal du voyage qu'il fit à Rome en 1686, comme délégué au chapitre de son ordre.

Au milieu du déchaînement général des « gens de bien », provoqué par sa dissertation, à peine pourrait-on citer quelques ecclésiastiques d'opinions modérées qui y trouvèrent quelque mérite, mais nous ne voyons pas que personne ait pris publiquement sa défense. Il y avait, dit Le Gendre⁴, de l'érudition, de l'ordre, de l'arrangement. » « J'ai lu, écrivait Fléchier, la lettre du P. Caffaro. Je ne regarde point le langage, qui est assez bon et meilleur qu'il n'appartient à un étranger. Mais son opinion est bien expliquée et bien soutenue ; il n'oublie rien de ce qui peut servir à sa cause, et, à quelques endroits près, cette dissertation est fort raisonnable ; mais je ne sais s'il était expédient de la faire imprimer. Ces sortes de doctrines, quoique appuyées sur les principes des théologiens, peuvent ôter à des âmes timorées la retenue et les scrupules qu'elles ont, et favoriser le relâchement, le libertinage, ou du moins l'oisiveté des gens

1. Saint-Simon, édit. de Boislisle, t. II, p. 179.

2. Mémoires, édit. Roux, p. 192.

3. Bibliothèque Nationale, n. a. fr. 1901.

4. Page 189.

du monde. Il faut laisser à décider ces sortes d'affaires dans le confessionnal, et ne pas les abandonner au jugement d'une infinité de personnes qui se prévalent de tout et qui ne sont pas assez sages pour s'arrêter à ce qu'il y a de juste et de permis dans une opinion indulgente, et pour observer toute la modération que l'auteur demande.¹ »

Les adversaires du P. Caffaro s'adressèrent à la Faculté de théologie et en obtinrent une décision fortement motivée, qui est un véritable traité : elle est signée des docteurs Fromageau, Durieux, de Blanger, L'Huillier, de La Coste et Bonnet (20 mai 1694). La dissertation fut en outre déferée à l'officialité, plus probablement par douze curés de Paris. A en croire le chanoine Le Gendre, cette dénonciation avait eu pour auteurs les jésuites, qui avaient voulu, dit-il, jouer un bon tour à l'archevêque, M. de Harlay, « en l'exposant ou aux satires des libertins s'il condamnait la comédie, ou aux reproches des dévots s'il ne la condamnait pas ; et le prélat se tira d'affaire en ne condamnant point la lettre, mais en punissant l'auteur. » Quant à Boursault et au P. Caffaro, cette fameuse lettre ayant été lue tout entière à l'Académie et désapprouvée tant pour le style que pour la doctrine, ils crurent que le coup était parti de cette Compagnie, et, pour se venger, toujours suivant Le Gendre, ils s'unirent aux gens qui travaillaient au Dictionnaire des Halles², critique du dictionnaire dont cet illustre corps venait de donner la première édition, entreprise depuis cinquante ans.

1. *Œuvres de Fléchier*, édit. Ducreux, Nîmes, 1782, in-8, t. X, p. 62 et 63.

2. Bruxelles, 1696, in-12. Attribué à un nommé Artaud et aussi à Furetière.

Cependant les réfutations de la dissertation se succédèrent coup sur coup, toutes anonymes et d'inégal intérêt¹. Dans l'intervalle, Bossuet, le 9 mai 1694, avait adressé au P. Caffaro, conformément au pré-

1. Sans parler de celle dont Bossuet est l'auteur, on n'en compte pas moins de six publiées dans la seule année 1694 : *Réponse à la lettre du théologien défenseur de la comédie* (par Henri Lelevel, ecclésiastique instruit, qui prit parti pour Malebranche contre Régis ; il avait été confrère ou novice à l'Oratoire, et précepteur de Saint-Simon) ; *Réfutation d'un écrit favorisant la comédie* (par un religieux de Saint-Victor, le P. Charles de La Grange, neveu, par sa mère Gilone Nicolas, du célèbre lieutenant de police La Reynie) ; *Lettre d'un docteur de Sorbonne à une personne de qualité sur le sujet de la comédie* (par Jean Gerbais) ; *Décision faite en Sorbonne touchant la comédie*, du 20 mai 1694, avec la *Réfutation des sentiments relâchés d'un nouveau théologien*, par L[aurant] P[égurier], (prêtre attaché à la paroisse Saint-Sulpice) ; *Discours sur la comédie*, où l'on voit la réponse au théologien qui la défend, avec l'*histoire du théâtre*, (par le P. Pierre Le Brun, de l'Oratoire) ; *Sentiments de l'Eglise et des saints Pères pour servir de décision sur la comédie et les comédiens, opposés à ceux de la lettre qui ■ paru à ce sujet depuis quelques mois* (par Pierre Coustel, autrefois maître aux petites écoles de Port-Royal. Sainte-Beuve parle de lui, *Port-Royal*, t. III, p. 574, 575). — Ces écrits n'ont pas été réimprimés, sauf celui du P. de La Grange et les *Discours* du P. Le Brun. La seconde édition du P. de La Grange vit le jour en 1697. Quant aux discours de P. Le Brun, ils reparurent, par les soins de l'abbé Granet, en 1731, augmentés de plusieurs pièces et d'une troisième conférence donnée à Saint-Magloire, en 1695, à l'occasion de la *Judith* de l'abbé Boyer. Gacon, dans le *Poète sans fard* (1696, in-12, p. 35 et 150), a pris à partie Pégurier et Lelevel. Quant à la dissertation qui avait déchaîné l'orage, elle fut reproduite avec de légers changements dans le *Théâtre de M. Boursault*, en 1725 ; elle a même été remise en lumière sous le titre de *Lettre d'un théologien en faveur des spectacles*, Lille, 1826, in-8 ; de plus, elle a été traduite en anglais et mise en tête d'une tragédie composée par Pierre-Antoine Motteux, réfugié français : *Beauty in distress. A tragedy... with a discourse of lawfulness and unlawfulness of plays, lately written in french by the learned Father Caffaro, Divinity professor at Paris*, Londres, 1698, in-4. (Cf. Lambin, *Rapports de Bossuet avec l'Angleterre*, Paris, 1909, in-8 ; E. K. Sanders, *Jacques Bénigne Bossuet*, Londres, 1921, in-8, p. 555 et suiv.)

cepte évangélique de la correction fraternelle, une lettre confidentielle¹, vive et pressante, dans laquelle, après lui avoir fait de sérieuses remontrances, il le sommait de se rétracter, faute de quoi, disait-il, « je parlerai en évêque contre votre perverse doctrine. » Au reçu de cette lettre, le pauvre P. Caffaro fit, le 11 mai, à Bossuet, une réponse quelque peu embarrassée, mais d'une extrême modestie, où, sans chercher à discuter les raisons de son rigoureux censeur, il désavouait humblement sa dissertation². Le même jour, il écrivait dans le même sens à l'archevêque de Paris une lettre dont le texte latin et français fut répandu dans le public³. Mais, nonobstant l'humilité de sa soumission, Caffaro fut interdit du confessionnal et de la chaire ; de plus, il fut remplacé comme professeur dans son couvent par le P. du Buc.

La publicité donnée au désaveu du P. Caffaro, comme la punition sévère dont ce Père avait été frappé par M. de Harlay, aurait dû, ce semble, porter Bossuet à s'en tenir à l'avertissement secret qu'il lui avait donné, d'autant que les nombreuses réfutations opposées à la dissertation du théatin avaient épuisé la question. Mais, pour des raisons restées obscures, M. de Meaux revint bientôt sur la pro-

1. Imprimée pour la première fois par Desprez de Boissy, *Lettres sur les spectacles*, Paris, 1771, 2 vol. in-12, puis par Deforis dans les *Œuvres* de Bossuet, t. X, in-4 ; placée par M. A. Gazier en tête de son édition des *Maximes et réflexions sur la comédie*, 1881, in-8.

2. Cette lettre a été publiée d'abord par Desprez de Boissy et Deforis (*op. cit.*)

3. « M. de Meaux a écrit contre le P. Caffaro depuis peu ; on n'a jamais tant vu de gens écrire contre la comédie. Le pauvre Père a eu plus tôt fait de se dédire que de répondre à tant de gens ». (L'abbé Nicaise, 19 août 1694, dans les *Lettres adressées à Turettini*, t. II, p. 352.)

messe tacite qu'il avait faite de garder le silence dans le cas où Caffaro viendrait à résipiscence. Non seulement il laissa circuler des copies de la lettre qu'il lui avait adressée¹, mais il la reprit, la développa et en fit les Maximes et réflexions sur la Comédie², mises au jour au mois d'août 1694. (Anisson)

Quelque opinion qu'on puisse avoir de l'opportunité de cette publication, tout le monde conviendra qu'elle enrichissait d'un nouveau chef-d'œuvre notre littérature religieuse. L'éloquence s'y déploie telle que nous l'admirons dans Bossuet, lorsqu'elle jaillit d'une conviction ardente et sans être gênée dans ses mouvements impétueux par les ménagements que la prudence lui impose en face des puissants. Ici, le polémiste redoutable va bride abattue, sans autre souci que d'arracher les âmes aux périls que leur fait courir une morale relâchée. Sans doute, il s'inspire du prince de Conti, de Nicole et de Voisin ; mais il nous émeut bien autrement lorsqu'il parle d'après son expérience personnelle. Ledieu, son secrétaire, avoue que Bossuet, jusqu'à son sous-diaconat, avait fréquenté le théâtre³, et il faut qu'il en ait reçu des impressions bien profondes pour qu'après tant d'années, il décrive avec une telle chaleur et une telle vivacité le plaisir qu'on y va chercher et les émotions qu'on y éprouve. Toutefois l'admiration que nous professons

1. Voir le P. Léonard (Bibl. Nationale, fr. 24471, 8 juin 1694).

2. Il ne faut pas s'en rapporter à Ledieu, lorsque, dans ses *Mémoires*, p. 202, il dit que Bossuet publia d'abord son livre, et qu'il avertit ensuite le Père par une lettre particulière.

3. Et même, à la Cour, au temps du « banc des évêques » s'il faut en croire la duchesse d'Orléans, « M. de Meaux » y était toujours. (Correspondance de Madame, édit. Jæglé, t. I, 2^e nov. 1702 ; cf. 23 déc. 1694).

pour une œuvre d'une telle puissance ne doit pas nous empêcher de regretter que l'auteur se soit préoccupé de frapper fort plutôt que de frapper juste. S'il n'avait pas laissé sans réponse plusieurs arguments de Caffaro, s'il eût été plus exact dans l'interprétation de certains textes ; si, modérant l'ardeur de son zèle, il s'était montré plus juste pour Molière et pour nos grands tragiques ; si, enfin, il n'avait proscrit l'art dramatique sous toutes ses formes et dans toutes ses manifestations¹ comme le P. Caffaro avait justifié imprudemment toutes les pièces représentées de son temps, peut-être son éloquence eût-elle été plus persuasive et aurait-il exercé sur l'opinion publique une action plus efficace et plus durable.

L'apparition des *Maximes et réflexions* ne fit pas sensation. Le *Journal des savants*, qui avait longuement analysé les précédents traités des adversaires du théâtre, se borna, cette fois², à annoncer celui de Bossuet en lui consacrant seulement quel-

1. Il est à noter que, dans la pratique, Bossuet se montra ensuite moins rigoureux. En 1698, il assista, chez le duc et la duchesse du Maine, à une représentation du *Misanthrope*, à la fin de laquelle il reçut des félicitations pour le succès qu'il avait remporté à Rome sur Fénelon. Au carnaval de 1702, il donna un grand dîner pour se faire lire la *Pénélope* de l'abbé Genest, et celui-ci, dans la préface de cette pièce, put écrire : « Un prélat qui est une des plus grandes lumières de l'Église, et qui avait lui-même écrit contre le théâtre, m'a dit, après avoir entendu plusieurs fois lire *Pénélope*, qu'il ne craindrait pas de lui donner son approbation, la regardant comme un ouvrage utile aux mœurs. » (Cf. *Revue Bossuet*, 25 juillet 1899, p. 44 ; Ledieu, *Journal*, 27 et 28 février 1702.) — En 1703, on nous le montre chez la duchesse du Maine, à deux représentations ; après celle de *Tartuffe*, le duc de Roquelaure lui dit : « Ma foi, Monsieur, je vous conseille après cela d'aller à l'Opéra. Il n'y a pas plus de mal, et il vous divertira bien davantage. » (*Lettres champenoises*, 8 mars 1703, publiées dans les *Études* des P. P. jésuites, nov. 1877, p. 746).

2. Numéro du 22 novembre 1694.

ques lignes élogieuses. Sans doute, on jugeait le public fatigué de tant d'écrits combattant depuis six mois une dissertation désavouée par son auteur¹.

Le satirique François Gacon, prieur de Baillon (Oise), adressa à Bossuet une épître², où il soutient qu'avant de condamner les comédiens, il conviendrait de réformer certains abus criants qui scandalisent le peuple, et qu'il y a moins de mal à fréquenter le théâtre qu'à mener la vie luxueuse de tant de prélats, pareils aux pharisiens de l'ancienne Loi, Tartuffes sévères, qui

Damnaient le peuple juif pour des fautes légères,
Et qui, loin des témoins, en des endroits cachés,
S'abandonnaient sans crainte aux plus honteux péchés.

Leibniz blâma la sévérité des « docteurs anti-comédiens ». « Il me semble, écrivait-il, que la comédie fournit un excellent moyen d'instruire les hommes. C'est pourquoi je crois qu'il faut plutôt songer à la rectifier qu'à la rejeter³ ».

1. L'ouvrage de Bossuet fut traduit en anglais par Jérémie Collier, qui s'en autorisa dans sa polémique contre Motteux, Congreve et autres auteurs dramatiques : *Maxims and Reflections on plays ; in answer to a Discourse of the lawfulness and unlawfulness of plays...*, written in french by the bishof of Meaux, with an Advertisement concerning the book and the author, Londres, 1699, in-4. (Cf. Lambin, *Rapports de Bossuet avec l'Angleterre*, Paris, 1909, in-8, et, sur la question du théâtre anglais, A. Beljame, *le Public et les hommes de lettres en Angleterre au XVIII^e siècle*, Paris, 1881, in-8.)

2. Nous la donnons en appendice, p. 275. Cette pièce a trouvé place dans le *Poète sans fard*, Paris, 1696, in-12, où l'on voit aussi ce quatrain satirique :

Vous qui prêchez sans cesse un enfer aux chrétiens,
Et goûtez cependant les douceurs de la vie,
Etant si bons comédiens
Laissez en paix la comédie.

3. *Correspondance avec l'électrice Sophie de Brunswick-Lunebourg*, édit. Onno Klopp, Hanovre, s. d. (1874), t. I, p. 307, septembre 1694.

Entraînés par la considération dont on entourait Bossuet, les prélats eurent à cœur de faire des mandements contre le théâtre. Noailles, archevêque de Paris, et Guy de Sève, évêque d'Arras, se signalèrent particulièrement. Peine perdue ! Le public courait en foule aux spectacles et applaudissait des pièces bien moins décentes que celles de Corneille, de Racine et de Molière, qui n'avaient pas trouvé grâce devant les censeurs rigoureux du théâtre.

L'usage se répandit, durant tout le XVIII^e siècle, de donner des représentations dans les collèges (l'Université suivant en cela l'exemple des jésuites), dans les séminaires, à Saint-Sulpice même (chez les philosophes pendant les vacances) et dans les couvents d'hommes et de femmes. Les génovéfains, les bénédictins, les capucins, les visitandines et les ursulines cédèrent au torrent de la coutume¹.

On pense bien que le théâtre ne manqua point d'avoir ses apologistes plus ou moins connus. Ainsi l'auteur des *Caractères* tirés de l'Écriture sainte² voit dans les comédiens de précieux auxiliaires des prédicateurs impuissants. « Jeux et luxe, bassette et lansquenet, mouches et fard, coiffures fantasques et nudités de gorge, bal, comédie et opéra, sujet ordinaire de la morale de nos prédicateurs, je vous abandonne à leur zèle, trop muet, hélas ! sur tant d'horreurs qui me font dire que notre siècle serait

1. On peut voir dans la table du recueil janséniste des *Nouvelles ecclésiastiques*, au mot COMÉDIE, la longue liste des pièces ainsi jouées sans égard aux protestations qu'avait soulevées autrefois l'usage des travestis.

2. C'était Noël Varet, dit l'abbé Goujet dans sa *Vie de Nicole*. Après avoir été vicaire à Saint-Eustache, il était chanoine de Saint-Jacques de l'Hôpital. Il a laissé un journal, dont M. A. Gazier a donné des extraits (Paris, 1918, in-8).

en quelque sorte heureux, si l'honnêteté des mœurs en était quitte pour ces autres dérèglements. Mais, si les ministres de l'Evangile se taisent et se plaignent, peut-être qu'ils n'ont pas la liberté prophétique de tout dire, la Providence a permis que la liberté comédienne et satirique y ait suppléé, et que le siècle ne passât point sans se voir reprocher publiquement sa corruption tout entière.¹ »

Boileau eut, au sujet de l'innocence du théâtre, une discussion assez vive avec le P. Massillon et avec l'avocat de Losme de Monchesnay. Il demandait à ses contradicteurs de distinguer entre les comédiennes et la comédie. Il voulait bien qu'on s'en prît aux pièces immorales, mais il trouvait injuste de blâmer a priori toute espèce de représentations. « Croyez-moi, Monsieur, écrivait-il à Monchesnay, auteur d'une satire contre la comédie, attaquez nos tragédies et nos comédies, puisqu'elles sont ordinairement fort vicieuses, mais n'attaquez point la tragédie et la comédie en général, puisqu'elles sont d'elles-mêmes indifférentes, comme le sonnet et les odes, et qu'elles ont quelquefois rectifié l'homme plus que les meilleures prédications... Il n'est pas concevable de combien de mauvaises choses la comédie a guéri les hommes capables d'être guéris, car j'avoue qu'il y en a que tout rend malades. Enfin, Monsieur, je vous soutiens, quoi qu'en dise le P. Massillon, que le poème dramatique est une poésie indifférente de soi-même et qui n'est mauvaise que par le mauvais usage qu'on en fait. Je soutiens que l'amour, exprimé chastement dans cette poésie, non seulement n'excite

1. Caractères tirés de l'Ecriture sainte et appliqués aux mœurs de ce siècle, Paris, 1698, in-12, p. 148 et 149.

point l'amour, mais peut beaucoup contribuer à guérir de l'amour les esprits bien faits, pourvu qu'on n'y répande point d'images, ni de sentiments voluptueux. Que s'il y a quelqu'un qui ne laisse pas, malgré cette précaution, de s'y corrompre, la faute vient de lui, et non pas de la comédie. ¹ »

L'auteur d'une Dissertation préliminaire.... à M. l'abbé Couet sur le poème dramatique ², n'hésite pas à prendre parti pour le P. Caffaro et soutient que ce théatin a mieux compris saint Thomas que n'a fait l'évêque de Meaux.

Aux censeurs modernes du théâtre, Voltaire oppose la pratique romaine. « Rome, de qui nous avons appris notre catéchisme, n'en use point comme nous ; elle a su toujours tempérer les lois selon les temps et selon les besoins ; elle a su distinguer les bateleurs effrontés, qu'on censurait autrefois avec raison, d'avec les pièces de théâtre du Trissin et de plusieurs évêques et cardinaux qui ont aidé à ressusciter la tragédie. Aujourd'hui même, on représente à Rome publiquement des comédies dans des maisons religieuses. Les dames y vont sans scandale ; on ne croit point que des dialogues récités sur des planches soient une infamie diabolique. On a vu jusqu'à la pièce de Georges Dandin exécutée à Rome par des religieuses, en présence d'une foule d'ecclésiastiques et de dames... ³

1. Lettre à Monchesnay, sept. 1707, d'après le P. Desmolets, *Mémoires*, t. VII, 2^e partie, p. 271, où l'on peut lire aussi la réplique de Monchesnay.

2. Où l'on répond aux objections de Mgr le prince de Conti, Mgr l'évêque de Meaux, M. Nicole et autres, Amsterdam, 1729, in-12.

3. *Dictionnaire philosophique*. — Il faut noter cependant qu'après avoir autorisé le comte d'Alibert, secrétaire italien de l'ambassade de France, à élever un théâtre magnifique à Rome (*Le Mercure*, février 1696, p. 271-276), Innocent XII,

Point n'est besoin de nous étendre sur la campagne menée par les Encyclopédistes, à la suite de d'Alembert, en faveur du théâtre. Rappelons seulement que Jean-Jacques Rousseau, leur éloquent contradicteur, leur oppose plusieurs des raisons que Bossuet avait fait valoir contre le P. Caffaro. Mais ces raisons, sous la plume de Rousseau, rendent un autre son. Bossuet avait parlé en évêque uniquement soucieux des intérêts spirituels des âmes ; Rousseau parlait en citoyen préoccupé de la prospérité de sa patrie, menacée par l'introduction de la comédie à Genève, où elle était restée jusqu'alors inconnue. D'ailleurs, malgré l'ardeur de sa conviction et la véhémence de ses accents, Rousseau, au fond, était moins absolu que Bossuet, car il tolère le théâtre dans les grandes villes où cette institution existe déjà, et où la civilisation a déjà corrompu les mœurs¹.

sur les instances de plusieurs cardinaux zélés, fit abattre cet édifice en 1697. Mais les plaintes des Romains et les réclamations de l'ambassadeur de l'Empereur furent si vives que le Pape céda, et l'on put, comme par le passé, assister aux représentations données au théâtre de la place Capranica. (Voir aux Affaires étrangères, *Rome*, 382, f° 143 ; 384, f°s 129 et 143 ; 385, f° 167 ; 386, f°s 204, 206, 275, 302 ; 387, f°s 118 et 132). Plus tard, Benoît XIV, dans une circulaire aux archevêques et évêques de l'État pontifical (1^{er} janvier 1748), s'expliquait ainsi au sujet des divertissements du carnaval : « Satis nobis sit dicere permitti dumtaxat et tolerari, tametsi ægre et ad majora vitanda mala, ab Ecclesia Bacchanaliorum relaxationes, quemadmodum justo validoque ratiocinio concludit celeber piusque theologus Thomas Stapletonius in sua VIII oratione contra Bacchanalia, t. II *Operum*, p. 556. Discrimen præterea magnum esse inter ea quæ præcipiuntur et quæ tolerantur : Aliud est quod docemus, aliud quod sustinemus, aliud quod præcipere jubemur, aliud quod emendare præcipimur, et donec emendemus tolerare compellimur. S. Augustin., *Contra Faustum*, lib. XX, cap. 21. »

1. La Lettre à M. d'Alembert sur les spectacles (1758), ne fait qu'appliquer en particulier au théâtre la thèse soutenue, en 1750, dans le *Discours sur les sciences et les arts*, contre

Talbert, chanoine de Besançon, dans un éloge de Bossuet, couronné par l'Académie de Dijon en 1772, fit au sujet des Maximes et réflexions de timides réserves dont s'indignèrent Deforis et les jansénistes : « Avec quelle vigueur (Bossuet) s'élève-t-il contre une apologie du théâtre !... Il venge les Pères en théologien, il parle du théâtre en littérateur. Si notre scène a un côté faible, rien n'égale son adresse à le saisir ; on ne peut faire craindre plus éloquemment et l'indécence de plusieurs drames, et la nature des intrigues, et l'enchantement du costume, et le danger de « s'instruire en faisant un jeu de ses vices et un amusement de la vertu. » Sa sévérité sans doute trouvera des contradicteurs éclairés, lorsqu'il établit surtout l'impossibilité d'épurer le théâtre ; mais n'oublions pas que c'est un évêque qui parle, et si l'on n'accepte pas tous ses principes, que l'on admire au moins avec quel art et quelle force il sait les établir. ¹ »

La thèse intransigeante de Bossuet se voit pourtant reprise et soutenue de temps à autre dans des ouvrages dont les auteurs ont eu du moins le mérite d'accompagner d'utiles renseignements historiques et bibliographiques les raisons déjà tant de fois alléguées par les adversaires du théâtre.

L'exemple en fut donné d'abord par un ancien oratorien, Ambroise Lalouette dans son *Histoire et abrégé des ouvrages latins, italiens et français pour et contre la comédie et l'opéra* ². Par une

toute culture intellectuelle. (Cf. Ch. Urbain, *Études sur les Classiques français*, 13^e édition, 1905, p. 301.)

1. *Eloge historique de Jacques Bénigne Bossuet*, Besançon, 1773, in-8, p. 40.

2. Paris, 1697, in-12. Certains exemplaires de cet écrit anonyme portent un autre titre : *Histoire de la comédie et de l'opéra, où l'on prouve qu'on ne peut y aller sans péché.*

étonnante distraction, cet auteur voit une approbation de la pratique du clergé français, dans une réponse faite, en 1696, par la congrégation romaine du Concile à une supplique des comédiens de Paris, dont nous aurons plus loin l'occasion de parler¹.

Au milieu du XVIII^e siècle, l'avocat Desprez de Boissy lança une Lettre sur les spectacles (1756), sévèrement jugée par Fréron², qui prit même, en cette occasion, la défense de la comédie italienne, beaucoup moins décente que la nôtre. Cette lettre réimprimée jusqu'à six fois, et chaque fois augmentée jusqu'à faire à la fin deux forts volumes in-12, ne porte le nom de son auteur qu'à partir de la cinquième édition (1774). Le titre en est dès lors : Lettres sur les spectacles, avec une histoire des ouvrages pour et contre le théâtre. C'est un ouvrage composé de pièces rapportées, dépourvu d'unité, et où l'esprit critique fait souvent défaut.

On a bien plus à gagner avec l'érudit Bertrand de La Tour,³ docteur de Sorbonne, d'abord missionnaire au Canada, puis official du diocèse de Tours,

1. L'influence de Bossuet est, si possible, plus sensible encore dans le traité du dominicain italien, Daniel Concina, *De spectaculis theatralibus*, Rome, 1752, in-4.

2. *Année littéraire*, t. VIII de 1757, p. 184 et suiv. A propos d'une anecdote rapportée par l'auteur touchant une expérience tentée par Bossuet désireux de s'assurer par lui-même de la nature de l'émotion musicale, Fréron se demande : « Que faut-il conclure de ce fait, s'il est vrai ? Rien autre chose, sinon que l'illustre évêque avait le cœur bien facile à émouvoir. Tous ceux qui, comme ce prélat et comme notre avocat, sont nés avec cette extrême sensibilité, et dont les passions s'allument au premier coup d'archet, feront très bien de fuir l'opéra et nos autres représentations dramatiques. »

3. Une vingtaine d'écrits consacrés par lui aux questions du théâtre forment, sous le titre de *Réflexions morales, politiques et littéraires*, les tomes IV et V de ses *Œuvres complètes* publiées dans la collection Migne, Paris, 1855, 7 vol. in-4.

curé de Saint-Jacques de Montauban, et enfin chanoine du chapitre de cette dernière ville, où il mourut le 19 janvier 1780.

Malgré ces ouvrages faisant écho aux *Maximes* et réflexions de Bossuet¹, le clergé français se montre de plus en plus indulgent envers le théâtre, et, au lieu d'en réclamer la suppression, il demande seulement qu'on le réforme et qu'on en fasse un plaisir innocent, ou même une école de morale saine et édifiante.

Ainsi l'abbé Claude Boyer, de l'Académie française, tout à la joie du succès étonnant de sa *Judith*², écrivait dans la préface de cette tragédie tirée de l'Écriture sainte : « Qu'il serait à souhaiter que de pareils sujets fussent quelquefois représentés sur la scène française pour édifier et divertir en même temps. La Comédie se doit faire honneur à elle-même en faisant honneur à la religion. Les comédiens ont-ils un moyen plus sûr et plus glorieux pour confondre ceux qui s'obstinent sans cesse à décrier leur profession ? Quel attrait plus puissant pour réconcilier avec le théâtre ceux qui en sont les ennemis déclarés ?... Quand je parle si avantageusement des matières saintes, je ne prétends pas exclure les sujets profanes, quand ils sont traités sagement et purgés de tout ce qui peut offenser la pudeur et révolter le spectateur raisonnable... »

1. Ajoutons-y, pour mémoire, *Le Pour et Contre les spectacles*, par l'Abbé*** [Mann], Mons, 1782, et les *Questions importantes sur la comédie de nos jours*, dues à Parisis, docteur en théologie, ancien supérieur du collège de Laon (Valenciennes, 1789, in-8).

2. Voir Hippolyte Lucas, *Histoire du théâtre français*, 2^e édition, 1862, t. I, p. 60 et 61. — Ce succès, si vif à la représentation, ne résista pas à l'impression de la pièce (25 avril 1695), qui n'est plus connue que par une épigramme de Racine sur ce pauvre *Holopherne*, si méchamment mis à mort par *Judith*.

Bossuet lui-même félicitait Longepierre du succès de son *Electre*, « pièce sans intrigue d'amour, où tout se soutient par la terreur¹ », et disait à l'abbé Genest, auteur de *Pénélope*², qu'il ne craindrait pas de lui donner son approbation, la regardant comme un ouvrage utile pour les mœurs.

L'abbé de Saint-Pierre, dans un *Mémoire* pour rendre les spectacles plus utiles à l'État³, reprenant une idée chère à l'abbé d'Aubignac, proposait d'établir une institution d'Etat, c'est-à-dire une Académie des spectacles, chargée officiellement de guider et de censurer les auteurs dramatiques, et il concluait : « Si, dès à présent, on établit dans un grand Etat une académie pour diriger les spectacles vers les mœurs désirables de la société, si, par les prix qu'elle distribuera aux poètes qui plairont le plus et qui dirigeront le mieux leurs ouvrages vers la bonne morale, il arrivera avant trente ans que les pères et les mères les plus sages mèneront leurs enfants à la comédie comme au meilleur sermon, pour leur inspirer des sentiments raisonnables et vertueux ; il arrivera que, dans toutes les villes de vingt ou trente mille habitants, il y aura, aux dépens du public, des théâtres et des comédiens, afin qu'avec peu de dépense les habitants médiocrement riches puissent assister au spectacle, et l'on verra ainsi le plaisir devenir très avantageux au bon gouvernement, ce qui est le sublime de la politique. »

Le 23 mars 1733, le P. Porée, qui fut le maître de

1. Ledieu, *Journal*, 12 février 1702. Cf. Saint-Simon, édit. de Boislisle, t. X, p. 6.

2. *Pénélope*, Paris, 1703, in-8, préface. Cf. Ledieu, *Journal*, au 27 et au 28 février 1702.

3. Dans le *Mercure*, avril 1726, p. 715 à 731.

Voltaire au collège Louis-le-Grand, prononça dans cette célèbre maison un important discours¹. Son opinion est d'autant plus intéressante à connaître qu'il avait composé des tragédies et des ballets qui avaient remporté de grands succès sur la scène du collège.

Dans cette harangue, il trace du théâtre contemporain un tableau poussé au noir, et où l'on reconnaît l'influence de Bossuet : ni Molière, ni Corneille, ni Racine n'échappent à sa censure. Après cela, on s'attendrait logiquement à entendre l'orateur vouer les théâtres profanes à la destruction en tant qu'écoles de mauvaises mœurs et lieux de perdition pour la jeunesse des deux sexes. Bien loin de là, il reconnaît que, si la scène est corruptrice, cela ne tient pas à sa nature, mais aux mauvais instincts des spectateurs, les auteurs et les acteurs cherchant à plaire à un public dépravé et dont le plaisir qu'ils lui offrent rend plus profonde la perversion. Le théâtre, au contraire, peut servir utilement la morale. Autrement, dans tous les pays d'Europe, les éducateurs s'imposeraient-ils la fatigue de préparer des spectacles destinés, non seulement à distraire leurs élèves en les formant à la déclamation, mais surtout à les armer pour la vie ? Il faut donc réformer le théâtre ; et pour cela, l'orateur fait appel au public. « C'est donc à vous, Messieurs, dit-il (je parle aux spectateurs, censeurs nés de la plume des poètes et du jeu des acteurs), c'est à vous particulièrement et plus qu'à eux, d'employer vos soins à la réforme du théâtre. Votre indulgence a fait le mal ; c'est à votre juste sévérité de le réparer. Qu'une école que vous avez livrée au vice devienne, par vos efforts,

1. *Theatrum sitne vel esse possit schola informandis moribus idonea*, Paris, 1733, in-4. Ce discours fut traduit, la même année, par le P. Brumoy, *Discours sur les spectacles*, in-4.

une école de vertu. Contraignez les auteurs d'épargner les oreilles pures. Défendez aux acteurs de faire rougir un front vertueux ; tirez la scène, innocente par elle-même, de la nécessité d'être coupable des crimes d'autrui et de la perte des cœurs. Vous le devez à la religion, à la patrie, et, s'il est dit qu'il faut tolérer les spectacles dans des républiques chrétiennes, rendez-les dignes, autant qu'il est possible, du citoyen, de l'honnête homme, du chrétien ! ¹ »

Recevant La Chaussée, le 25 juin 1736, à l'Académie, Languet, cousin de Bossuet et archevêque de Sens, ne se trouve pas gêné « par l'austère dignité dont il est revêtu » pour faire l'éloge du récipiendaire, en qui il voit déjà revivre « cet ancien fléau des vices et du ridicule, le célèbre Molière. » Toutefois il déclare ne pouvoir approuver les spectacles, mais reconnaît que des pièces aussi sages que celles du nouvel académicien et dont la lecture peut être utile, méritent « une certaine mesure de louange ». Et apercevant quelque rapport, pour la correction des mœurs, entre les auteurs dramatiques et les prédicateurs, il convie les uns et les autres à y travailler de concert. Les orateurs chrétiens, dit-il, « trouveraient moins d'obstacles au fruit qu'ils espèrent, si les esprits étaient préparés aux vertus chrétiennes par les vertus morales et par les sentiments que la raison inspire. » Et il ajoute : « Le sacré et le profane, le sérieux et le comique, la chaire et le théâtre doivent se liquer pour rendre [les] libertins aussi ridicules qu'ils sont et aussi odieux qu'ils méritent de l'être ². »

1. *Orationes*, édit. de 1747, t. III, p. 231, traduction du P. Brumoy.

2. Cet éloge, qui n'avait pourtant rien d'excessif, déplut fort aux rigoristes du temps. La dernière phrase surtout excita

Le vertueux et charitable abbé de Besplas, docteur de la maison et société de Sorbonne, grand vicaire de Besançon, déplore, après tant d'autres, l'état du théâtre devenu l'écueil de l'innocence, et la place importante prise de son temps par les comédiens dans la société. « L'homme de théâtre s'est vu admis dans les plus nobles sociétés de la Cour et de la capitale ; ses talents lui ont tenu lieu d'aïeux et de mérite. Recherché, comblé de largesses, il s'est enorgueilli... Auteur sublime du Misanthrope, vous à qui la Nature, par une faveur particulière, avait confié le secret du cœur humain, vous à qui les succès mêmes du théâtre rendaient le poids de l'humiliation plus pesant et plus insupportable, ne seriez-vous pas étonné de la gloire qu'a acquise la scène ? » Il conclut, lui aussi, à la nécessité de réformer le théâtre : « En bannissant entièrement la passion de l'amour, il produirait tous les jours de nouveaux biens. » L'abbé rappelle les anathèmes de Bossuet, mais sans en être ému plus que de raison : « On sent, dit-il, combien une telle autorité doit être respectée ; mais, si ce divertissement était pur et innocent, il ne mériterait pas une telle censure ; car, si le principe de la vie sérieuse que commande la religion était porté trop loin, contre

l'indignation des *Nouvelles ecclésiastiques* (année 1736, p. 121), où le prélat fut morigéné d'importance. Il profita de la leçon si bien que, le 4 février 1743, lorsque Marivaux vint prendre place à l'Académie, le prélat lui adressa, en guise de compliment, une mercuriale aussi injuste qu'inattendue, par laquelle il se couvrit de ridicule. (*Discours prononcés dans l'Académie française le lundi 25 juin 1736, à la réception de M. l'évêque de Mirepoix et de M. de La Chaussée*, in-4 ; *Discours prononcés, le lundi 4 février 1743, à la réception de M. le duc de Nivernois et de M. de Marivaux*, in-4 ; G. Larroumet, *Marivaux, sa vie et ses œuvres*, Paris, 1882, in-8, p. 133 à 139 ; G. Lanson, *Nivelle de La Chaussée*, 2^e édition, 1903, p. 74 et suivantes.)

la pensée de Bossuet lui-même, il exclurait les plaisirs les plus innocents¹. »

Mais la magistrature n'avait rien relâché de sa sévérité à l'égard du théâtre et des comédiens². Qu'il suffise de rappeler l'arrêt du Parlement, du 29 janvier 1759, interdisant toute représentation dans les collèges de l'Université, et le traitement fait en 1761 par cette Compagnie à Huerne de La Mothe. Celui-ci, pour avoir pris la défense des comédiens dans un mémoire³ que Voltaire juge très mal écrit, mais fort sage, fut, sur les conclusions de l'avocat général Joly de Fleury, rayé du tableau des avocats, et son écrit, condamné à être lacéré et brûlé par la main du bourreau.

Au XIX^e siècle, les Parlements n'existent plus, et les comédiens, émancipés par la Révolution, n'ont plus rien à démêler avec les magistrats. Quant au Clergé, il abandonna bientôt, sur ce point comme sur plusieurs autres, les traditions de l'Eglise gallicane. Désormais, la fréquentation du théâtre est devenue,

1. *Des causes du bonheur public*, Paris, 1768, in-8, p. 369-376.

2. « Il s'en faut peu que la religion et la justice n'aillent de pair dans la république et que la magistrature ne consacre les hommes comme la prêtrise. L'homme de robe ne saurait guère danser au bal, paraître aux théâtres, renoncer aux habits simples et modestes sans consentir à son propre avilissement; et il est étrange qu'il ait fallu une loi pour régler son extérieur, et le contraindre à être grave et plus respecté. » (La Bruyère, *De quelques usages*, 47). Cette gravité de commande n'empêchait pas les jeunes magistrats de s'adonner à la galanterie et même à la débauche. (*Ibid.*, *De la ville*, 7.)

3. *Mémoire à consulter sur la question de l'excommunication que l'on prétend encourue par le seul fait, d'acteurs de la Comédie française* (Paris, 1761, in-12). — Cette affaire fournit à Voltaire l'occasion d'écrire la *Conversation de M. l'Intendant des Menus avec M. l'abbé Grizel*. Cf. le *Journal de l'avocat Barbier*, t. IV, p. 390 à 393.

ce qu'elle aurait toujours dû être, une question d'espèces et de personnes. La profession des comédiens n'est plus a priori réputée criminelle, et l'assistance aux spectacles n'est plus l'objet d'une condamnation générale. Les confesseurs en jugent d'après les tendances de chaque pièce, les circonstances de la représentation, et les dispositions de chaque spectateur, ce qui est inoffensif pour les uns pouvant être dangereux pour les autres. Excepté dans le cas de règlements particuliers émanés de l'autorité de l'évêque pour son diocèse, on suit généralement l'avis du cardinal Gousset, archevêque de Reims. « Le spectacle, par lui-même, écrit-il, n'est point mauvais ; on ne peut donc le condamner d'une manière absolue ; mais il est plus ou moins dangereux suivant les circonstances et l'objet des pièces qu'on y joue ; on ne peut donc approuver ceux qui ont l'habitude de le fréquenter ; on doit même l'interdire à toutes les personnes pour lesquelles il devient une occasion prochaine de péché mortel. Le spectacle n'étant point mauvais de sa nature, la profession des acteurs et des actrices, quoique généralement dangereuse pour le salut, ne doit pas être regardée comme une profession absolument mauvaise ¹. »

Et, faisant allusion à l'usage de l'ancien clergé, le savant prélat ajoute : « Comme il s'agit d'un point de discipline particulière à la France, qui dépend de l'Ordinaire pour ce qui regarde son diocèse, et que la plupart de Nos Seigneurs les évêques ne paraissent pas y tenir, à en juger du moins par la réserve ou le silence qu'ils gardent à cet égard, nous pensons qu'il

1. *Théologie morale à l'usage des curés et des confesseurs*, Paris, 1844, t. I, p. 293 et suiv.

est tombé en désuétude. Aussi n'est-il plus en vigueur dans le diocèse de Reims. »

Cette doctrine semble avoir inspiré le plus souvent la pratique de la Cour romaine. En 1696, les comédiens de Paris, à qui leurs curés refusaient les sacrements, recoururent à la Congrégation du Concile. Celle-ci, trouvant la chose suffisamment claire, ne jugea pas à propos d'en faire l'objet d'un décret spécial, et renvoya, le 7 juillet, les suppliants à leur archevêque, afin qu'il réglât l'affaire conformément au droit : Ad ordinarium, qui provideat prout de jure. L'archevêque considéra cette réponse comme une approbation de sa conduite, et c'est ainsi que Lallouette et Desprez de Boissy l'ont entendue. Mais leur conclusion devait être toute différente, et le vrai sens de cette décision nous est indiqué par l'avis motivé qui l'accompagne, et qui est de Mgr Nuzzi, secrétaire général de la Congrégation et plus tard cardinal. Voici ce curieux document.

Comici Parisienses continuo a Parochis vexati, tam in prædicationibus quam in administratione sacramentorum, ex eo quod exerçant artem a sacris canonibus improbatam, cum occasione postremi jubilæi de mandato S^mi S. N. indicti remanserint ab Altari rejecti, et fuerit eis denegata absolutio pœnitentialis, nisi per ipsos fieret obligatio in scriptis perpetuo recedendi a dicto exercitio, humilliter supplicant declarari comicos illos qui recitant comœdias undequaue honestas et ab omnibus lasciviis immunes admittendos esse ad sacramenta, nec illos pœnis canonicis subjacere.

Super hujusmodi precibus alias porrectis sub nomine N. N., Sac. Cong^o, die II præteriti mensis, rescripsit : « Supplicant in casu particulari et exprimant causam in concreto. »

Cum itaque renoventur hodie preces nomine comi-

corum Parisiensium, crederem rescribi posse quod instant coram ordinario, sive potius quod ordinarius provideat prout de jure.

Licet enim scenicis, histrionibus seu mimis paschalis communio deneganda sit per text. in cap. pro dilectione, de consec. dist. 2, cum isti de jure civili sint infames. L. 2 § 5 ait Praetor : « Qui in scenam prodierit infamis est, ff : De his qui notantur infamia.

Attamen quia dispositio dicti textus, in cap. pro dilectione, non procedit indifferenter in omnibus, sed in illis dumtaxat qui scena inhoneste abutantur, ut communiter distinguunt doctores apud Pacem Jordan., *Elucub.*, l. III, tit. 3, de S^{ma} Euch., n. 65, ideo cum in hac materia dispositio juris sit aperta, crederem nullam esse necessariam declarationem Sac. Cong.^{nis}, sed per oratores adeundum esse ordinarium, ad quem spectat parochos in officio continere suisque subditis juxta casuum circumstantias prout juris est providere.

Posset tamen negotium in Sac. Cong^{ne} referri.¹

Il y a plus : au lieu d'excommunier et de damner indistinctement tous les comédiens, on s'est occupé, depuis quelques années, d'assurer leurs intérêts spirituels. Ce souci charitable a donné naissance à plusieurs institutions telles que la Ghilde de saint Luc, la Confrérie de Saint-Genest, l'Union catholique du

1. Archives du Ministère des Affaires étrangères, Rome 377, f^o 158. — Les textes visés dans cette pièce sont : 1^o Le canon *Pro dilectione*, 95, de *Consecratione*, distinction 2, dans le *Décret* de Gratien, 3^e partie ; 2^o la loi 2, § 5, *Ait Praetor*, dans le *Digeste*, livre III, tit. 2 ; 3^o Pacis Jordani Vicentini, episcopi Traguriensis (Pace Giordano, évêque de Traù, en Illyrie), *Elucubrationes diversæ*, Padoue, 1650, 3 vol. in-fol., t. I, p. 164. Rapprocher de cette décision la consultation envoyée, en 1742, à Voltaire par Mgr Cerati, confesseur de Clément XII (dans les *Œuvres* de Voltaire, édit. Moland, t. XXXVI, p. 432 et suiv.), et le bref de ce pape ordonnant, en 1735, de recevoir à la communion les comédiens.

théâtre, la plus florissante de toutes, et dont les efforts ont été bénis par l'autorité diocésaine¹.

Que reste-t-il donc de l'écrit de Bossuet ? Il faut le reconnaître : il a beaucoup perdu de son autorité doctrinale, mais la finesse de son analyse psychologique garde toute sa valeur. Ce n'est pas seulement un magnifique morceau d'éloquence, où la conviction passionnée a, jusqu'en sa véhémence et ses exagérations, l'accent angoissé du pasteur à la vue de ses ouailles en péril ; c'est encore et surtout une impressionnante leçon de morale, où nous est présenté un idéal trop élevé sans doute pour être imposé au commun des hommes, mais qu'il est beau et salutaire d'admirer avec le désir de s'en rapprocher davantage ; c'est, pour nous servir de l'expression de Bossuet lui-même, « un flambeau allumé devant les yeux des chrétiens, tant dans le siècle que dehors, pour les faire entrer dans l'incompréhensible sérieux de la vie chrétienne². »

Ce chef-d'œuvre a été diversement apprécié par les critiques de notre temps. Trois ou quatre d'entre eux, y ont vu surtout les attaques dirigées contre Mo-

1. S'il revenait au monde, M. de Meaux serait sans doute fort étonné de cette direction nouvelle, si différente de celle qu'il voulait faire suivre. Mais que dirait-il, s'il voyait, dans son diocèse, l'abbaye du Pont-aux-Dames, vide des pieuses filles de saint Benoît, qu'elle abritait jadis, devenue un asile pour les vieux comédiens ? Et qu'eût-il dit, s'il avait pu prévoir que des comédiens jetteraient le trouble dans sa propre famille, que l'un de ses neveux, Louis Bossuet, maître des requêtes, circonvenu par eux, jetterait le ridicule sur ses cheveux blancs, étant sur le point, à soixante-douze ans, d'épouser une fille de l'acteur La Thorillière ? (Voir dans les *Documents d'histoire* de M. Griselle, septembre 1912, *Les amours séniles d'un neveu de Bossuet*.)

2. Lettre à M^{me} de La Guillaumie, 13 septembre 1694 (*Correspondance*, t. VI, p. 407).

lière. « Si l'on a pu, dit Sainte-Beuve, concevoir Bossuet combattant Molière, ce n'était certes point sur ce ton. Il semble qu'il y aurait moyen pour un grand homme de faire son devoir sans paraître faire son métier. La postérité, non pas celle que présageait le puissant évêque, a aujourd'hui toutes les pièces en main, et elle juge ¹. »

« Rarement, dit F. Génin, alors professeur à la Faculté de Strasbourg, Bossuet a porté plus loin l'éloquence et la vigueur ; mais la force ne dispense pas de la justice, et souvent rien n'est plus éloquent que la passion aveuglée par son propre excès. Ce traité, qu'on lira toujours pour admirer la puissance et l'énergie de l'auteur, offre partout une violence de langage, une intolérance extraordinaire chez un homme de soixante[-sept] ans, chez un prélat. » Puis, relevant certaines expressions mystiques qui reviennent dans les lettres à la Sœur Cornuau, le même auteur juge cette correspondance plus passionnée que les comédies de Molière, et, prenant la défense du grand comique, conclut que Bossuet l'a calomnié ².

Eugène Despois blâme aussi fortement « le travestissement indigne par lequel Bossuet représente Molière étalant au plus grand jour les avantages d'une infâme tolérance dans les maris, » et « les impitoyables paroles, trop ineffaçables pour l'honneur de Bossuet, par lesquelles il voue Molière au pleur éternel. » Il souligne aussi l'exagération du jugement porté par Bossuet sur l'amour au théâtre : « Si la peinture de l'amour, même en vue du mariage, est toujours criminelle, il n'y aurait pas dans le théâtre français

1. *Port-Royal*, t. III, p. 308.

2. Dans le *Plutarque français* de Mennechet, 2^e édition, t. IV, 1845, p. 143 et suiv.

beaucoup de tragédies auxquelles on pût faire grâce, à commencer par Esther... » Et pourtant Bossuet assista à la représentation d'Esther, où tous les rôles étaient tenus « par de timides jeunes filles, et précisément devant le public dont les applaudissements étaient les plus propres à les enivrer ¹. »

L'abbé V. Davin, chanoine de Versailles, ne parle des Maximes et réflexions que pour défendre l'auteur du Tartuffe contre Bossuet, allié des jansénistes ².

L. Veuillot, qui n'aimait pas Molière et admirait Bossuet, ne loue pourtant pas sans réserve les Maximes, « écrit solide et ardent, où frémit une indignation qui ne paraîtrait plus tolérable aujourd'hui, même à ceux à qui le génie de Bossuet impose davantage, ou qui feignent le plus volontiers d'admirer sa sagesse... Pour ne rien cacher, il est trop sévère, et il produit là une doctrine gallicane. Rome, plus miséricordieuse que la Sorbonne, ne rejette pas si loin les individus qui se vouent au théâtre... ³ »

La plupart des critiques s'efforcent d'expliquer l'attitude et la sévérité de Bossuet à l'égard du P. Caffaro et de la comédie : « Avec la fermeté et la pénétration de son coup d'œil, écrivait V. Fournel, il vit quelles devaient être, au point de vue théologique, les graves conséquences de ce témoignage (du P. Caffaro) rendu à la légère et de cette absolution donnée, dans l'ignorance des faits et sur la foi d'autorités mal comprises ou sans rapport avec la véritable question, par un homme dont la science et la vertu rendaient

1. *Le Théâtre français sous Louis XIV*, Paris, 1874, in-16, p. 257 et suiv.

2. *Etude critique sur Bossuet*, Paris, s. d., [1904], in-8, p. 88 à 92.

3. *Molière et Bourdaloue*, Paris, 1877, in-18, p. 57 et 58.

l'opinion plus dangereuse encore... Qui ne connaît ces Maximes et réflexions sur la comédie, où l'illustre évêque de Meaux s'est montré d'une sévérité d'autant plus inflexible que le P. Caffaro avait été facile jusqu'à la faiblesse¹ ? »

Le P. Longhaye, jésuite, plus sévère pour Molière que ses confrères du XVII^e siècle, se range, sauf une légère réserve, à l'avis de Bossuet. « Sur la comédie, sur le rire, sur les paroles oiseuses, le grand évêque ne serait-il pas un peu rigide et absolu ? Ne pousserait-il pas un peu loin ce qu'il appelle « le maintien austère de la vertu chrétienne ? » Mais le moyen de ne pas souscrire à tout le reste ? Il est trop vrai, le théâtre, même au XVII^e siècle, spéculait sur des passions toujours dangereuses et travaille à en répandre la contagion. Bossuet n'a pas noirci outre mesure l'œuvre de Molière, et d'ailleurs Quinault et Racine lui donnent raison par leur repentir². »

M. Lanson trouve des circonstances atténuantes en faveur du jugement porté par Bossuet sur Molière, tout en déclarant qu'en cette occasion, le prélat fut « plus pharisien que disciple de Jésus. » Il loue surtout l'analyse « admirable de finesse et de vérité » que M. de Meaux fait du plaisir qu'on prend au théâtre. « Ecartant, dit-il, les vaines excuses, Bossuet va chercher dans la nature de l'émotion les motifs de la condamnation qu'il prononce. » Il y a, ajoute-t-il, contradiction absolue entre l'esprit chrétien et le théâtre réel de notre société laïque, « où l'on ne songe qu'à représenter le vice, à émouvoir les passions pour la volupté ou pour insinuer une phi-

1. *Le Théâtre au XVII^e siècle ; la Comédie*, Paris, 1892, in-18, p. 294.

2. *Histoire de la littérature française au XVII^e siècle*, Paris, 1895, 4 vol. in-8, t. III, p. 343. Cf. p. 145.

losophie qui est loin d'être celle de l'Eglise », encore que les incroyants puissent répondre à Bossuet que, « le théâtre enregistre, sans la produire, la corruption des mœurs, et que certains spectacles laissent dans l'âme, par leur beauté même, une impression de haute et pure moralité ¹. »

Bossuet, dit de son côté M. Strowski, prouve avec une force invincible que, par sa nature, le théâtre est immoral. Cela est vrai du théâtre dont le seul objet est de faire rire ou pleurer ; mais « il y a deux sortes de pièces que ses critiques n'atteignent pas ; les unes sont les pièces où l'on exprime une grande émotion collective ou une idée abstraite, comme sont les Perses d'Eschyle, par exemple, et tel drame symbolique de nos jours ; et les autres, ce sont les pièces à thèses, qui peuvent d'ailleurs être morales ou immorales, mais non pour les raisons que Bossuet indique ². »

Saint-Marc Girardin fait ressortir la force que l'éloquence de Bossuet ajoute aux arguments de Nicole contre le théâtre. Cependant, dit-il, je me demande si, entre ceux qui prétendent faire acte de chrétiens en allant au théâtre et ceux qui se décident à être tout à fait impies en assistant à la comédie, il n'y a pas ceux qui y vont sans croire faire ni bien ni mal, les mondains honnêtes en un mot, qui ne sont ni des hypocrites ni des impies. Or, si je ne me trompe, ce sont ces mondains honnêtes que les casuistes ne veulent pas damner absolument. » Et il préfère, comme plus humaines, les vues du P. Porée à celles de Bossuet. Ce qu'il admire sans réserve, c'est le langage que le grand évêque tient en

1. Bossuet, Paris, 3^e édition, Paris, 1894, in-18, p. 434 à 441.

2. Bossuet et les extraits de ses Œuvres diverses, Paris, 1901, in-18, p. 386.

parlant des femmes. « Dans Bossuet, elles sentent un chrétien qui les plaint dès qu'il les voit moins honorées qu'il ne les imagine, et cet attendrissement qui est la seule émotion que puisse comporter la sévérité chrétienne, vaut pour elles l'amour qu'elles trouvent dans Rousseau. Partout où Bossuet parle de la femme, il en parle avec ce sentiment à la fois tendre et sévère, avec cette grâce majestueuse qui touche et qui épure les cœurs, et, s'il maudit l'abus que la femme fait du pouvoir qu'elle a sur le cœur de l'homme, c'est qu'il s'indigne que, Dieu l'ayant faite si grande, le monde la fasse si petite, et qu'il lui fasse prendre son humiliation pour son triomphe ¹. »

Au jugement de M. Rébelliau, les *Maximes* et réflexions sur la Comédie sont « l'un des meilleurs et des plus durables ouvrages de Bossuet. » « Jamais cette question de la moralité du théâtre, qui devait préoccuper tant de grands esprits depuis Jean-Jacques Rousseau jusqu'à Alexandre Dumas fils, n'a été traitée, et résolue dans le sens rigoriste, avec plus de pénétration impitoyable, ni en perçant à jour plus vaillamment toutes les conventions mensongères dont la tolérance sociale est obligée de se payer ². »

Pour M. H. Bremond aussi, cet ouvrage est « l'un des plus insignes chefs-d'œuvre de l'évêque de Meaux. » Mais son admiration ne l'empêche pas d'en signaler le point faible, c'est-à-dire certain procédé assez ordinaire à Bossuet dans l'interprétation des textes, par lequel le polémiste court, sans le vouloir, le risque d'être parfois inexact jusqu'à l'injustice : « Réduire le débat à son expression la plus simple, aux quelques idées générales

1. Jean-Jacques Rousseau, Paris, 1875, 2 vol. in-18, t. II, p. 25 à 50.

2. Bossuet, 6^e édition, Paris, s. d., in-16, p. 155.

qui prêtent le plus à l'éloquence, pousser à l'absurde la pensée de son adversaire en négligeant, par une sorte de parti pris involontaire, les réserves, les corrections, les nuances qui atténuent et parfois qui légitiment tout à fait la thèse ennemie, recourir lui-même à des prodiges de subtilité pour écarter les idées traditionnelles qu'on lui oppose, tout cela, dis-je, avec une force, une souplesse, une candeur et une maîtrise verbale qui non seulement nous comblent de plaisir, mais encore qui nous font douter des évidences les plus certaines et du témoignage de nos propres yeux¹. »

Enfin M. Georges Le Bidois, dans une thèse soigneusement fouillée², s'est attaché à faire ressortir l'exagération des censures portées par Bossuet contre la comédie et nos auteurs dramatiques, et l'accord complet des vues de l'évêque de Meaux avec celles des jansénistes. Il estime néanmoins que les principes posés dans les *Maximes* et *réflexions* doivent toujours être présents à l'esprit des auteurs et des spectateurs, afin qu'étant ainsi avertis des dangers du théâtre, ils aient à cœur de s'en garantir.

Les *Maximes* et *réflexions* sur la Comédie publiées par Bossuet lui-même, au mois d'août³ de l'année 1694, Paris, Anisson, in-12, ont eu une seconde édition en 1728, chez Delusseux. Depuis, elles ont fait partie des collections d'*Œuvres complètes* de Bossuet, à l'except-

1. Bossuet, *Textes choisis et commentés*, Paris, s.d., 3 vol. in-16, t. III, p. 17.

2. *De Comœdia et de nostratibus scenicis poetis quid judicaverit Bossuetius*, Paris, 1900, in-8.

3. Cette date, à défaut d'un achevé d'imprimer, nous est suggérée par une lettre du 11 de ce mois, où l'on voit le prélat faire ses hommages d'auteur (*Correspondance*, édit. Urbain et Levesque, t. IV, p. 388).

tion de celles de Pérau (Paris, 1743-1747, 12 vol. in-4) et de D. Deforis (Paris, 1772-1788, 19 vol. in-4), celle-ci ayant été interrompue par la mort de ce religieux, victime de la Révolution. On les trouve aussi dans les Opuscles de M. Bossuet, Paris, 1750, 5 vol. in-12, t. II, p. 250 ; et Louvain, 1764, 3 vol. in-8, t. I, p. 265. Elles ont été réimprimées avec d'autres écrits de Bossuet (Paris, N. Pichard, 1821, in-12 ; Delestre-Boulage, 1822, in-8 ; Garnier frères, 1879, in-18, et séparément par M. A. Gazier (Paris, Belin, 1881, in-8) sous ce titre : *Maximes et réflexions sur la Comédie*, précédées de la lettre au P. Caffaro et de deux lettres de ce religieux, etc. Plus récemment M. H. Bremond les a reproduites intégralement dans le tome III de Bossuet, textes choisis et commentés (Paris, Plon, s. d., in-12). En outre, des extraits plus ou moins longs ont été insérés dans divers recueils de morceaux choisis des Œuvres diverses de Bossuet, tels que ceux de M. Lanson (Paris, Delagrave, 1899, in-12) et de M. F. Strowski (Paris, Gabalda, 1901, in-12).

On trouvera ici, réunies pour la première fois aux *Maximes et réflexions*, les pièces suivantes, toutes relatives à l'incident provoqué par le P. Caffaro :

1^o La dissertation de ce religieux, qu'on ne peut se dispenser de lire pour apprécier à sa valeur la réfutation qui en fut faite par Bossuet. Après avoir figuré dans un recueil de pièces de Boursault, en 1694, et avoir été aussi répandue isolément dans le public, cette dissertation reparut avec quelques retouches dans le *Théâtre de feu M. Boursault* (Paris, 1725, in-12). Ces corrections, quel qu'en soit l'auteur, étaient destinées, pour la plupart, à parer dans une certaine mesure aux critiques de Bossuet : elles méritent à ce titre d'être signalées. — Nous notons entre crochets

la pagination de la première édition, à laquelle l'évêque de Meaux renvoie ses lecteurs.

2° La lettre de Bossuet au P. Caffaro, 9 mai 1694, imprimée d'abord par Desprez de Boissy, *Lettres sur les spectacles*, Paris, 1771, 2 vol. in-12, et insérée par Deforis, en 1778, dans le tome X de son édition des Œuvres de Bossuet.

3° La lettre du P. Caffaro à Bossuet (11 mai 1694), publiée de même par Desprez de Boissy et par Deforis.

4° La lettre du P. Caffaro à M. de Harlay, archevêque de Paris, datée aussi du 11 mai ; elle fut aussitôt imprimée en latin et en français.

5° La lettre de Boursault à l'archevêque de Paris, qui a été mise au jour dans les *Lettres nouvelles* de cet écrivain (Paris, 1697, in-12).

De ces documents, les uns étant à peu près inconnus, nous avons cru intéressant de les reproduire avec l'orthographe du temps, afin de leur conserver, autant que possible, leur physionomie originelle. Il en sera différemment des autres, qu'on est, depuis longtemps, habitué à trouver, dans les éditions, ramenés à l'usage actuel.

LETTRE D'UN THÉOLOGIEEN ILLUSTRE PAR
SA QUALITÉ ET PAR SON MÉRITE,
CONSULTÉ ^a PAR L'AUTEUR POUR SAVOIR
SI LA COMÉDIE PEUT ÊTRE PERMISE, OÙ
DOIT ÊTRE ABSOLUMENT DÉFENDUE ¹.

MONSIEUR,

Je m'étois toujours défendu de vous donner par écrit mon sentiment sur la Comedie, et j'avois tâché d'éviter ce coup en vous apportant pour excuse et la délicatesse de la matiere et le peu de capacité de celui qui la devoit traiter ; mais je ne puis plus tenir contre l'obstination et l'importunité de vos prieres (si jamais cependant un Amy tel que vous est capable d'importuner), et, pour vous guerir de la crainte scrupuleuse où vous estes que vôtre conscience

^a. Dans l'édition de 1725, que nous désignerons par la lettre B, le titre a été modifié : *Lettre d'un homme d'érudition et de mérite consulté...*

1. Les références données par le P. Caffaro sont souvent inexactes, ou du moins trop peu précises, de sorte qu'il nous a été impossible de les vérifier toutes comme nous l'aurions voulu. D'ailleurs, on peut voir plus loin, p. 144.

ne soit intéressée¹ dans les Ouvrages de vôtre esprit, je passe aujourd'hui par dessus ces deux difficultez, voulant bien m'exposer en vôtre faveur à [p. 2] ne pas répondre à la haute idée que vous avez conçue de mon peu de merite, et m'engager, pour vous tirer de peine, dans une des plus difficiles, mais des plus curieuses Questions qu'un Theologien puisse traiter. En effet, Monsieur, plus j'examine les Saints Pères, plus je lis les Theologiens, plus je consulte les Casuistes, et moins je sai à quoi me déterminer : à peine ayje trouvé quelque temperament en faveur de la Comedie dans les Scolastiques, qui, presque tous² sont d'avis de lui faire grace, que je me sens accablé par un torrent de Passages des Conciles et des Peres, qui, depuis le premier jusqu'au dernier, ont tous fulminé contre les spectacles et ont employé la ferveur de leur zèle et la vivacité de leur éloquence pour en donner une si grande horreur aux fidelles, que les consciences foibles et timorées ne veulent pas même qu'il soit permis d'en disputer, et traitent de pernicioeux et de relâchez les Docteurs qui ont l'indulgence de les tolerer. Si je m'abandonne à la rigueur avec les Peres de l'Eglise, et que j'invective contre la Comedie comme contre une des plus pernicioeuses inventions du Demon, je ne puis lire nos Theologiens, ces grands hommes si distinguez par leur piété et par leur doctrine, que je [p. 3] ne me laisse adoucir par la

1. *Intéressée*, blessée, endommagée. De sorte que votre conscience n'y soit point intéressée, ni la paix altérée (Bossuet, *Œuvres oratoires*, édit. Urbain et Levesque, t. VI, p. 371 ; t. VII, p. 192).

2. Le card. de Turrecremata, Regnier de Pise, Jean Vigulier, le cardinal Cajetan, Armilla, Tabienna, Medina, Sylvester, Comitulus, Megalius, Henriquez, Sanchez, Emmanuel Sa, Scarsella, Bonacina, Diana, etc.

droiture de leur raisonnement et plus encore par la force de leur autorité. Vous m'avouërez, Monsieur, qu'on serait embarrassé à moins, et que ce n'est pas une petite affaire de décider une Question dont les sentimens sont si partagez. Car, dites-moi, je vous prie, de quel côté se tourner. Laisserons-nous là les Peres et les Conciles pour suivre le sentiment des Modernes ? Nous croirions, vous et moi, faire un crime, surtout après la décision d'un grand Pape, qui ne veut pas que, dans la morale, on se serve d'autres règles que de celles que nous ont laissé les Saints Peres ¹. Serons-nous obligez de dire que ce qu'il y a eu d'habiles Theologiens, plus recommandables encore par la sainteté de leurs mœurs que par l'éclat de leur science, ou se soient trompez eux-mêmes, ou aient eu le dessein de nous tromper ? Cela seroit bien violent ; et quand saint Augustin nous a recommandé d'avoir de la veneration pour l'autorité de nos Peres, ² il n'a pas entendu que ce fust aux dépens de ceux qui les auroient suivis.

Nous aurions bien-tôt décidé la Question, si l'Ecriture Sainte s'en expliquoit de quelque maniere que ce pût estre ; mais, comme a fort bien remarqué [p. 4] Tertullien ³, nous n'y trouvons nulle part que, de même qu'elle défend en termes exprès d'adorer les Idoles ou de commettre des homicides, des trahisons et des adulteres, elle commande aussi expressément de n'aller point au Cirque et au Théâtre, de ne point voir les combats des Gladiateurs, enfin de n'assister

1. *Sanctorum Patrum*, etc. Alexand. III, epist. 19, ad Upsal. episc. [Epist. 479, dans Migne, t. CC, col. 853-860].

2. *Veneranda quidem*, etc., lib. III *contra Academic.*, cap. 20.

3. *Plane nusquam* etc., lib. *De spectac.*, cap. 16. [Si vero nusquam],

à aucun Spectacle. Lisez et relisez l'Ecriture ; vous n'y trouverez point de precepte formel et particulier contre la Comedie. Les Peres assurent qu'on n'y peut pas assister, les Docteurs Scholastiques soutiennent le contraire. Tâchons donc de nous servir de cette Regle de saint Cyprien¹, que la raison doit expliquer ce que l'Ecriture a voulu taire, et faisons nos efforts pour concilier les conclusions des Theologiens avec les décisions des Peres de l'Eglise.

Mais, parce que c'est quelque chose d'assez delicat, et que le point de la Question consiste à les bien accorder ensemble, je veux bien ne vous rien avancer de moi-même et vous faire parler en ma place l'incomparable saint Thomas, lequel, étant d'un côté un Pere tres religieux et un tres saint Docteur de l'Eglise, et de l'autre l'Ange de l'Ecole, le Maître et le Chef de tous les Theologiens, me paroît tout-à-fait propre pour rassembler les sentimens [p. 5] partagez des uns et des autres, et pour nous tracer le chemin que nous devons suivre sans avoir peur de nous égarer.

Si j'avois à parler à quelque moins habile homme ou bien à quelque faux devot qui, pour se donner des airs de reforme^a, auroit la témérité de rejeter la doctrine de saint Thomas comme opposée à la Morale des Peres, et peu conforme en quelques endroits aux maximes les plus pures de la Religion, je n'aurois pas de peine à lui fermer la bouche et à lui apprendre à porter à la doctrine de ce saint Docteur toute la vénération qu'elle merite et que les Conciles, les Souverains Pontifes et tous les grands hommes qui

a. B : ou bien à quelque esprit difficile, qui, pour se donner un air de critique ou de réforme,...

1. *Præceptorum loco*, etc., lib. *De spect.*, in princip.

l'ont suivi n'ont pu lui refuser. Si vous trouvez jamais quelqu'un de ces Sages à la mode en votre chemin ^a, vous n'avez qu'à leur faire lire ce qu'en ont dit les Souverains Pontifes, Urbain V dans la bulle qu'il donna à Montefalcone en 1370 pour la Translation des Reliques de ce grand Saint ; Clément VIII dans le bref *In quo nos Pastoralis* expédié en 1603 ; Jean XXII dans la Bulle de sa canonisation ; le B. Pie V, dans la Bulle *Mirabilis Deus*, en 1567, Paul V, dans une qu'il écrivit aux Napolitains en 1605. Tous ces Papes ¹ qualifient la Doctrine de saint Thomas de [p. 6] celebre par tout le Monde, de glorieuse au nom Chrétien et d'avantageuse à l'Eglise. L'illustre Baronius, dont le témoignage est d'un si grand poids, dit ² qu'on ne peut expliquer combien, au Concile de Trente, la Doctrine de ce grand Docteur reçut de loüanges et d'acclamations de la part des Peres et des Theologiens qui y assisterent ; et, si vous en voulez davantage, je vous renvoie à Jean de saint Thomas et à Gonet, Theologiens celebres de l'Ordre de saint Dominique, qui vous fourniront une infinité d'approbations pour autoriser la Doctrine de saint Thomas.

Après l'avoir ainsi supposée ³, ou, pour mieux dire, solidement établie contre tous ceux qui la voudroient disputer ^b, lisez, je vous en prie, avec attention, ce que ce grand Docteur enseigne de la Comedie dans la

a. B : de ces sages en votre chemin... — b. B : contester.

1. *Cum sacrum et venerabile corpus B. Thomæ de Aquino, etc. Cujus doctrinæ, etc. Hic siquidem honor, etc. Idem, ibid.*

2. *Vix quisquam enarrare, etc., in notis ad Martyr., die 7 Mart.*

3. *Supposer*, poser en principe. Ces choses étant ainsi supposées, passons outre maintenant (Bossuet, *ibid.*, t. I, p. 429 ; t. VII, p. 218).

Seconde partie de sa *Somme*¹, où il explique bien des choses que les personnes scrupuleuses devraient savoir pour assurer du repos à leur conscience. Il demande entr'autres ce que l'on doit croire des jeux et des divertissemens, et il se répond lui-même que, quand ils sont moderez, non seulement il n'y croit point de mal, mais encore qu'il y trouve quelque bien, et cette vertu qu'Aristote appelloit *Eutrapelie* (c'est une vertu, comme vous savez, qui [p. 7] sait mettre un juste temperamment dans les plaisirs). La raison qu'il en apporte est que l'homme fatigué par des actions serieuses a besoin d'un agreable repos, qu'il ne trouve que dans les jeux ; et, pour fortifier son sentiment, saint Thomas y joint celui de saint Augustin, dont il rapporte ces propres paroles² : Je veux enfin que vous ménagiez, car il est de l'homme sage de relâcher quelquefois son esprit trop appliqué à ses affaires.

Comment, continuë saint Thomas³, comment se fait ce relâchement de l'esprit, si ce n'est par des paroles ou par des actions divertissantes ? Ce n'est donc point un mal ni rien d'indigne de l'homme Sage et Vertueux, de ne se point refuser des plaisirs innocens et honnêtes. Ce saint Docteur veut même qu'il y ait quelque sorte de peché^a à ne point prendre de divertissement. « *Parce*, dit-il⁴, *que tout ce qui est contre la raison est vicieux ; or il est contre la raison qu'un homme veuille être à charge aux autres, qu'il s'oppose à leurs innocens plaisirs, qu'il ne veuille jamais être*

a. B : d'excès.

1. 2^a 2^{ae}, quæst. 168, art. 2.

2. *Volo tandem tibi parcas*, etc. (Aug. in II de Musica).

3. *At ista remissio animi*, etc. ubi sup.

4. *Quia omne quod est*, etc., art. 4.

de la partie, ni contribuer par ses paroles ou par ses actions à leur divertissement commun. C'est donc avec beaucoup de raison que Seneque dit à ce sujet : Comportez-vous dans les compagnies avec tant de sagesse [p. 8] et de discretion que personne ne vous trouve fâcheux^a ou ne vous méprise comme un homme de rien qui ne sauroit^b pas vivre, car c'est un vice d'être fâcheux à tout le monde, et l'on s'attire avec sujet le nom de sauvage et de grossier. »¹

De ces paroles de saint Thomas, il vous est aisé de juger, Monsieur, que, sous le nom de jeux, il comprend aussi la Comédie, quand il dit : Que ce relâchement de l'esprit, qui est une vertu, se fait par des paroles et par des actions divertissantes. Qu'y a-t'il de plus propre et de plus particulier à la Comedie, qui ne consiste qu'en des paroles et en des actions risibles et ingenieuses qui font plaisir et qui délassent l'esprit ? Je ne pense pas qu'en tout autre divertissement on trouve unies ensemble et les paroles et les actions ; mais écoutez encore un peu ce grand Docteur, il achevera de vous convaincre par une objection qu'il se fait à lui-même, et vous verrez comme il y répond. L'objection est forte et délicate, et contient^c presque tout ce qu'on peut dire contre les Comedies et contre les autres Spectacles.

a. B : incommode. — b. B : sait. — c. B : assez forte et contient.

1. Voici la pensée telle que l'a citée saint Thomas : « *Sic te geras sapienter quod nullus te habeat tanquam asperum, nec contemnat quasi vilem.* » (Lib. *De quatuor virtutibus*, cap. de *Continentia*, circa medium). Cet ouvrage, aussi intitulé : *Formula honestæ vitæ*, a été faussement attribué à Sénèque. On le trouve dans la Patrologie latine de Migne, t. LXXII, et il a pour auteur saint Martin de Dume, qui fut évêque de Braga et mourut en 580. (Ul. Chevalier, *Répertoire des sources du moyen âge* ; B. Hauréau, Académie des Inscriptions, 16 nov. 1888).

Il semble, dit saint Thomas ¹, que « les Comédiens passent les bornes du divertissement, eux qui ne destinent ^a toute leur vie qu'à joïer. Si l'excès du divertissement [p. 9] est donc un péché (comme on n'en peut douter), les Comédiens sont en estat de peché, comme aussi tous ceux qui assistent à la Comédie pechent, et ceux qui leur donnent quelque chose sont comme les fauteurs ^b de leur peché, ce qui semble estre faux, car nous lisons ^c dans la Vie des Peres qu'il fut un jour revelé à saint Paphnuce qu'il n'auroit pas dans l'autre vie un plus haut degré de gloire qu'un certain Comédien. » ²

Si l'objection que se fait saint Thomas est subtile, sa réponse n'a pas moins de delicatesse et de solidité. Vous en allez juger par ses propres paroles, auxquelles je me ferois un scrupule de rien changer, tant elles sont justes et expressives : je me contenterois de les pouvoir bien rendre et de ne vous rien dérober de leur beauté. « Le divertissement, repond cet excellent Docteur ³, estant donc necessaire pour la consolation de la vie humaine, on peut destiner à cette même fin certains emplois qui soient permis. Ainsi l'employ des Comédiens, étably pour donner aux hommes une recreation honneste, n'a rien, selon moy, qui merite d'être deffendu, et je ne les crois pas en état de peché, pourveu qu'ils n'usent de cette sorte de jeu qu'avec moderation, c'est-à-dire qu'ils ne disent [p. 10] ou ne fassent rien d'illicite, qu'ils ne mêlent point, comme

a. B. du divertissement réglé, eux qui ne destinent et n'employent.

— b. B : donnent de l'argent — sont les fauteurs. — c. B : quoique nous lisons.

1. *Histriones in ludo*, etc., art. 3.

2. *Vitæ Patrum*, lib. II, cap. xvi, et lib. VIII, cap. LXIII.

3. *Quod sicut dictum est*, etc., *ibid.*

on dit, le sacré au profane, et qu'ils ne jouënt point en un temps deffendu. Et quoyque, dans la vie (ce sont toujours les paroles de saint Thomas) ils n'ayent point d'autre employ à l'égard des autres hommes, ils en ont toutefois de fort sérieux à leur égard et par rapport à Dieu, comme quand ils le prient, quand ils reglent leurs passions, quand ils donnent l'aumône aux pauvres. De là, je conclus (poursuit ce grand homme) que ceux qui les payent et qui les assistent avec moderation ne pechent point, et qu'ils font même une action de justice, puisque c'est leur donner la récompense de leur ministère ; mais si quelqu'un dissipoit tout son bien après eux, ou bien qu'il entretenoit des Comédiens qui jouassent d'une maniere scandaleuse et illicite, je ne doute point qu'il ne pechast comme s'il les entretenoit dans le péché, et c'est dans ce sens que se vérifie cette parole du grand saint Augustin¹ : Que donner son bien aux Comédiens, c'est moins une vertu qu'un vice. »

Eh bien, Monsieur, jusqu'ici ce sont les propres paroles de saint Thomas : peut-on mieux répondre qu'il le fait à cette grande Objection ? Et ne vous est-il pas [p. 11] le plus aisé du monde de tirer trois conséquences de toute sa Doctrine ? La premiere, que, sous le nom general de jeux et de divertissemens, il entend aussi la Comedie, et qu'il l'approuve en même temps qu'il trouve de la vertu dans les premiers. La seconde, qu'il ne faut pas croire en état de péché les Comédiens qui passent toute leur vie sur le Theatre, et moins par conséquent les Auteurs qui leur donnent des pieces à représenter, pourveu que les uns et les autres s'en acquittent avec

1. Aug. sup. Joan., tract. 100, circa med. [Migne, t. XXXV, col. 1891].

moderation et avec prudence, et qu'ils fassent d'ailleurs des actions sérieuses de piété et de dévotion. La troisième enfin, que non seulement il n'y a point de péché à les assister avec discrétion, mais encore que c'est une action de justice de leur donner, comme on y est obligé, la récompense de leur emploi et de leur travail. Ainsi vous voyez bien que l'Ange de l'Ecole, et, après luy, les Theologiens admettent la Comédie, et que, s'ils en condamnent quelque chose avec les Peres, ce n'en peut estre que l'excès.

Pour prouver que ce n'est que l'excès qu'il faut condamner dans tous les jeux et les plaisirs^a, et que les Saints Peres n'ont point eu d'autre intention en se déchaînant contre la Comédie, saint Thomas [p. 12] explique ce qu'il entend par *Excès*, et suppose comme un principe incontestable « *qu'en tout ce qui peut estre réglé selon la raison, l'on doit appeller superflu ce qui passe cette regle, et defectueux ce qui ne l'égle pas. Or est il, continuë ce saint Docteur, que les paroles et les actions divertissantes peuvent estre réglées par la raison : il s'y trouve donc de l'excès, quand elles ne suivent plus cette regle et qu'elles sont outrées en elles-mêmes, ou defectueuses par les circonstances que l'on y doit apporter*¹. » C'est sur ce principe que devons répondre aux autoritez des Peres de l'Eglise, puisque, selon saint Thomas, ils n'invectivent que contre l'excès de la Comédie, et nous ne ferons rien en cela qu'à l'exemple de ce grand Docteur^b, qui, selon sa coutume, appliquant à tous les Peres la réponse qu'il

a. B : et tous les plaisirs. — b. B : ce saint Docteur.

1. *Quod in omni eo quod est dirigibile*, art. 3, in corpore.

donne à un seul, répond de cette manière à S. Chrysostome. Cette bouche d'or de la Grèce avoit dit ¹ que ce n'est pas Dieu qui est l'Auteur des jeux, mais le Demon, et, pour donner de la force à ce qu'il avoit avancé, il avoit apporté ce passage de l'Écriture : « *Le peuple s'assit pour manger et pour boire, et il se leva pour joüer.* » ² Mais S. Thomas veut que ces paroles du grand Chrysostome s'entendent des jeux excessifs et peu moderez, et [p. 13] il ajoûte que l'excès dans le jeu tient d'une folle joye, appelée par S. Grégoire ³ la fille de la gourmandise et du peché, et que c'est en ce sens qu'il est écrit : « Que le peuple s'assit pour manger et pour boire, et qu'il se leva pour jouer. » C'est une réponse que nous devons donner à tout ce qu'on nous objecte des Saints Peres, avec d'autant plus de raison qu'à les examiner sans prévention et à peser toutes leurs paroles, il est aisé de voir que s'ils se sont tant déchaînez contre la Comedie, ç'a esté parce que, de leur temps, l'excès en estoit criminel et immodéré, et que, s'ils l'avoient trouvée, comme elle est aujourd'huy, conforme aux bonnes mœurs et à la droite raison, ils ne l'auroient pas tant décriée et auraient crû, comme saint Thomas, qu'il n'y avoit point de mal à y assister ; mais c'estoit quelque chose de si horrible et de si infame que la Comédie, comme on la joüoit du temps de nos pères, qu'il n'y a personne à l'heure qu'il est (je parle des gens du monde et de ceux encore qui sont ^a les moins retenus) qui ne les condamnest comme ont fait les Peres, et ce n'est pas une chose étonnante que ces saints Personnages ayent

a. B : Le texte dans le recueil de Boursault : font.

1. *Homil.*, VI in *Matth.*, aliquant. ante finem.

2. *Exod.*, xxxii, 6.

3. *Greg.*, *Moral.*, lib. XXXI, cap. xvii.

employé toute la force de leur zele contre la chose la plus scandaleuse qui fust dans l'Eglise. N'est-ce pas contre l'excès de [p. 14] la Comédie, par exemple, que se récrie Tertullien, lorsqu'il dit¹ : « *N'allons point au Theatre, qui est une assemblée particuliere d'impudicité, où l'on n'approuve rien que ce que l'on improuve ailleurs ; de sorte que ce qu'on y trouve de plus beau est pour l'ordinaire ce qui est de plus vilain et de plus infame, de ce qu'un Comédien, par exemple, y joue avec les gestes les plus honteux et les plus naturels ; de ce que des femmes, oubliant la pudeur de leur sexe, osent faire sur un Theatre et à la veuë de tout le monde ce qu'elles auroient honte de commettre dans leurs maisons, où elles ne sont veües de personne ; de ce qu'on y voit un jeune homme s'y bien former et souffrir en son corps toutes sortes d'abominations, dans l'esperance qu'à son tour il deviendra maistre en cet art epouventable. On y fait paroître jusqu'à des filles perduës, victimes infames de la débauche publique, d'autant plus miserables en cela qu'elles sont exposées sur le Theatre à la veuë des femmes qui ignorent le libertinage. Elles y sont le sujet de l'entretien des jeunes gens : l'on y apprend le lieu de leur prostitution ; l'on y compte le gain qu'elles y font, et l'on y fait leur éloge devant ceux qui ne devoient rien sçavoir de toutes ces choses. Je ne dis rien [p. 15], ajoute ce Pere, de ce qui doit demeurer caché dans les tenebres, de peur d'estre coupable de ces crimes par le seul recit que j'en ferois. »*

Que seroit-ce donc que nous diroit Tertullien, s'il vouloit reveler tous ces mysteres d'iniquité qu'il renferme dans un éternel oubly, puisque ce qu'il nous en dit est si impie et si infame ! Mais les autres Peres

1. *Hoc igitur modo, etc., Lib. de Spectac., cap. XVII.* [Migne, t. I, col. 649].

ne sont pas si retenus que luy, et ne font point de difficulté de découvrir tout ce qu'ils en sçavent. Ne croyez pas que j'aye envie de vous les rapporter tous : outre que j'aurois plutôt fait de vous citer toute la *Bibliothèque des Peres*,¹ ces matières delicates traittées hardiment dans une langue qui souffre tout, ne pourroient se rendre dans la nôtre sans blesser les oreilles tant soit peu chastes, et je me contenteray de vous laisser à connoistre ce qu'ils en ont dit de fort ^a, par ce que je vous choisiray dans leurs écrits, de plus foible.

Salvien se deffendoit d'en rien dire, par la peine qu'il auroit eüe d'en parler ^b. « Qui pourroit traiter dit-il ², de ces représentations honteuses, de ces paroles deshonnestes, de ces mouvemens lascifs et impudiques dont on peut connoître l'énormité et le crime par la deffence que ces choses imposent elles-mêmes de les rapporter ? »

[P. 16] Lactance n'est pas si réservé : voici ce qu'il en dit de plus tolerable : « Ces mouvemens pleins d'impudence que l'on voit dans la personne des Comédiens, quel autre effet produisent-ils que d'enseigner le mal à la jeunesse ? Leurs corps effeminez sous la démarche et sous l'habit de femme représentent les gestes les plus

a. B : de plus fort. — b. B : à en parler.

1. *Bibliothèque des Pères*, nom que portaient plusieurs collections des ouvrages des Pères : *Bibliotheca veterum Patrum et antiquorum Scriptorum ecclesiasticorum*, latine, par Marguerin de La Bigne, Paris, 1575, 8 vol. in-fol., *Appendix, sive tomus nonus*, 1579, in-fol. ; nouvelle édit., Paris, 1589, 9 vol. in-fol. ; *Magna bibliotheca veterum Patrum*, Cologne, 1618 et 1622, 14 vol. in-fol. ; *Magna bibliotheca Patrum et scriptorum ecclesiasticorum*, Paris, 1644, 17 vol. in-fol. ; *Mazima bibliotheca veterum Patrum*, Lyon, 1677, 27 vol. in-fol. — Caffaro désigne l'une ou l'autre de ces collections, à moins qu'il ne parle en général des ouvrages des Pères.

2. *Quis enim integro*, etc., lib. VI, cap. 3, *De gub. Dei*. [Migne, t. LIII, col. 111].

lascifs des plus dissoluës^{1.} » Et plus bas : « *Après la licence des paroles, on en vient à celle des actions ; on dépouille en plein Theatre, à la priere du peuple, des femmes débauchées, etc.* » Jugez si le reste que dit ce Pere peut estre quelque chose de fort beau.

Saint Cyprien, qui a composé *ex professo* un livre des Spectacles, décrit bien au long toutes les infamies qui s'y pratiquoient^{3.} On peut lire aussi quelque chose de cette abominable coûtume de paroistre nuds sur le Theatre, dans les Œuvres de saint Chrysostome, de saint Jérôme et de saint Augustin^{4.} Le premier ne fait point de difficulté de comparer ceux qui de son temps alloient^a à la Comédie, de les comparer, dis-je, à David prenant plaisir à regarder Bethsabée toute nuë dans son bain, et de dire que le Theatre est le rendez-vous de tous les crimes, que tout y est plein d'effronterie, d'abomination et d'impiété. Un auteur plus moderne, nous [p. 17] décrivant les spectacles des Anciens et surtout leurs Bachanales, fait des peintures si horribles de leurs infamies et de leurs prostitutions publiques^{5.} que je ne puis me résoudre à vous les rapporter. Imaginez-vous, Monsieur, si ce pouvoit estre de belles choses, puisque l'Infame Héliogabale en estoit l'Auteur. De peur que

a. Recueil de Boursault : ceux de son temps qui alloient.

1. *Histrionum quoque, etc., Divin Inst., lib. VI, cap. 20.*

2. *Præter verborum, etc., ibid., lib. I, c. 20.* [Migne, t. VI, 220].

3. *Sed ut ad scenæ, etc. Cyprianus, de Spectaculis, cap. vi. Delectat in mimis etc. Idem, Epist. ad Donatum, cap. viii.* Jérôme Migne, t. XXV, col. 189.

4. Hieron., lib. I, *advers. Jovinianum* (?) ; August., II *de Civitate Dei*, cap. 25 à 26 ; Chrys., *hom. I in Psal.* ; Idem, *hom. 6 in 2 c. Matthæi.*

5. *Quæ sacræ, etc. Alexander ab Alexandro, lib. VI Dierum genialium, [cap. xix, édit. de Leyde, 1673, t. II, p. 648 et suiv.].*

vous ne croyiez que les Saints Peres exagerent, et que la Comédie n'estoit pas autre dans ce temps-là qu'elle est aujourd'huy, mais que, pour en détourner les fidèles, les prédicateurs de l'Evangile et les Auteurs Ecclesiastiques la dépeignoient avec de si affreuses couleurs, je veux bien que vous ne vous en rapportiez pas seulement à ceux-ci, mais que vous consultiez les Auteurs prophanes. Valere Maxime ne vous sera peut-estre pas suspect, parlant toutefois ¹ de cet usage detestable qu'avoient les Romains d'exposer sur le Theatre les corps nus des filles débauchées et ceux des jeunes garçons, rapporte de M. P. Caton qu'assistent un jour à ces spectacles, et apprenant de Favonius, son favory, que par le respect qu'on luy portoit, le peuple avoit honte de demander que les Comédiens parussent nus sur le Theatre, ce grand homme se retira pour ne pas empêcher par sa présence une chose qui [p. 18] estoit passée en coûtume. Seneque ² rend le même témoignage à Caton et le louë de n'avoir pas voulu voir nuës ces femmes débauchées ; et je n'ose vous rapporter les paroles de Lampridius ³ parce qu'elles sont trop peu honnestes, quand il dit que l'Empereur Heliogabale, qui, dans une Piece, représentoit Venus, se fit voir tout nud sur le Theatre avec une impudence extrême. Mais qu'ay-je affaire de vous rapporter des exemples tirés ^a de l'Histoire Prophane, à vous qui la sçavez à fond : c'est à vous que je m'en rapporte moy-même. N'est-il pas vray, Monsieur, que ce qu'on lit des Spectacles des Anciens

a. Recueil de Boursault : tirées.

1. In *Floralibus*, lib. II. [Valer. Max., lib. II, cap. x, 7].

2. Epist. XCVII.

3. Lampridius, un des écrivains de l'*Histoire auguste Héliogabale*, V (Collection Nisard, t. XIX, p. 437).

est quelque chose d'épouvantable, tant pour le libertinage que pour l'impiété dont ils estoient partagez ^a ? car ne vous imaginez pas qu'on n'y dist que des ordures. « On y blasphémoit le nom de Dieu, dit saint Chrysostome ¹, et lorsque les Comédiens avoient prononcé quelque blasphème, c'étoit alors que l'on y rioit de tout son cœur. » C'est ce qui obligea le troisieme concile de Carthage à condamner par ce Canon les Comédiens comme blasphémateurs ² : « Que les Laïques mêmes n'assistent point aux Spectacles, car il a toujours esté deffendu à tout Chrestien d'aller où il y a des blasphémateurs. »

[P. 19] Après des choses si criminelles, qui pourroit ne pas condamner la Comédie, s'il est vray qu'elle fût remplie de tant d'ordures et d'impietez ? Il n'est pas besoin d'être saint Pere pour se déchaîner là-contre, il suffit d'estre Chrestien ; je dis trop, il ne faut qu'avoir un peu d'honneur et de bon sens. Car, comme dit justement saint Cyprien ³, « comment un Chrestien, auquel il n'est pas même permis de penser aux vices, pourra-t'il souffrir des représentations impures, où, après avoir perdu la pudeur, on s'enhardit à commettre les plus grands crimes ? » Il n'est donc besoin que des lumieres de la raison pour condamner de si grands excès. Aussi lisons-nous dans saint Chrysostome ⁴ que « certains barbares ayant entendu parler de ces jeux de Theatre, et du plaisir que prenoient les Romains

a. B : tant pour le libertinage que pour l'impiété.

1. *Blasphematur præterea*, etc., hom. VI, ad c. 2 Matth.

2. *A spectaculo*, etc., can. xi.

3. *Quid inter hæc*, etc. Cyprian., *De spectac.*, vi.

4. *Barbari quidem ipsi*, etc., hom. 38, ad cap. Matth. [Migne, t. LVII, col. 428].

à les voir représenter, dirent ces paroles dignes des plus grands Philosophes : (Il faut que les Romains, quand ils ont inventé ces sortes de voluptez, se soient regardez comme des personnes qui n'avoient ny femmes ni enfans) », et on louë Alcibiades, entr'autres choses, d'avoir fait jetter dans la Mer un Comédien trop libre, appelé Eupolis, pour avoir recité en sa présence des vers infames, ajoûtant à ce châtiment ce beau mot qui perdrait de sa force s'il estoit rendu [p. 20] en notre langue : *Tu me in Scena sæpe mersisti, et ego te semel in mari* ¹.

Vous voyez bien, Monsieur, que tous ces passages des Peres, et mille que je ne vous rapporte pas contre la Comédie, à force de trop prouver contre elle, ne prouve[nt] rien contre celle d'aujourd'huy. Ce seroit perdre temps que de faire comparaison de l'une à l'autre. Je vous prie seulement de remarquer que, bien loin d'affoiblir la doctrine de saint Thomas, tout cela au contraire ne sert qu'à la confirmer ; car ce n'est que contre l'excès de la Comédie que s'arment les Saint Peres, au lieu que si de leurs temps

1, Eupolis d'Athènes appartenait à la comédie ancienne, comme Cratinus et Aristophane. Notre auteur ne reproduit pas fidèlement le récit de la mort du poète, qui se lit dans plusieurs écrivains de l'antiquité et qui d'ailleurs, au témoignage de Cicéron (*ad Atticum*, lib. VI, 1), a été révoqué en doute par Eratosthène. Eupolis, dans une pièce intitulée Βάπτει (*les Efféminés*), ayant flétri les mœurs infâmes d'Alcibiade, celui-ci, pour se venger, l'aurait, au cours d'une traversée, précipité dans la mer, non sans accompagner ce châtiment d'un jeu de mots qu'on n'aperçoit plus dans la traduction ;

Βάπτες μ' ἐν θυμέλῃσιν, ἐγὼ δὲ σε κύμασι πόντου
Βαπτίζων ὀλέσω νάμασι πικροτέροις.

(Voir les *Comicorum Græcorum fragmenta*, collection Didot, p. 157 ; *Notæ selectæ ad satyram II Juvenalis*, à la suite de l'édition du satirique latin donnée par Henninius, Utrecht, 1685, in-4).

ils l'avoient trouvée dénuée des malheureuses circonstances qui l'accompagnoient, ils auroient esté du sentiment de saint Thomas et, s'ils ne l'avoient pas approuvée, du moins l'auroient-ils jugée indifférente.

J'ay esté bien aise de vous rapporter toutes ces choses avant que de vous découvrir précisément mon sentiment sur ce sujet ; et sur les principes incontestables que j'ay posez, je dis que, selon moi, les Comédies, de leur nature et prises en elles-mêmes indépendamment de toute circonstance bonne ou mauvaise, doivent estre mises au nombre des choses indifférentes. Vous ne vous attendez peut-estre pas, [p. 21] Monsieur, en lisant du premier abord cette proposition, que je vous la veuille prouver par l'autorité des Saints Peres ; cependant, à la bien examiner, c'est leur propre sentiment et celui même de Tertullien et de saint Cyprien, qui sont les deux qui semblent s'estre le plus déchaînez contre la Comédie. Pour commencer par Tertullien, en même temps qu'il déteste l'horreur et l'infamie des Spectacles, il se fait cette objection. « Dieu, dit-il¹, a éably toutes choses et les a données aux hommes, et par conséquent elles sont toutes bonnes, comme le Cirque, les Lions, les Voix, etc. Quelles sont donc celles dont il n'est pas permis d'user ? » Et ce grand homme répond « qu'il est vray que toutes choses ont été instituées de Dieu, mais qu'elles ont été corrompues par le Démon ; que le fer, par exemple, est autant l'ouvrage de Dieu que les herbes et que les Anges ; que toutefois Dieu n'a pas fait ces créatures pour servir à l'homicide, au poison et à la magie, quoy que les hommes

1. *Omnia sunt a Deo, etc., lib. De spect., cap. 2.*

les y employent par leur malice, et que ce qui rend bien des choses mauvaises qui de soy seroient indifférentes, c'est la corruption et non pas l'institution. » D'où appliquant ce raisonnement aux Spectacles et à la Comédie, il s'ensuit que, considérée [p. 22] en elle-même, elle n'est pas plus mauvaise que les Anges, les herbes et le fer, mais que c'est le Démon qui la change, l'altère et la gâte. Vous voyez que Tertullien a mis les Comédies parmi les actions indifférentes, et que ce n'est pas les condamner que d'en reprendre l'excès.

Saint Cyprien, en parlant de David qui dansa devant l'Arche au son des flûtes, des tambours et des autres instrumens, avouë¹ que ce n'est point un mal de danser et de chanter; mais il prétend que cela n'excuse point les Chrestiens qui assistent à des danses lascives et à des chants impurs, qui font retentir les louanges des Idoles. D'où il vous est facile de juger que ce saint Docteur ne condamne pas absolument les Danses, les Chants, les Opéras et les Comédies, mais seulement les Spectacles qui représentoient les fables en la maniere lascive des Grecs et des Romains, et qui se celebroident en l'honneur des Idoles. C'est aussi le sentiment de S. Bonaventure², qui dit formellement : « *Que les Spectacles sont bons et permis s'ils sont accompagnés des précautions et des circonstances nécessaires.* » Le Bien-heureux Albert le Grand, son Maître, luy avoit appris cette Doctrine; et les paroles que je lis à ce sujet dans saint Antonin, Archevesque de Florence, [p. 23] sont trop précises pour ne pas vous les rapporter : « *La Profession de*

1. *Quod David.*, etc., lib. *De spect.*, cap 3. [Migne, t. IV, col. 782].

2. *Dico quod ludus*, etc., in 4, dist. 16, part. 1, dub. 13.

Comédien, dit-il ¹, parce qu'elle sert à la recreation de l'homme, qui est necessaire pour sa vie, n'est pas deffenduë d'elle même : de là vient qu'il n'est pas non plus deffendu de vivre de cet art », etc. Et dans un autre endroit : « La Comédie est un mélange de paroles et d'actions agréables pour son divertissement ou pour celui d'autrui ; si l'on n'y mesle rien de deshonneste, ny d'injurieux à Dieu, ou de préjudiciable au prochain, ce jeu est un effet de la vertu d'Eutrapélie, car l'esprit qui est fatigué par des soins intérieurs comme le corps l'est par les exercices du dehors, a autant besoin de repos que le corps en a de nourriture. Ce Repos se procure par ces sortes de paroles ou d'actions divertissantes que l'on appelle Jeux. » Se peut-il rien, Monsieur, de plus fort en faveur de la Comédie ? Cependant c'est un grand Saint qui parle ; d'où vient donc qu'il ne se déchaîne pas tant que les plus anciens ? C'est que la Comédie se corrige et se perfectionne tous les jours, et j'ay remarqué ² en lisant les Saints Peres, que plus ils s'approchoient de nous, plus ils s'adoucissoient à l'égard de la Comédie, parce qu'apparemment la Comédie se reformoit, au lieu qu'aux siecles [p. 24] éloignez, ils déclamoient avec plus de ferveur contre les abominations dont elle estoit accompagnée. Ce n'est pas pour cela que les derniers le cedent en science et en sainteté aux premiers, c'est que la Comédie se change ; aussi voyons-nous qu'elle n'est pas deffendue par le Saint de nos jours, le grand François de Sales ³, évêque de Genève

1. *Histrionatus ars*, etc. in 3 p. *Summ.*, tit. 8, cap. 4, sect. 12. *Sœnicus ludus*, etc., 2 p. *Sum.*, cap. 23, sect. 1.

2. [Note supprimée en 1725]. Cette remarque est de moi ; je ne la trouve pas méchante.

3. « Je dis donc, Philothée, qu'encore qu'il soit loisible de jouer, danser, se parer, ouïr des honnêtes comédies, ban-

qui peut sans contredit servir de modele à tous les Directeurs dans la conduite des ames à la véritable devotion ; et Fontana de Ferrare ¹ rapporte dans son Institution que l'illustre saint Charles Borromée permit les Comédies dans son Diocèse par une Ordonnance de 1583, à condition néanmoins qu'avant d'estre représentées, elles seroient reveuës et approuvées par son grand Vicaire, de peur qu'il ne s'y glissast quelque chose de deshonneste. Ce pieux et sçavant Cardinal approuva donc les Comédies modestes, et ne condamna que les deshonnestes et les impies, comme on le voit par le troisième Concile qu'il tint à Milan en 1572.

Outre cette foule de témoignages qui sont en ma faveur, je puis encore former une forte preuve tirée des paroles et de la conduite des Saint Peres en general, et vous faire remarquer que ceux qui ont parlé si fortement contre les Comédies, ne [p. 25] l'ont pas fait avec moins de force contre les jeux de Cartes, de Dez, etc. Ils ont crié contre les banquets et contre les festins, contre le luxe et contre les parures, contre les bâtimens superbes, contre la magnificence des maisons, la richesse des emmeublemens, la rareté des peintures, etc. On en trouve des Homélies tout entières dans saint Chrysostome ; on en voit un détail particulier dans le Pedagogue ² de saint Clement d'Alexandrie ; saint Augustin en parle fort au long dans la plus part de ses Ouvrages et surtout dans la lettre qu'il écrit à Pos-

queter, si est-ce que d'avoir affection à cela, c'est chose contraire à la dévotion et extrêmement nuisible et périlleuse. • (*Introduction à la vie dévote*, I, 23).

1. *Inst.*, fol. 45. — Il s'agit ici de Jean Fontana, qui fut évêque de Ferrare en 1590, et mourut le 5 juillet 1611.

2. *Pædag.*, lib. 2 et 3.

sidius ; saint Cyprien, cité par le même saint Augustin, saint Grégoire ¹, en un mot tous les Saints Peres ont vivement declamé contre le luxe et contre la richesse des habits ; tantost intimidant les Chrestiens par l'exemple du mauvais Riche, tantost les menaçant des Anathêmes prononcez par saint Paul, et tantost les excitant à suivre l'exemple du grand Jean Baptiste, qui, par l'austérité de sa vie, a merité tant de loüanges de la bouche même du Sauveur. On ne fait pas cependant tant les scrupuleux ^a sur ce chapitre que sur celuy de la Comédie, et l'on ne fait point de difficulté de s'habiller selon sa condition et de vivre à son aise, pourvû qu'on le fasse avec une honneste moderation ^b. [P. 26] Pourquoi donc n'éten-drons-nous pas cet adoucissement aux Spectacles, et ne dirons-nous pas que, comme on applique les reproches des Docteurs de l'Eglise au luxe, à l'intemperance, à la dissipation des biens, et non pas à leur usage innocent et modéré, l'on peut aussi interpréter leurs paroles des Comédies impies et deshonestes, et non pas de celles où l'on ne trouve rien que de conforme aux regles de la sagesse et de l'honesteté ?

« Pour preuve que l'Ecriture Sainte ne condamne point les Jeux, les Danses et les Spectacles pris en eux-mêmes et dépouillés des circonstances fâcheuses qui les peuvent faire condamner (ce sont les propres paroles du Bien-heureux Albert le Grand), ne lisons-nous pas dans l'Exode ² que Marie, sœur d'Aaron,

^a. B : On ne se fait pas cependant tant de scrupule. — ^b. B : avec modestie et modération.

1. Ep. 73 [al. 245] *ad Possid.* *Doctr. christ.*, l. 4, c. 21 *Hom. 6 in Evang.*

2. Exod., xv, 20.

dansa au son des tambours¹, et qu'elle mérita même par cette action ? Le Roy Prophète ne dit-il pas que² Benjamin estoit au milieu des jeunes filles qui jouoient du tambour ? Dieu ne promet-il pas aux Juifs par la bouche de Jeremie³ qu'après leur retour de la Chaldée, ils danseront et joueront des tambours ? Les danses et les plaisirs, conclut Albert le Grand, ne sont donc mauvais que par les circonstances criminelles qu'on y ajoûte, et je n'obligerois pas un Penitent à s'en [p. 27] abstenir, puisque Dieu non seulement les permet, mais les promet luy-même. » En effet, ostez l'excès qui se peut glisser dans la Comédie, je ne sçay pas ce qu'il peut y avoir de mauvais. Car c'est un tableau où sont représentées des histoires ou des fables pour divertir, et plus souvent pour instruire les hommes en les divertissant et en les délassant de leurs occupations serieuses. C'est un caractere que vous sçavez mieux attraper que personne, et l'on ne peut nier que l'incomparable Esope que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer, ne soit d'une grande instruction pour la morale et ne fasse, si je l'ose dire, beaucoup plus d'impression que n'en feroi[en]t les leçons les plus sérieuses. Je dois luy rendre cette justice qu'il n'y a que des gens peu savans ou passionnez qui luy puissent refuser qu'il est fait selon toutes les loix et la première institution de la véritable Comédie, qui ne fut inventée des Grecs, qu'elle reconnoist pour ses Auteurs⁴, que pour reprendre librement les vices des plus grands Seigneurs et pour les en corriger. Je sçay bien que, comme elle estoit un peu trop

1. *Sumpsit ergo*, etc., in 4, dist. 16, art. 43.

2. *Psal.* LXVII, 28.

3. *Jerem.*, XXXI, 13.

4. Scaliger, *de Poetica*.

hardie, les Athéniens eurent raison de luy oster cette liberté et de l'empescher de s'attaquer immédiatement à personne ; mais on luy permit de s'attacher [p. 28] généralement à reprendre les mœurs, et ce n'a esté que par un abus dont les choses même les plus saintes ne sont pas exemptes, que depuis, au lieu de les reformer, elle a pû contribuer à les corrompre. Je ne trouve donc rien que de fort bon dans le premier dessein de la Comédie, où l'on doit peindre le vice avec les plus noires, mais les plus vives couleurs, pour le faire craindre ; où l'on doit mettre la vertu dans le plus beau jour et l'élever par les plus grands Eloges pour la faire pratiquer. Qu'y a-t'il là-dedans que de conforme au sentiment de tous les fidelles et à l'usage de tous les pays et de Rome même, où le Souverain Pontife assiste quelquefois en personne à des Comédies qui se représentent chez les Religieux les plus réguliers et les plus austeres, ou dans des Colleges pour exercer la jeunesse et la délasser en même temps, après une année de fatigues dans l'étude sérieuse des belles Lettres.

Jusqu'ici, je ne vois rien de mauvais dans l'institution de la Comédie. Ah ! disent ses ennemis, elle n'est que trop mauvaise, puisqu'elle est deffenduë. Jusqu'à present, je l'avouë, je croyois qu'on deffendist les choses parce qu'elles estoient mauvaises, et non pas qu'elles fussent mauvaises [p. 29] parce qu'elles estoient deffenduës. Mais il est bon de détruire entierement cette raison, et, pour en venir aisément à bout, voyons les autoritez de l'Ecriture Sainte qui semblent deffendre la Comédie et semblables spectacles, et tâchons de les expliquer, non pas à nôtre fantaisie, mais par les

paroles des plus grands docteurs. Albert le Grand, qui a recueilli tous ces Passages, les expliquera luy-même. Le premier qu'il rapporte est de saint Paul, qui semble avoir réduit ^a tous ces jeux à l'impudicité, car l'Apostre, exhortant les hommes à fuir ce peché, dit ces paroles : « Comme ¹ quelques uns d'eux sont tombez dans l'impureté, desquels il est écrit : Le peuple s'assit pour manger et pour boire, et ils se levèrent pour se joüer. » Le second est de l'Exode ², où l'on voit que les danses furent premierement inventées devant les Idoles, et l'on prouve par là qu'elles ont esté instituées par l'idolâtrie pour exciter les hommes à l'impudicité. Le troisième est d'Isaïe ³, qui, de la part de Dieu, fait de grandes menaces contre ces sortes de jeux. « Parce que, dit-il, les filles de Sion se sont élevées et qu'elles ont marché avec mesure et cadence, etc., le Seigneur rendra chauve la teste des filles de Sion », etc. Et l'on prétend enfin que saint Paul a renfermé [p. 30] les Spectacles dans ces celebres paroles : « Abstenez-vous de la moindre chose qui ait l'apparence du mal ⁴. » Mais Albert le Grand répond à tous ces Passages que les danses, etc., « qui, de soy, ne sont pas mauvaises pouvoient le devenir par les malheureuses circonstances dont saint Paul entend parler ; qu'il est faux qu'on ne dansast toûjours que devant les Idoles, et qu'on le faisoit en d'autres occasions, témoin Marie, sœur d'Aaron et de Moïse, dont nous venons de parler ; que Dieu, par la bouche de son Prophete, ne reprend que les gestes infames dont les danses des Juifs estoient

a. B : le premier est de saint Paul, qui semble avoir rapporté.

1. Sicut quidam, etc., I Corint., cap. x, 7.

2. Exod., xxxii.

3. Pro eo quod, Isai. iii, 16-17.

4. Abstinele vós, etc., I Thess., v, 22.

accompagnées, et que saint Paul enfin deffend jusqu'à l'apparence du vray mal, et non de ce qui ne le devient que par accident et par de mauvaises circonstances.» Ces autoritez de l'Ecriture, dont on fait tant de bruit, ne prouvent donc rien, selon Albert le Grand, contre les spectacles.

Mais, me direz vous, si les Comédies sont bonnes en elles-mêmes, pourquoy ceux qui la joüent sont-ils notez d'infamie par le Digeste ¹ de Justinien ? Si ce n'étoit pas un crime de jouer la Comédie, on n'auroit pas traité les Comédiens d'infames. Mais souffrez que je vous demande à mon tour s'il y a peché à un Soldat [p. 31] qui craint les coups, de s'enfuir du combat, ou bien si une jeune Veuve qui ne s'accommoderoit pas du Celibat, feroit un peché mortel de passer en de secondes Nôces avant l'année de son veuvage ? Cependant le même Digeste de Justinien ² met l'un et l'autre au nombre des personnes infames, et mille autres gens dont les actions ne sont point criminelles. C'est donc une assez foible consequence que de prouver la méchanceté d'une action parce qu'elle est notée d'infamie. S'il estoit vrai que les Comédiens fussent infames pour monter sur le Theatre et pour joüer la Comédie, je voudrois sçavoir en vertu de quoy les jeunes gens dans les Colleges, les personnes les plus sages et quelquefois les plus qualifiées, les Princes mêmes et les Rois, les Prêtres et les Religieux, qui tous, pour se divertir et sans scandale, représentent des personnages dans des Comédies, ne sont point infames, et que les Comédiens le sont, eux qui ne font pas autre

1. Lib. III. Tit. *De his qui notantur infamia.*

2. Lege, *Qui, ait Prætor* ; Lege, *Genero.* Ibid., § 5^e et l. 8.

chose ? Qu'on ne me dise point que c'est parce que les derniers jouent par interest et pour en retirer du profit, au lieu que tous les autres ne le font que pour leur divertissement ; car cette raison fait pitié. S'il est vray que l'action soit mauvaise en soy, qu'importe qu'elle se fasse avec [p. 32] gain ou sans profit ? elle sera toujours mauvaise : une circonstance de plus ou de moins ne sçauroit rendre bonne une action essentiellement méchante, et de même qu'un parjure ou un calomniateur notez d'infamie par la loy que vous me citez seront toujours infames, quelque circonstance dont vous les accompagnez, aussi la Comédie ne peut estre représentée dans quelque occasion ou pour quelque motif que ce soit, sans encourir la tache d'infamie qui, selon vous, y est attachée. D'ailleurs, pour entendre ce que veulent dire les loix, il faut s'en rapporter aux Docteurs qui les ont expliquées. Voici ce que le fameux Balde¹ dit sur celle dont il s'agit : « *Les Comédiens qui jouent d'une maniere honneste, ou pour se divertir, ou pour délasser les autres, et qui ne font rien contre les bonnes mœurs, ne sont point reputez infames* ². » Vous voyez donc bien que, selon ce Commentateur, l'infamie ne tombe que sur les Comédiens qui jouent d'infames Comédies, et non pas sur ceux qui n'en representent que d'honnestes.

Comme le temps qui change fait tout changer avec luy, les gens équitables doivent regarder les choses

1. Pierre Balde, dit Ubaldus ou de Ubaldis, célèbre jurisconsulte italien du xiv^e siècle, enseigna le droit à Pavie, où il mourut en 1400. Il compta parmi ses élèves le pape Grégoire XI (P. Taisand, *Vies des plus illustres jurisconsultes*, Paris, 1737, in-4, p. 48-50).

2. *Joculatores*, etc. Lege II, § ait prætor, ff. de his qui notantur infamia. (*Ibid.*)

dans le temps où elles sont. Il ne faudroit pas remonter bien haut pour voir que la plus infame de toutes [p. 37] les conditions estoit celle des Cabaretiers : ils n'estoient receus ny en témoignage, ny même à intenter aucune Action pour le payement de ce qui leur estoit dû, tant on craignoit de salir les tribunaux en y parlant d'une profession si honteuse ; cependant ils ont aujourd'huy la qualité de Marchands de Vin, et travaillent à se faire incorporer parmi les Marchands que, par distinction, on appelle *Honorables hommes* et dont on fait les Consuls et les Eschevins, qui sont les premiers grades de la Bourgeoisie. Les Medecins mêmes, dont les enfans remplissent des places considerables dans l'Eglise, dans l'Epée et dans la Robe, n'ont-ils pas esté chassés de Rome comme infames ? Et, dans l'élévation où ils sont, reste-t'il le moindre vestige de leur infamie ? Pourquoi donc y en aura-t'il dans une Profession toute pleine d'esprit et qui est aujourd'huy, par les soins que tant d'habiles Gens se sont donnez, moins l'Ecole du Vice que celle de la Vertu ? La grande raison, et, pour ainsi dire, l'unique qui a fait autrefois declarer les Comédiens infames, estoit l'infamie qui regnoit dans les Comédies qu'ils représentoient et celle qu'ils y ajoûtoient eux mêmes par la maniere honteuse dont ils accompagnoient ces coupables représentations. [p. 34] Maintenant que cette Raison est anéantie, il est indubitable que ses consequences ne subsistent plus ; et s'il y en a quelques-unes à tirer, c'est, Monsieur, que la Comédie estant devenuë toute honneste, ceux qui la représentent et qui vivent honnestement d'ailleurs, doivent sans difficulté estre au nombre des honnestes Gens. Ils y sont si bien que la Comédie ne fait point dégenger la Noblesse.

Floridor, ¹ dont j'ay ouï parler comme du plus grand Comédien que la France ait eu, estant né gentil-homme, n'en fut point jugé indigne par la Profession dont il estoit ; et dans la recherche que l'on fit de la fausse Noblesse, il fut receu par le Roi et son Conseil à faire preuve de la vérité de la sienne, qui, par droit hereditaire, a passé à sa postérité. L'Académie de Musique ², qu'il a plû à Sa Majesté d'établir pour diversifier les plaisirs de ses Sujets, n'a-t'elle pas le privilège de conserver la qualité de Nobles à ceux qui ont l'avantage de l'estre ? Y a-t'il des prérogatives pour les uns, qui ne soient pas pour les autres ; et si l'on met de la différence entr'eux, tous les Siecles n'ont-ils pas décidé qu'elle doit estre en faveur de la Comédie, puisque, du consentement de

1. Josias de Soulas, sieur de Primefose, dit Floridor, était fils d'un ministre protestant qui s'était converti à la religion catholique après avoir été attaché à la maison de Catherine de Navarre, duchesse de Bar et sœur de Henri IV. Josias suivit d'abord le parti des armes, fut garde du corps de Louis XIII et enseigne au régiment de Rambures. Il entra ensuite au théâtre et fit partie de la troupe du Marais, puis passa à l'Hôtel de Bourgogne. Il épousa, par contrat du 2 février 1638, Marguerite Baloré, fille d'un maître tailleur d'habits. Ses enfants furent présentés au baptême par des personnes de haute naissance, et l'un d'eux fut prêtre habitué à Saint-Sauveur. Floridor quitta le théâtre peu de temps avant sa mort, qui survint le 14 août 1671. Le 10 septembre 1668, au temps où l'on recherchait les usurpateurs de noblesse, il avait obtenu du Conseil du Roi un délai d'un an pour rapporter ses titres restés en Allemagne, d'où sa famille était originaire. On en conclut que, s'il avait dérogé en paraissant sur la scène, il n'y aurait pas eu lieu de lui accorder ce délai. (Le Mazurier, *Galerie historique des acteurs du théâtre françois*, Paris, 1810, 2 vol. in-8 ; Jal, *Dictionnaire critique* ; Emile Campardon, *Les Comédiens du Roi*, Paris, 1879, in-8).

2. L'Académie royale de Musique (théâtre de l'Opéra.) fut fondée par lettres patentes enregistrées le 28 juin 1667, et accordées à l'abbé Perrin. Il y était spécifié que les personnes appartenant à la noblesse pourraient monter sur cette nouvelle scène sans déroger.

toutes les Nations, la Poésie est la sœur aînée de la Musique ? C'est donc une erreur [p. 35] aussi grossière que ridicule, de croire ^a les Comédiens moins honnêtes gens que d'autres, supposé leur conduite aussi exemte de blâme que leur Profession.

Des Docteurs, dites-vous, ou du moins qui se piquent de l'estre, vous ont montré certains Rituels ^b qui deffendent aux Confesseurs d'administrer les Sacremens aux Comédiens, ce qu'ils confirment par plusieurs Conciles. Je répons à cela qu'il est constant que ces Rituels et les Canons de ces Conciles n'en veulent qu'aux Comédiens qui jouent des Pieces scandaleuses, ou qui ne les représentent pas assez honnêtement. Mais vous me ferez plaisir de prier ceux qui vous apportent ces sortes d'argumens, de vous dire la difference qu'ils mettent entre les autres Jeux et les Comédies, car, pour les Rituels, les Canons, les Conciles, etc., il n'y en mettent aucune, deffendant également toute sorte d'autres jeux. Je ne finirois point si je voulois vous rapporter tout ce qu'ils en disent J'ayme mieux vous renvoyer aux Livres qui en parlent, et vous en citer les endroits. Le Concile des Apôtres ¹, par exemple, excommunie les fidelles et suspend les Ecclesiastiques qui joueront aux Jeux de hazard. Celuy d'Eliberis, celuy de Constantinople ² ne se recrient pas moins contre tous [p. 36] les Jeux que contre la Comédie, et j'ay remarqué dans le second tome des Conciles ³ que, dans celuy de Poitiers, une

a. B : C'est donc une erreur de croire. — b. B : des Rituels.

1. [Canons des Apôtres], *Episcopus aut presbyter*, etc Can. 42, apud Grat., D. xxxv, cap. Episcopus.

2. *Si quis fidelis*, etc. Conc. Eliberi, can. 62; in Trullo, can. 50.

3. *Concilia antiqua Galliæ*, éd. Sirmond.

Abbesse fut accusée par ses propres Religieuses pour avoir joué aux Dez dans son Monastere. Les Loix des Empereurs ¹ y sont formelles, et l'on en trouve non seulement contre les Clercs qui jouent, mais encore contre ceux qui les regardent jouer ou qui s'interessent dans leur jeu. Saint Clément d'Alexandrie ², donnant des règles pour les mœurs, en bannit entièrement les Jeux de hazard ; saint Cyprien ³ ne peut souffrir que la même main qui a l'honneur de servir aux Sacrez Mysteres se prostituë jusqu'à toucher des Cartes et des Dez, et l'on n'a qu'à feüilleter les Saints Peres et les Auteurs Ecclesiastiques, il n'y a gueres de pages où l'on ne trouve quelque chose contre les Jeux. Cependant vos Docteurs qui font sonner si haut les Peres et les Conciles n'en suivent pas si scrupuleusement les décisions contre les Jeux. Nous voyons que ce qu'il y a d'Abbez, de Prestres, d'Evesques et d'Ecclesiastiques ne font point de difficulté de jouer, et qu'ils prétendent que toutes ces Censures des Peres de l'Eglise se doivent entendre de l'excès du jeu, et non pas de celui qui est modéré, sans attache, et seulement pour passer un peu [p. 37] de temps. Pourquoi donc ne pas dire la même chose de la Comédie et refuser de justes adoucissements en sa faveur, puisqu'on en trouve si facilement à l'égard des autres Jeux ? D'ailleurs, quand on demande aux Evesques et aux Prelats ce qu'ils pensent de la Comédie, ils protestent que ^a, quand elle est honneste, et qu'il n'y a rien dedans qui blesse les mœurs et le

a. B : ils protestent la plupart que.

1. Justin., *Novell.*, 123, cap. 10, al. *Cod. de Episc. et cleric.*, lib. I, tit. 3, l. 17.

2. *In Pædagogico.*

3. Lib. 3, cap. 1. (?)

Christianisme, ils ne prétendent point la censurer ; et quand ils ne le diroient pas même, on peut le conjecturer de leur conduite, puisque, dans les Diocèses où l'on se sert de ces Rituels rigoureux dont nous avons parlé, on ne laisse pas d'y jouer la Comédie, qui y est soufferte et peut-être approuvée. Si elle estoit mauvaise, pourroit-on la tolerer ? L'illustre et sage Prelat qui gouverne avec tant de succès ce grand Diocèse ^a, et qui ne laisse rien échapper à ses soins et à son zele, n'emploierait-il pas toute son autorité pour oster cette pierre de scandale du milieu de son troupeau, s'il estoit vray que la Comédie fust scandaleuse ? De la maniere qu'on la joue à Paris, je n'y vois rien ^b de criminel. Il est vray que je n'en puis porter un jugement bien décisif, puisque je n'y suis jamais allé, et qu'estant Prestre et devant l'exemple aux fidelles, je ferois autant de scrupule de [p. 38] m'y trouver que dans aucune autre assemblée de grand monde dont nostre estat nous doit éloigner ; mais il y a trois moyens fort aisez de sçavoir ce qui s'y passe ; et je vous avouë que je me suis servi de tous les trois. Le premier est de s'en informer à des personnes de poids et de probité, lesquelles, avec l'horreur qu'elles ont du peché, ne laissent pas d'assister à ces sortes de spectacles. Le second moyen est encore plus seur ; c'est de juger par les Confessions des fidelles du mauvais effet que produisent les Comédies dans leur cœur, car il n'est point de plus grande accusation que celle qui vient de la bouche même du coupable. Le troisième

^a. B : votre grand diocèse. — ^b. B : il n'y paroist rien de criminel. Il est vrai que je n'en puis porter un jugement bien décisif, puisque je n'y vais point, ni dans aucune autre assemblée de grand monde ; mais il y a trois moyens de savoir ce qui s'y passe. Le premier...

enfin est la lecture des Comédies, qui ne nous est pas défenduë comme en pourroit estre la représentation ; et je proteste que par aucun de ces chefs, je n'ay pû trouver dans la Comédie la moindre apparence des excès ^a que les Saints Peres y condamnaient avec tant de raison. Mille gens d'une éminente vertu et d'une conscience fort delicate, pour ne pas dire scrupuleuse, ont esté obligez de m'avoüer qu'à l'heure qu'il est, la Comédie est si épurée sur le Theatre François, qu'il n'y a rien que l'oreille la plus chaste ne pût entendre. Tous les jours, à la Cour, les Evêques, les Cardinaux et les [p. 39] Nonces du Pape ne font point de difficulté d'y assister ; et il n'y auroit pas moins d'impudence que de folie, de conclure que tous ces grands Prelats sont des Impies et des Libertins, puisqu'ils autorisent le crime par leur présence. C'est bien plutôt une marque que la Comédie est si pure et si reguliere, qu'il ne peut y avoir de honte ny de scrupule à s'y trouver. J'ay fait encore quelquefois une refléxion qui me paroît assez judicieuse en jetant les yeux sur les Affiches qu'on lit au coin des ruës, où l'on invite toutes sortes de personnes à venir à la Comédie et aux autres Spectacles qui se jouënt avec privilege du Roy et par des Troupes entretenuës par Sa Majesté. Quoy ! disois-je en moy même, si l'on invitoit les gens à quelque mauvaise action, à se trouver en des lieux infames, ou bien à manger de la viande les jours qui nous sont défendus, etc., il est constant que les Magistrats, bien loin de permettre la publication de ces sortes d'Affiches, en puniroient sévèrement les Auteurs qui

^a. B : qui ne m'est pas interdite dans ma retraite comme en pourroit être la représentation, et par aucun de ces chefs je n'ai trouvé dans la Comédie aucune trace des excès...

abuseroient de l'autorité d'un Roy tres-Chrestien et tres-Religieux, pour inviter les fidelles à commettre des crimes si énormes. Il faut donc, concluois-je aisément, que la Comédie ne soit pas si mauvaise, puisque les Magistrats ne la [p. 40] deffendent point, que les Prelats ne s'y opposent en aucune maniere, et qu'elle se jouë avec le Privilege d'un Prince qui gouverne ses Sujets avec tant de sagesse et de pieté, qui n'a pas dédaigné d'y assister luy-même, et qui ne voudroit pas ^a par sa présence autoriser un crime dont il seroit plus coupable que les autres, puisque, selon saint Chrysostome ¹, celui-là ne peche pas tant qui fait le mal, que celui qui lui commande de le faire ou qui l'autorise par ses applaudissemens. C'est une marque assurément que ny l'Eglise, ny la Cour, n'ont rien reconnu dans les Comédies, telles qu'on les représente aujourd'huy, qui puisse empescher en conscience les Chrestiens d'y assister ².

A l'égard des Confessions, je n'ay jamais pû, par leur moyen, entrevoir cette prétenduë malignité de la Comédie. Car, si elle estoit la source ^b de tant de crimes, il s'ensuivroit qu'il n'y auroit que les riches et ceux qui ont le moyen d'y aller qui fussent les plus grands pecheurs, et nous voyons cependant que cela

^a. B : qui n'auroit pas voulu. — ^b. B : cette grande malignité qu'on attribue à la Comédie. Tous ceux à qui l'on demande quel mauvais effet elle a pu faire sur leur esprit et sur leur cœur, répondent absolument qu'elle n'y en a fait aucun et qu'ils ne vont aux spectacles que pour y passer deux heures employées à un plaisir plein d'esprit et d'agrément. D'ailleurs, si la Comédie étoit la source...

1. *Homilia VI in cap. II Matth.* [Migne, t. LVII, col. 71].

2. Bossuet a laissé sans réponse cet argument tiré de la fréquentation du théâtre par les ecclésiastiques, même constitués en dignité, et de la protection donnée par le Roi aux comédiens.

est ^a bien égal, et que les pauvres, qui ne sçavent pas ce que c'est que la Comédie, ne tombent pas moins dans les crimes ^b de colère, de vengeance, d'impureté et d'ambition. J'ayme donc mieux conclure avec plus de vraysemblance [p. 41] que ces pechez sont des effets de la malice ou de la foiblesse humaine, qui de toutes sortes d'objets indifferemment prennent occasion de pécher.

Quant à la lecture des Pieces que l'on imprime après qu'on les a jouées, je suis obligé d'avoüer qu'il ne m'en est jamais tombé aucune sous les mains où j'aye trouvé rien d'indecent ni de deshonneste qui pût en quelque maniere blesser ^c le Christianisme ou la pureté des mœurs. Le plus grand mal qu'on y puisse trouver, c'est que la plupart des Sujets sont tirez de la Fable, et encore quel mal est-ce là ? Ce sont des Fables dont on peut tirer des moralitez fort instructives, capables d'inspirer aux hommes de l'amour pour la vertu et de l'horreur pour le vice. » Ce sont les propres paroles d'un grand homme ¹, qui soutient qu'il est permis de tirer des veritez du sein des Fables Payennes, et que ce n'est au plus que recevoir des armes de ses propres ennemis. Vous voyez par là qu'aucun des moyens que j'ay pû employer pour découvrir ce qu'il pouvoit y avoir de mauvais dans les Comédies, n'a servi qu'à me faire connoître que, de la maniere qu'on les joue à Paris, elles sont sages, modestes et bonnes en quelque maniere ^d.

Salvien, de son temps, reprochoit aux [p. 42]

a. Recueil de Boursault : estoit. — b. ■ : dans des crimes. — c. B ... jouées, il ne m'en est point tombé sous les mains où j'aye trouvé rien d'indecent, ni qui pût blesser... — d. : B elles sont sages, retenues ou du moins très tolérables.

1. *Nam de fabularum, etc. Pet. Blesensis, Ep. LXXVI (?)*.

Chrestiens qu'on ne pouvoit se souvenir de ce qui se disoit aux Comédies, que l'on ne tombât dans quelque peché d'impureté ¹. Apparemment que ce saint homme n'en parloit pas par experience, et qu'il n'alloit pas aux Spectacles qu'il condamnoit. Il faut donc qu'il se fust servi d'un des trois moyens dont nous venons de parler, et qu'il eust reconnu que ces sortes de Comédies faisoient une si grande impression sur ceux-mêmes qui les lisoient, qu'elles causoient toujours en eux quelque desordre. Or est-il qu'en lisant les Comédies d'aujourd'huy, nous ne nous sentons excitez à rien de contraire à la pudeur, qu'elles ne sont propres qu'à faire rire, et incapables de laisser dans l'esprit de ces idées fâcheuses dont Salvien ne pouvoit se débarasser. Il faut donc conclure que la Comédie ne contient rien qu'on ne puisse réciter ou lire sans s'exposer à tomber dans aucun peché.

Mais permettez-moy, Monsieur, de passer les bornes d'une simple lettre, et pour ne rien laisser d'irrésolu dans la Question dont il s'agit, d'examiner les précautions avec lesquelles les Docteurs permettent que l'on aille à la Comédie. Saint Thomas, saint Bonaventure, saint Antonin, et, avant eux tous, Albert le Grand ² avoit [p. 43] dit que, dans les jeux, il faut prendre garde à trois choses : « La premiere et la principale est que l'on ne cherche pas le plaisir dans des paroles ou dans des actions deshonestes, comme on faisoit du temps des Anciens, coûtume malheureuse que Cicéron déplorait par ces paroles : « *Il y a une maniere de se joier basse, insolente, criminelle et*

1. *Talia sunt quæ*, etc., lib. VI de *Provident.* [*De gubernat. Dei*, lib. VI, c. III, [Migne, t. LIII, col. 111].

2. *Ubi sup.*, artic. 2, in corpore.

honteuse ¹. » La seconde chose à laquelle il faut prendre garde, dit le Docteur Angélique, est, qu'en voulant donner quelque relâche à l'esprit, on ne perde entièrement la gravité de l'ame, ce qui faisoit dire à saint Ambroise : *Prenons garde qu'en voulant un peu relâcher nostre esprit, nous ne perdions l'harmonie de nostre ame, où les vertus forment un agreable concert* ². » Et la troisieme condition que l'on demande dans nos jeux aussi bien que dans toutes les actions de la vie, est qu'ils conviennent à la personne, au temps, au lieu, et qu'ils soient reglez par toutes les autres circonstances qui les peuvent rendre honnestes. Il m'est fort aisé de vous faire voir qu'aucune de ces conditions ne manque à la Comédie, telle qu'elle est aujourd'huy ; après quoi, vous devez conclure qu'elle est bonne et entièrement permise.

Après tout ce que je viens d'avoir l'honneur de vous dire de l'approbation qu'on [p. 44] donne aux Comédies, vous ne pouvez pas douter qu'elles ne soient châtiées et exemptes de toute action ou parole deshonneste. Vous m'avez dit vingt fois vous-même que les Comédiens estoient fort circonspects sur cette matiere, et qu'ils ne vouloient pas souffrir, quand ils acceptoient une pièce, qu'il y eust rien d'indecent ou de libre, pas même une équivoque, ny la moindre parole sous laquelle on pust cacher du poison, comme de fait on n'en trouve point dans les Comédies qu'on imprime, ce qui prouve de soy que cette premiere condition se garde exactement

1. Unum genus jocandi est illiberale, petulans, flagitiosum, obscœnum. (*De Officiis*, I, xxix).

2. Caveamus ne, dum relaxare animum volumus, solvamus omnem harmoniam, quasi concentum quemdam bonorum operum (*De Officiis*, lib. I, cap. xx).

dans nos Comédies, où l'on ne se sert point de ces paroles deshonnêtes ou impies que l'Apôtre saint Paul, et après luy S. Chrysostome, nous ordonne de fuir, lorsqu'il nous exhorte « de ne dire ny écouter ^a avec plaisir ces sortes de paroles folles et impudentes, qui, bien loin de nous devoir exciter à rire, ont de quoy nous obliger à pleurer ¹. »

Il y a des Loix terribles dans ce Royaume contre les Blasphémateurs : on leur perce la langue, on les condamne même au feu. Entretiendrait-on les Comédiens et leur donneroit-on des Privileges, s'ils étoient Blasphémateurs, Libertins ou impies ?

[P. 45] Nous avouons, disent nos Reformateurs, qu'ils n'osent ouvertement rien dire d'impie ^b, ni faire sur la Scène les infamies qui s'y commettoient autrefois ; mais il reste toujours quelque chose de cette premiere corruption déguisée sous de plus beaux noms. Jouë-t-on aujourd'huy une Piece où il n'y ait quelque intrigue d'amour ? où les passions ne soient dans tout leur éclat, et où l'on ne parle d'ambition, de jalousie, de vengeance et de haine ? Ecole dangereuse pour la jeunesse, qui s'accoutume avec autant de plaisir à laisser croître dans son cœur de veritables passions, qu'à en voir représenter de feintes sur le Theatre ! Le premier devoir d'un Chrestien, ou plutôt tout le Chrestien luy même doit s'appliquer à reprimer ses passions, et non pas s'exposer à les faire naistre, et, par une suite nécessaire, il n'est rien de plus pernicieux que ce qui est capable de les exciter.

a. B : nous exhorte à ne dire ni à écouter. — b. B : Nous avouons, me direz-vous, qu'ils n'osent ouvertement y rien proférer d'impie.

1. *Quæ nos fugere*, etc., hom. 6 in cap. 2 Matth. [Migne. t. LVII, col. 71].

Belles paroles pour un Orateur austère, mais peu solides pour un équitable Theologien ! Quelle difference n'y a-t-il point ^a d'une action et d'une parole qui peuvent par hazard exciter les passions, ou bien qui les excitent en effet !

Les dernieres sont absolument deffenduës et criminelles ; et quoy qu'il puisse [p. 46] arriver que quelqu'un n'en soit point ému, on est obligé cependant (malgré ce que disent certains Théologiens) de les éviter sous peine de peché mortel, parce que ce n'est que par accident qu'elles ne produisent point leur effet, leur nature estant toujours d'avoir des suites tres mauvaises et tres pernicieuses ^b. Mais, pour les premieres, pour ces actions et ces paroles qui peuvent par hazard exciter les passions, il n'y auroit rien de plus outré et de plus injuste que de les condamner. Et comment le pourroit-on faire à moins que de fuir dans les deserts pour les éviter ? On ne peut faire un pas, lire un livre, entrer dans une Eglise, enfin vivre dans le monde sans rencontrer mille choses capables d'exciter les passions. Faut-il que, parce qu'une femme est belle, elle n'aille jamais à l'Eglise, de peur d'y exciter la passion d'un Libertin ? Que les Grands de la Cour et les Magistrats quittent un éclat qui leur est de bien-séance et peut-être de nécessité, de peur de faire naistre de l'ambition ou du désir pour les richesses ? Qu'on ne porte jamais d'épée, de peur qu'il ne se commette un homicide ? Cela seroit ridicule, et, bien que par malheur il arrive un scandale, et qu'on en prenne

^a. B : Tout cela est vrai et magnifique dans la bouche d'un Orateur qui ne peut trop inspirer d'éloignement pour le vice, ni trop en faire redouter jusqu'à la moindre occasion ! Mais, dans l'exacte précision, quelle difference n'y a-t-il point... — ^b. B : des suites très pernicieuses.

occasion de pecher, c'est un scandale passif, et non pas un scandale [p. 47] actif (pardonnez-moy ces termes de l'Ecole), c'est une occasion prise, et non pas une occasion donnée, qui est la seule qu'on ordonne d'éviter, car, pour l'autre, il est impossible de s'y opposer, et quelquefois même de la prévoir. Telles sont les paroles de passions dont on se sert dans la Comédie : leur nature n'estant pas de les exciter, malheur à celui qui s'en sert pour un si mauvais usage.

Toutes les Histoires (sans excepter même l'Histoire Sainte) ne se servent elles pas de paroles qui expriment les passions, et qui rapportent des actions éclatantes dont elles ont esté la cause ? Sera-ce un crime de lire l'Histoire, parce qu'on y peut trouver une occasion de tomber ? En aucune maniere, à moins que ce ne fût une Histoire scandaleuse, impie, libertine, qui immanquablement remuë les passions ; et pour lors ce n'est plus une *occasion prise*, elle est *donnée* ; de même que je n'aurois pas permis, avec les Saints Peres, d'assister aux Comédies de leur temps, parce qu'elles estoient si scandaleuses, qu'elles produisoient toujours de mauvais effets et qu'on ne pouvoit même s'en souvenir sans ressentir quelque desordre. Ce n'est pas de ce dernier caractere que sont nos Comedies ², car bien que l'on y parle d'amour, de [p. 48] haine, d'ambition, de vengeance, etc., on ne le fait pas pour exciter dans les Auditeurs ces sortes de passions, et on ne les accompagne pas de circonstances assez scandaleuses pour produire infailliblement de mauvais effets dans leur cœur. Mille gens y assistent sans éprouver la moindre émotion dans leur ame, et sans

2. B : que je suppose nos Comédies.

qu'elles fassent plus d'impression sur eux qu'en fait ^a un Vaisseau en fendant les eaux. J'avouë qu'il se peut trouver des personnes qui sont touchées de semblables choses, eh bien ! qu'elles n'y retournent pas. « Faut-il (disait le sage Lycurgus ^b) arracher toutes les vignes, parce qu'il se trouve des hommes qui boivent trop de leur vin ? » ¹ Faut-il aussi faire cesser la Comedie qui sert aux hommes d'un honnête divertissement, parce qu'on y represente des Fables avec bien-séance et modestie, et qu'il se trouve quelqu'un qui ne peut pas les voir ^c sans ressentir en soy les passions qu'on y represente ?

Mais, continuera-t'on de me dire avec de grands cris : Qu'importe ^d que les Comédies ne nuisent que par accident, n'est-ce pas toujours nuire ? On deffend bien de lire la Bible en langue vulgaire, de peur que, toute sainte qu'elle est, elle ne soit une occasion de scandale à quelques particuliers ; à plus forte raison devroit-on interdire [p. 49] la Comédie, puisqu'elle cause des effets si dangereux sur quelques-uns, quand même ce ne seroit que par accident.

S'il estoit vray qu'on dust deffendre toutes les choses qui pourroient avoir des suites fâcheuses, on ne devroit pas lire l'Ecriture sainte (pour me servir du même exemple que vous apportez), on ne devroit pas, dis-je, lire l'Ecriture sainte, en latin même, ^e

^a. B : que n'en fait. — ^b. B : Eh bien ! qu'elles s'en éloignent et se gardent bien d'y retourner. Après une telle épreuve, ce seroit non seulement un péril, mais un crime de s'y exposer. C'est précisément pour elles qu'il n'est nullement permis de se trouver à aucun spectacle. Mais faut-il (disoit le sage Licurque). — ^c. B : parce qu'il se trouve quelqu'un qui ne peut pas la voir. — ^d. B : de me dire : Qu'importe... — ^e. B : en latin même, ni en grec.

1. Ce mot ne se trouve pas dans les apophtegmes de Lycurgue rapportés à la suite des *Œuvres morales* de Plutarque, ni dans sa *Vie*, écrite par le même auteur.

puisqu'elle est la cause innocente de toutes les here-sies, qui, selon saint Jérôme, naissent pour l'ordinaire d'une parole mal entenduë ou malicieusement expliquée. Si l'on peut faire un mauvais usage des choses les plus saintes, telle qu'est la Bible, à plus forte raison des plus indifferentes et des moins sérieuses, telle qu'est la Comédie, et l'on auroit tort pour cela de deffendre les unes et les autres, parce que cette deffense devroit s'étendre sur toutes choses dont on peut faire un mauvais usage. Passons à la seconde condition que saint Thomas exige dans les jeux, qui est de ne pas dissiper l'harmonie de l'ame par l'excez et la longueur des plaisirs.

Il n'est rien de plus juste ny de plus necessaire que de relâcher ^a un peu l'esprit, fatigué par des affaires serieuses ; sans cela il succomberoit au travail, et, pour se trop appliquer, il ne pourroit plus rien faire, [p. 50] semblable, dit un Pere de l'Eglise ¹ à un arc qui, pour estre trop bandé, se rompt, au lieu qu'après avoir esté un peu relâché, il frappe avec plus de force ; ce qui a donné lieu à ce Proverbe : *Apollon ne tient pas toûjours son arc bandé* ². Aristote ³ en rend la raison, lorsqu'il dit qu'il est impossible que l'homme subsiste dans un travail continuel, et qu'il est nécessaire que le repos, les plaisirs et les jeux succèdent à ses soins, à ses travaux et à ses veilles, ce qui a fait dire à un Ancien ⁴ *Que le repos et la joye estoient des Medecins à tous les*

a. ■ : de se relâcher.

1. *Sumitur ergo relaxatio*, etc. Cassianus, *Coll.* XXIV, c. 21.

2. *Arcum non semper tendit Apollo*. (Horat., *Carmin.* II, x).

3. *Lib. X Ethicorum*, cap. 16 ; *lib. IV*, cap. 8.

4. *Optimum laborum medicum* (Pyndar., *Odyss.* 4). Lisez : Pindare, *Néméenne IV*, vers. 1.

maux. Cette vérité est si constante, tant dans l'exercice des vertus que dans celui de l'esprit que les Saints Peres en ont parlé en mêmes termes que les Prophanes. Saint Gregoire de Nazianze, l'homme du monde le plus mortifié et le moins indulgent, ne faisoit point de difficulté de dire dans ces Oraisons éloquentes ¹ qui lui attiroient toujours une foule d'Auditeurs, qu'après s'estre un peu relâché l'esprit à la Campagne, il revenoit rendre aux Martyrs les honneurs qu'ils meritoient. Je vous ennuirois peut-estre si je voulois vous rapporter tout ce qu'en disent les Peres. Mais, s'il est permis et louable d'user quelquefois de recreations et de divertissemens, rien n'est plus illicite, ny même plus [p. 51] criminel que d'en jouir toujours, sans modération et sans mesure, d'y avoir une attache desordonnée et de ressembler à certaines gens dont il est parlé dans le Livre de la Sagesse ², qui croyoient que la vie même n'estoit qu'un jeu.

La nature, dit Cicéron ³, ne nous a pas fait naistre uniquement pour les jeux et pour les passe-temps. mais plustost pour une vie serieuse et pour des occupations plus importantes ; aussi ne doit-on prendre du jeu que ce qu'il en faut pour se délasser l'esprit, sans s'y attacher davantage que les Chiens d'Egypte aux eaux du Nil, qu'ils boivent en courant, et il est bon d'avoir toujours devant les yeux cet avis de saint Augustin ⁴ : « *Souvenez-vous que vous n'avez pas encore fini tout vostre travail, et qu'il le faut reprendre ; vous ne l'avez pas quitté pour l'aban-*

1. *Orat.* XIX.

2. *Æstimaverunt esse lusum vitam nostram*, Sap., xv, 12.

3. *Non ita generati*, etc. (Lib. I, de *Officiis*, c. xxix).

4. *Memento peregrisse te*, etc., *Enar. in Psalm.* xxxiv, 6.

donner, mais pour y mieux travailler dans la suite. »

Il est constant que ny ceux qui vont à la Comédie, ny ceux qui la composent, ny ceux qui la jouent ne relâchent point leur esprit jusqu'à la dissolution de l'harmonie de l'ame. Car, pour les premiers, il leur est libre d'y aller ou de n'y point aller ; on ne force personne d'y assister contre sa conscience ; et après une journée de travail, ce n'est pas trop qu'une heure ou deux [p. 52] de plaisir et de relâche. Pour les Auteurs et les Comédiens, dont la Profession paroist estre un continuel divertissement, ils ne croient pas que toute leur vie soit un jeu, puisqu'ils ont d'autres occupations sérieuses dans leur famille, qu'il joignent à leur devoir d'honnêtes Gens celui de veritables Chrestiens, qu'ils vont à l'Eglise, qu'ils frequentent les Sacremens ; occupations toutes Saintes, et les plus serieuses, ou plutôt les seules serieuses qu'on puisse avoir dans la vie ! Je ne leur rends justice qu'après le grand saint Thomas ¹, qui dit expressément en leur faveur : « Que, quoique, dans la vie civile, ils n'ayent point d'autre employ, à l'égard des autres hommes, que celui de joüir, ^a ils en ont toutefois à l'égard de Dieu et par rapport à eux-mêmes de plus serieux, comme de prier Dieu, de regler leurs passions, de donner l'aumône aux pauvres, de s'appliquer à des œuvres de charité, etc. »

Enfin la troisième condition que S. Thomas veut qu'il y ait dans nos jeux, consiste à prendre garde aux circonstances des temps, des lieux et des personnes.

La première de ces circonstances est tout-à-fait

a. B : que celui de travailler pour leur plaisir.

1. *Quamvis in rebus humanis*, etc. D. Th., ubi sup. (2^a 2^{ae}, q, CLXVIII, art. 3, ad 3).

gardée dans la Comédie à Paris et par toute la France, où l'on ne la jouë qu'à l'heure qu'il faut la jouër. Une des choses contre [p. 53] laquelle les Saints Peres se gendarmoient le plus estoit le temps auquel on jouïoit autrefois la Comédie. Elle duroit tout le jour, et à peine trouvoit-on un moment pour aller dans les Eglises. C'est ainsi que S. Chrysostome¹ se plaignoit « que les Chrétiens de son temps et de son Diocèse n'alloient pas simplement à la Comédie, mais qu'il y estoient si attachez qu'ils demeuroient des jours entiers à ces infames spectacles, sans se mettre en peine des Divins Offices, ny d'aller un moment à l'Eglise rendre leur devoir à leur Createur. » S. Jean de Damas² condamnait aussi le même excez en ces termes : « Il y a certaines Villes où les habitans sont depuis le matin jusqu'au soir à repaistre leurs yeux de toutes sortes de Spectacles, et à entendre, sans se lasser, des Chansons deshonestes, qui ne peuvent faire naistre en leurs cœurs que de mauvais desirs. » Trouve-t'on rien de pareil dans nos Comédies ? Elles commencent à cinq ou six heures, quand l'Office divin est achevé, les Prières terminées, le Sermon fini, quand les portes des Églises sont fermées et qu'on a eu assez de temps à donner à ses affaires et à ses exercices de devotion ; et elles finissent à huit heures, qui n'est pas un temps trop long, mais raisonnable, pour se divertir, non pas à entendre [p. 54] des Chansons deshonestes^a, comme on faisoit autrefois, mais à

a. B : licentieuses.

1. *Isti qui non simpliciter*, etc. Hom. 3 de David et Saül [Migne, t. LIV, col. 695].

2. [D'après saint Basile], *Civitates quædam*, etc. 3 Parall., c. 47. [Migne, t. XCVI, col. 310].

voir des actions divertissantes et tournées avec esprit, autant pour le profit des hommes que pour leur recreation.

Il est vray ^a que l'on jouë en des temps Saints, comme les jours de Feste et de Dimanche, et pendant tout le Carême, temps consacré à la pénitence, temps de larmes et de douleurs pour les Chrestiens, ou, pour me servir des termes de l'Écriture ¹, temps où la Musique doit estre importune, et auquel les Spectacles et la Comédie paroissent peu propres et devroient, ce semble, estre deffendus. Je répons à cela avec les propres paroles de saint Thomas ² : *« Que, dans ces sortes de jeux, le penitent doit se comporter autrement que les autres, luy qui doit chercher les larmes de la penitence ; qu'il peut toutefois en user modérément comme d'une honneste recreation de l'esprit, ou pour entretenir la société entre ceux avec qui l'on est obligé de vivre. »* D'où l'on peut

a. Cet alinéa et le suivant ont été ainsi modifiés en B : Il est vray que l'on joue en des temps de pieté, et c'est ce qu'il y a de plus blâmable, comme pendant tout le Carême, temps consacré à la pénitence, temps de larmes et de douleurs pour les Chrétiens, et pour me servir des termes de l'Écriture, temps où la Musique doit être importune, et auquel les Spectacles paroissent peu propres et devroient être deffendus. Tout ce qu'on peut répondre à cela, c'est que, dans un temps si saint, aussi bien que les jours de Dimanche, c'est la Police publique qui fait ouvrir les Theatres pour y rassembler et y occuper une foule de gens oisifs, que le loisir et l'inaction jetteroient dans mille excès infiniment plus dangereux. Mais, malgré cette tolérance, il est certain que les vrais Chrétiens ne devroient point frequenter les Spectacles dans des jours consacrés à la Religion ou à la Penitence ; et qu'en faveur de ceux mêmes qui n'ont pas la pieté de s'en abstenir tout-à-fait, le Theatre, dans les jours saints, ne doit être ouvert au Public, qu'après que toutes les Eglises lui auront été fermées : pour ne pas donner lieu encore aujourd'hui aux tristes, mais justes reproches des Saints Peres, qui se plaignoient qu'on abandonnoit sans scrupule les plus saints Mystères de la Religion pour courir avec scandale aux Spectacles de la dissipation et de la vanité mondaine.

Pour ce qui regarde la circonstance des lieux...

1. Musica in luctu importuna narratio. (Eccli., xxii, 6).

2. In his etiam ludis, etc. D. Th., in 4, dist. 16, quæst. 4 art. 2, in corpore.

inferer qu'à la verité les Chrestiens doivent moins frequenter ces sortes de Spectacles pendant le Carême, non pas qu'ils soient deffendus, mais parce que leur estat les oblige à se mortifier en ce temps ; de plus, que les Comédiens qui joüent tous les jours ne [p. 55] pechent point, parce qu'estant dévoüez au public, c'est moins pour leur divertissement qu'ils joüent que pour celuy des autres, et qu'ils peuvent joüer tous les jours, parce que, tous les jours, il se peut trouver des particuliers qui veulent prendre une recreation moderée.

A l'égard des Dimanches, remarquez, je vous prie, que, bien que les Saints Jours nous aient esté donnez pour les sanctifier et pour vacquer plus particulièrement qu'aux autres au service de Dieu, ils ont encore esté instituez pour prendre du repos, afin qu'à l'exemple de Dieu même, qui se reposa le septième jour, après le grand ouvrage de la Creation du monde, nous puissions aussi nous reposer en quelque maniere après avoir travaillé durant la semaine. Or est-il que, selon S. Thomas ¹, les jeux honnestes sont permis ce jour-là même, pour soulager l'esprit et luy donner du repos, qui n'est autre chose, comme ajoute le même Pere, que le plaisir qu'on prend à ces sortes de jeux : il s'ensuit donc, par une conséquence necessaire, que la Comédie estant du nombre des plaisirs honnestes, comme nous l'avons assez prouvé, elle ne doit pas estre plus deffenduë le Dimanche que les plaisirs qui, en tel jour ne sont pas deffendus, surtout puisqu'elle ne se joüe que [p. 56] dans un temps propre et que, grace au zèle des Évêques,

1. Art. 2, in corp.

à la vigilance des Pasteurs, à la pitié du Prince et à la dévotion des Fidéles, les Théâtres ne s'ouvrent qu'après que les Églises sont fermées et qu'on ne peut plus abandonner les saints Mysteres pour courir aux Spectacles : d'où je conclus que ce n'est point un péché d'aller le Dimanche à la Comédie,

Pour ce qui regarde la circonstance des lieux. je trouve que jadis on représentoit des Jeux de Théâtre dans des Églises mêmes, où l'on faisoit paroistre des figures épouvantables sous des mazques. On ne peut nier que ces sortes de fêtes ne blessent assurément la pureté des lieux consacres à la sainteté même. Il estoit beau de voir les Prestres, les Diacres et les Ministres des Autels représenter des personnages, à quoi je ne puis donner d'autres noms que ridicules, en l'honneur de saint Estienne, de saint Jean, ou des saints Innocens ! Ce desordre donna lieu à un Décret du Saint Siege, qui deffendoit aux Prestres, Diacres, etc., de se plus émanciper à représenter ces momeries et à souiller la majesté des Saints lieux par une coùtume si infame, à laquelle il ne fait point de difficulté de donner le nom d'horrible Prostitution¹. On ne contrevient point en [p. 57] France aux Canons qui deffendent de dresser des Théâtres dans les Églises et l'on auroit horreur de joüer des Comédies dans ces Lieux Saints : on a des Théâtres publics propres à cet usage, et la circonstance des lieux y est gardée, aussi bien que celle des personnes.

Les Acteurs qui les joüent ne sont point des personnes consacrées ni vouées au Seigneur, ce qui seroit indécent, je l'avouë, et si cela estoit, je le

1. *Interdum ludi fiunt*, etc., in 3 Decret, cap. 12, tit. I, *Cum decorem domus Dei*. [*Corpus juris canonici*, Decretal. Greg. IX, lib. III, cap. XII ; cf. cap. xv].

condamnerois absolument et sans restriction ; car, comme disoit S. Bernard ^a : « *Les bagatelles dans la bouche d'un Seculier ne sont que des bagatelles ; mais, dans celle d'un Prestre ou d'un Religieux, ce sont des blasphêmes* ¹. » Ceux donc qui jouent la Comedie sont d'honnestes Gens qui se sont destinez à cet employ et qui s'en acquittent sans scandale et avec toute sorte de bienséance, à moins que parmy eux il ne s'en trouve de malhonnestes, de même qu'en toute autre Profession ; alors leur malice naist de leur propre corruption, et non pas de leur état ny de la Profession dont ils se meslent, puisque tous ne leur ressemblent pas. J'en ay confessé et connu assez particulièrement, qui, hors du Théâtre et dans leur famille, menoient la vie du monde la plus exemplaire ^b ; et vous m'avez dit vous-même que [p. 58] tous en general prenoient sur la Masse de leur grain de quoy faire des Aumosnes considerables, dont les Magistrats et les Superieurs des Couvents pourroient ^c rendre de bons témoignages. Je doute qu'on puisse dire la même chose des personnes zelées qui parlent si haut contre eux.

A l'égard de ceux qui vont à la Comédie, il y en a quelques-uns qu'il seroit indécent et scandaleux d'y voir assister, comme sont les Religieux, et surtout les plus Reformez ; et je vous avouë que j'aurois de la peine à les sauver de peché mortel, aussi bien que les Evêques, les Abbez et tous les gens constituez en dignité Ecclesiastique ^d, non pas

^a. B : ce qui seroit indecent et tout-à-fait condamnable, car, comme disoit S. Bernard. — ^b. B : on en a vu et connu qui... menoient une vie exemplaire. — ^c. B : les Supérieurs pourroient. — ^d. B : comme sont les Religieux, les Evêques, les Abbés et tous les gens constitués en dignité ecclésiastique.

1. S. Bernard., de *Considerat.*, l. II, cap. XIII.

qu'ils assistassent à des Spectacles mauvais, mais parce qu'estant consacrez à Dieu, ils doivent se priver des divertissemens du siècle, outre que leur presence en ces sortes de lieux pourroit causer du scandale, et que, pour me servir des paroles de saint Augustin ¹, ils doivent mépriser tous les vains amusemens du monde pour ne se nourrir l'esprit que de la lecture et de la meditation des Saintes Lettres. Je ^a ne trouverois pas qu'il y eust moins de mal pour eux que s'ils joüoient à la paume, aux cartes, aux dez, jeux qui sont contre la bienséance de leur état, quoy que, pour les Séculiers, ils ne soient [p. 59] pas criminels. J'en excepte les Comédies qui se joüent en certains Païs, comme à Rome, à Venise et dans toute l'Italie, où il est si ordinaire de voir des Religieux assister aux Spectacles, que cela est passé en coûtume et qu'il n'y a plus de scandale à donner ny à recevoir, de mesme qu'il n'y a point de mal pour eux de se trouver aux Comédies qui se joüent dans les Maisons Religieuses, ou dans les Colleges pour exercer la jeunesse, puisque c'est aussi un usage d'y voir sans scandale les Religieux des Ordres les plus austeres.

Voilà, Monsieur, ce que, sans trahir la verité et sans croire blesser ma conscience, je puis vous répondre pour mettre la vostre dans un plein repos ^b. Tant qu'on ne donnera au public que des Comédies comme celles que vous m'avez fait l'honneur de soumettre à mon jugement, il n'y aura ni crime à les faire, ni crime à les représenter, ni crime à les

a. Toute cette phrase a été supprimée en B. — b. B : en repos.

1. *De vera religione*, cap. LI (Migne, t. XXXIV, col. 166).

voir avec la moderation et les autres circonstances que nous avons remarquées. Ce seroit icy l'endroit de vous dire ce que je pense de vos Ouvrages, et vous jugez bien que je ne vous en pourrois rien dire qui ne fust à vôtre gloire ; mais vous m'avez prié de vous donner des Instructions touchant la conduite de vôtre ame, et [p. 60] non des Éloges sur la beauté de vôtre genie, et vous me rendez assez de justice pour croire qu'un Theologien n'est pas obligé d'estre bel esprit ^a.

A tout hazard pourtant, je vais m'émanciper à vous dire qu'il y a peu d'hommes dans le monde qui écrivent de tant de manieres differentes et avec tant de succez que vous. Nous avons vû des Génies excellens dans le Sérieux, qui, pour ainsi dire, n'estoient bons à autre chose ; d'autres merveilleux pour le Comique, qui ne pouvoient faire une Scene Sérieuse ; mais vous passez du Sérieux au Comique, du Comique à la Morale, de la Morale à la Poësie Lyrique, sans estre étranger en aucun endroit, et, dans quelque genre que vous écriviez, c'est toujours celui qui vous est propre ^b. Ce qui me surprend et qui paroist incroyable à tout le monde, c'est que vous fassiez de si beaux vers et que vous possédiez la Langue Françoisé dans sa plus exacte pureté, sans avoir aucune connoissance de la Latine. Ce qui seroit un malheur dans un autre est ce que je trouve de plus heureux en vous : on ne peut vous reprocher que vôtre travail soit celui d'un autre ; et je ne sçay rien de plus avantageux pour vous que d'écrire aussi bien que les Grecs

^a. B : des Instructions, et non pas des Eloges, et vous me rendez assez de justice pour croire qu'un savant, ou soi-disant tel, n'est pas obligé d'être bel esprit. — ^b. B : c'est toujours celui où vous écrivez le mieux.

et que les Latins, sans [p. 61] jamais avoir esté à l'emprunt chez eux.

Il est temps de finir une lettre à laquelle je devrois plutôt donner le nom de Livre entier. Elle est si longue que je tremble que vous ne me reprochiez, avec un bel Esprit de ce Siecle¹, que je n'ai eu ny le temps ny l'esprit de la rendre plus courte ; mais souffrez, Monsieur, que je vous réponde, avec un Ancien², que ce n'est pas ma Lettre qui est excessive, mais la matiere que je traite qui n'a point de bornes. Je n'ay dit que ce que j'ay crû absolument necessaire pour vous satisfaire sur vos doutes et pour vous découvrir mon sentiment sur la Comédie et sur les autres Spectacles de la sorte. Ce n'est point ^a mon sentiment ny ma doctrine particuliere, mais la doctrine et le sentiment des Saints Peres, que j'ay lûs et relûs, et dont j'ay tiré ce qu'il pouvoit y avoir de favorable ou de contraire aux Spectacles. D'autres que vous me feront peut-estre un crime d'avoir suivi l'opinion la plus favorable, et m'appelleront Casuiste relâché, parce qu'aujourd'hui, c'est la mode d'enseigner une Morale austere et de ne la pas pratiquer ; mais je vous jure, Monsieur, que je ne me suis point arrêté à la rigueur ou à la douceur [p. 62] de l'opinion, mais uniquement à la vérité, souhaitant de tout mon cœur suivre la Regle que nous donne saint

a. B : mon sentiment sur la Comédie. Ce n'est point...

1. Notre auteur a sans doute en vue Pascal, qui, à la fin de sa XVI^e Provinciale, a écrit : « Je n'ai fait celle-ci plus longue que parce que je n'ai pas eu le loisir de la faire plus courte. » Ce mot se trouve aussi dans Balzac (*Socrate chrétien*, X^e discours, au début) ; et le cardinal du Perron l'avait auparavant appliqué à un ouvrage de Coeffeteau.

2. Plin., lib. V, *Épist.* vi.

Benoist, de « former nos actions sur les opinions les plus severes, et nostre doctrine selon les plus favorables ¹.

Je suis, Monsieur, etc.

1. Actiones vestras, etc., apud Caramuel, *Theol. fundamental.*, n. 1542. — La référence est inexacte ; mais la pensée citée ici se trouve équivalentement dans la règle de saint Benoît, comme on peut le voir dans Dom Martène, *Commentarius in regulam R. P. Benedicti*, Paris, 1690, in-4, cap. LXIV.

BOSSUET AU P. CAFFARO, THÉATIN.

A Germigny¹, 9 mai 1694.

C'est à vous-même, mon Révérend Père, que j'adresserai d'abord en secret entre vous et moi, selon le précepte de l'Évangile², mes plaintes, contre une lettre en forme de dissertation sur la comédie, que tout le monde vous attribue constamment, et que depuis peu on m'a assuré que vous aviez avouée. Quoi qu'il en soit, si ce n'est pas vous qui en soyez³ l'Auteur, ce que je souhaite, un dés-

1. Germigny-l'Évêque, maison de campagne des évêques de Meaux. — Le sujet de cette lettre étant plus amplement traité dans les *Maximes et réflexions sur la Comédie*, nous prions le lecteur de se reporter à l'annotation de ce dernier ouvrage pour trouver les observations nécessaires à la juste appréciation des arguments de Bossuet, et nous nous bornerons ici à quelques remarques qu'appelle plus particulièrement le texte adressé par l'évêque de Meaux au religieux théatin.

2. Si autem peccaverit in te frater tuus, vade et corripe eum inter te et ipsum solum; si te audierit, lucratus eris fratrem tuum. Si autem te non audierit, adhibe tecum adhuc unum vel duos, ut in ore duorum vel trium testium stet omne verbum. Quod si non audierit eos, dic Ecclesiæ; si autem Ecclesiam non audierit, sit tibi sicut ethnicus et publicanus. (Matt., xviii, 15-17).

3. Soyez, subjonctif marquant le doute, l'erreur ou l'hypothèse, conforme à l'usage du temps. « Montaigne a tort :

aveu ne vous fera aucune peine ; et dès là ce n'est plus à vous que je parle. Que si c'est vous, je vous en fais mes plaintes à vous-même, comme un chrétien à un chrétien, et comme un frère à un frère.

Je ne perdrai point le temps à répondre aux autorités de saint Thomas et des autres saints qui, en général, semblent approuver ou tolérer les comédies. Puisque vous demeurez d'accord, et qu'en effet on ne peut nier que celles qu'ils ont permises ne doivent exclure toutes celles qui sont opposées à l'honnêteté des mœurs, c'est à ce point qu'il faut s'attacher, et c'est par là que j'attaque votre lettre, si elle est de vous.

La première chose que j'y reprends, c'est que vous ayez pu dire et répéter que la comédie, telle qu'elle est aujourd'hui, n'a rien de contraire aux bonnes mœurs, et qu'elle est même si épurée à l'heure qu'il est, sur le théâtre français, qu'il n'y a rien que l'oreille la plus chaste ne pût entendre. Il faudra donc que nous passions pour honnêtes les impiétés et les infamies dont sont pleines les comédies de Molière, ou que vous ne rangiez pas parmi les pièces d'aujourd'hui celles d'un auteur qui vient à peine d'expirer, et qui remplit encore à présent tous les théâtres des équivoques¹ les plus grossières dont on ait jamais infecté les oreilles des chrétiens.

Ne m'obligez pas à les répéter ; songez seulement

la coutume ne doit être suivie que parce qu'elle est coutume, et non parce qu'elle soit raisonnable. » (Pascal, *Pensées*, VI, 39). » Il passe en Asie, en Afrique, partout où il pense que la haine soit la plus échauffée contre le nom de Jésus. » (Bossuet, *Œuvres oratoires*, t. I, p. 203 ; t. VII, p. 130).

1. *Equivoque* était alors de deux genres. Cf. Boileau, *Satire* XII, 1-4.

si vous oserez soutenir à la face du ciel, des pièces où la vertu et la piété sont toujours ridicules, la corruption toujours défendue et toujours plaisante, et la pudeur toujours offensée ou toujours en crainte d'être violée par les derniers attentats : je veux dire par les expressions les plus impudentes, à qui l'on ne donne que les enveloppes les plus minces.

Songez encore si vous jugez digne de votre habit et du nom de chrétien et de prêtre, de trouver honnêtes toutes les fausses tendresses, toutes les maximes d'amour et toutes ces douces invitations à jouir du beau temps de la jeunesse, qui retentissent partout dans les opéra (*sic*) des Quinault, à qui j'ai vu cent fois déplorer ces égarements. Mais aujourd'hui vous autorisez ce qui a fait la matière de sa pénitence et de ses justes regrets, quand il a songé sérieusement à son salut ; et vous êtes contraint, selon vos maximes, d'approuver que ces sentiments, dont la nature corrompue est si dangereusement flattée, soient encore animés d'un chant qui ne respire que la mollesse.

Si Lulli a excellé dans son art, il a dû proportionner, comme il a fait, les accents de ses chanteurs et de ses chanteuses à leurs récits et à leurs vers ; et ses airs, tant répétés dans le monde, ne servent qu'à insinuer les passions les plus décevantes, en les rendant les plus agréables et les plus vives qu'on peut.

Il ne sert de rien de répondre qu'on n'est occupé que du chant et du spectacle, sans songer au sens des paroles, ni aux sentiments qu'elles expriment : car c'est là précisément le danger, que, pendant qu'on est enchanté par la douceur de la mélodie ou étourdi par le merveilleux du spectacle, ces sentiments s'in-

sinuent sans qu'on y pense, et gagnent le cœur sans être aperçus. Et sans donner ces secours à des inclinations trop puissantes par elles-mêmes, si vous dites que la seule représentation des passions agréables, dans les tragédies d'un Corneille et d'un Racine, n'est pas pernicieuse à la pudeur, vous démentez ce dernier, qui a renoncé publiquement aux tendresses de sa *Bérénice*, que je nomme parce qu'elle vient la première à mon esprit ; et vous, un prêtre, un théatin, vous le ramenez à ses premières erreurs.

Vous dites que ces représentations des passions agréables ne les excitent qu'indirectement, par hasard et par accident, comme vous parlez. Mais, au contraire, il n'y a rien de plus direct ni de plus essentiel dans ces pièces, que ce qui fait le dessein formel de ceux qui les composent, de ceux qui les récitent et de ceux qui les écoutent. Dites-moi, que veut un Corneille dans son *Cid*, sinon qu'on aime Chimène, qu'on l'adore avec Rodrigue, qu'on tremble avec lui lorsqu'il est dans la crainte de la perdre, et qu'avec lui on s'estime heureux lorsqu'il espère de la posséder ? Si l'auteur d'une tragédie ne sait pas intéresser le spectateur, l'émouvoir, le transporter de la passion qu'il a voulu exprimer, où tombe-t-il, si ce n'est dans le froid, dans l'ennuyeux, dans l'insupportable, si on peut parler de cette sorte ? Toute la fin de son art et de son travail, c'est qu'on soit, comme son héros, épris des belles personnes, qu'on les serve comme des divinités ; en un mot, qu'on leur sacrifie tout, si ce n'est peut-être la gloire, dont l'amour est plus dangereux que celui de la beauté même.

Si le but des théâtres n'est pas de flatter ces passions, qu'on veut appeler délicates, mais dont le fond est si grossier, d'où vient que l'âge où elles sont

les plus violentes est aussi celui où l'on est touché le plus vivement de leur expression ? Pourquoi, dit saint Augustin, si ce n'est qu'on y voit, qu'on y sent l'image, l'attrait, la pâture de ses passions ¹ ? Et cela, dit le même saint, qu'est-ce autre chose qu'une déplorable maladie de notre cœur ? On se voit soi-même dans ceux que nous paraissent comme transportés par de semblables objets. On devient bientôt un acteur secret dans la tragédie ; on y joue sa propre passion ; et la fiction au dehors est froide et sans agrément, si elle ne trouve au dedans une vérité qui lui réponde. C'est pourquoi ces plaisirs languissent dans un âge plus avancé, dans une vie plus sérieuse, si ce n'est qu'on se transporte, par un souvenir agréable, dans ses jeunes ans, les plus beaux, selon les sens, de la vie humaine, et qu'on en réveille l'ardeur qui n'est jamais tout à fait éteinte.

Si les nudités, si les peintures immodestes causent naturellement ce qu'elles expriment, et que pour cette raison on en condamne l'usage, parce qu'on ne les goûte jamais autant qu'une main habile l'a voulu, qu'on n'entre ² dans l'esprit de l'ouvrier et qu'on ne se mette en quelque façon dans l'état qu'il a voulu peindre, combien plus sera-t-on touché des expressions du théâtre, où tout paraît effectif, où ce ne sont point des traits morts et des couleurs sèches qui agissent, mais des personnages vivants, de vrais yeux, ou ardents, ou tendres et plongés dans la passion ; de vraies larmes dans les acteurs, qui en attirent d'autres dans ceux qui regardent ; enfin de vrais mouvements qui mettent en feu tout le parterre et

1. *Conf.*, lib. III, cap. II ; *De Catechiz. rudib.*, cap. XVI, n. 25.

2. *Qu'on n'entre*, sans entrer.

toutes les loges ? Et tout cela, dites-vous, n'émeut qu'indirectement, et n'excite que par accident les passions !

Dites encore que les discours, qui tendent directement à allumer de telles flammes, qui excitent la jeunesse à aimer, comme si elle n'était pas assez insensée, qui lui font envier le sort des oiseaux et des bêtes, que rien ne trouble dans leurs passions, et se plaindre de la raison et de la pudeur si importunes et si contraignantes ; dites que toutes ces choses et cent autres de cette nature, dont tous les théâtres retentissent, n'excitent les passions que par accident, pendant que tout crie qu'elles sont faites pour les exciter, et que, si elles manquent leur coup, les règles de l'art, sont frustrées et les auteurs et les acteurs travaillent en vain.

Je vous prie, que fait un acteur, lorsqu'il veut jouer naturellement une passion, que de rappeler, autant qu'il peut, celles qu'il a ressenties, et que, s'il était chrétien, il aurait tellement noyées dans les larmes de la pénitence, qu'elles ne reviendraient jamais à son esprit, ou n'y reviendraient qu'avec horreur : au lieu que, pour les exprimer, il faut qu'elles lui reviennent avec tous leurs agréments empoisonnés, et toutes leurs grâces trompeuses ?

Mais tout cela, dites-vous, paraît sur les théâtres comme faiblesse. ¹ Je le veux ; mais comme une belle, comme une noble faiblesse, comme la faiblesse des héros et des héroïnes ; enfin comme faiblesse si artificiellement changée en vertu, qu'on l'admire, qu'on lui applaudit sur tous les théâtres, et qu'elle doit faire une partie si essentielle des plaisirs publics,

1. Dans les *Maximes* : comme une faiblesse.

qu'on ne peut souffrir de spectacle où non seulement elle ne soit, mais encore où elle ne règne et n'anime toute l'action.

Dites, mon Père, que tout cet appareil n'entretient pas directement et par soi le feu de la convoitise, ou que la convoitise n'est pas mauvaise, et qu'il n'y a rien qui répugne à l'honnêteté et aux bonnes mœurs dans le soin de l'entretenir ; ou que ce feu n'échauffe qu'indirectement, et que ce n'est que par accident que l'ardeur des mauvais désirs sort du milieu de ces flammes. Dites que la pudeur d'une jeune fille n'est offensée que par accident par tous les discours où une personne de son sexe parle de ses combats, où elle avoue sa défaite, et l'avoue à son vainqueur même. Ce qu'on ne voit point dans le monde, ce que celles qui succombent à cette faiblesse y cachent avec tant de soin, une jeune fille le viendra apprendre à la comédie ; elle le verra, non plus dans les hommes, à qui le monde permet tout, mais dans une fille qu'on représente modeste, pudique, vertueuse, en un mot dans une héroïne ; et cet aveu, dont on rougit dans le secret, est jugé digne d'être révélé au public, et d'emporter comme une nouvelle merveille l'applaudissement de tout le théâtre.

Je crois avoir assez démontré que la représentation des passions agréables porte naturellement au péché, puisqu'elle flatte et nourrit de dessein prémédité la concupiscence, qui en est le principe. Vous direz, selon vos maximes, qu'on purifie l'amour, et que la scène, toujours honnête dans l'état où elle paraît aujourd'hui, ôte à cette passion ce qu'elle a de grossier et d'illicite : c'est un chaste amour de la beauté, qui se termine au nœud conjugal. A la bonne heure : du moins donc, s'il plaît à Dieu, à la fin vous

bannirez du milieu des chrétiens les prostitutions et les adultères, dont les comédies Italiennes ont été remplies, même de nos jours où le théâtre vous paraît si épuré, et qu'on voit encore toutes crues dans les pièces de Molière. Vous réprouvez les discours où ce rigoureux censeur des grands canons, et des mines et des expressions de nos précieuses, étale cependant dans le plus grand jour les avantages d'une infâme tolérance dans les maris, et sollicite les femmes à de honteuses vengeances contre leurs jaloux. Du moins vous confesserez qu'il faudrait réformer le théâtre par ces endroits-là, et qu'il ne fallait pas tant louer l'honnêteté de nos jours. Mais, si vous faites ce pas, si une fois vous ouvrez les yeux aux désordres que peut exciter l'expression des sentiments vicieux, vous serez bientôt poussé plus loin. Car, mon Père, quoique vous ôtiez en apparence à l'amour profane ce grossier et cet illicite, il en est inséparable. De quelque manière que vous vouliez qu'on le tourne et qu'on le dore, dans le fond ce sera toujours, quoi qu'on puisse dire, la concupiscence de la chair, que saint Jean défend de rendre aimable, puisqu'il défend de l'aimer. ¹ Le grossier que vous en ôtez feroit horreur si on le montrait ; et l'adresse de le cacher ne fait qu'y attirer les volontés d'une manière plus délicate, et qui n'en est que plus périlleuse lorsqu'elle paraît plus épurée.

Croyez-vous, en vérité, que la subtile contagion d'un mal dangereux demande toujours un objet grossier, ou que la flamme secrète d'un cœur trop disposé à aimer en quelque manière que ce puisse être, soit corrigée ou ralentie par l'idée du mariage,

1. Joan., II, 15, 16.

que vous lui mettez devant les yeux dans vos héros et vos héroïnes amoureuses ? Vous vous trompez. Il ne faudrait point nous réduire à la nécessité d'expliquer ces choses, auxquelles il serait bon de ne penser pas. Mais puisqu'on croit tout sauver par l'honnêteté nuptiale, il faut dire qu'elle est inutile en cette occasion. La passion ne saisit que son propre objet : la sensualité est seule excitée ; et s'il ne fallait que le saint nom du mariage pour mettre à couvert les démonstrations de l'amour conjugal, Isaac et Rébecca n'auraient pas caché leurs jeux innocents et les témoignages mutuels de leurs pudiques tendresses¹. C'est pour vous dire que le licite, loin d'empêcher l'illicite de se soulever, le provoque : en un mot, ce qui vient par réflexion n'éteint pas ce que l'instinct produit ; et vous pouvez dire à coup sûr de tout ce qui excite le sensible dans les comédies les plus honnêtes, qu'il attaque secrètement la pudeur. Que ce soit ou de plus loin ou de plus près, il n'importe : c'est toujours là que l'on tend, par la pente du cœur humain à la corruption. On commence par se livrer aux impressions de l'amour ; le remède des réflexions ou du mariage vient trop tard : déjà le faible du cœur est attaqué, s'il n'est vaincu ; et l'union conjugale, trop grave et trop sérieuse pour passionner un spectateur qui ne cherche que le plaisir, n'est que par façon et pour la forme dans la comédie.

Je dirai plus : quand il s'agit de remuer le sensible, le licite tourne au dégoût, l'illicite devient un attrait. Si l'eunuque de Térence avait commencé par une demande régulière de son Erotium², ou quel que soit

1. Gen., xxvi, 8.

2. *Erotium*, inadvertance que Bossuet a corrigée dans les *Maximes*. *Erotium* est un personnage des *Ménechmes* de

le nom de son idole, le spectateur serait-il transporté, comme l'auteur de la comédie le voulait ? Ainsi toute comédie veut inspirer le plaisir d'aimer : on en regarde les personnages non pas comme épouseurs, mais comme amants ; et c'est amant qu'on veut être, sans songer à ce qu'on pourra devenir après.

Mais il y a encore une autre raison plus grave et plus chrétienne, qui ne permet pas d'étaler la passion de l'amour, même par rapport au licite. C'est, comme l'a remarqué en traitant la question de la comédie un habile homme de nos jours ; c'est, dis-je, que le mariage présuppose la concupiscence, qui, selon les règles de la foi, est un mal dont le mariage use bien. Qui étale dans le mariage cette impression de beauté qui force à aimer, et qui tâche à la rendre aimable et plaisante, veut rendre aimable et plaisante la concupiscence et la révolte des sens. C'est néanmoins à cet ascendant de la beauté qu'on fait servir¹, dans les comédies, les âmes qu'on appelle grandes : ces doux et invincibles penchants de l'inclination, c'est ce qu'on veut rendre aimable ; c'est-à-dire qu'on veut rendre aimable une servitude qui est l'effet du péché, qui porte au péché, et qu'on ne peut mettre sous le joug que par des combats qui font gémir les fidèles mêmes au milieu des remèdes².

N'en disons pas davantage : les suites de cette doctrine font frayeur ; disons seulement que ces mariages qui se rompent ou qui se concluent dans les comédies, sont bien éloignés de celui du jeune

Plaute. Dans l'*Eunuque* de Térence, Pamphile est le nom d'une jeune fille aimée de Chéréas, qui se déguise en eunuque pour pénétrer jusqu'à elle.

1. On fait servir, on asservit, on rend esclaves.

2. Dans les *Maximes* : qui font gémir les fidèles, même au milieu des remèdes.

Tobie et de la jeune Sara. « *Nous sommes, disent-ils, enfants des saints, et il ne nous est pas permis de nous unir comme les gentils* ¹. » Qu'un mariage de cette sorte, où les sens ne dominent pas, serait froid sur nos théâtres ! Mais aussi que les mariages des théâtres sont sensuels et scandaleux aux vrais chrétiens ! Ce qu'on y veut, c'en est le mal ; ce qu'on y appelle les belles passions, sont la honte de la nature raisonnable : l'empire de la beauté et cette tyrannie qu'on y étale sous les plus belles couleurs, flatte la vanité d'un sexe, dégrade la dignité de l'autre, et asservit l'un et l'autre aurègne des sens.

Vous dites, mon Père, que vous n'avez jamais pu entrevoir par le moyen des confessions cette prétendue malignité de la comédie, ni les crimes dont on veut qu'elle soit la source. Apparemment vous ne songez pas à ceux des comédiennes, à ceux des Chanteuses, ni aux scandales de leurs amants. N'est-ce rien que d'immoler des chrétiennes à l'incontinence publique, d'une manière plus dangereuse qu'on ne ferait dans les lieux qu'on n'ose nommer ? Quelle mère, je ne dis pas chrétienne, mais tant soit peu honnête, n'aimerait pas mieux voir sa fille dans le tombeau que sur le théâtre ? L'ai-je élevée si tendrement et avec tant de précaution pour cet opprobre ? l'ai-je tenue nuit et jour, pour ainsi parler, sous mes ailes avec tant de soin, pour la livrer au public ? Qui ne regarde pas ces malheureuses chrétiennes, si elles le sont encore dans une profession si contraire aux vœux de leur baptême ; qui, dis-je, ne les regarde pas comme des esclaves exposées, en qui la pudeur est éteinte, quand ce ne serait que par tant de regards

1. Tob., viii, 5.

qu'elles attirent et par tous ceux qu'elles jettent, elles que leur sexe avait consacrées à la modestie, dont l'infirmité naturelle demandait la sûre retraite d'une maison bien réglée ? Et voilà qu'elles s'étaient elles-mêmes en plein théâtre avec tout l'attirail de la vanité, comme ces sirènes dont parle Isaïe ¹, qui font leur demeure dans les temples de la Volupté, dont les regards sont mortels, et qui reçoivent de tous côtés par cet applaudissement qu'on leur renvoie le poison qu'elles répandent par leur chant. Mais n'est-ce rien aux spectateurs de payer leur luxe, de nourrir leur corruption, de leur exposer leur cœur en proie, et d'aller apprendre d'elles tout ce qu'il ne faudrait jamais savoir ? S'il n'y a rien là que d'honnête, rien qu'il faille porter à la confession, hélas ! mon Père, quel aveuglement faut-il qu'il y ait parmi les chrétiens ! Et un homme de votre robe et de votre nom était-il fait pour achever d'ôter aux fidèles le peu de componction qui reste encore dans le monde pour tant de désordres ?

Vous ne trouvez pas, dites-vous, par les confessions, que les riches, qui vont à la comédie, soient plus sujets aux grands crimes que les pauvres, qui n'y vont pas. Vous n'avez encore qu'à dire que le luxe, que les excès de la table et les mets exquis ne font aucun mal aux riches, parce que les pauvres, qui en sont privés, ont les mêmes vices. Ne sentez-vous pas qu'il y a des choses qui, sans avoir des effets marqués, mettent dans les âmes de secrètes dispositions au mal, qui ne laissent pas d'être très mauvaises, quoique leur malignité ne se déclare pas toujours d'abord ? Tout ce qui nourrit les passions est de ce genre. On

1. Isa., xiii, 22.

n'y trouverait que trop de matière à la confession, si on cherchait en soi-même les causes du mal. On a le mal dans le sang et dans les entrailles, avant qu'il éclate par la fièvre ; en s'affaiblissant peu à peu, on se met dans un grand danger de tomber, avant qu'on tombe, et cet affaiblissement est un commencement de la chute.

Vous comparez les dangers où l'on se met dans les comédies par les vives représentations des passions, à ceux qu'on ne peut éviter qu'en fuyant, dites-vous, dans les déserts. On ne peut, continuez-vous, faire un pas, lire un livre, entrer dans une église, enfin vivre dans le monde, sans rencontrer mille choses capables d'exciter les passions. Sans doute, la conséquence est fort bonne : tout est plein d'inévitables dangers, donc il en faut augmenter le nombre. Toutes les créatures sont un piège et une tentation à ¹ l'homme : donc il est permis d'inventer de nouvelles tentations et de nouveaux pièges pour prendre les âmes. Il y a de mauvaises conversations qu'on ne peut, comme dit saint Paul, éviter sans sortir du monde ² ; il n'y a donc point de péché de chercher volontairement de mauvaises conversations, et cet apôtre se sera trompé, en disant que « *les mauvais entretiens corrompent les bonnes mœurs* ³. » Voilà, mon cher Pere, votre conséquence. Tous les objets qui se présentent à nos yeux peuvent exciter nos passions ; donc on peut se préparer des objets exquis et recherchés avec soin, pour les exciter, et les rendre plus agréables en les déguisant ; on peut conseiller de tels périls, et les comédies, qui en sont d'autant plus remplies qu'elles sont mieux

1. A, pour.

2. I Cor., v, 10.

3. *Ibid.*, xv, 33.

composées et mieux jouées, ne doivent pas être mises parmi ces mauvais entretiens par lesquels les bonnes mœurs sont corrompues. Dites plutôt, mon cher Père : il y a tant dans le monde d'inévitables périls, donc il ne les faut pas multiplier. Dieu nous aide dans les tentations qui nous arrivent par nécessité, mais il abandonne aisément ceux qui les recherchent par choix ; et *celui qui aime le péril*, il ne dit pas : *Celui qui y est par nécessité* ; mais : *Celui qui l'aime* et qui le cherche, *y périra* ¹.

Vous appelez les lois à votre secours ; et vous dites que, si la comédie était si mauvaise, on ne la tolérerait pas, on ne la fréquenterait pas ; sans songer que saint Thomas, dont vous abusez, a décidé « *que les lois humaines ne sont pas tenues à réprimer tous les maux, mais seulement ceux qui attaquent directement la société* » ². « *L'Eglise même*, dit saint Augustin, *n'exerce la sévérité de ses censures que sur les pécheurs dont le nombre n'est pas grand* » ³. » C'est pourquoi elle condamne les comédiens, et croit défendre assez la comédie, quand elle prive des sacrements et de la sépulture ecclésiastique ceux qui la jouent. Quant à ceux qui la fréquentent, comme il y en a de plus innocents les uns que les autres, et peut-être quelques-uns qu'il faut plutôt instruire que blâmer, ils ne sont pas répréhensibles en même degré, et il ne faut pas fulminer également contre tous. Mais de là il ne s'ensuit pas qu'il faille autoriser les périls publics. Si les hommes ne les aperçoivent pas, c'est aux prêtres à les instruire, et non pas à les flatter. Où trouvera-

1. Eccli., III, 27.

2. Ia II^æ, quæst. xcvi, art. 2.

3. Epist. xxii. [Migne, t. XXXIII, col. 92].

t-on la science, si les lèvres du prêtre, préposées à la garder¹ sont corrompues ? et de qui recherchera-t-on la loi de Dieu, si ceux qui en sont les prédicateurs donnent de l'autorité aux vices, comme parle saint Cyprien² ?

Je ne veux pas me jeter sur les passages des Pères, ni faire ici une longue dissertation³ sur un si ample sujet. Je vous dirai seulement que c'est les lire trop négligemment que d'assurer, comme vous faites, qu'ils ne blâment dans les spectacles de leur temps que l'idolâtrie et les scandaleuses et manifestes impudicités. C'est être trop sourd à la vérité que de ne sentir pas que leurs raisons portent plus loin. Ils blâment dans les jeux et dans les théâtres l'inutilité, la prodigieuse dissipation, le trouble, la commotion de l'esprit peu convenable à un chrétien, dont le cœur est le sanctuaire d'une paix divine ; ils y blâment les passions excitées, la vanité, la parure, les grands ornements, qu'ils mettent au rang des pompes que nous avons abjurées par le baptême, le désir de voir et d'être vu, la malheureuse rencontre des yeux qui se cherchent les uns les autres, la trop grande occupation à des choses vaines, les éclats de rire qui font oublier et la présence de Dieu et le compte qu'il lui en faut rendre, et le sérieux de la vie chrétienne. Dites que les Pères ne blâment pas toutes ces choses et tout cet amas de périls que les théâtres réunissent ; dites qu'il n'y blâment pas même les choses honnêtes

1. Labia sacerdotis custodient scientiam, et legem requirunt ex ore ejus. (Mal., II, 7).

2. *De Spect.*, I, [Migne, t. IV, col. 781].

3. Bossuet le fait longuement dans les *Maximes et réflexions* (chap. XXII et suiv.). Cependant il n'y fait pas allusion à saint François de Sales, dont on a vu l'autorité invoquée par le P. Caffaro (plus haut, p. 86).

qui enveloppent le mal et lui servent d'introducteur. Dites que saint Augustin n'a pas déploré dans les comédies 'ce jeu des passions, et l'expression contagieuse de nos maladies, et ces larmes que nous arrache l'image de nos passions si vivement réveillées, et toute cette illusion qu'il appelle une misérable folie ¹. Parmi ces commotions, qui peut élever son cœur à Dieu ? qui ose lui dire qu'il est là pour l'amour de lui et pour lui plaire ? Qui ne craint pas, dans ces folles joies et dans ces folles douceurs, d'étouffer en soi l'esprit de prière et d'interrompre cet exercice, qui, selon la parole de Jésus-Christ ², doit être perpétuel dans un chrétien, du moins en désir et dans la préparation du cœur ? On trouvera dans les Pères toutes ces raisons et beaucoup d'autres.

Que si on veut pénétrer les principes de leur morale, quelle sévère condamnation n'y lira-t-on pas de l'esprit qui mène aux spectacles, où, pour laisser tous les autres maux qui les accompagnent, l'on ne cherche qu'à s'étourdir et qu'à s'oublier soi-même, pour calmer la persécution de cet inexorable ennui qui fait le fond de la vie humaine depuis que l'homme a perdu le goût de Dieu ! Il faudrait, dans le besoin, savoir trouver à l'esprit humain des relâchements plus modestes, des divertissements moins emportés. Pour ceux-ci, pour les bien connaître, sans parler des Pères, il ne faut que consulter les philosophes. Un Platon nous dira que les arts qui n'ont pour but que le plaisir, sont pernicieux ³, parce qu'ils vont le recueillant indifféremment des sources bonnes ou mauvaises, aux dépens de tout et même de la vertu, si le plaisir

1. *Conf.*, lib. III, cap. II.

2. *Luc.*, XXI, 36.

3. *De Repub.*, lib. III, p. 306, ed. Henr. Steph.

le demande. C'est pourquoi il bannit de sa république les poètes comiques, tragiques, épiques, sans épargner ce divin Homère, comme ils l'appelaient, dont les sentences paraissaient alors inspirées. Cependant Platon les chassait, à cause que, ne songeant qu'à plaire, ils étalent également les bonnes et les mauvaises sentences ; et sans se soucier de la vérité, qui est toujours uniforme, ils ne songent qu'à flatter le goût, dont la nature est variable. Il introduit donc les Lois, qui les renvoient avec honneur, à la vérité, et une couronne sur la tête, mais cependant avec une inflexible rigueur, en leur disant : Nous ne pouvons point souffrir ce que vous criez sur vos théâtres, ni dans nos villes écouter personne qui parle plus haut que nous.

Que si telle est la sévérité des lois politiques, les lois chrétiennes souffriront-elles qu'on parle plus haut que l'Evangile, qu'on applaudisse de toute sa force, et qu'on arrache l'applaudissement de tout le public pour l'ambition, pour la gloire, pour la vengeance, pour le point d'honneur, que Jésus-Christ a proscrit avec le monde ; ni qu'on intéresse les hommes dans des passions qu'il veut éteindre ? Saint Jean crie à tous les fidèles et à tous les âges : *« N'aimez point le monde, ni tout ce qui est dans le monde ; car tout y est ou concupiscence de la chair, ou concupiscence des yeux, ou orgueil de la vie ¹. »* Dans ces paroles, et le monde, et le théâtre, qui en est l'image, sont également réprouvés. C'est le monde, avec tous ses charmes et toutes ses pompes, qu'on représente dans les comédies. Ainsi, comme dans le monde, tout y est sensualité, curiosité, ostentation, orgueil ; et on y fait

1. Joan., II, 15, 16.

aimer toutes ces choses, puisqu'on ne songe qu'à y faire trouver du plaisir.

On demande, et cette remarque a trouvé place dans votre dissertation, si la comédie est si dangereuse, pourquoi Jésus-Christ et les apôtres n'ont rien dit d'un si grand péril et d'un si grand mal. Ceux qui voudraient tirer avantage de ce silence n'auraient qu'à autoriser les gladiateurs et toutes les autres horreurs des anciens spectacles, dont l'Écriture ne parle non plus que des comédies. Les saints Pères, qui ont essuyé de pareilles difficultés de la bouche des défenseurs des spectacles, nous ont ouvert le chemin pour leur répondre que les délectables représentations qui intéressent les hommes dans des inclinations vicieuses, sont prosrites avec elles dans l'Écriture. Les immodesties des tableaux sont condamnées par tous les passages où sont prosrites en général les choses déshonnêtes ; il en est de même des représentations du théâtre. Saint Jean n'a rien oublié, lorsqu'il a dit : *« N'aimez point le monde, ni ce qui est dans le monde : celui qui aime le monde, l'amour du Père n'est point en lui ; car tout ce qui est dans le monde est concupiscence de la chair, ou concupiscence des yeux, ou orgueil de la vie ; laquelle concupiscence n'est point de Dieu, mais du monde ¹. »* Si la concupiscence n'est pas de Dieu, la délectable représentation qui en étale tous les attraits n'est non plus de lui, mais du monde ; et les chrétiens n'y ont point de part.

Saint Paul aussi a tout compris dans ces paroles : *« Au reste, mes Frères, tout ce qui est véritable, tout ce qui est juste, tout ce qui est saint ; (selon le grec, tout ce qui est chaste), tout ce qui est pur, tout ce qui est aima-*

1. Ibid.

*ble, tout ce qui est édifiant : s'il y a quelque vertu parmi les hommes, et quelque chose digne de louange dans la discipline, c'est ce que vous devez penser*¹. » Tout ce qui vous empêche d'y penser, et qui vous inspire des pensées contraires, ne doit point vous plaire et doit vous être suspect. Dans ce bel amas des pensées que saint Paul propose à un chrétien, cherchez, mon Père, la place de la comédie de nos jours, que vous vantez tant.

Au reste, ce grand silence de Jésus-Christ sur les comédies me fait souvenir qu'il n'avait pas besoin d'en parler à la maison d'Israël, pour laquelle il était venu, où ces plaisirs, de tout temps, n'avaient point de lieu. Les Juifs n'avaient de spectacles pour se réjouir que leurs fêtes, leurs sacrifices, leurs saintes cérémonies : gens simples et naturels par leur institution primitive, ils n'avaient jamais connu ces inventions de la Grèce ; et après ces louanges de Balaam : « *Il n'y a point d'idole dans Jacob, il n'y a point d'augure, il n'y a point de théâtre, il n'y a point de divination*², » on pouvait encore ajouter : Il n'y a point de ces dangereuses représentations : ce peuple innocent et simple trouve un assez agréable divertissement dans sa famille, parmi ses enfants ; et il n'a pas besoin de tant de dépenses, ni de si grands appareils pour se relâcher.

C'était peut-être une des raisons du silence des apôtres, qui, accoutumés à la simplicité de leurs pères et de leur pays, ne songeaient pas à reprendre en termes exprès dans leurs écrits ce qu'ils ne connaissaient pas dans leur nation : c'était assez d'établir

1. Philip., iv, 8.

2. Numer., xxiii, 21, 23.

les principes qui en donnaient du dégoût. Quoi qu'il en soit, c'est un grand exemple pour l'Eglise chrétienne que celui qu'on voit dans les Juifs ; et c'est une honte au peuple spirituel, d'avoir des plaisirs que le peuple charnel ne connaissait pas.

Il n'y avait parmi les Juifs qu'un seul poème qui tint du dramatique ; et c'est le Cantique des cantiques. Ce cantique ne respire qu'un amour céleste ; et cependant, parce qu'il y est représenté sous la figure d'un amour humain, on en défendait la lecture à la jeunesse. Aujourd'hui, on ne craint point de l'inviter à voir soupirer des amants, pour le plaisir seulement de les voir aimer, et pour goûter les douceurs d'une folle passion. Saint Augustin met en doute s'il faut laisser dans les églises un chant harmonieux ¹, ou s'il vaut mieux s'attacher à la sévère discipline de saint Athanase et de l'Eglise d'Alexandrie, dont la gravité souffrait à peine dans le chant, ou plutôt dans la récitation des Psaumes, de faibles inflexions : tant on craignait dans l'Eglise de laisser affaiblir la vigueur de l'âme par la douceur du chant ! Maintenant on a oublié ces saintes délicatesses des Pères ; et on pousse si loin les délices de la musique, que, loin de les craindre dans les cantiques de Sion, on cherche à se délecter de celles dont Babylone anime les siens. Le même saint Augustin reprenait un homme qui étalait beaucoup d'esprit à tourner agréablement des inutilités dans ses écrits : « *Eh ! lui disait-il, je vous prie, ne rendez point agréable ce qui est inutile* ² » et vous, mon Père, vous voulez qu'on rende agréable ce qui est nuisible.

1. *Confess.*, lib. X, cap. xxxiii, n. 50.

2. *De anima et ejus orig.*, lib. I, cap. iii.

Quittez, quittez ces illusions : ou révoquez, ou désavouez une lettre qui déshonore votre caractère, votre habit et votre saint Ordre ; où l'on vous donne le nom de théologien, sans avoir pu vous donner des théologiens, mais de seuls poètes comiques pour approbateurs ; enfin qui n'ose paraître qu'à la tête des pièces de théâtre, et n'a pu obtenir de privilège qu'à la faveur des comédies¹. Dans un scandale public, que je pourrais combattre avec moins d'égards, pour garder envers un prêtre et un religieux d'un Ordre que je révère et qui honore la cléricature, toutes les mesures de la douceur chrétienne, je commence par vous reprendre entre vous et moi. Si vous ne m'écoutez pas, j'appellerai des témoins, et j'avertirai vos supérieurs ; à la fin, après avoir épuisé toutes les voies de la charité, je le dirai à l'Église, et je parlerai en évêque contre votre perverse doctrine.

Je suis cependant, mon Révérend Père, votre très humble serviteur.

J. BÉNIGNE, év. de Meaux.

1. Le recueil incriminé par Bossuet n'est revêtu d'aucune approbation ; les ouvrages profanes n'en avaient pas besoin. Le *Privilège* du Roi garantissait à l'auteur la propriété de son livre. Il était accordé seulement lorsque l'ouvrage, s'il s'agissait de matières de religion, avait été examiné et approuvé par deux docteurs de la Faculté de théologie. La dissertation du P. Caffaro, considérée comme un accessoire dans le volume de Boursault, avait passé sans cette formalité

RÉPONSE DU P. CAFFARO A BOSSUET

MONSEIGNEUR,

Si tout le monde, et même ceux qui prêchent l'Évangile savaient les règles de l'Évangile¹ autant que Votre Grandeur les sait, je ne serais pas dans la peine où je suis pour cette malheureuse Lettre qu'on m'attribue fausement. Car si, avant que de publier partout et, pour ainsi dire, hautement dans les chaires que j'en suis l'auteur, ils avaient eu la même charité que Votre Grandeur a, de me le demander en particulier, j'aurais détrompé le monde d'une fausse préoccupation qui me fait tant de tort ; et ce qui me fâche davantage, c'est qu'elle fait du scandale. Je dis donc et proteste à Votre Grandeur, comme je l'ai protesté à tout le monde, que je ne suis pas l'auteur de la lettre qui favorise les comédiens et dont il est question, et que je n'ai pas su qu'on l'imprimait qu'après qu'elle a été imprimée². Je ne suis pas si bon Français dans la plume et dans la langue comme je le suis dans le cœur, pour avoir pu tourner une lettre de la ma-

1. Voir plus haut, p. 121.

2. *Ne pas... que, ne pas... sinon. Cf. Correspondance de Bossuet, t. II, p. 506 et 508.*

nière dont celle-là est tournée ; et je crois que Votre Grandeur s'en aperçoit assez par la présente que j'ai l'honneur de lui écrire. Ce qui a donné lieu au public de m'en croire l'auteur (puisqu'il ne faut rien cacher à une personne comme Votre Grandeur), c'est parce qu'il y a onze ou douze ans, qu'à mon particulier ¹ j'ai fait un écrit en latin sur la matière de la comédie, d'où véritablement semble être tirée toute la doctrine qui se trouve dans cette lettre. Malheureusement cet écrit est tombé entre les mains de quelqu'un qui, ne considérant point qu'il n'avait pas été fait en aucune manière pour voir le jour, et par conséquent qu'il n'avait pas été examiné à fond dans tous ses raisonnements, citations, ² etc., ils ³ en ont tiré cette lettre, et ils l'ont fait imprimer ; et, ne voulant pas me dérober ce qui est de moi, ils ont cru me faire plaisir en me le rendant par le titre qu'ils lui ont mis, ce qui a fait croire que c'était moi qui avais fait la lettre ; et, dans ce pays ici ², il suffit qu'une personne le dise, afin que le bruit s'en répande partout. Cependant ils y ont altéré plusieurs choses, et mis plusieurs autres qui ne sont pas de moi ; et ce que j'ai mis conditionnellement, c'est-à-dire, *si les choses sont de cette manière, il n'y a point de mal*, etc., ils l'y ont dit absolument, disant : *Les choses sont en cette manière ; donc il n'y a point de mal*, etc. : ce qui est bien différent, comme Votre Grandeur le comprend fort bien. Voilà, Monseigneur, toute la faute que j'ai commise en

1. *A mon particulier.* Dans sa lettre à l'archevêque de Paris, Boursault présente la chose sous un jour un peu différent. Voir p. 150.

2. Voir plus haut, p. 67.

3. *Ils.* Sans doute Boursault et son fils, le théatin.

4. *Ici.* Ce mot, après un substantif, est un peu vieux (Richelet).

tout cela, dont j'en ai eu et j'en ai encore un chagrin mortel ; et je voudrais, pour toute chose au monde, ou que la lettre n'eût jamais été imprimée, ou que je n'eusse jamais écrit sur cette matière, qui, contre ma volonté, cause le scandale qu'elle cause.

Il y a dix-sept ou dix-huit ans que je régente la philosophie et la théologie et, de cette dernière, trois cours tout entiers. On a soutenu ici¹ des thèses publiques, auxquelles j'ai présidé ; et, par la grâce de Dieu, on n'a jamais trouvé à redire à un *iota* de ma doctrine ; et voilà malheureusement une affaire à laquelle je ne m'attendais pas. Il y a vingt ans presque que je suis dans ce pays ici, et, Dieu merci, je n'y ai donné aucun scandale ; et présentement, contre ma pensée, je vois que j'ai scandalisé le public. Votre Grandeur avouera que c'est un grand malheur pour moi. Or il faut qu'Elle sache que, pour réparer mon honneur, pour l'édification du public et pour l'amour de la vérité même, je suis convenu, et même je me suis offert à Monseigneur l'Archevêque, qui n'a pas moins de zèle pour la maison de Dieu que tous les autres prélats du royaume, de lui faire une lettre dans laquelle j'explique mes sentiments sur cela. Je l'ai déjà faite en latin, ne voulant pas hasarder au public une lettre en méchant français. On la fera traduire en bon français, et on la donnera au public² : d'abord qu'elle sera imprimée, je me donnerai l'honneur de l'envoyer à Votre Grandeur, et j'espère qu'elle en sera contente.

Au reste, Monseigneur, je reconnais avec soumis-

1. Ici, dans mon couvent. Cette maison était située sur le quai, entre la rue des Saints-Pères et la rue du Bac, aujourd'hui quai Voltaire.

2. On verra cette lettre, p. 149 à 156.

sion que tout ce que Votre Grandeur me mande dans sa lettre touchant les comédies, est très solide et très véritable. J'ai été toujours de cette opinion, et j'ai toujours blâmé les comédies qui sont capables d'exciter les passions, et qui ne sont pas faites dans les règles¹. J'assure aussi Votre Grandeur devant Dieu, que je n'ai jamais lu aucune comédie, ni de Molière, ni de Racine, ni de Corneille ; ou au moins je n'en ai jamais lu une tout entière. J'en ai lu quelques-unes de Boursault, de celles qui sont plaisantes, dans lesquelles, à la vérité, je n'ai pas trouvé beaucoup à redire² ; et sur celles-là, j'ai cru que toutes les autres étaient de même. Je m'étais fait une idée métaphysique d'une bonne Comédie, et je raisonnais là-dessus, sans faire réflexion que, dans la théorie, bien souvent les choses sont d'une manière, lesquelles, dans la pratique, sont d'une autre. D'ailleurs, ne pouvant aller à la comédie, et, quand je le pourrais, ne voulant jamais y aller, je m'étais trop fié aux gens qui m'avaient assuré qu'on les faisait en France avec toutes sortes de modération, et je m'abandonnais trop aux conjectures que je trouve présentement être fausses ; sans pourtant jamais croire que, depuis si longtemps que j'ai écrit cela, et que j'avais presque oublié, il dût être su, lu et publié, au contraire³ altéré et corrompu.

Voilà, Monseigneur, tout ce que je puis répondre à

1. Caffaro parle ici des règles de la morale chrétienne, et non de celles du genre dramatique.

2. Boursault est, en effet, l'un de nos auteurs comiques les plus réservés. Il ne laisse pourtant pas de nous choquer çà et là par l'inconvenance de son langage, surtout dans les pièces de sa jeunesse. Le P. Caffaro n'avait sans doute pas lu le *Médecin volant*, représenté en 1661.

3. Au contraire, latinisme, *imo vero*, *quin imo*, et même.

la lettre que Votre Grandeur m'a fait l'honneur de m'envoyer. Je lui suis infiniment obligé de l'instruction qu'elle m'a donnée, et je l'assure que j'en profiterai ; en même temps, je la supplie très humblement de me croire avec bien du respect,

Monseigneur,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

P. FR. CAFFARO, Cl. r.

A Paris, ce 11 mai 1694.

LE P. CAFFARO A L'ARCHEVÊQUE DE PARIS ¹

(Texte français)

A Monseigneur, Monseigneur l'Archevêque de Paris
Duc et Pair de France, Commandeur des Ordres du
Roy, Proviseur de la Maison de Sorbonne, et Supé-
rieur de celle de Navarre.

MONSEIGNEUR,

Je n'ay pu apprendre qu'on me croyoit dans le monde Auteur d'un libelle fait en faveur de la Comédie, sous le titre de *Lettre d'un Théologien*, etc., et voir en mesme temps le scandale qu'a donné cet Ouvrage, sans en estre sensiblement affligé ; et j'ay crû mesme qu'il estoit de mon devoir pour l'édification de l'Église et pour l'honneur de mon ministère de déclarer publiquement que cette Lettre n'est point de moy et que je n'y ay aucune part ² ; que je n'en ay rien sceu qu'après qu'elle a paru, et que je la désavouë absolument. Mais je ne puis me dispenser de reconnoistre humblement, comme je dois, ce qui

1. Imprimé d'abord en deux colonnes, français et latin en regard, Paris, 1694, in-4.

2. Ce désaveu, on le verra plus bas, est moins absolu que ne le dit ici le P. Caffaro, puisqu'il reconnaîtra qu'une partie de la Dissertation est tirée d'un écrit dont il était l'auteur.

peut avoir donné lieu à me l'attribuer, d'avouer ingenuement les sentimens que j'ay eu sur ce qui en fait le sujet, et de marquer en reparation, ceux où je suis sur cela présentement. C'est, Monseigneur, ce qui me fait prendre la liberté d'écrire à Vostre Grandeur, vous reconnoissant pour mon Juge-né et d'institution divine en matière de Doctrine, comme vous l'estes aussi de tout le Troupeau qui vous est confié, dont je me fais honneur d'estre, et auquel le Saint-Esprit vous a donné pour Pasteur étably par Jesus-Christ même ; et me tenant par cette raison obligé de faire cette déclaration de mes sentimens entre vos mains, pour la rendre publique sous vostre autorité, si vous le jugez convenable.

Je fis, il y a dix ou douze ans, un écrit Latin sur la Comédie, où, sans avoir meurement examiné la matière, et par une légereté de jeunesse, je prenois le parti de la justifier, de la manière que je me figurois qu'elle se representoit à Paris, n'en ayant jamais vû aucune, et m'en faisant, sur les rapports que j'en avois ouï, une idée trop favorable, et je ne puis que je ne reconnoisse à ma confusion que les principes et les preuves qui se trouvent dans la Lettre qui s'est donnée au public sans ma participation sont les memes que dans mon écrit particulier, quoy qu'il y ait quelques endroits de différens entre les deux, où l'Autheur de la Lettre dit ce que je ne dis pas et parle autrement que je ne fais moy-mesme dans mon écrit, comme en ce qu'il apporte sans raison en faveur de la Comédie, vostre silence sur sa représentation, Monseigneur, pour en inférer un consentement et une approbation tacite de vostre part ; ce que je n'ay point fait dans mon écrit, où je ne dis rien du tout qui puisse regarder personnellement V. Gran-

deur, ainsi que l'Illustre Monsieur Pirot¹, qui l'a vu depuis peu par vostre ordre, vous en peut rendre témoignage, aussi bien que de la difference d'expression qu'il y a entre la Lettre et mon écrit au sujet des Rituels, que la Lettre semble traiter d'un air qui ne marque pas d'assez grands égards pour des livres aussi dignes de respect que le sont des Rituels, en parlant de cette manière, *certain Rituels*, au lieu que je dis simplement dans mon écrit, *quelques Rituels*, nonnulla Ritualia aliquarum dioceseum.

Je ne puis disconvenir qu'à comparer la Lettre avec mon écrit, il ne soit visible qu'elle en est tirée presque de mot à mot, et que par là ce que j'ay fait avec précipitation a donné, malheureusement et contre mon dessein, ouverture à cette Lettre. Je n'ay jamais fait estat d'imprimer mon écrit : il n'était pas composé avec assez d'exactitude pour prétendre le rendre public. Je ne m'estois pas assez instruit du sujet que j'y traitois, ni des autorités que j'apportoïs, ou pour ou contre, entr'autres de celle de saint Charles dont je me faisois fort ; je ne sçavois pas bien même ce que c'estoit que la Comedie françoise de la maniere qu'elle se jouë à Paris, n'ayant jamais lu de Comédies de Molières, et n'en ayant lû que fort peu d'autres, et sans application, n'ayant d'ailleurs qu'entendu parler des Rituels sur les Comédiens, sans avoir mesme lû celui de Paris. C'est ce manque d'attention et de reflexion qui m'avait engagé à prendre dans mon écrit particulier, et que je n'ay jamais voulu rendre public, la défense de la Comedie. J'en ay un tres grand regret, et il n'y a rien que je ne fisse volontiers pour réparer

1. Edme Pirot (1631-1713), syndic de la Faculté et théologien attitré de l'archevêque de Paris.

le scandale qui s'en est suivy, et que je ne prevoyois point. Il ne m'a pas esté difficile de changer mon premier sentiment sur la Comédie, et de prendre celui où je suis presentement. Je suis tres-convaincu, après avoir examiné la chose à fonds, que les raisons qu'on apporte d'un costé pour excuser la Comédie sont toutes frivoles, et que celles qu'a l'Eglise au contraire, sont tres solides et incontestables, quand elle met les Comédiens au nombre de ceux à qui elle refuse dans la maladie le Viatique, à moins qu'ils ne reparent le scandale qu'ils ont donné au public, en renonçant à leur profession, et qu'elle ne les veut pas admettre à recevoir des Ordres, s'ils s'y présentoient. Ce sont deux articles entr'autres, qui sont marquez dans le Rituel de Paris et en un tres grand nombre d'autres qui y sont conformes. Je reçois, Monseigneur, de tout mon cœur et dans un esprit de parfaite soumission, cette discipline Ecclésiastique et la doctrine qui en fait le fondement, et je souscrirois sans reserve tout ce qui est dit dans votre Rituel, soit contre les Comédiens directement ou indirectement, soit en toute autre maniere ¹. C'est, Monseigneur, ce que je proteste à Vostre Grandeur avec une entière sincerité, prest à faire tout ce que vous m'ordonnerez pour edifier l'Eglise,

Je suis avec un tres-profond respect,

Monseigneur,

De V. G.,

Le tres humble et tres obeissant serviteur,
François CAFFARO, Clerc Régulier.

A Paris, le 11 mai 1694.

1. Al. matière.

(Texte latin)

*Illustrissimo Domino D.. Archiepiscopo Parisiensi,
Duci et Pari Franciæ, Regionum Ordinum Com-
mendatori, Sorbonæ Provisori, Regiæ Navarræ
Superiori.*

Libelli cujusdam gallice ad Comœdiæ defensionem compositi et sic inscripti : *Lettre d'un Theologien*, etc., meme vulgo auctorem circumferri audire, simul et natam ex eo offensionem nosse non potui, Archipræsul Illustrissime, quin acri inde dolore percellerer, mihique tum ad Reipublicæ Christianæ utilitatem, tum ad sacri quo fungor muneris honorem censui incumbere, publice ut profiterer epistolam hanc non esse meam, measque in ea partes esse nullas, eam, priusquam ederetur, meam ad notitiam non pervenisse; et plane omnem quæ in me conjiceretur de ea scripta suspicionem, a meipso jam repelli. Ab hac tamen demissa, ut par est, confessione, me nolim immunem, qua ipse aperiam, quid causæ esse potuerit, cur ea mihi adscriberetur, pristinam meam de ipsius argumento sententiam detegam, et hodiernam quasi in prioris expiationem patefaciam. Facit hoc, Archipræsul Illustrissime, ut tuam ad Celsitudinem scribam, cum te, meum, ut et universi gregis tibi crediti, ex quo esse honori duco, in doctrina Judicem jure divino natum, ■ Spiritu sancto positum, et a Christo ipso constitutum habeam, meque eo nomine obstrictum sentiam, ut hancce meæ mentis explicationem penes te deponam, quam ipse, si tibi expedire videbitur, publicam in lucem prodire jubeas.

Ab annis decem aut duodecim latinum mihi in

Comœdiam scriptum excidit, in quo, prævio non habito rei, de qua agerem, maturo examine, juvenilis animi levitate elatus, ab illius vindicandæ partibus stabam, quo eam more Parisiis haberi mihi finxeram, cum nulli unquam adfuissem, et ex aliorum relatione nonnunquam audita illius mihi in mentem effigiem induxissem puriorem. Et vero pudore suffusus non possum non fateri, quin epistolæ me inconsulto editæ capita et momenta, illa ipsa sint, quæ et meo in privato scripto haberentur ; etsi, duo hæc in quibusdam differant, ubi hoc habet epistolæ author quod ego non attigi, et alia ille ratione loquitur quam qua meo sim in scripto usus : quemadmodum, cum, in Comœdiæ patrocinium, tuum, Archipræsul Illustrissime, de ea habenda silentium temere adducit, unde illam a te, tacito saltem consensu, probari inferat, cui simile nihil meo in scripto præstiterim, in quo nequicquam dixerim quod tuam nominatim Celsitudinem ullatenus spectare possit ; cujus quidem inter utrumque discriminis, eximius vir D. Pirot qui hoc non ita pridem jussu tuo exploravit, fidem tibi facere poterit, non minus quam et alterius, ritualium, ut vocant, occasione, quippe quæ ita Epistola videtur excipere, quasi minus iis exhiberet observantiæ, quam ad hoc librorum genus tanta dignum reverentia par esse possit, de quibus sic illa loquitur : « *certaines Rituels,* » cum meo in scripto candide tantum ita habeam, « nonnulla Ritualia aliquarum Diœcesium ».

Non est quod negem, quin, si semel epistola meo cum scripto conferatur, ex hoc illa prope ad verbum collecta, atque ita meo ex præcipiti scripto, præter meam mentem orta infeliciter epistola perspiciatur. Scriptum meum numquam statui apud me prælo mandandum ; neque vero accurate adeo elaboratum

illud erat, ut juris ipsum publici fieri contenderem. Quod in eo tractabam argumentum, mihi non sat erat exploratum; neque authorum, quos alterutram in partem afferebam testimonium satis compertum; imprimis vero quod ex Divo Carolo petebam, cujus in authoritate, perinde ac si meæ sententiæ suffragaretur, vim faciebam. Imo ne quidem noveram quonam more comœdia Parisiis daretur, cum comica Molieri carmina nulla unquam, aliorum paucissima, nec attento animo, evolvissem, et aliunde una ex fama Ritualium notitiam haberem, nec ipso etiam Parisiensi lecto. Hoc attentionis et recognitionis vitio contigit, ut meo in scripto, quod palam edere mihi nunquam fuit in animo, comœdiæ causam agerem. Hujus me consilii vehementer pœnitet; nihilque non præstarem lubens, quo subortum inde improvisum offendiculum amoveretur. Gravis non fuit operæ ut primævum meum de comœdia sensum deponerem, et ejus loco alium caperem, quem deinceps sequar. Re penitus excussa mihi plane persuasum est quidquid altera ex parte ad comœdiam excusatam habendam affertur, leve esse prorsus ac frivolum; stabile vero et inconcussum quod e contrario tenet Ecclesia, cum nimirum iis, quos in morbo a sacro Viatico arcendos decernit ni vitæ ante actæ instituto penitus abdicato impactam eo populis offensionem eluant, comœdos annumerat, nec ad sanctos ordines, si quando eos ipsi postulent, suscipiendos, vult admitti. Duo hæc sunt præ ceteris de illis hominibus in Parisiensi Rituum volumine, aliisque permultis eatenus consonis, sancita capita. Hancce Ecclesiæ disciplinam, doctrinamque qua leges hujusmodi nituntur toto animo, tota obtemperacione amplector, eaque omnia sine ulla exceptione subscriberem quæ tuo in Rituali habentur, tum quæ

in comœdos quomodocunque incidunt, sive eos recta spectent, sive ad ipsos oblique referantur, tum quæ aliud quid, quodcunque sit, attingunt. Id equidem, Archipræsul Illustrissime, omni asseveratione tuæ Celsitudini religiose confirmo, ad exequendum paratus quidquid imperes, ut me sensaque mea Reipublicæ Christianæ probem et ei fiat satis.

Summa sum reverentia, Archipræsul Illustrissime, Tuæ Celsitudinis humillimus et obsequentissimus servus,

FRANCISCUS CAFFARO, *Cleric. regul.*

Parisiis, die Maii 11 1694.

LETTRE DE BOURSULT A L'ARCHEVÊQUE DE PARIS

*A Monseigneur de Harlay, Archevesque de Paris,
Duc et Pair de France, touchant une Lettre ou Disser-
tation en javeur de la Comédie.*¹

MONSEIGNEUR,

Si j'avois l'honneur d'être mieux connu de Votre Grandeur, je prendrois la liberté de l'aller voir au lieu de celle que je prens de luy ecrire, pour la suplier tres humblement de me regarder comme le seul coupable de l'impression d'une lettre que j'ay mise au devant de quelques Pieces de Théâtre que j'ay données au Public, (si toutefois il y a du crime à mettre au jour les sentiments des Peres de l'Eglise touchant les Spectacles qui peuvent être permis et ceux qui doivent absolument être deffendus). Un Theologien d'un mérite distingué, et que je n'aurois pas consulté si je ne l'avois crû tel, me vint hier faire des reproches de ce que j'avois rendu public ce qu'il n'avoit eu la bonté de faire que pour ma satisfaction

1. Boursault, *Lettres nouvelles*, Paris, 1697, in-12, p. 394.

particulière ; et me toucha dans l'endroit le plus sensible que j'aye, en m'accusant d'infidélité. Il est vrai, Monseigneur, (et j'ay trop de respect pour vous, pour rien imposer) qu'étant en Province où je fis la Comédie d'Esope¹, un bon Curé, qui peut-être n'avoit jamais oüy parler de la Comédie que dans son Rituel, qui faisoit une bonne partie de sa Bibliothèque, fit scrupule de me donner l'absolution, et enfin ne me la donna qu'à condition que je m'informeróis à de plus habiles Gens que luy, si je pouvois en sureté de conscience la faire représenter. Je luy tins parole, et crus ne me pouvoir mieux adresser qu'à celui qui avoit été mon confesseur à Paris, qui passoit pour un célèbre professeur en Théologie. Je luy envoïay non seulement Esope, mais encore quelques autres Comédies que j'avois faites, que je le conjuray d'examiner sérieusement, et, s'il étoit aussi véritablement mon Amy qu'il me l'avoit témoigné tant de fois, de faire réflexion qu'il s'agissoit du repos de mon Esprit et peut-être de celui de mon Ame. Après luy avoir plusieurs fois réitéré la même prière, il me renvoya mes Ouvrages et la Lettre dont il m'a dit qu'on luy fait un crime auprès de vous. La grande faute que j'ay faite et dont je ne puis me disculper envers luy, c'est, Monseigneur, de l'avoir osé faire imprimer sans sa permission. Je n'avois garde de la luy demander, seur qu'il ne me l'accorderoit pas ; mais, comme j'ay d'autres Pièces à faire représenter, et entr'autres

1. Si la mémoire de Boursault ne le trompe pas, et s'il veut bien parler d'*Esope à la ville*, représenté seulement en 1690, ce qu'il raconte ici s'accorde assez mal avec ce qu'a dit le P. Caffaro de sa dissertation composée, « il y a dix ou douze ans. » Au contraire, le poète et le théatin seraient d'accord, si, au lieu d'*Esope à la Ville*, Boursault avait en vue son *Mercure galant* joué en 1683.

*Esope à la Cour*¹, que je suis prêt de soumettre à la Censure la plus austère, je me flattay que les Auditeurs me seroient plus favorables, si je leur faisois voir que les Peres et les Canons qui ont détesté les Comédies détestables, n'ont point prétendu interdire les divertissemens honnêtes, et, pour ainsi dire, plus capables de corriger les mœurs que de les corrompre. Voilà, Monseigneur, à quelle occasion ce Théologien a écrit la Lettre qui fait tant de bruit, et dans quel esprit j'ay pris la liberté, à son insceu, de la mettre au jour. Votre Grandeur, qui est un abîme d'Erudition, sçait mieux que personne que, depuis que les royaumes ont commencé d'être florissans et que l'on a bâti de grandes villes, il y a fallu des spectacles pour en amuser les habitans, et que, si les Peres de la primitive Eglise blâmaient les Chrétiens d'y assister, c'étoit parce que les Spectacles des Anciens faisoient une partie essentielle de la Religion Payenne. Les Empereurs dont la mémoire est le plus en vénération (C'est des Empereurs Chrétiens dont je parle) ne défendirent pas les Spectacles à leurs Sujets, mais ils en bannirent l'Idolatrie ; et s'il vous plaisoit, Monseigneur, de rappeler un peu vôte souvenir, vous trouveriez que des Papes n'ont pas crû les plaisirs du Théâtre indignes de l'attention des Chrétiens, puisqu'ils ne faisoient point de difficulté d'y assister eux-mêmes. Il est rapporté dans les Ecrits du Cardinal Bessarion, Patriarche de Constantinople, dont Baronius fait mention dans ses *Annales Ecclésiastiques*, que le Pape Alexandre III, après avoir terminé ses différens avec l'Empereur Frédéric premier, surnommé

1. *Esope à la Cour* fut joué en 1701, après la mort de son auteur.

Barberousse, accorda plusieurs privilèges aux Vénitiens, en consideration de l'azile qu'ils luy avoient donné pendant la guerre, et particulièrement le droit d'avoir la troisième place pour leur Duc¹ au Theatre du Pape². Pour épargner la peine à Votre Grandeur de chercher elle-même l'endroit que j'ay l'honneur de luy citer, je vais mettre icy ses propres termes : *Pontifex ob beneficium a Venetis susceptum Sebastiano duci et ejus successoribus ac Senatui Veneto privilegia concessit*, etc. Et un peu après : *Quod Venetorum principi tertiam sedem in theatro fieri fecit, cum prius duæ tantum in Papæ theatro sedes*

1. Duc, doge.

2. Boursault a dû tirer ce renseignement de l'écrit anonyme de l'abbé d'Aubignac : *Dissertation sur la condamnation des théâtres*, Paris, 1666, in-12, p. 100. Le fait a été révoqué en doute, sous prétexte que, des deux documents rapportés par Baronius touchant les privilèges concédés au doge de Venise par Alexandre III, le second ne parle pas du théâtre (Bertrand de La Tour, *Réflexions morales*, dans ses *Œuvres complètes*, édit. Migne, t. IV, col. 321 et suiv., 1220 et suiv.). Mais on se convaincra facilement que ce deuxième récit n'est qu'un abrégé du premier, et qu'il y est fait mention d'un siège (*cathedram*), qui n'est autre que celui qui devait se trouver au théâtre du Pape. Voici, d'ailleurs ce qui, dans les deux récits en question se rapporte à notre sujet.

D'après le premier, Alexandre III accorde aux doges : « *Primo* quidem funale candidum quod solis pontificibus Romanis portandum consuetudo concedit. *Itemque* quod plumbo possent epistolas sigillare deinceps... *Tertio* quod eidem Principi umbellam concessit, ornamentum galero persimile. *Quarto* quod Venetorum Principi tertiam sedem in theatro Romano fieri fecit cum prius duæ tantum in Papæ theatro sedes essent, quarum dextram Pontifex, sinistram vero Cæsar tenet... *Quinto* quod ipsi Duci octo vexilla serica diversorum colorum obtulit. *Sexto* denique quod cereum album eidem condonavit, quodque omnia in palatio sancti Marci perpulchre depicta habentur. » Cette énumération est ainsi résumée dans le second document : « ... Cum duce Venetiarum, cui dominus Alexander dedit umbellam, cathedram, vexillum et multas gratias, sicut narratur et habetur in canonica... » (Baronius, *Annales*, Lucques, 1746, in-fol., t. XIX, p. 439 et 440).

essent, quarum dexteram Pontifex, sinistram vero Cæsar tenet. Il est donc vray, Monseigneur, que le Pape avait un théâtre où sa Sainteté occupoit la premiere place, l'Empereur la seconde, et le Doge de Venise la troisieme : Eh ! qu'y pouvoit-on représenter de plus beau, de plus pur, et, si je l'ose dire, de plus profitable que les Pièces de Corneille et de Racine ? Y a-t-il rien [qui] ait mieux démasqué l'hypocrisie que le *Tartuffe* de Molière ; et ne seroit-il pas à souhaiter que les Prédicateurs eussent converty autant d'ames que cet Auteur a corrigé de manieres ridicules ? Combien y a-t-il de grands Seigneurs dont les flatteurs applaudissent jusques aux défauts, et qui ne se verroient jamais, tels qu'ils sont, sans les portraits que l'on en fait à la Comédie ? Ce n'est pas toujours le bras levé que l'on fait entendre raison aux hommes ; et les instructions qui effrayent font souvent moins d'impression sur les cœurs que celles qui divertissent.

Il faut étudier les Grands,
S'accommoder à leurs caprices,
Et par des chemins différens
Corriger leurs différens vices.
D'un ton trop sévère et trop haut
Vouloir d'un Orgueilleux réprimer le défaut
C'est le rendre encore plus superbe ;
Au lieu que sur son âme on fait plus de progrès
Suivant l'ingénieux Proverbe
Castigat ridendo mores ¹.

Si Vôte Grandeur me vouloit permettre de luy parler avec autant de bonne foy que de respect, je

1. Ce « proverbe » ne vient pas des Latins, mais de Santeul, chanoine régulier de Saint-Victor, qui le donna pour devise à Dominique de Biancolleli, arlequin du théâtre italien.

luy dirois que l'orage qui s'est élevé depuis quelques jours contre la Comédie, dont, sans y penser, j'ay été la cause, a été comme une de ces pluies heureuses qui redoublent la fertilité de la terre ; et que les raisons contre un Divertissement si approuvé ont paru si foibles qu'elles ont augmenté l'envie d'y aller. Tous ceux qui se sont déchaînez contre elle ne sont pas plus connus qu'ils l'étoient auparavant, ou s'il le sont, ce n'est pas à leur avantage. S'ils ont excité un peu de curiosité, ils ont bien causé des baillemens, et le plus heureux fruit que puisse faire ce qu'ils ont écrit, c'est, Monseigneur, de leur inspirer une ferme résolution de ne plus écrire. Que voit-on sur le Théâtre du Monde, qui, à proprement parler, ne soit Comédie, et que de Personnages y fait-on, à quoy il ne manque que le nom de Tartuffes pour être les Originaux dont celui qu'on a représenté n'est que la Copie ?

Bon Dieu ! que dans le Monde on se déguise bien !
Dans quelle Comédie a-t-on mieux fait son rôle

Que Pacôme qui la contrôle,
Pendant toute sa vie a sceu faire le sien ?
Si les fictions et les fables
Parmi les Chrétiens sont blâmables
Et trahissent la Vérité,
Est-il fiction plus criante
Que de prêcher la Pauvreté.
Avec Vingt Mille Ecus de rente ?

Le Cardinal de Richelieu, qui étoit un grand Théologien, un grand Evêque et un grand Ministre d'Etat, se seroit-il si hautement déclaré le Protecteur de la Comédie et de ceux qui écrivoient avec succès pour le Théâtre, s'il eût trouvé ce divertissement indigne d'un Chrétien, et la Sorbonne, qui luy est redevable

de tant de bienfaits, peut-elle condamner ce qu'approuvoit ce grand Homme, sans donner une atteinte à sa mémoire ? ¹ En Espagne et en Portugal, où l'Inquisition est si sévère, ne représente-t-on pas des Comédies, et parmi des peuples où la moindre peccadille envers la Religion est souvent un crime irrémissible, ces Spectacles seraient-ils permis, s'il était vrai qu'ils fussent si pernicieux ? Tertullien, S. Cyprien, son Disciple, S. Chrysostome, S. Augustin, Orose, Lactance, Salvien, et, pour citer des autoritez encore plus grandes, les Conciles ont condamné le plus justement du monde les Spectacles de leur Temps, parce qu'en effet ils étoient abominables ; et si nous en voyions de pareils, je suis persuadé que les plus libertins de nôtre Siecle les condamneroient aussi ; mais aujourd'huy, que la Comédie est non seulement exemte de ces abominations, mais capable de donner des leçons utiles, les raisons qui avoient donné lieu aux anathèmes fulminez contre elle, ne subsistent plus ; et, s'il faut des divertissemens aux hommes pour les délasser des fatigues qui sont inséparables de la vie, c'est un de ceux que je crois le plus innocens. Si je ne craignois d'être comptable des moments que je vous ferois perdre, je vous supplerois très humblement, Monseigneur, d'avoir la bonté de voir vous même la Comédie d'Esope que je vous envoie ², et de me dire s'il y a la moindre chose qui puisse blesser la plus scrupuleuse Vertu. J'y reprens les deffauts en général, sans toucher à personne en particulier, et tel qui n'a jamais été sensible

1. Néanmoins, la Sorbonne, en 1657, condamna la comédie, et cette censure fut renouvelée le 20 mai 1694 (*Décision faite en Sorbonne touchant la Comédie*, Paris, 1694, in-12).

2. Celle des *Fables d'Esope* ou *Esope à la Ville*.

à toutes les remontrances qu'on luy a faites, ravy de rire des sotises d'autrui, appréhende d'en faire, de peur de donner sujet de rire à son tour.

Ce n'est point un conte frivole :
A qui veut faire ce qu'il doit
Il n'est point de meilleure Ecole
Que les Sotises que l'on void.
Dans les plus illustres Familles
Bien souvent aux Garçons, quelquefois même aux filles
Les conseils des Parens semblent hors de saison ;
Et par les leçons du Théâtre
Le Fat le plus opiniâtre
Est d'abord mis à la raison.

C'est dans cette veuë, Monseigneur, que j'ay choisi Esope pour le traduire par tout où il y a des abus, et pour luy faire dire, sous les apparences des Fables, la Verité à tout le monde, sans que personne puisse raisonnablement s'en offenser. Celuy que j'ay l'honneur d'envoyer à Vôte Grandeur est *Esope en Province*, et celuy qui luy succédera sera *Esope à la Cour*, persuadé qu'il y a des abus comme ailleurs, et qu'ils y sont d'autant plus considerables que ceux qui les commettent sont dans une plus grande élévation. Delà je le meneray où je croiray ses leçons le plus nécessaires ; et par tout je donneray tant de laideur au Vice et tant de beauté à la Vertu qu'il ne tiendra pas à moy que l'on n'ait autant de haine pour l'un que d'amour pour l'autre.

Dans le dessein que j'ay de faire aller Esope
Par tout où les abus offrent de faux appas,
Ne croyez pas que j'enveloppe,
Parmi les vicieux ceux qui ne le sont pas.
Comme un Sot me chagrine, et qu'un Méchant m'irrite,
Avec un vray plaisir je loue un vray Mérite ;

N'importe dans quel rang on en soit revêtu :
Aux petits comme aux Grands j'aime à rendre justice ;
Et je défigure le Vice
Comme j'embellis la Vertu.

Vous voyez, Monseigneur, par la Matière que je me prescris que je ne cherche ni à corrompre les mœurs, ni à favoriser le libertinage, et qu'en soutenant les Spectacles nécessaires, je souhaite qu'ils soient toujours innocens. Si, malgré toutes les précautions que je prens pour ne rien laisser échaper à ma plume qui me puisse brouiller avec la Pudeur la plus délicate, il plaît à Votre Grandeur de m'employer à quelque chose de plus sérieux, mon obeïssance à ses Ordres lui fera connoître avec combien de soumission et de respect je suis,

Monseigneur,

De Vôte Grandeur

Très-humble et très-obeïssant serviteur.

BOSSUET

MAXIMES ET RÉFLEXIONS
SUR LA COMÉDIE

MAXIMES ET RÉFLEXIONS SUR LA COMÉDIE

I

OCCASION ET DESSEIN DE CE TRAITÉ : NOUVELLE
DISSERTATION EN FAVEUR DE LA COMÉDIE.

Le religieux à qui on avait attribué la Lettre ou Dissertation pour la défense de la comédie, a satisfait au public par un désaveu aussi humble que solennel. L'autorité ecclésiastique ¹ s'est fait reconnaître : par ses soins la vérité a été vengée ; la saine doctrine est en sûreté, et le public n'a besoin que d'instruction

1. *L'autorité ecclésiastique*, l'archevêque de Paris. Comme on l'a vu plus haut, p. 36, le chanoine Le Gendre, son vicaire général, nous apprend que le P. Caffaro lui avait été dénoncé par les Jésuites, qui tendaient ainsi un piège au prélat, l'exposant à la satire des libertins s'il condamnait la Dissertation, et aux reproches des dévots s'il ne la condamnait pas. L'archevêque se tira d'affaire en ne censurant pas l'écrit, mais en punissant l'auteur. Celui-ci, malgré sa soumission, s'était vu interdire le confessionnal et la chaire, et il avait été remplacé comme professeur dans son couvent par le P. du Buc. (Cf. *Mémoires*, de Le Gendre, Paris, 1863, in-8, p. 189 et suiv.)

sur une matière qu'on avait tâché d'embrouiller par des raisons frivoles, à la vérité, et qui ne seraient dignes que de mépris, s'il était permis de mépriser le péril des âmes infirmes ; mais qui enfin éblouissent les gens du monde toujours aisés à tromper sur ce qui les flatte. On a tâché d'éluder l'autorité des saints Pères, à qui on a opposé les Scolastiques, et on a cherché entre les uns et les autres je ne sais quelles conciliations ; comme si la comédie était enfin devenue ou meilleure ou plus favorable ¹ avec le temps. Les grands noms de saint Thomas et des autres saints ont été employés en sa faveur : on s'est servi de la confession pour attester son innocence. C'est un prêtre, c'est un confesseur qu'on introduit ² pour nous assurer qu'il ne connaît pas les péchés que des docteurs trop rigoureux attribuent à la comédie ; on affaiblit les censures et l'autorité des rituels ; et enfin on n'oublie rien, dans un petit livre ³, dont la lecture est facile, pour donner quelque couleur à une mauvaise cause. Il n'en faut pas davantage pour tromper les simples, et pour flatter la faiblesse humaine, trop penchée par elle-même au relâchement. Des personnes de piété et de savoir, qui sont en charge dans l'Église et qui connaissent les dispositions des gens du monde, ont jugé qu'il serait bon d'opposer à une dissertation qui se faisait lire par sa brièveté, des réflexions courtes, mais pleines des grands principes de la religion : par leur conseil, je laisse partir

1. *Favorable*, bienfaisante, utile.

2. *On introduit*, on met en scène. Ici, Bossuet semble croire que le P. Caffaro n'était pour rien dans l'écrit incriminé. Mais, s'il en était ainsi, le théatin méritait-il d'être puni ?

3. *Un petit livre*. La Dissertation, qui avait été placée en tête, et parfois à la fin du recueil des comédies de Boursault, avait été de plus tirée à part et répandue dans le public.

cet écrit pour s'aller joindre aux autres discours ¹ qui ont déjà paru à ce sujet.

II

A QUOI IL FAUT RÉDUIRE CETTE QUESTION.

Il semble que, pour ôter la prévention que le nom de saint Thomas pourrait jeter dans les esprits, il faudrait commencer ces réflexions par la discussion des passages tirés de ce grand auteur en faveur de la comédie ; mais, avant que d'engager les lecteurs dans cet examen, je trouve plus à propos de les mener d'abord à la vérité par un tour plus court, c'est-à-dire par des principes qui ne demandent ni discussion, ni lecture. Puisqu'on demeure d'accord, et qu'en effet on ne peut nier que l'intention de saint Thomas et des autres saints qui ont toléré ou permis les comédies, s'ils l'ont fait, n'ait été de restreindre leur approbation ou leur tolérance à celles qui ne sont point opposées aux bonnes mœurs, c'est à ce point qu'il faut s'attacher, et je n'en veux pas davantage pour faire tomber de ce seul coup la Dissertation.

III

SI LA COMÉDIE D'AUJOURD'HUI EST AUSSI HONNÊTE QUE LE PRÉTEND L'AUTEUR DE LA DISSERTATION.

La première chose que j'y reprends, c'est qu'un homme qui se dit prêtre ² ait pu avancer, que la

1. *Discours*, dissertations. Voir plus haut, p. 37.

2. *Un homme qui se dit prêtre*. C'est donc bien le P. Caffaro que Bossuet a ici en vue.

comédie, telle qu'elle est aujourd'hui, n'a rien de contraire aux bonnes mœurs, et qu'elle est même si épurée à l'heure qu'il est sur le théâtre français, qu'il n'y a rien que l'oreille la plus chaste ne pût entendre. Il faudra donc que nous passions pour ¹ honnêtes les impiétés et les infamies dont sont pleines les comédies de Molière ², ou qu'on ne veuille pas ranger parmi les pièces d'aujourd'hui, celles d'un auteur qui a expiré, pour ainsi dire, à nos yeux ³, et qui remplit encore à présent tous les théâtres des équivoques les plus grossières, dont on ait jamais infecté les oreilles des chrétiens.

Qui que vous soyez, prêtre ou religieux, quoi qu'il en soit, chrétien qui avez appris de saint Paul ⁴ que ces infamies ne doivent pas seulement être nommées parmi les fidèles, ne m'obligez pas à répéter ces discours honteux : songez seulement si vous osez soutenir à la face du ciel, des pièces où la vertu et la piété sont toujours ridicules, la corruption toujours excusée et toujours plaisante ⁵ ; et la pudeur toujours

1. *Passer pour*, juger, regarder comme. Cette locution ne s'emploie plus aujourd'hui qu'avec le sens neutre ou passif : *Il passe pour fou* ; et, si on l'emploie encore activement, ce n'est plus qu'avec le verbe à l'infinitif : *Faire passer quelqu'un pour fou*. Autrefois, elle avait le sens actif, même avec son verbe à un mode personnel, comme ici, sous la plume de Bossuet. Ainsi Corneille a dit :

Ils passent pour tyran quiconque s'y fait maître,
Qui le sert, pour esclave, et qui l'aime, pour traître.

(*Cinna*, II, 1).

Cf. *Rodoguné*, V, iv ; *Nicomède*, III, viii.

2. Ce blâme sévère ne saurait porter sur toutes les pièces de Molière. Ce passage et plusieurs autres ne sont pas exempts d'exagération. Cf. G. Le Bidois, *De Comœdia et de nostratibus scenicis poetis quid judicaverit Bossuetius*, Paris, 1900, in-8.

3. Molière était mort le 17 février 1673.

4. Ephes., v, 3. ¹⁴²¹

5. *Plaisant*, agréable, qui plaît.

offensée, ou toujours en crainte d'être violée par les derniers attentats, je veux dire par les expressions les plus impudentes, à qui l'on ne donne que les enveloppes les plus minces. Songez encore si vous jugez digne du nom de chrétien et de prêtre, de trouver honnête la corruption réduite en maximes dans les opéra de Quinault¹, avec toutes les fausses tendresses, et toutes ces trompeuses invitations à jouir du beau temps de la jeunesse, qui retentissent partout dans ses poésies. Pour moi, je l'ai vu cent fois² déplorer ces égarements ; mais aujourd'hui on autorise ce qui a fait la matière de sa pénitence et de ses justes regrets, quand il a songé sérieusement à son salut ; et si le théâtre français est aussi honnête que le prétend la Dissertation, il faudra encore approuver que ces sentiments, dont la nature corrompue est si dangereusement flattée, soient animés d'un chant qui ne respire que la mollesse.

Si Lully a excellé dans son art, il a dû proportionner, comme il a fait, les accents de ses chanteurs et de ses chanteuses à leurs récits et à leurs vers ; et ses airs, tant répétés dans le monde, ne servent qu'à insinuer les passions les plus décevantes, en les rendant les plus agréables et les plus vives qu'on peut

1. La Dissertation ne parlait ni des opéras, ni de Quinault, ni de Lully.

2. Quinault mourut le 26 novembre 1688 ; son dernier opéra, *Armide*, avait été représenté le 15 février 1686. Savait-on que Bossuet avait été en rapports si fréquents avec lui ? — Perrault (*Hommes illustres*, Paris, 1701, in-fol.) nous est témoin que Quinault, sur la fin de sa vie, eut regret d'avoir donné son temps à faire des opéras ; qu'il prit la résolution de ne plus composer de vers que pour chanter les louanges de de Dieu et les grandes actions de son prince, et qu'il commença par un poème sur la destruction de l'hérésie... » (Notice sur Quinault, en tête de son *Théâtre*, édit. de Paris, 1739, 5 vol. in-12. Voir Et. Gros. *Phil. Quinault*, Marseille, 1926, in-4).

par le charme d'une musique, qui ne demeure si facilement imprimée dans la mémoire, qu'à cause qu'elle prend d'abord l'oreille et le cœur¹.

Il ne sert de rien de répondre, qu'on n'est occupé que du chant et du spectacle, sans songer au sens des paroles, ni aux sentiments qu'elles expriment, car c'est là précisément le danger que, pendant qu'on est enchanté² par la douceur de la mélodie, ou étourdi par le merveilleux du spectacle, ces sentiments s'insinuent sans qu'on y pense, et plaisent sans être aperçus. Mais il n'est pas nécessaire de donner le secours du chant et de la musique à des inclinations déjà trop puissantes par elles-mêmes ; et si vous dites que la seule représentation des passions agréables, dans les tragédies d'un Corneille et d'un Racine, n'est pas dangereuse à la pudeur, vous démentez ce dernier³, qui, occupé de sujets plus dignes de lui, renonce à sa *Bérénice*⁴, que je nomme parce qu'elle

1. Bossuet est d'accord avec Boileau (*Satire X*) sur les opéras de Quinault,

... ces lieux communs de morale lubrique
Que Lulli réchauffa des sons de sa musique

2. *Enchanté*, au sens propre, ensorcelé.

3. *Démentir quelqu'un*, lui donner un démenti, le contredire.

4. Il est piquant de noter le sentiment de la belle-sœur de Bossuet sur la *Bérénice*. L'envoyant à Bussy-Rabutin, elle lui écrivit : « ... Je vous défie, tout révolté que vous puissiez être contre l'amour, de la lire sans émotion, et, quelque entêté que vous soyez de la gloire, de ne vouloir pas un mal enragé à Titus de la préférer à une si aimable maîtresse. Les dames, après cela, n'ont qu'à être de bonne foi pour les messieurs et qu'à les bien assurer de leur cœur ; vous voyez ce qu'il en coûte... » (Lettre de Dijon, 5 août 1671, dans la *Correspondance de Bussy-Rabutin*, édit. L. Lalanne, t. I, p. 444). Cette lettre peut servir à l'appui du jugement de J.-J. Rousseau sur *Bérénice*, édition Brunel, p. 83. Voir aussi, dans la *Bérénice de Racine*, par M. G. Michaut, 1907, in-18, les autres lettres échangées entre Bussy-Rabutin et M^{me} Bossuet au sujet de cette pièce.

vient la première à mon esprit ; et vous, qui vous dites prêtre, vous le ramenez à ses premières erreurs¹.

IV

S'IL EST VRAI QUE LA REPRÉSENTATION DES PASSIONS
AGRÉABLES NE LES EXCITE QUE PAR ACCIDENT.

Vous dites que ces représentations des passions agréables, et les paroles de passions dont on se sert dans la comédie, ne les excitent qu'indirectement, par hasard et par accident, comme vous parlez ; et que ce n'est pas leur nature de les exciter (p. 46, 47) ; mais, au contraire, il n'y a rien de plus direct, de plus essentiel, de plus naturel à ces pièces, que ce qui fait le dessein formel² de ceux qui les composent, de ceux

1. Une chose sûre, c'est qu'après la publication des *Maximes*, Racine et Boileau ne purent s'empêcher de témoigner leur mécontentement. « Il y a un endroit, pages 8 et 9, dont M. Racine est fort mal content, et il me semble que ce prélat aurait pu se passer de parler d'un auteur vivant, et d'une manière assez peu mesurée : « Si vous dites que la seule représentation..., vous le ramenez à ses premières erreurs. » On dit que M. Racine veut écrire ; mais peut-être que quelqu'un se mettra entre-deux. » (Quesnel, lettre du 3 septembre 1694, édit. de M^{me} A. Le Roy, t. I, p. 322. Cf. l'abbé Nicaise, 7 octobre 1694, dans les *Lettres inédites adressées à Turretini*, édit. de Budé, t. II, p. 355 et 356). Même après avoir renoncé au théâtre, Racine ne faisait pas bon marché de la gloire que lui avaient acquise ses tragédies. Il fut même chansonné, parce qu'il continuait à partager avec les comédiens les bénéfices donnés par la représentation de ses pièces ; quelques-uns même prenaient de là occasion de dire que sa conversion n'était pas sincère. (Voir le *Chansonnier Maurepas*, t. VII, f^{os} 451 et 455, à la Bibliothèque Nationale, fr. 12622).

2. Le plus souvent, semble-t-il, il n'y a de la part de l'auteur comme des acteurs, d'autre « dessein formel » que d'exprimer naturellement les sentiments prêtés aux personnages, ceux

qui les récitent, et de ceux qui les écoutent. Dites-moi, que veut un Corneille dans son *Cid*, sinon qu'on aime Chimène, qu'on l'adore avec Rodrigue, qu'on tremble avec lui, lorsqu'il est dans la crainte de la perdre, et qu'avec lui on s'estime heureux lorsqu'il espère de la posséder ? Le premier principe sur lequel agissent les poètes tragiques et comiques, c'est qu'il faut intéresser le spectateur, et si l'auteur ou l'acteur d'une tragédie ne le sait pas émouvoir, et le transpor-

étant, dans la plupart des cas, en lutte les uns avec les autres, et leur antagonisme faisant l'intérêt de l'action. Autrement il faudrait dire que, dans la même pièce, le spectateur est appelé à éprouver à la fois les émotions de Britannicus et de Néron, celles de la coquette Célimène et de la prude Arsinoé, etc. D'ailleurs, Bossuet prend à contre sens le mot d'Horace, qu'il faut voir dans le contexte (*De arie poet.*, v. 104-113) :

... Male si mandata loqueris,
Aut dormitabo aut ridebo. Tristia mæstum.
Vultum verba decent, iratum plena minarum,
Ludentem lasciva, severum seria dictu...
Si dicentis erunt fortunis absona dicta,
Romani tollent equites, peditesque cachinnum.

Fénelon s'est-il, lui aussi, donné le tort de frapper d'une condamnation générale la tragédie ? On le croirait en lisant, dans les éditions modernes de la *Lettre à l'Académie*, VI : « Pour la tragédie, je dois commencer en déclarant que je ne souhaite point qu'on perfectionne les spectacles, où l'on ne représente les passions corrompues que pour les allumer. » Mais, à comprendre ainsi cette phrase, on impute à l'auteur une contradiction manifeste, puisque, un peu plus loin, il écrit : « Il me semble qu'on pourrait donner aux tragédies une merveilleuse force, suivant les idées très philosophiques de l'antiquité, sans y mêler cet amour volage et déréglé qui fait tant de ravages. » Ne faut-il pas, en nous conformant à l'usage actuel, supprimer la virgule dans la première phrase et lire : « Je ne souhaite point qu'on perfectionne les spectacles où l'on ne représente, etc. » Autrefois on multipliait sans raison les virgules. L'interprétation que nous proposons a pour elle le texte de la première rédaction de la *Lettre à l'Académie* : « M'est-il permis de dire qu'il serait à désirer qu'on travaillât aussi pour perfectionner les poèmes dramatiques ? » (Cf. Ch. Urbain, article de la *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1899, et la *Lettre à l'Académie*, édit. de M. A. Cahen, p. 202). Voir aussi plus loin, p. 179.

ter de la passion qu'il veut exprimer, où tombe-t-il, si ce n'est dans le froid, dans l'ennuyeux, dans le ridicule, selon les règles des maîtres de l'art ? *Aut dormitabo, aut ridebo*, et le reste. Ainsi, tout le dessein d'un poète, toute la fin de son travail, c'est qu'on soit, comme son héros, épris des belles personnes, qu'on les serve comme des divinités ; en un mot, qu'on leur sacrifie tout, si ce n'est peut-être la gloire¹ dont l'amour est plus dangereux que celui de la beauté même. C'est donc combattre les règles et les principes des maîtres, que de dire, avec la Dissertation, que le théâtre n'excite que *par hasard et par accident* les passions qu'il entreprend de traiter.

On dit, et c'est encore une objection de notre auteur (p. 47), que *l'Histoire*, qui est si grave et si sérieuse, *se sert de paroles qui excitent les passions*, et qu'aussi vive à sa manière que la comédie, elle veut intéresser son lecteur dans² les actions bonnes et mauvaises qu'elle représente³. Quelle erreur de ne

1. *Gloire*, honneur. Faut-il en conclure que Bossuet ne fait pas grâce même au personnage qui sacrifie l'amour à l'honneur et au devoir ? — Saint Augustin s'élève aussi contre l'amour de la gloire. (*De Civitate Dei*, lib. V, cap. XII-XVI).

2. *Intéresser dans*, faire prendre intérêt à. Vous voulez peut-être que je m'intéresse dans vos folles prétentions (Bossuet, *Œuvres oratoires*, t. II, p. 42).

3. Bossuet, en 1661, avait déjà exprimé la même idée : « ... Ces représentations animées qu'on donne sur les théâtres sont dangereuses en ce point qu'elles ne plaisent point si elles n'émeuvent, si elles n'intéressent le spectateur, si elles ne lui font jouer aussi son personnage, sans monter sur le théâtre et sans être de la tragédie. Il est donc ému, il est transporté, il se réjouit, il s'afflige de choses qui, au fond, sont indifférentes. Mais une marque certaine que ces mouvements tiennent peu au cœur, c'est qu'ils s'évanouissent en changeant de lieu. Cette pitié qui causait ces larmes, cette colère qui enflammait et les yeux et le visage, n'étaient que des images et des simulacres par lesquels le cœur se donne la comédie en lui-même, qui produisaient toutefois les mêmes effets que les passions véri-

savoir pas distinguer entre l'art de représenter les mauvaises actions pour en inspirer de l'horreur¹, et celui de peindre les passions agréables d'une manière qui en fasse goûter le plaisir ? Que s'il y a des histoires qui, dégénérant de la dignité d'un si beau nom, entrent, à l'exemple de la comédie, dans le dessein d'émouvoir les passions flatteuses ; qui ne voit qu'il les faut ranger avec les romans et les autres livres corrupteurs de la vie humaine² !

Si le but de la comédie n'est pas de flatter ces passions qu'on veut appeler délicates, mais dont le fond est si grossier, d'où vient que l'âge où elles sont le plus violentes, est aussi celui où l'on est touché le plus vivement de leur expression ? Mais pourquoi en est-on si touché, si ce n'est, dit saint Augustin³, qu'on y voit, qu'on y sent l'image, l'attrait, la pâture de ses passions ? et cela, dit le même saint, qu'est-ce autre chose qu'une déplorable maladie de notre cœur ? On se voit soi-même dans ceux qui nous paraissent comme transportés par de semblables objets : on devient bientôt un acteur secret dans la tragédie, on y joue sa propre passion ; et la fiction au dehors est froide et sans agrément, si elle ne trouve au dedans une vérité

tables, tant il est aisé de nous imposer, tant nous aimons à nous jouer nous-mêmes... » (*Sermon sur la parole de Dieu*, III^e point, Carême des Carmélites, *Œuvres oratoires*, t. III, p. 637).

1. L'auteur dramatique ne peut-il pas, lui aussi, représenter de mauvaises actions pour en inspirer de l'horreur ?

2. On voit que Bossuet n'aimait pas les romans, que dans l'oraison funèbre de la duchesse d'Orléans, il qualifie de froides et dangereuses fictions.

3. *Confess.*, III, II. Bossuet s'inspire de saint Augustin, plutôt qu'il n'en traduit littéralement la pensée. Les éditeurs ajoutent une autre référence : *De Catechiz. rud.*, n. 25, où rien ne s'applique à l'idée exprimée ici par Bossuet.

qui lui réponde. C'est pourquoi ces plaisirs languissent dans un âge plus avancé, dans une vie plus sérieuse ; si ce n'est qu'on se transporte par un souvenir agréable dans ses jeunes ans, les plus beaux de la vie humaine à ne consulter que les sens, et qu'on en réveille l'ardeur qui n'est jamais tout à fait éteinte.

Si les peintures immodestes ramènent naturellement à l'esprit ce qu'elles expriment, et que, pour cette raison, on en condamne l'usage, parce qu'on ne les goûte jamais autant qu'une main habile l'a voulu, sans entrer dans l'esprit de l'ouvrier, et sans se mettre en quelque façon dans l'état qu'il a voulu peindre ; combien plus sera-t-on touché des expressions du théâtre, où tout paraît effectif, où ce ne sont point des traits morts et des couleurs sèches qui agissent, mais des personnages vivants, de vrais yeux, ou ardents, ou tendres et plongés dans la passion ; de vraies larmes dans les acteurs, qui en attirent d'aussi véritables dans ceux qui regardent ; enfin de vrais mouvements qui mettent en feu tout le parterre et toutes les loges : et tout cela, dites-vous, n'émeut qu'indirectement, et n'excite que par accident les passions ?

Dites encore que les discours qui tendent directement à allumer de telles flammes, qui excitent la jeunesse à aimer, comme si elle n'était pas assez insensée, qui lui font envier le sort des oiseaux ¹

1. Par exemple, dans Molière, les *Amants magnifiques* (1670), intermède III, sc. II :

Hélas ! que vous êtes heureux,
Innocents animaux, de vivre sans contrainte,
Et de pouvoir suivre sans crainte
Les doux emportements de vos cœurs amoureux !
Hélas ! petits oiseaux, que vous êtes heureux, etc.

et des bêtes que rien ne trouble dans leurs passions, et se plaindre de la raison et de la pudeur si importunes et si contraignantes ¹ ; dites que toutes ces choses et cent autres de cette nature, dont tous les théâtres retentissent, n'excitent les passions que par accident, pendant que tout crie qu'elles sont faites pour les exciter, et que, si elles manquent leur coup, les règles de l'art sont frustrées, et les auteurs et les acteurs travaillent en vain.

Je vous prie, que fait un acteur, lorsqu'il veut jouer naturellement une passion, que de rappeler autant qu'il peut celles qu'il a ressenties ² et que, s'il était chrétien, il aurait tellement noyées dans les larmes de la pénitence, qu'elles ne reviendraient jamais à son esprit, ou n'y reviendraient qu'avec horreur, au lieu que, pour les exprimer, il faut qu'elles lui reviennent avec tous leurs agréments

1. *Contraignantes, gênantes.*

2. Beaucoup pensent, au contraire, que l'acteur doit s'inspirer beaucoup moins de ses souvenirs personnels que de l'étude et des observations qu'il a pu faire autour de lui. Diderot lui conseille de rester froid au lieu de s'émouvoir. « La qualité maîtresse de l'acteur, dit-il, n'est pas une forte dose de sensibilité, mais bien le jugement ou la pénétration et l'aptitude à interpréter également toute sorte de caractères ou de rôles : il n'est pas bon qu'il éprouve les sentiments et les passions qu'il représente. » « Son talent consiste, non à sentir, mais à rendre si scrupuleusement les signes extérieurs des sentiments que vous vous y trompiez. » « Les comédiens font impression sur le public, non lorsqu'ils sont furieux, mais lorsqu'ils jouent la fureur. » (*Paradoxe sur le comédien*). Au sortir d'une représentation d'*Andromaque* où il venait de faire passer des frissons de terreur dans les veines de tous les spectateurs, alors qu'intérieurement il était resté calme et maître de lui, Talma disait à l'avocat Crémieux : « Où en serions-nous, mon pauvre ami, s'il nous fallait, quand nous sommes Oreste, voir réellement des serpents siffler sur notre tête, ou, quand nous sommes Othello, sentir nos propres entrailles dévorées par le serpent de la jalousie ! et cela tous les soirs, de huit à onze heures ! Mais nous en aurions tout juste pour six mois, à ce métier-là ! »

empoisonnés, et toutes leurs grâces trompeuses ?

Mais tout cela, dira-t-on, paraît sur les théâtres comme une faiblesse. Je le veux ; mais il y paraît comme une belle, comme une noble faiblesse, comme la faiblesse des héros et des héroïnes, enfin comme une faiblesse si artificieusement changée en vertu, qu'on l'admire, qu'on lui applaudit sur tous les théâtres, et qu'elle doit faire une partie si essentielle des plaisirs publics, qu'on ne peut souffrir de spectacle où non seulement elle ne soit, mais encore où elle ne règne et n'anime toute l'action ¹.

Dites que tout cet appareil n'entretient pas directement et par soi le feu de la convoitise, ou que la convoitise n'est pas mauvaise, et qu'il n'y a rien qui répugne à l'honnêteté et aux bonnes mœurs dans le soin de l'entretenir ² ; ou que le

1. Dans la pensée de Fénelon, au contraire, la tragédie traitée comme il l'entend, c'est-à-dire sans amour volage et déréglé, pouvait être intéressante et pathétique : « M. Racine... avait formé le plan d'une tragédie française d'Œdipe, suivant le goût de Sophocle, sans y mêler aucune intrigue postiche d'amour et suivant la simplicité grecque. Un tel spectacle pourrait être curieux, très vif, très rapide, très intéressant. Il ne serait point applaudi ; mais il saisirait, il ferait répandre des larmes, il ne laisserait pas respirer, il inspirerait l'amour des vertus et l'horreur des crimes ; il entrerait fort utilement dans le dessein des meilleures lois ; la religion même la plus pure n'en serait point alarmée ; on n'en retrancherait que les faux ornements qui blessent les règles. » (*Lettre à l'Académie*, VI).

2. Laissons à d'autres plus habiles le soin de décider si tout amour est plus ou moins ouvertement appétit de la chair. Mais nous pouvons bien dire que la convoitise ou concupiscence, c'est-à-dire l'instinct qui pousse un sexe vers l'autre, mauvaise en ce sens qu'elle est une tentation dangereuse, ne devient péché que si elle cesse d'être soumise à la raison et contenue par la volonté aidée de la grâce. Autrement il faudrait proclamer que tout homme qui se prépare à contracter un mariage d'inclination est en état de péché, et blâmer de même

feu n'échauffe qu'indirectement, et que, pendant qu'on choisit les plus tendres expressions pour représenter la passion dont brûle un amant insensé, ce n'est que *par accident* que l'ardeur des mauvais désirs sort du milieu de ces flammes ; dites que la pudeur d'une jeune fille n'est offensée que *par accident* par tous les discours où une personne de son sexe parle de ses combats, où elle avoue sa défaite, et l'avoue à son vainqueur même, comme elle l'appelle. Ce qu'on ne voit point dans le monde, ce que celles qui succombent à cette faiblesse y cachent avec tant de soin, une jeune fille le viendra apprendre à la comédie. Elle le verra, non plus dans les hommes, à qui le monde permet tout, mais dans une fille qu'on montre comme modeste, comme pudique, comme vertueuse, en un mot dans une héroïne ; et cet aveu, dont on rougit dans le secret, est jugé digne d'être révélé au public, et d'emporter, comme une nouvelle merveille, l'applaudissement de tout le théâtre ¹.

la jeune fille qui cherche à s'attacher le cœur de son flancé. Après tout, c'est peut-être ce qu'entendait ici Bossuet, d'accord en cela avec M. Singlin et autres directeurs de Port-Royal. Ces Messieurs, au témoignage de Pascal (*Grands écrivains*, t. IX, p. 317), étaient d'avis, qu'un mariage avantageux est aussi souhaitable suivant le monde, qu'il est préjudiciable selon Dieu », et que les maris, quoique riches et sages suivant le monde, sont en vérité de francs païens devant Dieu. » Il faut rapprocher des paroles de saint Jean visées ici par Bossuet, celles de saint Jacques (I, 14, 15). Voir le *Traité de la concupiscence*, où Bossuet explique en quel sens la concupiscence peut être qualifiée de péché. Cf. plus loin, p. 195.

1. Tous les « grands divertissements sont dangereux pour la vie chrétienne ; mais entre tous ceux que le monde a inventés, il n'y en a point qui soit plus à craindre que la comédie. C'est une représentation si naturelle et si délicate des passions qu'elle les émeut et les fait naître dans notre cœur, et surtout

V

SI LA COMÉDIE D'AUJOURD'HUI PURIFIE L'AMOUR SENSUEL EN LE FAISANT ABOUTIR AU MARIAGE.

Je crois qu'il est assez démontré que la représentation des passions agréables porte naturellement au péché, quand ce ne serait qu'en flattant et en nourrissant de dessein prémédité la concupiscence, qui en est le principe. On répond que, pour prévenir le péché, le théâtre purifie l'amour ; la scène, toujours honnête dans l'état où elle paraît aujourd'hui, ôte à cette passion ce qu'elle a de grossier et d'illicite, et ce n'est, après tout, qu'une innocente inclination pour la beauté, qui se ter-

celle de l'amour, principalement lorsqu'on le représente fort chaste et fort honnête. Car, plus il paraît innocent aux âmes innocentes, plus elles sont capables d'en être touchées. Sa violence plaît à notre amour-propre, qui forme aussitôt un désir de causer les mêmes effets que l'on voit si bien représentés... Ainsi l'on s'en va de la comédie le cœur si rempli de toutes les beautés et de toutes les douceurs de l'amour, et l'âme et l'esprit si persuadés de son innocence, qu'on est tout préparé à recevoir ses premières impressions, ou plutôt à chercher l'occasion de les faire naître dans le cœur de quelqu'un pour recevoir les mêmes plaisirs et les mêmes sacrifices que l'on a vus si bien dépeints dans la comédie. » Cette pensée se lit à la fois dans Pascal (VII, 41), et dans les *Maximes* de M^{me} de Sablé (LXXXI). — La Bruyère dit, au contraire : « Il semble que le roman et la comédie pourraient être aussi utiles qu'ils sont nuisibles. L'on y voit de si grands exemples de constance, de vertu, de tendresse et de désintéressement, de si beaux et de si parfaits caractères, que, quand une jeune personne jette de là sa vue sur tout ce qui l'entoure, ne trouvant que des sujets indignes et fort au-dessous de ce qu'elle vient d'admirer, je m'étonne qu'elle soit capable pour eux de la moindre faiblesse. » (*Des ouvrages de l'esprit*, 53).

mine au nœud conjugal¹. Du moins donc, selon ces principes, il faudra bannir du milieu des chrétiens les prostitutions dont les comédies italiennes ont été remplies², même de nos jours, et qu'on voit encore toutes crues dans les pièces de Molière : on réprouvera les discours, où ce rigoureux censeur des grands canons³, ce grave réformateur des mines et des expressions de nos précieuses, étale cependant au plus grand jour les avantages d'une infâme tolérance dans les maris, et sollicite les femmes à de honteuses vengeances contre leurs jaloux⁴.

1. Ce jugement, injuste dans sa généralité, se retrouve sous la plume de J.-J. Rousseau, qui s'est approprié les idées de Bossuet sur Molière et sur le mariage au théâtre. « Qui peut disconvenir aussi que le théâtre de ce même Molière, des talents duquel je suis plus l'admirateur que personne, ne soit une école de vices et de mauvaises mœurs plus dangereuse que les livres mêmes où l'on fait profession de les enseigner ?... » (*Lettre sur les spectacles*, édition L. Brunel, p. 54 et suiv., p. 80, 81, 87).

2. C'est ce qui rend étonnante la tolérance dont usait le clergé parisien à l'égard des Italiens, beaucoup moins retenus que les comédiens français.

3. *Canon*, ornement de serge ou de soie, attaché au bas de la culotte, froncé et embelli de rubans (Richelet).

4. Cf. *Sganarelle* et *Georges Dandin*. En écrivant ceci, Bossuet se rappelait-il les infortunes conjugales de son frère Antoine ? La femme de celui-ci avait fait beaucoup parler d'elle et était même venue de Dijon cacher ses amours à Paris. A la fin, elle se retira dans sa famille, où elle mourut chrétiennement, âgée de quarante-cinq ans. Elle fut inhumée à Saint-Sulpice, le 10 novembre 1689, en présence de ses fils et de l'évêque de Meaux. Cette galante personne, dont les historiens de Bossuet ne disent presque rien, avait plus d'esprit et de beauté que de vertu. On peut consulter sur elle la *Correspondance de Bussy-Rabutin*, édit. L. Lalanne, *passim*. (La table est incomplète en ce qui la concerne ; voir, par exemple, t. II, p. 142) ; Sandras de Courtilz, *Mémoires de Messire Jean-Baptiste de La Fontaine*, Cologne, 1699, p. 425 ; les *Mémoires de Primi Visconti*, édit. J. Lemoine, Paris, 1909, in-8, p. 145 ; les *Lettres inédites de l'abbé de Chauvieu*, Paris, 1850, p. 101 et suiv. ; Walckenaer, *Mémoires sur*

Il a fait voir à notre siècle le fruit qu'on peut espérer de la morale du théâtre, qui n'attaque que le ridicule du monde, en lui laissant cependant toute sa corruption¹. La postérité saura peut-être la fin de ce poète comédien², qui, en jouant son *Malade imaginaire* ou son *Médecin par force*³, reçut la dernière atteinte de la maladie dont il mourut peu d'heures après, et passa des plaisanteries du théâtre, parmi lesquelles il rendit presque le dernier soupir, au tribunal de celui qui dit : *Malheur à vous qui riez, car vous pleurerez*⁴. Ceux qui ont laissé sur la terre de plus riches monuments n'en sont pas plus à couvert de la justice de Dieu : ni les beaux vers, ni les beaux chants ne servent de rien devant lui, et il n'épargnera pas ceux qui, en quelque manière que ce soit, auront entretenu la convoitise. Ainsi vous n'éviterez pas son jugement, qui que vous soyez, vous qui plaidez la cause de la comédie, sous prétexte qu'elle se termine ordinairement par le mariage. Car encore que vous ôtiez en apparence à l'amour profane ce grossier et cet illicite dont on aurait honte, il en est inséparable sur le théâtre. De quelque manière que vous vouliez qu'on le tourne et qu'on le dore, dans

M^{me} de Sévigné, t. IV, p. 301 ; Bibl. Nationale, fr. 32594, f^o 355, et n. a. fr. 3615, n^o 1099 ; Bibl. de Lyon, ms. 776, f^o 10 ; Ch. Urbain, *Un cousin de Bossuet, Pierre Taisand*, Paris, 1906, in-8, p. 13.

1. Bossuet, en ceci, est d'accord avec Bayle, *Nouvelles de la République des Lettres*, mars 1684, p. 203 ; et avec Baillet, *Jugements des savants*, Paris, 1685, art. 1420.

2. Voir, à la fin du volume, p. 293.

3. Bossuet, est-ce dédain de sa part ? n'a pas jugé à propos de dire avec plus de précision que la dernière comédie où Molière tint un rôle était le *Malade imaginaire*.

4. Luc., vi, 25.

le fond, ce sera toujours, quoi qu'on puisse dire, la concupiscence de la chair, que saint Jean défend de rendre aimable, puisqu'il défend de l'aimer. Le grossier que vous en ôtez ferait horreur, si on le montrait ; et l'adresse de le cacher ne fait qu'y attirer les volontés d'une manière plus délicate, et qui n'en est que plus périlleuse lorsqu'elle paraît plus épurée. Croyez-vous, en vérité, que la subtile contagion d'un mal dangereux demande toujours un objet grossier, ou que la flamme secrète d'un cœur trop disposé à aimer, en quelque manière que ce puisse être, soit corrigée ou ralentie par l'idée du mariage que vous lui mettez devant les yeux dans vos héros et vos héroïnes amoureuses ? Vous vous trompez. Il ne faudrait point nous réduire à la nécessité d'expliquer des choses auxquelles il serait bon de ne penser pas. Mais, puisqu'on croit tout sauver par l'honnêteté nuptiale, il faut dire qu'elle est inutile en cette occasion. La passion ne saisit que son propre objet ; la sensualité est seule excitée, et, s'il ne fallait que le saint nom du mariage pour mettre à couvert les démonstrations de l'amour conjugal, Isaac et Rébecca n'auraient pas caché leurs jeux innocents et les témoignages mutuels de leurs pudiques tendresses ¹. C'est pour vous dire, que le licite, loin d'empêcher son contraire, le provoque ; en un mot, ce qui vient par réflexion n'éteint pas ce que l'instinct produit ; et vous pouvez dire à coup sûr, de tout ce qui excite le sensible dans les comédies les plus honnêtes, qu'il attaque secrètement la pudeur. Que ce soit ou de plus loin ou de plus

1. Genes., xxvi, 8.

près, il n'importe ; c'est toujours là que l'on tend : par la pente du cœur humain à la corruption, on commence par se livrer aux impressions de l'amour sensuel ; le remède des réflexions ou du mariage vient trop tard : déjà le faible du cœur est attaqué, s'il n'est vaincu, et l'union conjugale, trop grave et trop sérieuse pour passionner un spectateur qui ne cherche que le plaisir, n'est que par façon et pour la forme dans la comédie.

Je dirai plus ¹ ; quand il s'agit de remuer le sensible, le licite tourne à dégoût, l'illicite devient un attrait. Si l'eunuque de Térence avait commencé par une demande régulière de sa Pamphile, ou quel que soit le nom de son idole, le spectateur serait-il transporté comme l'auteur de la comédie le voulait ? On prendrait moins de part à la joie de ce hardi jeune homme, si elle n'était imprévue, inespérée, défendue et emportée par la force. Si l'on ne propose pas dans nos comédies des violences semblables à celles-là, on en fait imaginer d'autres, qui ne sont pas moins dangereuses, et ce sont celles qu'on fait sur le cœur qu'on tâche à s'arracher mutuellement, sans songer si l'on a droit d'en disposer, ni si on n'en pousse pas les désirs trop loin. Il faut toujours que les règles de la véritable vertu soient méprisées par quelque endroit pour donner au spectateur le plaisir qu'il cherche. Le licite et le régulier le ferait languir, s'il était pur : en un mot, toute comédie, selon l'idée de nos jours, veut inspirer le plaisir d'aimer ; on en regarde les personnages, non pas comme gens

1. La première édition : Je dirai de plus. Nous corrigeons suivant une indication manuscrite de Ledieu.

qui épousent, mais comme amants ; et c'est amant qu'on veut être, sans songer à ce qu'on pourra devenir après ¹.

VI

CE QUE C'EST QUE LES MARIAGES DU THÉÂTRE

Mais il y a encore une autre raison plus grave et plus chrétienne qui ne permet pas d'étaler la passion de l'amour, même par rapport au licite ; c'est, comme l'a remarqué, en traitant la question de la comédie, un habile homme de nos jours ² ; c'est, dis-je, que le mariage présuppose la concupiscence, qui, selon les règles de la foi, est un mal auquel il faut résister, contre lequel par conséquent il faut armer le chrétien. C'est un mal, dit saint Augustin ³, dont l'impureté use mal, dont le mariage use bien, et dont la virginité et la continence font mieux de n'user point du tout. Qui étale, bien que ce soit pour le mariage, cette impression de beauté sensible qui force à aimer, et qui tâche à la rendre agréable, veut rendre agréable la concupiscence et la révolte des sens. Car c'en est une manifeste que de ne pouvoir ni ne vouloir résister à cet ascendant auquel on assujettit dans les comédies les âmes qu'on appelle grandes. Ces doux et invincibles penchants de l'inclination,

1. J.-J. Rousseau s'est inspiré de ce passage. (*Lettre sur les spectacles*, édit. Brunel, p. 80).

2. Nicole, *Traité de la Comédie*, au tome III des *Essais de morale*, Paris, 1732, in-12, ch. III, p. 237.

3. *De Nupt. et Concup.*, l. I, c. VII, n. 8 ; l. II, c. XXI, n. 36 ; *Cont. Jul.*, l. III, c. XXI, n. 42.

ainsi qu'on les représente, c'est ce qu'on veut faire sentir, et ce qu'on veut rendre aimable ; c'est-à-dire qu'on veut rendre aimable une servitude qui est l'effet du péché, qui porte au péché, et on flatte une passion qu'on ne peut mettre sous le joug que par des combats qui font gémir les fidèles, même au milieu des remèdes ¹. N'en disons pas davantage, les suites de cette doctrine font frayer ; disons seulement que ces mariages qui se rompent, ou qui se concluent dans les comédies, sont bien éloignés de celui du jeune Tobie et de la jeune Sara : *Nous sommes*, disent-ils ², *enfants des saints, et il ne nous est pas permis de nous unir comme les Gentils*. Qu'un mariage de cette sorte, où les sens ne dominant pas, serait froid sur nos théâtres ! Mais aussi que les mariages des théâtres sont sensuels, et qu'ils paraissent scandaleux aux vrais chrétiens ! Ce qu'on y veut, c'en est le mal ; ce qu'on y appelle les belles passions, sont ³ la honte de la nature raisonnable : l'empire d'une fragile et fausse beauté, et cette tyrannie qu'on y étale sous les plus belles couleurs, flatte la vanité d'un sexe, dégrade la dignité de l'autre, et asservit l'un et l'autre au règne des sens ⁴.

1. Voyez, plus haut, p. 130, note 2.

2. Tob., II, 18.

3. *Ce que... sont*. Le verbe être s'accorde souvent avec l'attribut du sujet, quand ce sujet est un pronom neutre comme *cela*, *ce que*, *tout ce qui* (*Œuvres oratoires*, t. I, p. 10 ; t. II, p. 432 ; Cf. Vaugelas, *Remarques*, édit. Chassang, t. I, p. 413 à 416).

4. Cf. Nicole, *op. cit.*, ch. III et IV.

VII

PAROLES DE L'AUTEUR, ET L'AVANTAGE QU'IL TIRE
DES CONFESSIONS.

L'endroit le plus dangereux de la Dissertation est celui où l'auteur tâche de prouver l'innocence du théâtre par l'expérience. *Il y a, dit-il (P. 38), trois moyens aisés¹ de savoir ce qui se passe dans la comédie, et je vous avoue que je me suis servi de tous les trois. Le premier est de s'en informer des personnes de poids et de probité, lesquelles avec l'horreur qu'elles ont du péché, ne laissent pas d'assister à ces sortes de spectacles. Le second moyen est encore plus sûr ; c'est de juger par les confessions des fidèles du mauvais effet que produisent les comédies dans leur cœur : car il n'est point de plus grande accusation que celle qui vient de la bouche même du coupable. Le troisième enfin est la lecture des comédies, qui ne nous est pas défendue comme en pourrait être la représentation, et je proteste que, par aucun de ces chefs, je n'ai pu trouver dans la comédie la moindre apparence des excès que les saints Pères y condamnent avec tant de raison. »* Voici un homme qui nous appelle à l'expérience, et non seulement à la sienne, mais à celle des plus gens de bien² et de presque tout le public. « *Mille gens, dit-il, d'une éminente*

1. Caffaro : *fort aisés*.

2. *Gens de bien*, locution traitée comme un adjectif. Ceux-là seront les plus grands, qui auront été les plus gens de bien. (*Œuvres oratoires*, t. I, p. 448 ; Coeffeteau, *Histoire romaine*, p. 699, etc., a écrit aussi : les plus gens de bien, et p. 618, un fort homme de bien).

vertu et d'une conscience fort délicate, pour ne pas dire scrupuleuse, ont été obligés de m'avouer qu'à l'heure qu'il est, la comédie est si épurée sur le théâtre français, qu'il n'y a rien que l'oreille la plus chaste ne pût entendre ».

VIII

CRIMES PUBLICS ET CACHÉS DANS LA COMÉDIE. DISPOSITIONS DANGEREUSES ET IMPERCEPTIBLES : LA CONCUPISCENCE RÉPANDUE DANS TOUS LES SENS.

De cette sorte, si nous l'en croyons, la confession même, où tous les péchés se découvrent, n'en découvre point dans les théâtres ; et il assure (P. 40), avec une confiance qui fait trembler, « *qu'il n'a jamais pu entrevoir cette prétendue malignité de la comédie, ni les crimes dont on veut qu'elle soit la source*¹ ». Apparemment il ne songe pas à ceux des chanteuses, des comédiennes et de leurs amants, ni au précepte du Sage, où il est prescrit d'éviter « *les femmes dont la parure porte à la licence, ornatu meretricio ; qui sont préparées à prendre les âmes*², (ou, comme traduisent les Septante³), *qui enlèvent les cœurs des jeunes gens, qui les engagent par les douceurs de leurs lèvres* », par leurs entretiens, par leurs chants, par leurs récits : ils se jettent d'eux-

1. Ici, Bossuet ne cite pas textuellement ; voir plus haut, p. 100.

2. La première édition porte : *perdre*. Une indication de Leduc nous demande de corriger cette leçon, qui rend mal le latin : *ad capiendas animas*.

3. Ἡ ποιεῖ νέων ἐξίπτασθαι καρδίας.

mêmes dans leurs lacets, « *comme un oiseau dans les filets qu'on lui tend*¹ ». N'est-ce rien que d'armer des chrétiennes contre les âmes faibles, de leur donner de ces *flèches qui percent les cœurs*², de les immoler à l'incontinence publique d'une manière plus dangereuse qu'on ne ferait dans les lieux qu'on n'ose nommer³ ? Quelle mère, je ne dis pas chrétienne, mais tant soit peu honnête, n'aimerait pas mieux voir sa fille dans le tombeau que sur le théâtre ? Quoi ! l'a-t-elle élevée si tendrement et avec tant de précaution pour cet opprobre ? L'a-t-elle tenue nuit et jour, pour ainsi parler, sous ses ailes, avec tant de soin, pour la livrer au public, et en faire un écueil de la jeunesse ? Qui ne regarde pas ces malheureuses chrétiennes, si elles [le] sont⁴ encore, dans une profession si contraire aux vœux de leur baptême ; qui, dis-je, ne les regarde pas comme des esclaves exposées, en qui la pudeur est éteinte, quand ce ne serait que par tant de regards qu'elles attirent, elles que leur sexe avait consacrées à la modestie, dont l'infirmité naturelle demandait la sûre retraite d'une maison bien réglée ; et voilà qu'elles s'étalent elles-mêmes en plein théâtre avec tout l'attirail de la vanité, comme *ces sirènes*, dont parle Isaïe⁵, qui font leur demeure *dans les temples de la volupté*, dont les regards sont mortels, et qui reçoivent de tous côtés, par les applaudissements qu'on leur

1. Prov., vii, 10, 21, 23, 25.

2. *Ibid.*, 25.

3. Comparer ce développement avec la *Lettre* de Rousseau, édit. Brunel, p. 137.

4. Correction demandée par Ledieu, au lieu de : si elles sont.

5. Isaï., xiii, 22.

renvoie, le poison qu'elles répandent par leur chant ¹. Mais n'est-ce rien aux spectateurs de payer leur luxe, d'entretenir leur corruption, de leur exposer leur cœur en proie ², et d'aller apprendre d'elles tout ce qu'il ne faudrait jamais savoir ³? S'il n'y a rien là que d'honnête, rien qu'il faille porter à la confession, hélas! quel aveuglement faut-il qu'il y ait parmi les chrétiens; et fallait-il prendre le nom de prêtre pour achever d'ôter aux fidèles le peu de componction ⁴ qui reste encore dans le monde pour tant de désordres? Vous ne trouvez pas, dites-vous (P. 40), par les confessions, que les riches, qui vont à la comédie, soient plus sujets aux grands crimes que les pauvres, qui n'y vont pas. Vous n'avez encore qu'à dire que le luxe, que la mollesse, que l'oisiveté, que les excessives délicatesses de la table, et la curieuse recherche du plaisir en toutes choses, ne font aucun mal aux riches, parce que les pauvres, dont l'état est éloigné de tous ces attraits, ne sont pas moins corrompus

1. « Quelle admirable éloquence! quelle charité même dans la colère et la malédiction! et surtout, comme dans Rousseau, quelle intelligence du véritable rang et de la véritable dignité de la femme! » (Saint-Marc Girardin, *Jean-Jacques Rousseau*, t. II, p. 55).

2. *En proie*, pour être une proie (expression biblique). Puissante ville de Metz, ...ta situation trop importante t'a presque toujours exposée en proie. (*Œuvres oratoires*, t. I, p. 421; cf. t. VII, p. 207.)

3. Sur ce passage, L. Veuillot remarque que Rousseau raisonne comme Bossuet, et il ajoute : « Une chose cependant parle encore plus haut que Bossuet : c'est le théâtre lui-même avec les perfectionnements qu'on lui donne de nos jours. Ceux qui ont mis le pied dans une salle de spectacle peuvent dire si la scène a cessé d'être un marché d'esclaves. » (*Molière et Bourdaloue*, Paris, 1877, p. 62).

4. *Componction*, tristesse pieuse causée par la douleur de l'offense faite à Dieu.

par l'amour des voluptés. Ne sentez-vous pas qu'il y a des choses qui, sans avoir des effets marqués, mettent dans les âmes de secrètes dispositions très mauvaises, quoique leur malignité ne se déclare pas toujours d'abord ¹ ? Tout ce qui nourrit les passions est de ce genre : on n'y trouverait que trop de matière à la confession, si on cherchait en soi-même les causes du mal. Qui saurait connaître ce que c'est en l'homme qu'un certain fond de joie sensuelle, et je ne sais quelle disposition inquiète et vague au plaisir des sens qui ne tend à rien et qui tend à tout, connaîtrait la source secrète des plus grands péchés. C'est ce que sentait saint Augustin au commencement de sa jeunesse emportée, lorsqu'il disait : « *Je n'aimais pas encore, mais j'aimais à aimer* ² » : il cherchait, continuait-il, quelque piège, où il prît et où il fût pris ; et il trouvait ennuyeuse et insupportable une vie où il n'y eût point de ces lacets : *viam sine muscipula*. Tout en est semé dans le monde : il fut pris selon son souhait, et c'est alors qu'il fut enivré du plaisir de la comédie, où il trouvait *l'image de ses misères, l'amorce et la nourriture de son feu* ³. Son exemple et sa doctrine nous apprennent à quoi est propre la comédie, combien elle sert à entretenir ces secrètes dispositions du cœur humain, soit qu'il ait déjà enfanté l'amour sensuel, soit que ce mauvais fruit ne soit pas encore éclos.

Saint Jacques nous a expliqué ces deux états

1. *D'abord*, du premier coup, tout d'abord (*Œuvres oratoires*, t. VII, p. 160).

2. *Confes.*, l. III, c. 1 et II. Le texte de saint Augustin porte : *muscipulis* (ratières).

3. *Ibid.*, cap. II.

de notre cœur par ces paroles¹ : *Chacun de nous est tenté par sa concupiscence qui l'emporte et qui l'attire ; ensuite, quand la concupiscence a conçu, elle enfante le péché ; et quand le péché est consommé, il produit la mort.* Cet apôtre distingue ici la conception d'avec l'enfantement du péché ; il distingue la disposition au péché d'avec le péché entièrement formé par un plein consentement de la volonté : c'est dans ce dernier état qu'il *engendre la mort*, selon saint Jacques, et qu'il devient tout à fait mortel. Mais de là il ne s'ensuit pas que les commencements soient innocents : pour peu qu'on adhère à ces premières complaisances des sens émus, on commence à ouvrir son cœur à la créature ; pour peu qu'on les flatte par d'agréables représentations, on aide le mal à éclore, et un sage confesseur, qui saurait alors faire sentir à un chrétien la première plaie de son cœur et les suites d'un péril qu'il aime, préviendrait de grands malheurs.

Selon la doctrine de saint Augustin², cette malignité de la concupiscence se répand dans l'homme tout entier. Elle court, pour ainsi parler, dans toutes les veines, et pénètre jusqu'à la moelle des os. C'est une racine envenimée qui étend ses branches par tous les sens : l'ouïe, les yeux, et tout ce qui est capable de plaisir en ressent l'effet ; les sens se prêtent la main³ mutuellement : le plaisir

1. Jac., I, 14, 15.

2. *Conf. Jul.*, l. IV, xiv, n. 65 seq. ; *Confess.*, l. X, xxxi, seq.

3. *Prêter la main*, aider ; *donner la main*, céder. Ces locutions, courantes au xvii^e siècle, nous paraissent étranges lorsqu'elles ont, comme ici, pour sujet un être dépourvu de mains. Cf. *le Misanthrope*, V, vii :

Pourvu que votre cœur veuille donner les mains
Au dessein que j'ai fait de fuir tous les humains.

de l'un attire et fomenté celui de l'autre, et il se fait de leur union un enchaînement qui nous entraîne dans l'abîme du mal. Il faut, dit saint Augustin, distinguer dans l'opération de nos sens la nécessité, l'utilité, la vivacité du sentiment, et enfin l'attachement au plaisir sensible : *libido sentiendi*. De ces quatre qualités des sens, les trois premières sont l'ouvrage du Créateur : la nécessité du sentiment se fait remarquer dans les objets qui frappent nos sens à chaque moment ; on en éprouve l'utilité, dit saint Augustin, particulièrement dans le goût, qui facilite le choix des aliments et en prépare la digestion : la vivacité des sens est la même chose que la promptitude de leur action et la subtilité de leurs organes. Ces trois qualités ont Dieu pour auteur ; mais c'est au milieu de cet ouvrage de Dieu, que l'attache forcée au plaisir sensible et son attrait indomptable, c'est-à-dire la concupiscence introduite par le péché, établit son siège. C'est celle-là, dit saint Augustin, qui est l'ennemie de la sagesse, la source de la corruption, la mort des vertus : les cinq sens sont cinq ouvertures par où elle prend son cours sur ses objets et par où elle en reçoit les impressions ; mais ce Père a démontré qu'elle est la même partout, parce que c'est partout le même attrait du plaisir, la même indocilité des sens, la même captivité et la même attache du cœur aux objets sensibles. Par quelque endroit que vous la frappiez, tout s'en ressent. Le spectacle¹ saisit les yeux ; les tendres discours, les chants passionnés pénètrent le

1. *Spectacle*, au sens étymologique, ce qu'on regarde ; ici, la mise en scène, la salle, les décors.

cœur par les oreilles. Quelquefois la corruption vient à grands flots, quelquefois elle s'insinue comme goutte à goutte ; à la fin, on n'en est pas moins submergé. On a le mal dans le sang et dans les entrailles avant qu'il éclate par la fièvre. En s'affaiblissant peu à peu, on se met en un danger évident de tomber avant qu'on tombe ; et ce grand affaiblissement est déjà un commencement de chute.

Si l'on ne connaît de maux aux hommes que ceux qu'ils sentent et qu'ils confessent, on est trop mauvais médecin de leurs maladies. Dans les âmes, comme dans les corps, il y en a qu'on ne sent pas encore, parce qu'elles ne sont pas déclarées, et d'autres qu'on ne sent plus, parce qu'elles ont tourné en habitude, ou bien qu'elles sont extrêmes et tiennent déjà quelque chose de la mort, où l'on ne sent rien. Lorsqu'on blâme les comédies comme dangereuses, les gens du monde disent tous les jours, avec l'auteur de la Dissertation, qu'ils ne sentent point ce danger. Poussez-les un peu plus avant, ils vous en diront autant des nudités, et non seulement de celles des tableaux, mais encore de celles des personnes. Ils insultent aux prédicateurs qui en reprennent les femmes, jusqu'à dire que les dévots se confessent eux-mêmes par là et trop faibles et trop sensibles : pour eux, disent-ils, ils ne sentent rien, et je les en crois sur leur parole. Ils n'ont garde, tout gâtés qu'ils sont, d'apercevoir qu'ils se gâtent, ni de sentir le poids de l'eau quand ils en ont par-dessus la tête ; et pour parler aussi à ceux qui commencent, on ne sent le cours d'une rivière que lorsqu'on s'y oppose : si on s'y laisse entraîner, on ne sent rien, si ce n'est peut-être un mouvement assez doux d'abord, où

vous êtes porté sans peine ; et vous ne sentez bien le mal qu'il vous fait, que tôt après, quand vous vous noyez. N'en croyons donc pas les hommes sur leurs maux ni sur leurs dangers, que leur corruption, que l'erreur de leur imagination blessée, que leur amour-propre leur cachent.

IX

QU'IL FAUT CRAINDRE, EN ASSISTANT AUX COMÉDIES,
NON SEULEMENT LE MAL QU'ON Y FAIT, MAIS ENCORE
LE SCANDALE QU'ON Y DONNE.

Pour ce qui est de ces *gens de poids et de probité*, qui, selon l'auteur de la Dissertation (P. 38), fréquentent les comédies *sans scrupule* ; que je crains que leur probité ne soit de celles des sages du monde, qui ne savent s'ils sont chrétiens ou non, et qui s'imaginent avoir rempli tous les devoirs de la vertu lorsqu'ils vivent en gens d'honneur, sans tromper personne, pendant qu'ils se trompent eux-mêmes en donnant tout à leurs passions et à leurs plaisirs ! Ce sont de tels sages et de tels prudents à qui Jésus-Christ déclare¹ que *les secrets de son royaume sont cachés, et qu'ils sont seulement révélés aux humbles et aux petits* qui tremblent aux moindres discours qui viennent flatter leurs cupidités². Mais ce sont gens, dit l'auteur (P. 38), *d'une éminente vertu*, et il les compte par milliers. Qu'il est heureux d'en trouver tant

1. Matt., xi, 25.

2. *Cupidités*, passions, convoitises. Une jeunesse qui lâchait la bride à ses cupidités effrénées (*Œuvres oratoires*, t. VII, p. 4, 6).

sous sa main et que la voie étroite soit si fréquentée ! *Mille gens*, dit-il, *d'une éminente vertu et d'une conscience fort délicate, pour ne pas dire scrupuleuse, approuvent la comédie et la fréquentent sans peine*¹. Ce sont des âmes invulnérables, qui peuvent passer des jours entiers à entendre des chants et des vers passionnés et tendres, sans en être émus ; et des gens d'une *si éminente vertu* n'écoutent pas ce que dit saint Paul² : *Que celui qui croit être ferme, craigne de tomber* ; ils ignorent que quand ils seraient si forts et tellement à toute épreuve qu'ils n'auraient rien à craindre pour eux-mêmes, ils auraient encore à craindre le scandale qu'ils donnent aux autres, selon ce que dit ce même apôtre³ : *Pourquoi scandalisez-vous votre frère infirme ? Ne perdez point par votre exemple celui pour qui Jésus-Christ est mort*. Ils ne savent même pas ce que prononce le même saint Paul⁴ : *Que ceux qui consentent à un mal, y participent*. Des âmes *si délicates et si scrupuleuses* ne sont point touchées de ces règles de la conscience. Que je crains, encore une fois, qu'ils ne soient de ces scrupuleux qui coulent⁵ le moucheron, et qui avalent le chameau⁶ ; ou que l'auteur ne nous fasse des vertueux⁷ à sa mode,

1. Ici encore, la citation n'est pas textuelle. Voir plus haut, p. 99.

2. I Cor., x, 12.

3. Rom., xiv, 15.

4. Rom., i, 32.

5. Couler, filtrer. Bossuet traduit littéralement le latin : *excolantes*. Hypocrite qui coulez le moucheron et avalez le chameau. (*Œuvres oratoires*, t. II, p. 438).

6. Matt., xxiii, 24.

7. Des vertueux. Bossuet a très souvent employé substantivement des adjectifs : *l'insensible, ces généreux, les véritables heureux, la vaillance du victorieux, ces victorieux cruels*. (Cf. *Œuvres oratoires*, t. VII, p. 113).

qui croient pouvoir être ensemble au monde et à Jésus-Christ !

X

DIFFÉRENCE DES PÉRILS QU'ON CHERCHE ET DE CEUX QU'ON NE PEUT ÉVITER.

Il compare les dangers où l'on se met dans les comédies, à ceux qu'on ne peut éviter *qu'en fuyant*, dit-il, (P. 46) *dans les déserts. On ne peut, continue-t-il, faire un pas, lire un livre, entrer dans une église, enfin vivre dans le monde, sans rencontrer mille choses capables d'exciter les passions.* Sans doute, la conséquence est fort bonne : tout est plein d'inévitables dangers ; donc il en faut augmenter le nombre. Toutes les créatures sont un piège et une tentation à l'homme¹ ; donc il est permis d'inventer de nouvelles tentations et de nouveaux pièges pour prendre les âmes. Il y a de mauvaises conversations, qu'on ne peut, comme dit saint Paul², *éviter sans sortir du monde* ; il n'y a donc point de péché de chercher volontairement de mauvaises conversations, et cet apôtre se sera trompé en nous faisant craindre *que les mauvais entretiens ne corrompent les bonnes mœurs*³ ? Voilà votre conséquence. Tous les objets qui se présentent à nos yeux peuvent exciter nos passions : donc on peut

1. Sap., xiv, 11.

2. I Cor., v, 10.

3. I Cor., xv, 33.

se préparer des objets exquis¹ et recherchés avec soin, pour les exciter et les rendre plus agréables en les déguisant ; on peut conseiller de tels périls ; et les comédies, qui en sont d'autant plus remplies qu'elles sont mieux composées et mieux jouées, ne doivent pas être mises *parmi ces mauvais entretiens, par lesquels les bonnes mœurs sont corrompues*. Dites plutôt, qui que vous soyez : il y a tant dans le monde d'inévitables périls ; donc il ne les faut pas multiplier. Dieu nous aide dans les tentations qui nous arrivent par nécessité ; mais il abandonne aisément ceux qui les recherchent par choix, et *celui qui aime le péril*, il ne dit pas : Celui qui y est par nécessité, mais : *Celui qui l'aime* et qui le cherche, *y périra*².

XI

SI ON A RAISON D'ALLÉguer LES LOIS EN FAVEUR DE
LA COMÉDIE.

L'auteur, pour ne rien omettre, appelle enfin les lois à son secours ; et, dit-il (P. 39), si la comédie était si mauvaise, on ne la tolérerait pas, on ne la fréquenterait pas³ : sans songer que saint Thomas, dont il abuse, a décidé que les lois humaines ne sont pas tenues à réprimer tous les maux,

1. *Exquis*, raffiné. Quel endroit de son corps n'a pas éprouvé la douleur de quelque supplice exquis ? (*Œuvres oratoires*, t. I, p. 115 ; t. IV, p. 58).

2. *Eccli.*, III, 27.

3. Bossuet néglige ce qui pourrait l'embarrasser dans le texte de Caffaro, c'est-à-dire la fréquentation du théâtre par le Roi et par les ecclésiastiques (Voir plus haut, p. 100).

mais seulement ceux qui attaquent directement la société¹. L'Église même, dit saint Augustin², « *n'exerce la sévérité de ses censures que sur les pécheurs dont le nombre n'est pas grand : severitas exercenda est in peccata paucorum* » ; c'est pourquoi elle condamne les comédiens, et croit par là défendre assez la comédie. La décision en est précise dans les Rituels³, la pratique en est constante : on prive des sacrements⁴, et à la vie et à la mort, ceux qui jouent la comédie, s'ils ne renoncent à leur art ; on les passe à la sainte table comme des pécheurs publics ; on les exclut des ordres sacrés

1. La référence à S. Thomas 1^a 2^{ae}, q. 39, bien que donnée par Bossuet, est inexacte. Il faut lire : q. 93. Et dans le premier au moins des passages visés (1^a 2^{ae}, q. 93, 3, ad 3, et q. 96, 2, c., saint Thomas ne dit pas ce que lui prête Bossuet :

Dicendum quod lex humana dicitur aliqua permittere, non quasi approbans, sed quia ea dirigere non potens. Multa autem diriguntur lege divina quæ dirigi non possunt lege humana ; plura enim subduntur causæ superiori quam inferiori (q. 93, 3, ad 3). Mais le législateur a bien le pouvoir de fermer les théâtres ; s'il ne le fait pas, c'est donc qu'il les juge inoffensifs. — Lex humana ponitur multitudini hominum, in qua major pars est hominum non perfectorum virtute. Et ideo lege humana non prohibentur omnia vitia, a quibus virtuosi abstinere, sed solum graviora, a quibus possibile est majorem partem multitudinis abstinere, et præcipue quæ sunt in nocumentum aliorum, sine quorum prohibitione societas humana conservari non posset ; sicut prohibentur lege humana homicidia, furta et hujusmodi (q. 96, art. 2, c.).

2. *Epist. ad Aurel.*, xxii, (al. lxiv), n. 5.

3. *Rit. Paris.*, p. 108, 114, de Euchar. et Viat. — Les usages du clergé de France, consignés dans les rituels, n'étaient pourtant pas des lois de l'Église universelle.

4. Il semble bien que, même à Paris, le clergé fût moins sévère dans la pratique, puisque Molière avait un confesseur attitré et qu'il avait fait ses pâques l'année qui précéda sa mort ; et six jours avant son décès, il avait été, en compagnie d'une actrice de sa troupe, admis, à Saint-Sauveur, comme parrain d'une fille du comédien Beauchamp. (Voir E. Soulié, *Recherches sur Molière*, Paris, 1863).

comme des personnes infâmes ; par une suite infaillible, la sépulture ecclésiastique leur est déniée¹. Quant à ceux qui fréquentent les comédies, comme il y en a de plus innocents les uns que les autres, et peut-être quelques-uns qu'il faut plutôt instruire que blâmer, ils ne sont pas répréhensibles en même degré, et il ne faut pas fulminer également contre tous. Mais de là il ne s'ensuit pas qu'il faille autoriser les périls publics : si les hommes ne les aperçoivent pas, c'est aux prêtres à les instruire, et non pas à les flatter. Dès le temps de saint Chrysostome, les défenseurs des spectacles *criaient que les renverser, c'était détruire les lois*² ; mais ce Père, sans s'en émouvoir, disait, au contraire, que l'esprit des lois était contraire aux théâtres³. Nous avons maintenant à leur opposer

1. « Pour ne rien cacher, dit L. Veuillot, Bossuet est trop sévère, et il produit là une doctrine gallicane. Rome, plus miséricordieuse que la Sorbonne, ne rejette pas si loin les individus qui se vouent au théâtre ; elle ne brise jamais volontiers le dernier fil qui retient le pécheur et qui peut, au dernier moment, aider le suprême effort qu'il fera pour échapper à l'abîme éternel. » (*Molière et Bourdaloue*, Paris, 1877, in-18, p. 57 et 58). Il n'en est pas moins vrai que M. de la Barmondière, curé de Saint-Sulpice, avait exigé, en 1684, de Brécourt mourant, qu'il renonçât par acte notarié à sa profession, et que Rozimont, mort subitement et sans avoir eu le temps de demander les derniers sacrements, le 1^{er} novembre 1686, fut enterré sans clergé et sans prières. Cependant Rozimont était pieux et charitable, et il avait publié, en 1680, sous le nom de Jean-Baptiste du Mesnil une *Vie des saints pour tous les jours de l'année* (Cf. Em. Campardon, *les Comédiens du Roi*, Paris, 1879, in-8, p. 261 ; G. Maugras, *Les Comédiens hors la loi*, Paris, 1887, in-8, p. 154). On sait d'ailleurs les difficultés que fit l'archevêque avant d'accorder à Molière la sépulture ecclésiastique.

2. *Homil.*, xxxvii (al. xxxviii) in *Matth.*, n. 6.

3. Voici ce que dit saint Chrysostome : Et quis mœchus, iniques, ex his spectaculis factus est ? -- Imo, quis non mœchus ?... Quid igitur, quæso ? legesne omnes evertemus ?

quelque chose de plus fort, puisqu'il y a tant de décrets publics contre la comédie¹ que d'autres que moi ont rapportés : si la coutume l'emporte, si l'abus prévaut, ce qu'on en pourra conclure, c'est tout au plus que la comédie doit être rangée parmi les maux dont un célèbre historien² a dit qu'on les défend toujours, et qu'on les a toujours. Mais, après tout, quand les lois civiles autoriseraient la comédie ; quand, au lieu de flétrir, comme elles ont toujours fait, les comédiens, elles leur auraient été favorables ; tout ce que nous sommes de prêtres, nous devrions imiter l'exemple des Chrysostomes et des Augustins : pendant que les lois du siècle, qui ne peuvent pas déraciner tous les maux, permettraient l'usure et le divorce, ces grands hommes disaient hautement que, si le monde permettait ces crimes, ils n'en étaient pas moins réprouvés par la loi de l'Évangile ; que l'usure, qu'on appelait légitime parce qu'elle était autorisée par les lois romaines, ne l'était pas selon celles de Jésus-Christ, et que les lois de la cité sainte et celles du monde étaient différentes³.

Quinimo theatris eversis, legum transgressiones evertimus. Nam qui civitates pessumdant ex horum numero sunt : hinc seditiones et perturbationes. (Migne, t. LVII, col. 428).

1. Le *Recueil des anciennes lois françaises* n'en contient aucune interdisant le théâtre.

2. Bossuet pense sans doute à Tacite, qui a dit des astrologues : Genus hominum potentibus infidum, sperantibus fallax, quod in civitate nostra et vetabitur semper et retinebitur (*Histoires*, I, 22).

3. Chrysost., *Homil.*, LVI (al. LVII), in *Matth.*, n. 6. ; August., *Epist.*, CLIII (al. LIV), ad *Macedon.* — Bossuet en use librement avec ces textes. Ni saint Chrysostome, ni saint Augustin n'y parlent du divorce. Le premier condamne l'usure en ces termes : « Certe iis qui dignitates occupant, quique senatum constituunt, non licet hujusmodi lucro dehonestari, sed lex apud illos est quæ id prohibet. Quo-

XII

DE L'AUTORITÉ DES PÈRES.

Je ne veux pas me jeter sur les passages des Pères, ni faire ici une longue dissertation sur un si ample sujet. Je dirai seulement, que c'est les lire trop négligemment, que d'assurer, comme fait l'auteur, qu'ils ne blâment, dans les spectacles de leur temps, que l'idolâtrie et les scandaleuses et manifestes impudicités¹. C'est être trop sourd à la vérité, de ne sentir pas que leurs raisons portent plus loin. Ils blâment dans les jeux et dans les théâtres l'inutilité, la prodigieuse dissipation, le trouble, la commotion de l'esprit peu convenable à un chrétien, dont le cœur est le sanctuaire de la paix ; ils y blâment les passions excitées, la vanité, la parure, les grands ornements, qu'ils mettent au rang des pompes que nous avons abjurées par le baptême, le désir de voir et d'être vu, la malheureuse rencontre des yeux qui se cherchent les uns les autres, la trop grande occupa-

modo igitur non horrendum fuerit si non parem cælesti civitati honorem tribuas qualem legistatores Romanorum senatui tribuunt ? » — Quant à saint Augustin, il explique seulement les raisons qu'il a d'intervenir auprès des magistrats en faveur des criminels.

1. Il paraît bien que ces raisons toutefois sont à leurs yeux de beaucoup les plus importantes, et que, s'ils n'eussent eu que les autres motifs rappelés par Bossuet, les spectacles de leur temps n'auraient pas été condamnés par eux avec la même sévérité. Voir sur cette question une étude très documentée de M. l'abbé Eriau, *Pourquoi les Pères de l'Eglise ont condamné le théâtre de leur temps* (dans la *Revue des Facultés catholiques de l'Ouest*, 1913 et 1914 ; un tirage à part, Paris, Champion, 1914, in-8).

tion à des choses vaines, les éclats de rire qui font oublier et la présence de Dieu et le compte qu'il lui faut rendre de ses moindres actions et de ses moindres paroles, et enfin tout le sérieux de la vie chrétienne. Dites que les Pères ne blâment pas toutes ces choses, et tout cet amas de périls que les théâtres réunissent; dites qu'ils n'y blâment pas même les choses honnêtes qui enveloppent le mal et lui servent d'introducteur; dites que saint Augustin n'a pas déploré dans les comédies ce jeu des passions et l'expression contagieuse de nos maladies, et ces larmes que nous arrache l'image de nos passions si vivement réveillées, et toute cette illusion qu'il appelle une misérable folie¹. Parmi ces commotions où consiste² tout le plaisir de la comédie, qui peut élever son cœur à Dieu? qui ose lui dire qu'il est là pour l'amour de lui et pour lui plaire? qui ne craint pas, dans ces folles joies et dans ces folles douleurs, d'étouffer en soi l'esprit de prière, et d'interrompre cet exercice, qui, selon la parole de Jésus-Christ³, doit être perpétuel dans un chrétien, du moins en désir et dans la préparation du cœur? On trouvera dans les Pères toutes ces raisons et beaucoup d'autres. Que si on veut pénétrer les principes de leur morale, quelle sévère condamnation n'y lira-t-on pas de l'esprit qui mène aux spectacles, où, pour ne pas raconter ici tous les autres maux qui les accompagnent, l'on ne cherche qu'à s'étourdir et à s'oublier soi-même, pour calmer la persécution de cet inexorable ennui qui fait le fond de la vie

1. *Confess.*, lib. III, cap. II.

2. *Où consiste*, en quoi consiste.

3. Luc., XVIII, 1.

humaine, depuis que l'homme a perdu le goût de Dieu !

XIII

SI L'ON PEUT EXCUSER LES LAÏQUES QUI ASSISTENT A LA COMÉDIE, SOUS LE PRÉTEXTE DES CANONS QUI LA DÉFENDENT SPÉCIALEMENT AUX ECCLÉSIASTIQUES. CANON MÉMORABLE DU CONC. III DE TOURS.

Il est souvent défendu aux clercs d'assister aux spectacles, aux pompes, aux chants, aux réjouissances publiques, et il serait inutile d'en ramasser les règlements, qui sont infinis. Mais, pour voir si le mal qu'on y remarque est seulement pour les ecclésiastiques, ou en général pour tout le peuple, il faut peser les raisons qu'on y emploie. Par exemple, nous lisons ce beau canon dans le III^e concile de Tours, d'où il a été transféré dans les capitulaires de nos rois¹ : *Ab omnibus quæcumque ad aurium et oculorum pertinent illecebras, unde vigor animi emolliri posse credatur, quod de aliquibus generibus musicorum aliisque nonnullis rebus sentiri potest, Dei sacerdotes abstinere debent : quia per aurium oculorumque illecebras vitiorum turba ad animam ingredi solet.* C'est-à-dire : « Toutes les choses où se trouvent les attraites des yeux et des oreilles, par où l'on croit que la vigueur de l'âme puisse être amollie, comme on le peut ressentir dans certaines sortes de musique et autres choses semblables, doivent être évitées par les ministres de Dieu ;

1. Conc. Turon., III, can. 7 ; *Capitul. Baluz.*, t. I, add. 3, c. 71.

parce que, par tous ces attraits des oreilles et des yeux, une multitude de vices, *turba vitiorum*, a coutume d'entrer dans l'âme ». Ce canon ne suppose pas, dans les spectacles qu'il blâme, des discours ou des actions licencieuses, ni aucune incontinence marquée ; il s'attache seulement à ce qui accompagne naturellement *ces attraits, ces plaisirs des yeux et des oreilles, oculorum et aurium illecebras* ; qui est une mollesse dans les chants, et je ne sais quoi pour les yeux, qui affaiblit insensiblement la vigueur de l'âme. Il ne pouvait mieux exprimer l'effet de ces réjouissances, qu'en disant qu'elles donnent entrée à *une troupe de vices*. Ce n'est rien, pour ainsi dire, en particulier ; et s'il y fallait remarquer précisément ce qui est mauvais, souvent on aurait peine à le faire : c'est le tout qui est dangereux ; c'est qu'on y trouve d'imperceptibles insinuations, des sentiments faibles et vicieux ; qu'on y donne un secret appât à cette intime disposition qui ramollit l'âme et ouvre le cœur à tout le sensible. On ne sait pas bien ce qu'on veut, mais enfin on veut vivre de la vie des sens et, dans un spectacle où l'on n'est assemblé que pour le plaisir, on est disposé, du côté des acteurs, à employer tout ce qui en donne, et, du côté des spectateurs, à le recevoir. Que dira-t-on donc des spectacles, où de propos délibéré tout est mêlé de vers et de chants passionnés, et, enfin de tout ce qui peut amollir un cœur ? Cette disposition est mauvaise dans tous les hommes ; l'attention qu'on doit avoir à s'en préserver ne regarde pas seulement les ecclésiastiques ; et l'Église instruit tous les chrétiens en leurs personnes.

On dira que c'est pousser les choses trop avant,

et que, selon ces principes, il faudrait trop supprimer de ces plaisirs et publics et particuliers qu'on nomme innocents. N'entrons point dans ces discussions, qui dépendent des circonstances particulières. Il suffit d'avoir observé ce qu'il y a de malignité spéciale dans les assemblées, où, comme on veut contenter la multitude, dont la plus grande partie est livrée aux sens, on se propose toujours d'en flatter les inclinations par quelques endroits : tout le théâtre applaudit quand on les trouve ; on se fait comme un point d'honneur de sentir ce qui doit toucher, et on croirait troubler la fête, si on n'était enchanté¹ avec toute la compagnie. Ainsi, outre les autres inconvénients des assemblées de plaisir, on s'excite et on s'autorise, pour ainsi dire, les uns les autres par le concours des acclamations et des applaudissements, et l'air même qu'on y respire est plus malin².

Je n'ai pas besoin, après cela, de réfuter les conséquences qu'on tire, en faveur du peuple³, des défenses particulières qu'on fait aux clercs, de certaines choses. C'est une illusion semblable à celle de certains docteurs qui rapportent les canons par où l'usure⁴ est défendue aux ecclésiastiques.

1. *Enchanté*, non seulement satisfait, mais soumis à une incantation, à un pouvoir magique. « Enchantés par leur passion, ils ne voient point la colère qui les menace ». (*Œuvres oratoires*, t. V, p. 216).

2. *Malin*, malfaisant. « Un naturel cruel et malin ». (*Œuvres oratoires*, t. I, p. 134). « Tout ce qu'il y a de plus furieux, de plus injuste et de plus malin dans le cœur de l'homme ». (*Ibid.*, t. V, p. 196).

3. *Le peuple*, les simples fidèles, les laïques par opposition au clergé.

4. *L'usure*, chez les théologiens, désignait tout intérêt tiré d'un prêt, même au taux légal. Cf. Pascal, *Provinciale* VIII.

tiques, comme s'ils portaient une permission au reste des chrétiens de l'exercer. Pour réfuter cette erreur, il n'y a qu'à considérer où portent les preuves dont on s'appuie dans les défenses particulières que l'on fait aux clercs. On trouvera, par exemple dans les canons de Nicée¹, dans la décrétale de saint Léon², dans les autres décrets de l'Église, que les passages de l'Écriture sur laquelle on fonde la prohibition de l'usure pour les ecclésiastiques, regardent également tous les chrétiens. Il faudra donc conclure dès là³, que l'on a voulu faire une obligation spéciale aux clercs de ce qui était d'ailleurs établi par les règles communes de l'Évangile ; vous ne vous tromperez pas en tirant dans le même cas une conséquence semblable des canons où les spectacles sont défendus à tout l'ordre ecclésiastique, et le canon du concile de Tours, que nous avons rapporté, vous en sera un grand exemple.

XIV

RÉPONSE A L'OBJECTION QU'IL FAUT TROUVER DU
RELACHEMENT A L'ESPRIT HUMAIN ; QUE CELUI QU'ON
LUI VEUT DONNER PAR LA REPRÉSENTATION DES
PASSIONS EST RÉPROUVÉ MÊME PAR LES PHILOSOPHES :
BEAUX PRINCIPES DE PLATON.

On dit qu'il faut bien trouver un relâchement à l'esprit humain, et peut-être un amusement aux

1. Can. xvii.

2. Epist. III, *univ. Ep. per Camp.*, cap. iii.

3. Dès là, dès lors, en conséquence. « Jésus a rompu ce damnable contrat : ...dès là nos espérances se sont relevées. » (*Œuvres oratoires*, t. 1, p. 443).

cours et au peuple. Saint Chrysostome répond que, sans courir au théâtre, nous trouverons la nature si riche en spectacles divertissants, et que d'ailleurs la religion et même notre domestique¹ sont capables de nous fournir tant d'occupations où l'esprit se peut relâcher, qu'il ne faut pas se tourmenter pour en chercher davantage²; enfin que le chrétien n'a pas tant besoin de plaisir, qu'il lui en faille procurer de si fréquents et avec un si grand appareil³. Mais, si notre goût corrompu ne peut plus s'accommoder des choses simples, et qu'il faille réveiller les hommes gâtés, par quelques objets d'un mouvement plus extraordinaire; en laissant à d'autres la discussion du particulier, qui n'est point de ce sujet, je ne craindrai point de prononcer qu'en tout cas, il faudrait trouver des relâchements plus modestes, des divertissements moins emportés. Pour ceux-ci, sans parler des Pères, il ne faut, pour les bien connaître, consulter que les philosophes. *Nous ne recevons*, dit Platon⁴, *ni la tragédie ni la comédie dans notre ville*⁵. L'art

1. *Domestique*, maison, intérieur, famille. « Retourné dans son domestique, parmi ses enfants, il nous paraît un autre homme (*Œuvres oratoires*, t. III, p. 592). « Je perdrais plus de la moitié de mon esprit, si j'étais à l'étroit dans mon domestique » (*Correspondance*, t. I, p. 255).

2. Voir la même idée développée par J.-J. Rousseau, *Lettre à d'Alembert*, éd. Brunel, p. 24.

3. Chrysost., *Homil.*, xxxviii (al. xxxvii) *in Matth.*, n. 7.

4. Platon, dans sa jeunesse, avait travaillé pour le théâtre. Il avait même présenté au concours une tétralogie; mais, sur le conseil de Socrate, il la brûla. (Diogène Laërce, *Vies des plus illustres philosophes*, Platon, au début; cf. *Elfen*, *Hist. var.*, II, 30).

5. Les éditions, depuis la première, renvoyaient à la *République*, II, III. M. Gazier a été le premier à signaler cette

même qui formait un comédien à faire tant de différents personnages lui paraissait introduire dans la vie humaine un caractère de légèreté indigne d'un homme, et directement opposé à la simplicité des mœurs. Quand il venait à considérer que ces personnages qu'on représentait sur les théâtres, étaient la plupart ou bas ou même vicieux, il y trouvait encore plus de mal et plus de péril pour les comédiens, et il craignait que *l'imitation ne les amenât insensiblement à la chose même*¹. C'était saper le théâtre par le fondement, et lui ôter jusqu'aux acteurs, loin de lui laisser des spectateurs oisifs. La raison de ce philosophe était qu'en contrefaisant ou en imitant quelque chose, on en prenait l'esprit et le naturel : on devenait esclave avec un esclave, vicieux avec un homme vicieux ; et surtout, en représentant les passions, il fallait former au dedans celles dont on voulait porter au dehors l'expression et le caractère². Le spectateur entraînait aussi dans le même esprit : il louait et admirait un comédien qui lui causait ces émotions, ce qui, continue-t-il, n'est autre chose que *d'arroser de mauvaises herbes qu'il fallait laisser*

erreur. Ajoutons que la pensée de Platon, même dans la *République*, ne s'exprime pas sous cette forme catégorique. Bossuet résume ici en un mot la conclusion à laquelle aboutit le raisonnement de son auteur (au livre X, qui répond à la question soulevée au livre III (édit. Didot, t. II, p. 46, (394, 395).

1. Nous avouons n'avoir pu retrouver cette idée dans la *République*, où Platon blâme la poésie d'imitation, pour un tout autre motif, c'est-à-dire parce qu'il la juge contraire à la vérité.

2. Rousseau a parlé à peu près de même que Bossuet. (Édit. Brunel, p. 121 à 123) ; mais il a reconnu plus tard qu'il y avait quelque exagération dans son langage.

*entièrement dessécher*¹. Ainsi tout l'appareil du théâtre ne tend qu'à faire des hommes passionnés, et à fortifier *cette partie brute*² et *déraisonnable*, qui est la source de toutes nos faiblesses. Il concluait donc à rejeter tout ce genre de *poésie voluptueuse*, qui, disait-il, *est capable seule de corrompre les plus gens de bien*³.

XV

LA TRAGÉDIE ANCIENNE, QUOIQUE PLUS GRAVE QUE LA NÔTRE, CONDAMNÉE PAR LES PRINCIPES DE CE PHILOSOPHE.

Par ce moyen, il poussait la démonstration jusqu'au premier principe, et ôtait à la comédie tout ce qui en fait le plaisir, c'est-à-dire le jeu des passions. On rejette en partie sur les libertés et les indécences de l'ancien théâtre les invectives des Pères contre les représentations et les jeux scéniques⁴. On se trompe si on veut parler de la tragédie, car ce qui nous reste des anciens païens en ce genre-là (j'en rougis pour les chrétiens) est si fort au-dessus de nous en gravité et en sagesse,

1. Τρέφει γὰρ ταῦτα ἄρδουσα, δέον αὐχμεῖν (Rép. X ; Didot, p. 185 (606)).

2. *Brute*, brutale, animale. « Un aveuglement brute et indocile ». (*Œuvres oratoires*, t. III, p. 327 ; t. V, p. 67. Cf. Montaigne, *Essais*, l. II, 178).

3. *Gens de bien*, locution traitée comme un adjectif : voir plus haut, p. 188.

4. Outre son obscénité, les Pères reprochaient au théâtre de leur temps son caractère idolâtrique. Or ce grief portait même sur la tragédie, qui avait eu son origine dans le culte de Bacchus.

que notre théâtre n'en a pu souffrir la simplicité. J'apprends même que les Anglais se sont élevés contre quelques-uns de nos poètes, qui, à propos et hors de propos, ont voulu faire les héros galants, et leur font pousser à toute outrance¹ les sentiments tendres². Les anciens du moins étaient bien éloignés de cette erreur, et ils renvoyaient à la comédie une passion qui ne pouvait soutenir la sublimité et la grandeur du tragique ; et toutefois ce tragique si sérieux parmi eux, était rejeté par leurs philosophes³. Platon ne pouvait souffrir les lamentations des théâtres qui *excitaient*, dit-il⁴, *et flattaient en nous cette partie faible et plaintive, qui s'épanche en gémissements et en pleurs*. Et la raison qu'il en rend, c'est qu'il n'y a rien sur la terre ni dans les choses humaines, dont la perte mérite d'être déplorée avec tant de larmes⁵. Il ne trouve pas moins mauvais qu'on flatte cette autre partie plus emportée de notre âme où règnent l'indignation et la colère, car on la fait trop émue pour de légers sujets. La tragédie a donc tort, et donne au genre humain de mauvais exemples lorsqu'elle introduit les hommes et même les héros ou affligés ou en colère, pour des biens ou des maux

1. A *toute outrance*. Aujourd'hui, plutôt à *outrance*. Com battre à toute outrance (*Œuvres oratoires*, t. IV, p. 98).

2. En revanche, le théâtre anglais, à cette époque, était d'une rare indécence. Cf. p. 41.

3. Voir à la fin du volume, p. 294.

4. Voir p. 295.

5. Le commentaire donné ici par Bossuet n'est pas absolument conforme à l'idée de Platon. Bossuet était si sensible qu'il faillit s'évanouir à la vue de la duchesse d'Orléans agonisante. Il est donc étonnant qu'il n'ait pas été choqué de l'indifférence prêchée par Platon. Celui-ci réprouve toutes les manifestations de la sensibilité ; nous demandons qu'on fasse au moins grâce à la pitié.

aussi vains que sont ceux de cette vie, n'y ayant rien ¹, poursuit-il, qui doive véritablement toucher les âmes dont la nature est immortelle, que ce qui les regarde dans tous leurs états, c'est-à-dire dans tous les siècles qu'elles ont à parcourir ². Voilà ce que dit celui qui n'avait pas ouï les saintes promesses de la vie future, et ne connaissait les biens éternels que par des soupçons ou par des idées confuses ; et néanmoins il ne souffre pas que la tragédie fasse paraître les hommes *ou heureux ou malheureux* par des biens ou des maux sensibles : « *Tout cela, dit-il, n'est que corruption* » et, les chrétiens ne comprendront pas combien ces émotions sont contraires à la vertu !

XVI

LES PIÈCES COMIQUES ET RISIBLES REJETÉES PAR LES PRINCIPES DU MÊME PLATON.

La comédie n'est pas mieux traitée par Platon que la tragédie. Si ce philosophe trouve si faible cet esprit de lamentation et de plainte que la tragédie vient émouvoir, il n'approuve pas davantage *cette pente aveugle et impétueuse à se laisser emporter par l'envie de rire*, que la comédie remue ³. Ainsi la comédie et la tragédie, le plaisant de l'un[e] et le sérieux de l'autre, sont également proscrits de sa république, comme capables *d'entretenir et*

1. *N'y ayant rien*. Sur le participe ainsi employé absolument, voir les *Œuvres oratoires*, t. VII, p. 136.

2. Voir à la fin du volume, p. 296.

3. Voir p. 296.

d'augmenter ce qu'il y a en nous de déraisonnable. D'ailleurs les pièces comiques étant occupées des folies et des passions de la jeunesse, il y avait une raison particulière de les rejeter : *de peur*, disait-il, *qu'on ne tombât dans l'amour vulgaire* ; c'est-à-dire, comme il l'expliquait, dans celui des corps ¹, qu'il oppose perpétuellement à l'amour de la vérité et de la vertu. Enfin aucune représentation ne plaisait à ce philosophe, parce qu'il n'y en avait point *qui n'excitât ou la colère, ou l'amour, ou quelque autre passion*.

XVII

QUE LES FEMMES NE MONTAIENT PAS SUR L'ANCIEN THÉÂTRE.

Au reste, les pièces dramatiques des anciens, qu'on veut faire plus licencieuses que les nôtres, et qui l'étaient en effet jusqu'aux derniers excès dans le comique, étaient exemptes du moins de cette indécence qu'on voit parmi nous, d'introduire des femmes sur le théâtre ². Les païens mêmes

1. Platon ne parle avec dédain que de l'amour des femmes, parce que leur âme lui paraît d'un rang inférieur ; mais il est loin de proscrire tout amour de la beauté physique ou corporelle, surtout de celle des beaux jeunes hommes, affection, selon lui, chaste, philosophique, qui tient à la fois de l'amitié pure et de l'amour sensuel. (Chalignet, *Philosophie de Platon*, Paris, 1862, in-8, p. 334 et 335 ; Ch. Bénard, *Philosophie de Platon*, Paris, 1892, in-8, p. 452 et 453). A y regarder de plus près, Bossuet aurait sans doute trouvé que cette *φιλία* platonicienne n'était pas exempte de tout danger.

2. Ceci est inexact, du moins pour les années qui s'écoulèrent depuis les derniers temps de la république romaine. Donat, dans son commentaire sur *l'Andrienne*, nous apprend

croyaient qu'un sexe consacré à la pudeur ne devait pas ainsi se livrer au public, et que c'était là une espèce de prostitution. Ce fut aussi à Platon une des raisons de condamner le théâtre en général¹; parce que, la coutume régulièrement ne permettant pas d'y produire les femmes², leurs personnages étaient représentés par des hommes, qui devaient, par conséquent, non seulement prendre l'habit et la figure, mais encore exprimer les cris, les emportements et les faiblesses de ce sexe : ce que ce philosophe trouvait si indigne, qu'il ne lui eût fallu que cette raison pour condamner la comédie.

XVIII

SENTIMENT D'ARISTOTE

Quoique Aristote, son disciple, aimât à le contredire, et qu'une philosophie plus accommodante lui ait fait attribuer à la tragédie une manière, qu'il n'explique pas³, de purifier les passions en

que le rôle de Mysis était tenu par des femmes; Cicéron (*ad. Attic.*, IV, 15) parle de l'actrice Arbuscula; Horace (*Sat.*, I, II, 15) mentionne une certaine Origo (Cf. Eriau, *op. cit.*).

1. Ici, Bossuet renvoie à *Rép.*, livre III. On a vu plus haut (p. 211 et 212) si Platon est aussi rigoureux.

2. S'ils eussent été logiques, les « païens » qui, pour cette raison, interdisaient aux femmes l'accès de la scène, auraient dû les exclure du milieu des spectateurs. Or, même au temps d'Aristophane et de Platon, elles assistaient aux représentations des tragédies et même des comédies (Oct. Navarre, *Utrum mulieres athenienses, scænicos ludos spectaverint, necne*, Toulouse, 1900, in-8, p. 82 à 85).

3. Voir à la fin du volume, p. 297.

les excitant (du moins la pitié et la crainte), il ne laisse pas de trouver dans le théâtre quelque chose de si dangereux, qu'il n'y admet point la jeunesse pour y voir ni les comédies ni même les tragédies ¹, quoiqu'elles fussent aussi sérieuses qu'on le vient de voir ; parce qu'il faut craindre, dit-il, les premières impressions d'un âge tendre que les sujets tragiques auraient trop ému. Ce n'est pas qu'on y jouât alors, comme parmi nous, les passions des jeunes gens : nous avons vu à quel rang on les reléguait ; mais c'est, en général, que des pièces d'un si grand mouvement remuaient trop les passions, et qu'elles représentaient des meurtres, des vengeances, des trahisons et d'autres grands crimes dont ce philosophe ne voulait pas que la jeunesse entendît seulement parler, bien loin de les voir si vivement représentés et comme réalisés sur le théâtre.

Je ne sais pourquoi il ne voulait pas étendre plus loin cette précaution. La jeunesse et même l'enfance durent longtemps parmi les hommes, ou plutôt on ne s'en défait jamais entièrement. Quel fruit, après tout, peut-on se promettre de la pitié ou de la crainte qu'on inspire pour les malheurs des héros, si ce n'est de rendre à la fin le cœur humain plus sensible aux objets de ces passions ? Mais laissons, si l'on veut, à Aristote, cette manière mystérieuse de les purifier, dont ni lui ni ses interprètes n'ont su encore donner de bonnes raisons : il nous apprendra du moins qu'il est dangereux d'exciter les passions qui plaisent, auxquelles on peut étendre ce principe du même phi-

1. Voir à la fin du volume, p. 297.

losophe, que *l'action suit de près le discours, et qu'on se laisse aisément gagner aux choses dont on aime l'expression*¹ : maxime importante dans la vie, et qui donne l'exclusion aux sentiments agréables qui font maintenant le fond et le sujet favori de nos pièces de théâtre.

XIX

AUTRE PRINCIPE DE PLATON SUR CETTE MATIÈRE.

Par un principe encore plus universel, Platon trouvait tous les arts qui n'ont pour objet que le plaisir, dangereux à la vie humaine ; parce qu'ils vont le recueillant indifféremment des sources bonnes et mauvaises², aux dépens de tout et même de la vertu, si le plaisir le demande³. C'est encore un nouveau motif à ce philosophe pour bannir de sa république les poètes comiques, tragiques, épiques, sans épargner ce divin Homère, comme ils l'appelaient, dont les sentences paraissaient alors inspirées⁴ ; cependant Platon les chassait tous⁵, à

1. *Polit.*, livre VIII, chap. iv.

2. *Sources bonnes et mauvaises*. On dirait aujourd'hui : bonnes ou mauvaises.

3. *De Rep.*, lib. II, III, X.

4. *Inspirées* par la Divinité, comme les chrétiens croient la Bible inspirée par l'Esprit saint.

5. « Et si jamais un homme habile à se métamorphoser lui-même pour imiter toutes choses, venait dans notre république et voulait nous faire entendre ses poèmes, nous rendrions hommage à son génie sacré, admirable, enchanteur ; mais notre ville, lui dirions-nous, ne produit pas de si grands hommes, et nos lois les en excluent : partez, d'autres peuples vous attendent. Alors nous répandrions des parfums sur sa tête, et il s'en irait avec sa couronne. *Mais nous*

cause que, ne songeant qu'à plaire, ils étalent également les bonnes et les mauvaises maximes, et que, sans se soucier de la vérité, qui est simple et une, ils ne travaillent qu'à flatter le goût et la passion, dont la nature est compliquée et variable. C'est pourquoi *il y a*, dit-il¹, *une ancienne antipathie entre les philosophes et les poètes*, les premiers n'étant occupés que de la raison, pendant que les autres ne le sont que du plaisir. Il introduit donc les Lois, qui, à la vérité, renvoient ces derniers avec un honneur apparent, et je ne sais quelle couronne sur la tête, mais cependant avec une inflexible rigueur, en leur disant : Nous ne pouvons endurer ce que vous criez sur vos théâtres, ni dans nos villes écouter personne qui parle plus haut que nous. Que si telle est la sévérité des lois politiques, les lois chrétiennes souffriront-elles qu'on parle plus haut que l'Évangile ? qu'on applaudisse de toute sa force, et qu'on attire l'applaudissement de tout le public à l'ambition, à la gloire, à la vengeance, au point d'honneur, que Jésus-Christ a proscrit² avec le monde ? ou qu'on intéresse les hommes dans³ des passions qu'il veut éteindre ?

garderions le poète austère et grave qui, plus utile pour les mœurs, n'imiterait que le langage de la vertu, et, dans les exemples qu'il offrirait aux jeunes guerriers, ne contredirait pas nos institutions et nos lois. » (Rép., l. III, trad. J. Vict. Le Clerc, *op. cit.*, p. 355. Cf. Didot, t. II, p. 48 et 49 (397, 398).

1. *De Rep.*, l. X, fin. Référence donnée par l'auteur. Cf. la trad. V. Cousin, t. X, p. 263, et Didot, t. II, p. 185 (607). Là, rien qui ressemble au commentaire de Bossuet.

2. *A proscrit*. Sur l'accord du participe passé dans Bossuet, voir *Œuvres oratoires*, t. VII, p. 139 et suiv.

3. *Intéresser dans*, faire prendre un intérêt personnel à, un plaisir dans. (Cf. plus haut, p. 177).

Saint Jean crie à tous les fidèles et à tous les âges ¹ : *Je vous écris, pères, et à vous, vieillards ; je vous écris, jeunes gens ; je vous écris, enfants ; chrétiens, tant que vous êtes, n'aimez point le monde ; car tout y est ou concupiscence de la chair, ou concupiscence des yeux, ou orgueil de la vie.* Dans ces paroles, et le monde, et le théâtre, qui en est l'image, sont également réprouvés : c'est le monde avec tous ses charmes et toutes ses pompes, qu'on représente dans les comédies. Ainsi, comme dans le monde, tout y est sensualité, curiosité, ostentation, orgueil ; et on y fait aimer toutes ces choses, puisqu'on ne songe qu'à y faire trouver du plaisir.

XX

SILENCE DE L'ÉCRITURE SUR LES SPECTACLES : IL N'Y EN AVAIT POINT PARMI LES JUIFS ; COMMENT ILS SONT CONDAMNÉS DANS LES SAINTES ÉCRITURES ; PASSAGES DE SAINT JEAN ET DE SAINT PAUL.

On demande, et cette remarque a trouvé place dans la Dissertation (P. 3) : si la comédie est si dangereuse, pourquoi Jésus-Christ et les apôtres n'ont rien dit d'un si grand péril et d'un si grand mal ? Ceux qui voudraient tirer avantage de ce silence, n'auraient encore qu'à autoriser les gladiateurs et toutes les autres horreurs des anciens spectacles, dont l'Écriture ne parle non plus que des comédies. Les saints Pères, qui ont essuyé de pareilles difficultés

1. I Joan., II, 13-16.

de la bouche des défenseurs des spectacles, nous ont ouvert le chemin pour leur répondre que les délectables représentations qui intéressent les hommes dans des inclinations vicieuses, sont prosrites avec elles dans l'Écriture. Les immodesties des tableaux sont condamnées par tous les passages où sont rejetées en général les choses déshonnêtes ; il en est de même des représentations du théâtre. Saint Jean n'a rien oublié, lorsqu'il a dit ¹ : *N'aimez point le monde, ni ce qui est dans le monde : celui qui aime le monde, l'amour du Père n'est point en lui ; car tout ce qui est dans le monde, est concupiscence de la chair, ou concupiscence des yeux, ou orgueil de la vie ; laquelle concupiscence n'est point de Dieu, mais du monde.* Si la concupiscence n'est pas de Dieu, la délectable représentation qui en étale tous les attrait n'est non plus de lui, mais du monde, et les chrétiens n'y ont point de part.

Saint Paul aussi a tout compris dans ces paroles : *Au reste, mes frères, tout ce qui est véritable, tout ce qui est juste, tout ce qui est saint, (selon le grec ², tout ce qui est chaste, tout ce qui est pur), tout ce qui est aimable, tout ce qui est édifiant ; s'il y a quelque vertu parmi les hommes, et quelque chose digne de louange dans la discipline, c'est ce que vous devez penser ³ ; tout ce qui vous empêche d'y penser, et qui vous inspire des pensées contraires, ne doit point vous plaire, et doit vous être suspect. Dans ce bel amas de pensées que saint Paul propose à un chrétien, qu'on trouve la place de la comédie de nos jours, quelque vantée qu'elle soit par les gens du monde !*

1. I Joan., II, 15.

2. Bossuet trouve que *sancta*, de la Vulgate, ne rend pas exactement ἀγνά, qui signifie plus précisément *chaste, pur*.

3. Philipp., IV, 8.

Au reste, ce grand silence de Jésus-Christ sur les comédies, me fait souvenir qu'il n'avait pas besoin d'en parler à la maison d'Israël, pour laquelle il était venu, où ces plaisirs, de tout temps, n'avaient point de lieu. Les Juifs n'avaient de spectacles¹ pour se réjouir que leurs fêtes, leurs sacrifices, leurs saintes cérémonies ; gens simples et naturels par leur institution primitive, ils n'avaient jamais connu ces inventions de la Grèce ; et après ces louanges de Balaam, *il n'y a point d'idole dans Jacob, il n'y a point d'augure, il n'y a point de divination*², on pouvait encore ajouter : il n'y a point de théâtres, il n'y a point de ces dangereuses représentations ; ce peuple innocent et simple trouve un assez agréable divertissement dans sa famille, parmi ses enfants : c'est où il se vient délasser à l'exemple de ses patriarches, après avoir cultivé ses terres ou ramené ses troupeaux, et après les autres soins domestiques qui ont succédé à ces travaux ; et il n'a pas besoin de tant de dépenses ni de si grands efforts pour se relâcher.

C'était peut-être une des raisons du silence des apôtres, qui, accoutumés à la simplicité de leurs pères et de leur pays, n'étaient point sollicités à reprendre en termes exprès, dans leurs écrits, des pratiques qu'ils ne connaissaient pas dans leur nation : il leur suffisait d'établir les principes qui en donnaient du dégoût ; les chrétiens savaient assez que leur religion était fondée sur la judaïque, et qu'on ne souffrait point dans l'Eglise les plaisirs qui étaient bannis de la

1. La première édition : Les Juifs n'avaient des spectacles. Leçon corrigée depuis, conformément à une indication de Leduc.

2. Num., xxiii, 21, 23.

Synagogue. Quoi qu'il en soit, c'est un grand exemple pour les chrétiens, que celui qu'on voit dans les Juifs ; et c'est une honte au peuple spirituel, de flatter les sens par des joies que le peuple charnel ne connaissait pas.

XXI

RÉFLEXION SUR LE CANTIQUE DES CANTIQUES ET SUR
LE CHANT DE L'ÉGLISE.

Il n'y avait parmi les Juifs qu'un seul poème dramatique¹, et c'est le Cantique des cantiques². Ce cantique ne respire qu'un amour céleste, et cependant, parce qu'il y est représenté sous la figure d'un amour humain, on défendait la lecture de ce divin poème à la jeunesse ; aujourd'hui, on ne craint point de l'inviter à voir soupirer des amants pour le plaisir seulement de les voir s'aimer, et pour goûter les douceurs d'une folle passion. Saint Augustin met en doute s'il faut laisser dans les églises un chant harmonieux, ou s'il vaut mieux s'attacher à la sévère discipline de saint Athanase et de l'Eglise d'Alexandrie, dont la gravité souffrait à peine dans le chant ou

1. *Dramatique*, Entendez : dialogué, sans avoir été pour cela destiné au théâtre.

2. L'abbé d'Aubignac, pourtant très versé dans la connaissance de l'antiquité, a cru que les Hébreux avaient connu le poème dramatique ; et il en donnait pour preuve « le fragment de la tragédie d'Ezéchiél intitulée *la Sortie d'Egypte* ». (*Dissertation sur la condamnation des théâtres*, Paris, 1666, in-8, p. 224). Mais il prenait pour le prophète Ezéchiél, un auteur grec du II^e siècle, qui empruntait à l'histoire des Juifs le sujet de ses pièces. et dont Clément d'Alexandrie et Eusèbe nous ont conservé des fragments.

plutôt dans la récitation des Psaumes, de faibles inflexions ¹, tant on craignait, dans l'Église, de laisser affaiblir la vigueur de l'âme par la douceur du chant. Je ne rapporte pas cet exemple pour blâmer le parti qu'on a pris depuis, quoique bien tard, d'introduire les grandes musiques dans les églises pour ranimer les fidèles tombés en langueur, ou relever à leurs yeux la magnificence du culte de Dieu, quand leur froideur en eu besoin de ce secours. Je ne veux donc point condamner cette pratique nouvelle par la simplicité de l'ancien chant, ni même par la gravité de celui qui fait encore le fond du service divin : je me plains qu'on ait si fort oublié ces saintes délicatesses des Pères, et que l'on pousse si loin les délices de la musique, que, loin de les craindre dans les cantiques de Sion, on cherche à se délecter de celles dont Baby-

1. Le passage de saint Augustin, résumé ici par Bossuet, vaut la peine d'être rapporté intégralement : Aliquando hanc ipsam fallaciam immoderatus cavens erro nimia severitate, sed valde interdum, ut melos omne cantilenarum suavium quibus Davidicum Psalterium frequentatur, ab auribus meis removeri velim, atque ipsius Ecclesiae; tutiusque mihi videtur quod de Alexandrino episcopo Athanasio sæpe mihi dictum commemini, qui tam modico flexu vocis faciebat sonare lectorem psalmi, ut pronuntianti vicini esset quam canenti. Verumtamen cum reminiscor lacrymas meas quas fudi ad cantus Ecclesiae tuæ in primordiis recuperatae fidei meæ, et nunc ipso commoveor, non cantu, sed rebus quæ cantantur, cum liquida voce et convenientissima modulatione cantantur, magnam instituti hujus utilitatem rursus agnosco. Ita fluctuo inter periculum voluptatis et experimentum salubritatis, magisque adducor, non quidem irretractabilem sententiam proferens, cantandi consuetudinem adprobare in Ecclesia, ut per oblectamenta aurium infirmior animus in adfectum pietatis adsurgat. Tamen cum mihi accidit ut me amplius cantus quam res quæ canitur moveat, pœnaliter me peccare confiteor, et tunc mallet non audire cantantem. (*Confession.*, lib. X, cap. xxxiii, n. 3 et 4).

lone anime les siens ¹. Le même saint Augustin reprenait des gens qui étalaient beaucoup d'esprit à tourner agréablement des inutilités dans leurs écrits : *Eh !* leur disait-il ², je vous prie « qu'on ne rende point agréable ce qui est inutile : *Ne faciant delectabilia quæ sunt inutilia* ». Maintenant on voudrait permettre de rendre agréable ce qui est nuisible ; et un si mauvais dessein dans la Dissertation n'a pas laissé de lui concilier quelque faveur dans le monde.

XXII

ON VIENT A SAINT THOMAS : EXPOSITION DE LA DOCTRINE DE CE SAINT.

Il est temps de la dépouiller de l'autorité qu'elle a prétendu se donner par le grand nom de saint Thomas et des autres saints ³. Pour saint Thomas, on oppose deux articles de la question de *la modestie extérieure* ⁴, et on dit (P. 4 et suiv.) qu'il n'y a rien de si exprès que ce qu'il enseigne en faveur de la comédie. Mais d'abord il est bien certain que ce n'est pas ce qu'il a dessein de traiter. La question qu'il propose dans l'article second est à savoir s'il y a des choses *plaisantes, joyeuses, ludicra, jocosæ*, qu'on puisse admettre dans la vie

1. Le maître de chapelle de la cathédrale de Meaux était alors Pierre Thabard, qui fut pour successeur Sébastien de Brossard, artiste réputé en son temps et auteur du premier dictionnaire de musique publié en France. Bossuet accepta la dédicace de cet ouvrage en 1703. (*Correspondance*, t. XIV, p. 103 et 481).

2. *De anima et ejus origin.*, l. I, n. 3.

3. Voir plus loin, p. 252 et suiv., les notes accompagnant le chapitre XXXI.

4. 2^a 2^{ae}, q. 168, art. 2 et 3.

humaine, *tant en actions qu'en paroles, dictis seu factis* : en d'autres termes, s'il y a des jeux, des divertissements, des récréations innocentes ; et il assure qu'il y en a, et même quelque vertu à bien user de ces jeux, ce qui n'est point révoqué en doute. Et dans cet article, il n'y a pas un seul mot de la comédie ; mais il y parle en général des jeux nécessaires à la récréation de l'esprit, qu'il rapporte à une vertu qu'Aristote a nommée *eutrapelia* ¹. par un terme qu'il nous faudra bientôt expliquer.

Au troisième article, la question qu'il examine est à savoir s'il peut y avoir de l'excès dans les divertissements et dans les jeux ; et il démontre qu'il peut y en avoir, sans dire encore un seul mot de la comédie au corps de l'article, en sorte qu'il n'y a là aucun embarras.

Ce qui fait la difficulté, c'est que saint Thomas, dans ce même article, se fait une objection, qui est la troisième en ordre, où, pour montrer qu'il ne peut y avoir d'excès dans les jeux, il propose l'art *des baladins*, *histrionum*, *histrions*, comme le traduisent quelques-uns de nos auteurs, qui ne trouvent point dans notre langue de terme assez propre pour exprimer ce mot latin ; n'étant pas même certain qu'il faille entendre par là les comédiens ². Quoi qu'il en

1. *Moral.*, lib. IV, cap. XIV.

2. Il semble bien que le mot *histrion* est un terme général, qui convient à toute personne prenant une part active à un spectacle quelconque. Saint Augustin s'en est servi pour désigner les mimes (*De Doctrina christiana*, l. II, cap. III) ; Cassiodore l'applique à un cocher de cirque dont il fait l'éloge (*Vartiarum*, l. III, cap. LI, dans Migne, t. LXIX, col. 204). Après avoir dit que, de son temps, les histrions sont nécessaires pour charmer les oisifs, Jean de Salisbury ajoute : « Hinc mimi, salii vel sallares, balatrones æmiliani, gladiatores, palæstritæ, gignadii, præstigiatores, malefici

soit, saint Thomas s'objecte à lui-même que, dans cet art, quel qu'il soit et de quelque façon qu'on le tourne, on est dans l'excès du jeu, c'est-à-dire du divertissement, puisqu'on y passe la vie, et néanmoins la profession n'en est pas blâmable. A quoi il répond, qu'en effet elle n'est pas blâmable pourvu qu'elle garde les règles qu'il lui prescrit, *qui sont de ne rien dire et ne rien faire d'illicite, ni rien qui ne convienne aux affaires et au temps* : et voilà tout ce que l'on tire de ce saint docteur en faveur de la comédie.

XXIII

PREMIÈRE ET SECONDE RÉFLEXION SUR LA DOCTRINE
DE SAINT THOMAS.

Mais, afin que la conclusion soit légitime, il faudrait en premier lieu qu'il fût bien certain que, sous le nom d'*histrions*, saint Thomas eût entendu les comédiens ; et cela, loin d'être certain, est très faux, puisque, sous ce mot d'*histrions*, il comprend mani-

quoque multi et tota jocularum scena procedit ». (*Polycraticus*, l. I, cap. viii). Artesano, franciscain qui vécut peu de temps après saint Thomas, s'exprime ainsi : « *Histrionicus dicitur qui per aliquod instrumentum, vel corporis gestificationem homines intendit provocare ad vanos risus, vel ad ineptam lætitiā.* » (*Summa de Casibus conscientie*, Lyon, 1519, l. V, art. vi, f° 28 v°). A la fin du xv^e siècle, Olivier Maillard s'élève souvent contre les histrions ; toutefois, il voit en eux, non pas des acteurs ou des comédiens, mais plutôt des bouffons ou des fous, qu'entretiennent les riches bénéficiers et les grands seigneurs (*Sermones de Adventu, quadragesimales, dominicales*, Lyon, 1503, in-8, *passim* ; cf. H. Estienne, *Apologie pour Hérodoté*, édit. Reitelhuber, t. I, p. 112 et 113.) — Nous aurons plus loin p. 235) l'occasion de signaler une autre catégorie d'histrions, qui n'a rien à voir avec le théâtre.

festement un certain *joueur, jocularor*, qui fut montré en esprit à saint Paphnuce, comme un homme qui l'égalait en vertu. Or, constamment¹, ce n'était pas un comédien, mais un simple *joueur de flûte, qui gagnait sa vie à cet exercice dans un village*, in vico, comme il paraît par l'endroit de la vie de ce saint solitaire qui est cité par saint Thomas². Il n'y a donc rien, dans ce passage, qui favorise les comédiens ; au contraire, on peut remarquer que Dieu voulant faire voir à un grand saint que, dans les occupations les plus vulgaires, il s'élevait des âmes cachées, d'un rare mérite, il ne choisit pas des comédiens, dont le nombre était alors si grand dans l'empire, mais un homme qui gagnait sa vie à jouer d'un instrument innocent, qui encore se trouva si humble, qu'il se croyait le dernier de tous les pécheurs, à cause, dit-il, que de la vie des voleurs il avait passé à cet état honteux, *foedum artificium*, comme il l'appelait, non qu'il y eût rien de vicieux, mais parce que la flûte était, parmi les anciens, un des instruments les plus méprisés ; à quoi il faut ajouter, qu'il quitta ce vil exercice

1. *Constamment*, de l'aveu de tous, incontestablement.

2. Sur cet incident de la vie de saint Paphnuce, voir, en particulier, l'abbé d'Aubignac (*Dissertation sur la condamnation des théâtres*, p. 249 et 250) et Jos. de Voisin, (*Défense du traité de Monseigneur le prince de Conti*, p. 363 et suiv.). « Je veux bien, dit d'Aubignac, qu'en cet endroit, saint Thomas parle des histrions au sens des derniers siècles, et qu'il comprenne sous ce nom les acteurs des poèmes dramatiques. Car, si l'on n'entendait par ce terme que les mimes et les bateleurs, son autorité serait encore plus avantageuse aux autres, que l'on ne pourrait pas condamner contre la résolution de ce grand théologien, qui serait favorable à ceux-là même que les Grecs méprisaient, que les Romains tenaient infâmes, et que jamais on ne leur doit comparer. » — Le passage de Rufin cité par Bossuet se peut lire dans Migne, t. XXI, col. 435 et suiv., *Historia monachorum, seu de Vitis Patrum*, cap. xvi.

aussitôt qu'il eut reçu les instructions de saint Paphnuce ; et c'est à quoi se réduit cette preuve si décisive, qu'on prétend tirer de saint Thomas à l'avantage de la comédie.

Secondement, lorsqu'il parle dans cet endroit du plaisir que ces *histrions* donnaient au peuple *en paroles et en actions*, il ne sort point de l'idée des discours facétieux, accompagnés de gestes plaisants, ce qui est encore bien éloigné de la comédie. On n'en voit guère, en effet, et peut-être point, dans le temps de ce saint docteur. Dans son livre sur les *Sentences*, il parle lui-même des « jeux du théâtre comme de jeux qui furent autrefois : *ludi qui in theatris agebantur* » ; et dans cet endroit, non plus que dans tous les autres où il traite des jeux de son temps, les théâtres ne sont pas seulement nommés. Je ne les ai non plus trouvés dans saint Bonaventure, son contemporain. Tant de décrets de l'Eglise et le cri universel des saints Pères les avait décrédités, et peut-être renversés entièrement. Ils se relevèrent quelque temps après sous une autre forme, dont il ne s'agit pas ici ; mais comme l'on ne voit pas que saint Thomas en ait fait aucune mention, l'on peut croire qu'ils n'étaient pas beaucoup en vigueur de son temps, où l'on ne voit guère que des récits ridicules d'histoires pieuses, ou en tout cas certains *jongleurs*, *joculatores*, qui divertissaient le peuple, et qu'on prétend à la fin que saint Louis abolit, par la peine qu'il y a toujours à contenir de telles gens dans les règles de l'honnêteté.

XXIV

TROISIÈME RÉFLEXION SUR LA DOCTRINE DE SAINT THOMAS ; PASSAGE DE CE SAINT DOCTEUR CONTRE LES BOUFFONNERIES.

Quoi qu'il en soit, en troisième lieu, il ne faut pas croire que saint Thomas ait été capable d'approuver les bouffonneries dans la bouche des chrétiens, puisque, parmi les conditions sous lesquelles il permet les réjouissances, il exige, entre autres choses, « que la gravité n'y soit pas entièrement relâchée, *ne gravitas animæ totaliter resolvatur*¹ ». Il faudrait donc, pour tirer de saint Thomas quelque avantage, faire voir par ce saint docteur, que cette condition convienne aux bouffonneries poussées à l'extrémité dans nos théâtres, où l'on en est comme enivré², et prouver que quelque reste de gravité s'y conserve encore parmi ces excès. Mais saint Thomas est bien éloigné d'une doctrine si absurde, puisque au contraire, dans son commentaire sur ces paroles de saint Paul : « Qu'on n'entende point parmi vous de saleté, *turpitudō* ; de paroles folles, *stultiloquium* ; de bouffonneries, *scurrilitas*³ » ;

1. Saint Thomas a écrit : Ne totaliter gravitas animæ resolvatur (2^a 2^{ae}, q. 168, art. 2, c.).

2. Il ne faut pas prendre ces paroles à la lettre. De 1674 à 1694, bien des pièces furent représentées, où il n'était pas possible d'être comme enivré de bouffonneries, et où il se conservait encore quelque reste de gravité. Parmi celles dont les titres sont venus jusqu'à nous, citons seulement l'*Iphigénie* et la *Phèdre* de Racine, *Suréna* de P. Corneille, le *Comte d'Essex* de Th. Corneille ; *Virginie*, *Arminius*, *Phocion*, *Adrien*, tragédie chrétienne de Campistron, *Germanicus*, *Marie Stuart* de Boursault, *Phèdre*, *Régulus* de Pradon, *Pénélope* de l'abbé Genest, et la *Médée* de Longepierre.

3. Ephes., v, 4.

il explique ainsi ces trois mots : « L'Apôtre, dit-il ¹, exclut trois vices, *tria vitia excludit* : la saleté, *turpitudinem*, qui se trouve *in tactibus turpibus et amplexibus et osculis libidinosi* », car c'est ainsi qu'il l'explique ; « les folles paroles, *stultiloquium*, c'est-à-dire, continue-t-il, celles qui provoquent au mal, *verba provocantia ad malum* ; et enfin les bouffonneries, *scurrilitatem*, c'est-à-dire, poursuit saint Thomas, les paroles de plaisanterie, par lesquelles on veut plaire aux autres », et contre lesquelles il allègue ces paroles de Jésus-Christ en saint Matthieu ² : « On rendra compte à Dieu de toute parole oiseuse : *id est verbum jocularium per quod volunt inde placere aliis, de omni verbo otioso, etc.* »

Il compte donc manifestement ces trois choses parmi les vices, *tria vitia*, et reconnaît un vice ou une malice particulière dans les paroles *par lesquelles on veut plaire aux autres* et les faire rire, distincte de celle des paroles qui portent au mal ; ce qui bannit manifestement la bouffonnerie, ou, pour parler plus précisément, la plaisanterie, du milieu des chrétiens, comme une action légère, indécente, en tout cas oisive ³, selon saint Thomas, et indigne de la gravité des mœurs chrétiennes.

1. *Comment. in Epist. ad Ephes.*, c. v, lect. 2.

2. *Matth.*, xii, 36.

3. *Oisive*, oiseuse, inutile. On distingue aujourd'hui entre *oisif*, que nous appliquons exclusivement aux personnes, et *oiseux*, que nous attribuons aux choses. Cependant Balzac (*Entretiens*, ix) ■ écrit : « Il a souvent ouï dire qu'il faudra rendre compte au dernier jugement de la moindre parole oisive. » Godeau (*Version expliquée du Nouveau Testament*) a traduit de même saint Matthieu, xii, 36. Le P. Bouhours (*Remarques nouvelles*, p. 226) les en a blâmés. Mais Audry de Bolsregard (*Réflexions critiques sur l'usage présent de la langue française*, Paris, 1692, in-12, p. 340) assure que, de

XXV

QUATRIÈME, CINQUIÈME ET SIXIÈME RÉFLEXION ;
PASSAGE EXPRÈS DE SAINT THOMAS, ET CONCILIA-
TION DE SES SENTIMENTS.

En quatrième lieu, quand il serait vrai, ce qui n'est pas, que saint Thomas, à l'endroit que l'on produit de sa *Somme*¹, ait voulu parler de la comédie, soit qu'elle ait été ou n'ait pas été en vogue de son temps, il est constant que le divertissement qu'il approuve doit être revêtu de trois qualités, dont « la première et la principale est qu'on ne recherche point cette délectation dans des actions ou des paroles malhonnêtes ou nuisibles ; la seconde, que la gravité n'y soit pas entièrement relâchée ; la troisième, qu'elle convienne à la personne, au temps et au lieu ». Pour donc prouver quelque chose, et pour satisfaire à la première condition, d'abord il faudrait montrer, ou qu'il ne soit² pas nuisible d'exciter les passions les plus dangereuses, ce qui est absurde ; ou qu'elles ne soient pas excitées par les délectables représentations qu'on en fait dans les comédies, ce qui répugne à l'expérience et à la fin même de ces représentations, comme on a vu ; ou enfin que saint Thomas ait été assez peu habile pour ne sentir pas qu'il n'y a rien

son temps, les auteurs les plus délicats emploient indifféremment *oisif* et *oiseux*. Dans le *Tartuffe* (I, 1), M^{me} Pernelle dit :

Ce sont propos oisifs, chansons et fariboles.

■ 1. 2^a 2^{ae}, q. 168, art. 2, c.

2. Bossuet emploie ici le subjonctif parce qu'en cette proposition, il rapporte la pensée d'autrui.

de plus contagieux pour exciter les passions, particulièrement celle de l'amour, que les discours passionnés, ce qui serait la dernière des absurdités, et la plus aisée à convaincre ¹ par les paroles de ce saint, si la chose pouvait recevoir le moindre doute. Voilà pour ce qui regarde la première condition. Nous avons parlé de la seconde, qui regarde les bouffonneries, et la troisième paraîtra quand nous traiterons des circonstances du temps par rapport aux fêtes et au carême.

Cela posé, nous ferons encore une cinquième réflexion sur ces paroles de saint Thomas dans la troisième objection de l'article troisième ². « *Si les histrions poussaient le jeu et le divertissement jusqu'à l'excès, ils seraient tous en état de péché ; tous ceux qui se serviraient de leur ministère ou leur donneraient quelque chose, seraient dans le péché.* » Saint Thomas laisse passer ces propositions qui, en effet, sont incontestables, et il n'excuse ces *histrions*, quels qu'ils soient, qu'en supposant que leur action, *de soi*, n'a rien de mauvais ni d'excessif, *secundum se*. Si donc il se trouve dans le fait, quel que soit cet exercice *en soi-même*, que, parmi nous, il est revêtu de circonstances nuisibles, il faudra demeurer d'accord, selon la règle de saint Thomas, que ceux qui y assistent, quoiqu'ils se vantent de n'en être point émus, et que peut-être ils ne le soient point sensiblement,

1. *Convaincre*, avec un complément direct de chose, prouver, établir, mettre en évidence : c'est un des sens du latin *convincere* : *avaritiam convincere*. Faut-il autre chose que la sainteté de ce fondement pour convaincre l'extravagance criminelle de ceux qui ont élevé cet édifice ? (*Œuvres oratoires*, t. III, p. 559). Son désordre, trop manifeste, ne doit pas être convaincu par un long discours (*Ibid.*, p. 512).

2. *Ibid.*

ne laissent pas de participer au mal qui s'y fait, puisque, bien certainement, ils y contribuent.

Enfin, en sixième lieu, encore que saint Thomas, spéculativement et en général, ait mis ici l'art des baladins ou des comédiens, ou en quelque sorte qu'on veuille traduire ce mot *histrion*, au rang des arts innocents, ailleurs, où il en regarde l'usage ordinaire, il le compte parmi les arts infâmes, et le gain qui en revient, parmi les gains illicites et honteux ; « tels que sont ¹, dit-il, le gain qui provient de la prostitution et du métier d'histrion, « *quædam dicuntur male acquisita, quia acquiruntur ex turpi causa, sicut de meretricio et histrionatu, et aliis hujusmodi.* » Il n'apporte ni limitation ni tempérament à ses expressions, ni à l'horreur qu'il attire à cet infâme exercice. On voit à quoi il compare ce métier qu'il excuse ailleurs. Comment concilier ces deux passages, si ce n'est en disant que, lorsqu'il l'excuse, ou si l'on veut, qu'il l'approuve,

1. 2^a 2^{ae}, q. 87, art. 2, ad 2. — L'accouplement des mots *meretricium* et *histrionatus* aurait dû paraître étonnant à Bossuet, et lui suggérer une autre explication. Au moyen âge, *histriones* se définissait aussi : *præpositi meretricum* (Du Cange : *HISTRIONES, Præpositi meretricum*, in *Glossis antiquis* iidem forte qui lenones. Cf. les textes cités plus loin, p. 237 et 271). Il n'y a donc pas lieu de chercher à concilier les deux décisions de saint Thomas : elles ne portent pas sur une seule et même catégorie d'histrions. Dans une semblable énumération, saint Antonin dit avec plus de précision que saint Thomas : *per meretricium, concubinatum, histrionatum turpem.* (*Summa*, part. II, tit. I, cap. 23, § 1. Nos citations de cet ouvrage sont prises de l'édition de Venise, 1582, 4 vol. in-4). On peut rapprocher de ces textes une invective d'Olivier Maillard qui, dans un sermon prêché en 1498, disait : « O peccatores, si peccator secretus est damnatus tam confusibiliter, quid de vobis paillardis et meretricibus, hystrionibus et concubinariis publicis ecclesiasticis erit dicendum ? » (*Opus quadragesimale*, Paris, 1512, sermo XX). Il est à noter que, nulle part, ce prédicateur ne s'élève contre les spectacles.

il le regarde selon une idée générale abstraite et métaphysique ; mais que, lorsqu'il le considère naturellement de la manière dont on le pratique, il n'y a point d'opprobre dont il ne l'accable.

Voilà donc comment saint Thomas favorise la comédie : les deux passages de sa *Somme*, dont les défenseurs de cet infâme métier se font un rempart, sont renversés sur leur tête ; puisqu'il paraît clairement, en premier lieu, qu'il n'est pas certain qu'il ait parlé de la comédie ; en second lieu, que plutôt il est certain qu'il n'en a pas voulu parler ; en troisième lieu, sans difficulté et démonstrativement, que, quand il aurait voulu donner quelque approbation à la comédie, *en elle-même*, spéculativement et en général, la nôtre, en particulier et dans la pratique, est excluse¹ ici selon ses principes², comme elle est ailleurs absolument détestée par ses paroles expresses. Que des ignorants viennent maintenant nous opposer saint Thomas, et faire d'un si grand docteur un partisan de nos comédies !

XXVI

SENTIMENT DE SAINT ANTONIN

Après saint Thomas, le docteur qu'on nous oppose le plus (P. 23), c'est saint Antonin ; mais d'abord on le falsifie en lui faisant dire ces paroles dans sa

1. *Excluse*. Jusqu'au milieu du XVIII^e siècle, on a écrit indifféremment : *exclu*, *exclue*, et *exclus*, *excluse*.

2. A supposer qu'il n'y ait aucune différence entre le jeu des bateleurs ou bouffons du moyen âge et les acteurs du théâtre français moderne.

seconde partie¹ : « La comédie est un mélange de paroles et d'actions agréables pour son divertissement ou pour celui d'autrui, etc. » On ajoute ici dans le texte le terme de *comédie*, qui n'y est pas. Saint Antonin parle en général des *paroles* ou des *actions divertissantes et récréatives* : ce sont les mots de ce saint, qui n'emportent nullement l'idée de la comédie², mais seulement celle ou d'une agréable conversation, ou en tout cas des jeux innocents : « tels que sont, ajoute-t-il, la toupie pour les enfants, le jeu de paume, le jeu de palet, la course pour les jeunes gens, les échets pour les hommes faits », et ainsi du reste³, sans encore dire un seul mot de la comédie.

Il est vrai qu'en cet endroit de sa seconde partie, après un fort long discours où il condamne amplement le jeu de dés, il vient à d'autres matières, par exemple à plusieurs métiers, et enfin à celui des *histrions*⁴, qu'il approuve au même sens et aux mêmes conditions que saint Thomas, qu'il allègue sans s'expliquer davantage : de sorte qu'il n'y a rien ici autre chose à lui répondre que ce qu'on a dit sur saint Thomas.

Dans sa troisième partie⁵, il parle expressément des représentations qui étaient en vogue *de son temps*,

1. S. Anton., II part., tit. I, cap. 23, § 1.

2. Sans doute, la comédie n'est pas mentionnée expressément, mais on peut dire qu'elle l'est équivalement par les mots *repræsentationes* et *histrionatus*, qui se lisent au cours du même article.

3. Ce « reste » était intéressant à citer : *Histrionatus honestus pro dominis, præcipue temporalibus, pro prælatis catuli et simia, licet potius solatia sua in Scripturis deberent quærere* (*Op. cit.*, part. II, tit. I, cap. xxiii, § 7, et non § 1). — On voit que saint Antonin distingue entre *histrionatus turpis* et *histrionatus honestus*. Cf. plus haut, p. 235, n. 5. Cf. p. 238, n. 2.

4. *Ibid.*, § 14.

5. III part., tit. VIII, cap. 4, § 12.

cent cinquante ans environ après saint Thomas ¹ : *repræsentationes quæ fiunt hodie*, pour indiquer qu'elles étaient nouvelles et introduites depuis peu ²; et il déclare qu'elles sont défendues en certains cas et en certaines circonstances qu'il remarque, dont l'une est, *si on y représente des choses malhonnêtes, turpia*. Nous pouvons tenir pour malhonnête tout ce qui flatte la concupiscence de la chair ; et si saint Antonin n'a pas prévu le cas de nos comédies, ni les sentiments de l'amour profane, dont on fait le fond de ces spectacles, c'est qu'en ce temps, on songeait à de tout

1. Saint Antonin, archevêque de Florence, mourut en 1459, cent quatre-vingt-cinq ans après saint Thomas d'Aquin.

2. Le passage vaut la peine d'être rapporté ici : « *Histrionatus ars, quia deservit humanæ recreationi, quæ necessaria est vitæ hominis secundum Thomam, (2^a 2^{ae}, q. 168, art. 3, ad 3), de se non est illicita. Unde et de illa vivere arte non est prohibitum, ita tamen quod fiat observatis debitis circumstantiis locorum, temporum et personarum. Non enim decet clericum talia exercere (De consec., distinct. 5, non oportet). Nec in ecclesia, nec tempore pœnitentiæ, ut quadragesimæ. Et quia repræsentationes quæ fiunt hodie de rebus spiritualibus miscentur cum multis jocolationibus et trufis et larvis, ideo non congruit eas in ecclesiis fieri, nec per clericos... Sed cum histriones utuntur indifferenter tali exercitio ad repræsentandum etiam turpia, vel vituperandum et irridendum personas spirituales, vel sacramenta et divinum cultum, vel miscentur ibi superstitiones vel periculum vitæ, ut tendere arcum super funem et hujusmodi, illicita est ars et eam oportet dimittere. » — D'où il suit que, dans la pensée de saint Antonin, *histrionatus ars* est bien l'équivalent de *ludus scenicus*, d'art dramatique, puisqu'il s'agit de *repræsentationes*, et comme, pour en parler, il s'autorise de saint Thomas, c'est donc qu'à son avis, celui-ci, par *histrions*, entendait aussi les comédiens. Quant à l'expression : *repræsentationes quæ fiunt hodie*, elle ne prouve pas qu'il n'y eût auparavant aucune représentation, comme le veut Bossuet ; en effet, la suite de la phrase, *de rebus spiritualibus*, la restreint aux *mystères* qui, on le sait, florissaient au xv^e siècle.*

autres¹ représentations, comme il paraît par les pièces qui nous en restent. Mais on peut voir l'esprit de saint Antonin sur ces dangereuses tendresses de nos théâtres, lorsqu'il réduit la musique « à chanter ou les louanges de Dieu, ou les *histoires des paladins, ou d'autres choses honnêtes, en temps et lieu convenable.* » Un si saint homme n'appellerait jamais honnêtes les chants passionnés, puisque même sa délicatesse va si loin qu'il ne permet pas d'entendre *le chant des femmes* ; parce qu'il est *périlleux*, et comme il parle, *incitativum ad lasciviam*².

On peut entendre par là ce qu'il aurait jugé de nos opéras³, et s'il aurait cru moins dangereux de voir des comédiennes jouer si passionnément le personnage d'amantes avec tous les malheureux avantages de leur sexe. Que si on ajoute à ces sentiments de saint Antonin les conditions qu'il exige dans les réjouissances, qui sont d'être « *exclues du temps de la pénitence et du carême, de ne faire pas négliger l'office divin*⁴ », et encore, avec tout cela, d'être si rares et en si petite quantité⁵, qu'elles tiennent dans la vie humaine le même rang que le sel dans nos nourritures ordinaires, non seulement la Dissertation n'y sera pas appuyée, mais encore elle y sera condamnée en tous ses chefs.

1. La première édition : *toutes autres*, faute corrigée d'après une indication de Ledieu.

2. III part., tit. VIII, cap. 4, § 12. Peut-être saint Antonin était-il moins rigoureux que ne le dit Bossuet, et se bornait-il à demander qu'on n'écût le chant des femmes qu'avec précaution : *Audire cantus mulierum periculosum est, et ad lasciviam incitativum, et ideo cavendum.*

3. Caffaro n'avait rien dit des opéras.

4. III part., tit. VIII, cap. 4, § 12.

5. *Ibid.* et II part., tit. I, cap. 23, § 14.

XXVII

PROFANATION DE LA SAINTETÉ DES FÊTES ET DU JEUNE
INTRODUITE PAR L'AUTEUR ; SES PAROLES SUR LE
JEUNE.

En voici deux principaux, où elle attaque manifestement les plus saintes pratiques de l'Eglise. L'un est celui où l'auteur approuve (P. 54) que la comédie partage avec Dieu et avec l'office divin les jours de dimanche, et l'autre, où il abandonne à ce divertissement même *le temps de carême*, « *encore*, continue-t-il, *que ce soit un temps consacré à la pénitence, un temps de larmes et de douleurs pour les chrétiens ; un temps, où, pour me servir des termes de l'Ecriture, la musique doit être importune, et auquel le spectacle et la comédie paraissent peu propres, et devraient, ce semble, être défendus*¹. » Malgré toutes ces raisons, qu'il semble n'avoir proposées que pour passer par-dessus, malgré le texte de l'Écriture dont il les soutient, il autorise l'abus de jouer les comédies durant ce saint temps.

XXVIII

DOCTRINE DE L'ÉCRITURE ET DE L'ÉGLISE SUR LE
JEUNE.

C'est confondre toutes les idées que l'Ecriture et la tradition nous donnent du jeûne. Le jour du jeûne est si bien un jour d'affliction, que l'Ecriture n'ex-

1. La citation n'est pas textuelle. (Voir plus haut, p. 112).

plique pas autrement le jeûne que par ce terme : *Vous affligerez vos âmes* ¹, c'est-à-dire vous jeûnerez. C'est pour entrer dans cet esprit d'affliction, qu'on introduit cette pénible soustraction de la nourriture. Pendant qu'on prenait sur le nécessaire de la vie, on n'avait garde de songer à donner dans le superflu ; au contraire, on joignait au jeûne tout ce qu'il y a d'affligeant et de mortifiant, le sac, la cendre, les pleurs, parce que c'était *un temps d'expiation et de propitiation pour ses péchés*, où il fallait être affligé, et non pas se réjouir.

Le jeûne a encore un caractère particulier dans le Nouveau Testament, puisqu'il est une expression de la douleur de l'Eglise dans le temps qu'elle aura perdu son époux, conformément à cette parole de Jésus-Christ même ² : « *Les amis de l'Epoux ne peuvent pas s'affliger pendant que l'Epoux est avec eux ; il viendra un temps que l'Epoux leur sera ôté, et alors ils jeûneront.* » Il met ensemble l'affliction et le jeûne, et l'un et l'autre, selon lui, sont le caractère des jours où l'Eglise pleure la mort et l'absence de Jésus-Christ. Les saints Pères expliquent aussi que c'est pour cette raison, qu'approchant le temps de sa passion, et dans le dessein de s'y préparer, on célébrait le jeûne le plus solennel, qui est celui du carême. Pendant ce temps consacré à la pénitence et à la mémoire de la passion de Jésus-Christ, toutes les réjouissances sont interdites : de tout temps, on s'est abstenu d'y célébrer des mariages ³ ; et, pour peu qu'on soit versé dans la discipline, on en sait toutes

1. Levit., xvi, 29 et seq. ; xxiii, 29 ; Num., xxix, 7 ; xxx, 14.

2. Matth., ix, 15.

3. Conc. Laodic., can. 52.

les raisons. Il ne faut pas s'étonner que, durant ce temps, on défende spécialement les spectacles : quand ils seraient innocents, on voit bien que cette marque de la joie publique ne conviendrait pas avec le deuil solennel de toute l'Eglise. Loin de permettre les plaisirs et les réjouissances profanes, elle s'abstenait des saintes réjouissances, et il était défendu d'y célébrer les natiuités¹ des saints², parce qu'on ne pouvait les célébrer qu'avec une démonstration de la joie publique. Cet esprit se conserve encore dans l'Eglise, comme le savent et l'expliquent ceux qui en entendent les rits. C'est encore dans le même esprit qu'on ne jeûne point le dimanche, ni durant le temps d'entre Pâques et la Pentecôte, parce que ce sont des jours destinés à une sainte réjouissance, où l'on chante l'*alleluia*, qui est la figure du cantique et de la joie du siècle futur. Si le jeûne ne convient pas au temps d'une sainte joie, doit-on l'allier avec les réjouissances profanes, quand d'ailleurs elles seraient permises ? convient-il d'entendre alors, ou des bouffons dont les discours éteignent l'esprit de componction, ou des comédies qui vous remplissent la tête de plaisirs vains et mondains, quand ils seraient innocents ?

XXIX

NOUVEL ABUS DE LA DOCTRINE DE SAINT THOMAS.

Malgré ces saintes traditions, et malgré encore le passage exprès que l'auteur produit pour ex-

1. Les fêtes des saints sont généralement célébrées au jour anniversaire de leur décès, qui est considéré par l'Eglise comme leur naissance au ciel ; de là le nom de *natiuités* donné à ces fêtes.

2. *Conc. Laodic.*, can. 51.

clure la musique des jours de deuil¹, il permet les comédies dans tout le carême (P. 54). Il ne mériterait pas d'être seulement écouté, s'il ne nous donnait encore une fois saint Thomas pour garant de ses erreurs. Après donc avoir proposé toutes les raisons qu'il a sues pour bannir la comédie du carême : « *Je réponds à cela*, dit-il, *avec les propres paroles de saint Thomas* », et il cite un article de ce saint docteur sur les *Sentences*², qui est le même que nous avons allégué pour un autre sujet³.

Mais d'abord, il est certain qu'il ne s'y agit point du carême, dont il n'y a pas un mot dans tout cet endroit ; mais quand on voudrait, comme il est juste, étendre au carême, jusqu'à un certain degré, ce que propose ce saint docteur en général sur l'état des pénitents, il n'y aurait rien qui ne fût contraire à la prétention de notre auteur.

Saint Thomas traite ici trois questions, dont les deux premières appartiennent au sujet des jeux. Dans l'une, il parle des jeux en général ; dans l'autre, il vient⁴ aux spectacles. En parlant des jeux en général, et sans encore entrer dans ce qui regarde les spectacles, il défend aux pénitents de s'abandonner dans leur particulier aux jeux réjouissants, parce que « *la pénitence demande des pleurs et non pas des réjouissances*⁵ » ; et tout ce qu'il leur permet, « *est d'user modérément de quelques jeux, en tant qu'ils relâchent l'esprit et entretiennent la société entre ceux avec qui ils ont à vivre* » ; ce qui ne dit rien encore, et se réduit,

1. Eccle., xxii, 6.

2. In IV, dist., xvi, q. iv, art. 2, in corp.

3. Ci-dessus, n. XXIII.

4. On dirait aujourd'hui : il en vient.

5. In IV, dist., xvi, ad q. i, c.

comme on voit, à bien peu de choses. Mais, dans la seconde question, où il s'agit en particulier des spectacles, il décide nettement que les pénitents les doivent éviter : *spectacula vitanda pœnitenti*¹ : et non seulement ceux qui sont mauvais de leur nature, dont ils doivent s'abstenir plus que les autres, mais encore ceux qui sont utiles et nécessaires à la vie, parmi lesquels il range la chasse.

On sait, sur ce sujet, la sévérité de l'ancienne discipline, dont il est bon en tout temps de se souvenir. Elle interdisait aux pénitents tous les exercices qui dissipent l'esprit ; et cette règle était si bien établie, qu'encore au treizième siècle, saint Thomas, comme on voit, n'en relâche rien. Parmi les sermons de saint Ambroise (Serm. xxxiii), on en trouve un de saint Césaire, archevêque d'Arles, où il répète trois et quatre fois que celui « qui chasse pendant le carême, *horum quadraginta dierum curriculo*, ne jeûne pas : encore, poursuit-il, qu'il pousse son jeûne jusqu'au soir », selon la coutume constante de ce temps-là : « il pouvait bien avoir mangé plus tard, mais cependant il n'aura point jeûné au Seigneur : *potes videri tardius te refecisse, non tamen Domino jejunasse*² » ; ce saint écrivait à la fin du sixième siècle. Dans le neuvième, le grand pape Nicolas I impose encore aux Bulgares, qui le consultaient, la même observance³, selon la tradition des siècles précédents. Cette sévérité venait de l'ancienne discipline des pénitents, qu'on étendait, comme on voit, jusqu'au

1. Ad 2, quæst. eadem.

2. C'est-à-dire : au jugement du Seigneur. (Ce sermon se trouve aujourd'hui dans l'Appendice aux Œuvres de saint Augustin, cxlvi), Migne, t. XXXIX.

3. *Resp. ad consult. Bulg.*, cap. xlv.

carême, où toute l'Église se mettait en pénitence ; et de peur qu'on ne s'imagine que cette discipline des pénitents fût excessive ou déraisonnable, saint Thomas l'appuie de cette raison : que ces spectacles et ces exercices « *empêchent la récollection des pénitents, et que leur état étant un état de peine, l'Église a droit de leur retrancher par la pénitence, même des choses utiles, mais qui ne leur sont pas propres*¹ » ; sans y apporter d'autre exception que *le cas de nécessité : ubi necessitas exposcit*, comme serait dans la chasse, s'il en fallait vivre : tout cela conformément aux canons, à la doctrine des saints, et au Maître des Sentences². Par toutes ces autorités, après avoir *modéré* les divertissements qu'un pénitent peut se permettre en particulier pour le relâchement de l'esprit et la société, il lui défend tous les spectacles publics et tous les exercices qui dissipent ; cependant le dissertateur³ trouve en cet endroit, qu'on peut entendre la comédie *tout le carême* (ce sont ses mots), (P. 54) sans que cela répugne à l'esprit de gémissment et de pénitence dont l'Église y fait profession publique ; et voilà ce qu'il appelle répondre *avec les propres paroles de saint Thomas*.

Le même saint parle encore de cette matière

1. Ubi supra, ad 2.

2. In IV, dist. xvi. — *Le Maître des Sentences*, Pierre Lombard, évêque de Paris, a laissé, sous le nom de *Sentences*, un corps de théologie, que les bacheliers devaient autrefois commenter avant d'arriver aux grades supérieurs. Chaque année, la Faculté de théologie se rendait solennellement en pèlerinage à l'église Saint-Marcel, lieu de la sépulture de Pierre Lombard.

3. *Dissertateur*. Ce mot manque aux dictionnaires antérieurs à celui de Trévoux. Le plus ancien exemple qui en soit cité, est de 1726.

dans la question de la *Somme* que nous avons déjà tant citée, article quatrième¹, où il demande s'il peut y avoir quelque péché dans le défaut du jeu, c'est-à-dire en rejetant tout ce qui relâche ou divertit l'esprit, car c'est là ce qu'il appelle jeu, et il se fait d'abord cette objection², qu'il semble qu'en cette matière, « *on ne puisse pécher par défaut, puisqu'on ne prescrit point de péché au pénitent à qui pourtant on interdit tout jeu* », conformément à un passage d'un livre qu'on attribuait alors à saint Augustin³, où il est porté « *que le pénitent se doit abstenir des jeux et des spectacles du siècle, s'il veut obtenir la grâce d'une entière rémission de ses péchés* ». Ce passage était dans le texte du Maître des Sentences⁴, et la doctrine en passait pour indubitable, parce qu'elle était conforme à tous les canons. Saint Thomas répond aussi « *que les pleurs sont ordonnés au pénitent ; et c'est pourquoi le jeu lui est interdit, parce que la raison demande qu'il lui soit diminué* ». C'est toute la restriction qu'il apporte ici, laquelle ne regarde point les jeux publics, puisqu'il ne retranche rien de la défense des spectacles, qu'il laisse par conséquent en son entier, comme portée expressément par tous les canons où il est parlé de la pénitence, ainsi qu'il l'a reconnu dans le passage qu'on vient de voir sur les *Sentences*.

Qu'on ne fasse donc point ce tort à saint Tho-

1. 2^a 2^{ae}, q. 168, art. 4.

2. Object. 1.

3. *De vera et falsa pœnitentia*, c. xv. Ce traité, qui est apocryphe, a trouvé place dans l'Appendice aux Œuvres de saint Augustin (Migne, t. XL, col. 1126).

4. Lib. IV, d. xvi.

mas, de le faire auteur d'un si visible relâchement de la discipline : c'est assez de l'avoir fait, sans qu'il y pensât, le défenseur de la comédie, sans encore lui faire dire qu'on la peut jouer dans le carême, quoiqu'il n'y ait pas un seul mot dans tous ses ouvrages qui tende à cela de près ou de loin ; et qu'au contraire, il ait enseigné si expressément que les spectacles publics répugnent à l'esprit de pénitence, que l'Église veut renouveler dans le carême.

XXX

PROFANATION DU DIMANCHE ; ÉTRANGE EXPLICATION DU PRÉCEPTÉ DE LA SANCTIFICATION DES FÊTES.

Pour ce qui regarde les dimanches, notre auteur commence par cette remarque : *que les saints jours nous sont donnés non seulement pour les sanctifier, et pour vaquer plus qu'aux autres au service de Dieu, mais encore pour prendre du repos à l'exemple de Dieu même* (P. 55) : d'où il conclut que le plaisir étant le repos de l'homme, selon saint Thomas, il peut prendre au jour de dimanche celui de la comédie, pourvu que ce soit après l'office achevé : à quoi il tâche encore (P. 55) de tirer saint Thomas, qui premièrement ne dit rien de ce qu'il lui fait dire ; et secondement, quand il le dirait, on n'en pourrait rien conclure pour la comédie, qui est le sujet dont il s'agit.

J'aurais tort de m'arrêter davantage à réfuter un auteur qui n'entend pas ce qu'il lit¹ ; mais il

1. On voit, par ce chapitre, que Bossuet n'est pas tendre pour le pauvre P. Caffaro.

faut d'autant moins souffrir ses profanations sur l'Écriture et sur le repos de Dieu, qu'elles tendent à renverser le précepte de la sanctification du sabbat. Il est donc vrai que nous lisons ces paroles dans l'Exode ¹ : *Vous travaillerez durant six jours ; le septième, vous cesserez votre travail, afin que votre bœuf et votre âne, et, en leur figure, tous ceux dont le travail est continuel, se reposent, et que le fils de votre esclave et l'étranger se relâchent.* Nous pouvons dire ici avec saint Paul ² : « *Est-ce que Dieu a soin des bœufs ? Numquid de bobus cura est Deo* » ? Non, sans doute, il n'en a pas soin pour faire un précepte exprès de leur repos ; mais sa bonté paternelle, qui *sauve les hommes et les animaux*, comme dit David ³, pourvoit au soulagement même des bêtes, afin que les hommes apprennent, par cet exemple, à ne point accabler leurs semblables de travaux ; ou bien c'est que cette bonté s'étend jusqu'à prendre soin de nos corps, et jusqu'à les soulager dans un travail qui nous est commun avec les animaux ; en sorte que ce repos du genre humain est un second motif moins principal de l'institution du sabbat. Conclure de là que les jeux, et encore les jeux publics aient été permis à l'ancien peuple, c'est tellement en ignorer la constitution et les coutumes, qu'on ne doit répondre que par le mépris à de si pitoyables conséquences. Le repos de l'ancien peuple consistait à se relâcher de son travail pour méditer la loi de Dieu et s'occuper de son service. Rechercher son plaisir et encore un plaisir d'une aussi grande dissipation

1. Exod., xxiii, 12.

2. I Cor., ix, 9.

3. Ps. xxxv, 7.

que celui de la comédie, quand on aurait songé alors à de semblables divertissements, eût été une profanation manifeste du saint jour. Isaïe y est exprès, puisque Dieu y reproche aux Juifs, trois à quatre fois ¹, *d'avoir fait leur volonté*, d'avoir cherché leur plaisir *en son saint jour*, d'avoir regardé le *sabbat comme un jour de délices*, ou comme un jour *d'ostentation et de gloire humaine*. Il leur montre la délectation qu'il fallait chercher en ce jour : *Vous vous délecterez*, dit-il, *dans le Seigneur*. D'autres le tournent d'une autre manière, mais qui va toujours à même fin ², puisqu'il demeure pour assuré que les délices et la gloire du sabbat est ³ de mettre son plaisir en Dieu ; et maintenant on nous vient donner le plaisir de la comédie, où les sens sont si émus, comme une imitation du repos de Dieu et une partie du repos qu'il a établi. Mais laissons les raisonnements aussi faibles que profanes de cet auteur : quiconque voudra défendre les comédies du dimanche par ses raisonnements ou par d'autres, quels qu'ils soient, qu'il nous dise quel privilège a le métier de la comédie par-dessus les autres, pour avoir droit d'occuper ⁴ le jour du Seigneur, ou de s'en approprier une partie ! Est-ce un art plus libéral ou plus favorable ⁵ que la peinture et que la sculpture, pour ne point parler des autres ouvrages plus nécessaires à la vie ?

1. Is., LVIII, 13, 14.

2. A même fin, au même but.

3. Lorsque le verbe a plusieurs sujets, Bossuet le fait souvent accorder avec le dernier seul. (*Œuvres oratoires*, t. VII, p. 132).

4. Occuper, comme le latin *occupare*, s'emparer de.

5. Favorable, digne de faveur. « Se dit de certaines choses qui, par des considérations particulières, doivent être exceptées de la rigueur de la loi. » (Trévoux).

Les comédiens ne vivent-ils pas de ce travail odieux ? et comment peut-on excuser ceux qui les font travailler, en leur donnant le salaire de leur ouvrage ? En vérité, on pousse trop loin la licence : les commandements de Dieu, et en particulier celui qui regarde la sanctification des fêtes sont trop oubliés, et bientôt le jour du Seigneur sera moins à lui que tous les autres, tant on cherche d'explication pour l'abandonner à l'inutilité et au plaisir !

Après cela, je ne daignerais répondre à la vaine excuse qu'on fournit à la comédie dans les jours de fête, sous prétexte qu'elle ne commence qu'après l'office et, comme dit notre auteur (P. 53, 56), *lorsque les églises sont fermées*¹. Qui empêchera que, par la même raison, l'on ne permette les autres ouvrages, sans doute plus favorables et plus nécessaires ? Qui a introduit ce retranchement du saint jour, et pourquoi n'aura-t-il pas ses vingt-quatre heures comme les autres ? J'avoue qu'il y a des jeux que l'Église même ne défend absolument que durant l'office ; mais la comédie ne fut jamais de ce nombre. La discipline est constante sur ce sujet jusqu'aux derniers temps, et le concile de Reims, sur la fin du siècle passé², au titre des

1. Un apologiste du théâtre, Chappuzeau avait déjà fait valoir que les comédiens n'ouvraient, le dimanche, qu'après les vêpres, restaient fermés aux jours de fêtes solennelles et dans la quinzaine précédant Pâques, et qu'ils étaient assidus aux pieux exercices (*Le Théâtre françois décrit en trois livres*, Lyon, 1674, in-12).

2. Ce concile de Reims se tint en 1583. Au chapitre III, on lit, en effet : *Isdem diebus, nemo lusibus et choreis det operam, maxime dum divinum celebratur officium*. Voici le texte du chapitre VI, où le théâtre n'est pas « dans un rang entièrement séparé » : *Ludos theatrales, etiam prætextu*

Fêtes, après avoir nommé, au chapitre III, certains jeux qu'on ne doit permettre tout au plus qu'après l'office, met ensuite, au chapitre VI, dans un rang entièrement séparé, *celui du théâtre qui souille l'honnêteté et la sainteté de l'Eglise*, comme absolument défendu dans les saints jours. Saint Charles¹ avait prononcé de même : tous les canons anciens et modernes parlent ainsi sans restriction. Saint Thomas, qu'on ne cesse de nous alléguer pour autoriser la licence, exige², comme on a vu³, pour une des conditions des divertissements innocents, *que le temps en soit convenable* : pourquoi, si ce n'est pour nous faire entendre qu'il y en a qu'il faut exclure des saints jours, quand ils seraient permis d'ailleurs ? Au reste, on ne doit pas demander des passages exprès de ce saint docteur, ou des autres, contre cet indigne partage qu'on fait des jours saints : ils n'avaient garde de reprendre dans leur temps ce qui était inouï, ni de prévoir une profanation du dimanche, qui est si nouvelle que nos pères l'ont vu commencer⁴. Que sert donc de nous alléguer un mauvais usage, contre lequel

consuetudinis, exhiberi solitos, et puerilia cæteraque ludicra, quibus Ecclesiæ inquinatur honestas et sanctitas, in Christi et sanctorum festivitatis omnino prohibemus ». (*Les Actes de la province ecclésiastique de Reims*, publiés par Mgr Th. Gousset, Reims, 1844, 4 vol. in-4, t. III, p. 442 et 443). On peut même se demander si la note infamante : *quibus Ecclesiæ inquinatur honestas et sanctitas* s'applique aux représentations dramatiques, et ne doit pas plutôt se restreindre aux *puerilia cæteraque ludicra*.

1. Saint Charles Borromée, archevêque de Milan.

2. 2^a 2^{ae}, q. 168, art. 2.

3. Ci-dessus, n. XXV.

4. Nos pères l'ont vu commencer. Le participe passé suivi d'un infinitif est presque toujours invariable chez Bossuet (*Œuvres oratoires*, t. VII, p. 142).

tous les canons réclament ? Il ne faut pas croire que tout ce qu'on tolère à cause de la dureté des cœurs, devienne permis ; ou que tout ce que la police humaine est obligée d'épargner, passe de même au jugement de Dieu. Après tout, que sert aux comédiens et à ceux qui les écoutent, qu'on leur laisse libre le temps de l'office ? y assistent-ils davantage ? Ceux qui fréquentent les théâtres songent-ils seulement qu'il y a des vêpres ? En connaît-on beaucoup qui, affectionnés au sermon et à l'office de la paroisse, après les avoir ouïs, aillent perdre à la comédie, dans une si grande effusion d'une joie mondaine, l'esprit de recueillement et de componction que la parole de Dieu et ses louanges auront excité ! Disons donc, que les comédies ne sont pas faites pour ceux qui savent sanctifier les fêtes dans le vrai esprit du christianisme, et assister sérieusement à l'office de l'Église.

XXXI

RÉFLEXIONS SUR LA VERTU QU'ARISTOTE ET SAINT THOMAS, APRÈS LUI, ONT APPELÉE « EUTRAPELIA ». ARISTOTE EST COMBATTU PAR S. CHRYSOSTOME SUR UN PASSAGE DE SAINT PAUL.

Après avoir purgé la doctrine de saint Thomas des excès dont on la chargeait, à la fin il faut avouer, avec le respect qui est dû à un si grand homme, qu'il semble s'être un peu éloigné, je ne dirai pas des sentiments dans le fond, mais plutôt des expressions des anciens Pères sur le sujet des diver-

tissements. Cette discussion ne nous sera pas inutile, puisqu'elle nous fournira des principes pour juger des pièces comiques, et en général de tous les discours qui font rire. Je dirai donc, avant toutes choses, que je ne sais aucun des anciens qui, bien éloigné de ranger les plaisanteries sous quelque acte de vertu, ne les ait regardées comme vicieuses, quoique non toujours criminelles¹, ni capables de damner les hommes. Le moindre mal qu'ils y trouvent, c'est leur inutilité, qui les met au rang *des paroles oiseuses*, dont Jésus-Christ nous enseigne, *qu'il faudra rendre compte au jour du jugement*². Quelle que soit la sévérité qu'on verra dans les saints docteurs, elle sera toujours au-dessous de celle de Jésus-Christ, qui soumet à un jugement si rigoureux, non pas les paroles mauvaises, mais les paroles inutiles. Il ne faudra donc pas s'étonner d'entendre blâmer aux Pères³ la plaisanterie. Pour la vertu d'*eutrapélie*, que saint Thomas a prise d'Aristote, il faut avouer qu'ils ne l'ont guère connue. Les traducteurs ont tourné ce mot grec *eutrapelie*, urbanité, politesse, *urbanitas*⁴ ; selon l'esprit d'Aristote⁵, on le peut traduire : plaisanterie, raillerie⁶, et, pour tout comprendre, agrément ou vivacité de conversation, accompagné de discours

1. *Criminelles*. Autrefois, on qualifiait crime tout péché mortel, c'est-à-dire méritant la damnation ; aujourd'hui, ce mot est pris dans un sens plus restreint, et est réservé pour certains péchés d'une gravité exceptionnelle, tels que l'homicide, la trahison, etc.

2. Matth., xii, 36.

3. *Aux Pères*, par les Pères. Cf. *Œuvres oratoires*, t. VII, p. 159.

4. *Eutrapélie*. Ce mot manque au dictionnaire de Littré aussi bien qu'à celui de l'Académie.

5. *Moral.*, IV, xiv.

6. Voir p. 300.

plaisants ; pour mieux dire, de mots qui font rire. Car c'est ainsi qu'il s'en explique en termes formels, quand il parle de cette vertu ¹ dans ses Morales ¹. Elle est si mince que le même nom que lui donne ce philosophe ², saint Paul le donne à un vice qui est celui que notre Vulgate a traduit *scurrilitas*, qu'on peut tourner, selon les Pères, par un terme plus général, plaisanterie, art de faire rire, ou, si l'on veut, bouffonnerie : saint Paul l'appelle εὐτραπελία, *eutrapelia* ³, et le joint aux paroles sales ou deshonnêtes, et aux paroles folles ; *turpitudō*, *stultiloquium*. Ainsi donc, selon cet apôtre, les trois mauvais caractères du discours, c'est d'être deshonnête, ou d'être fol, léger, inconsideré, ou d'être plaisant et bouffon, si on le veut ainsi traduire, car tous ces mots ont des sens qu'il est malaisé d'expliquer par des paroles précises. Et remarquez que saint Paul nomme un tel discours de son plus beau nom, car il pouvait l'appeler βωμολοχία (*bomolochia*), qui est le mot propre que donnent les Grecs, et qu'Aristote a donné lui-même à la *bouffonnerie*, *scurrilitas*. Mais saint Paul, après avoir pris la plaisanterie sous la plus belle apparence, et l'avoir nommée de son plus beau nom, la range parmi les vices : non qu'il soit peut-être entièrement défendu d'être quelquefois plaisant, mais c'est qu'il est malhonnête de l'être toujours, et comme de profession. Saint Thomas, qui n'était pas attentif au grec ⁴, n'a pu faire cette réflexion sur l'expression de saint Paul ; mais elle

1. Voir p. 301, à la fin du volume.

2. Voyez p. 302.

3. Ephes., v, 4.

4. Voir p. 304.

n'a pas échappé à saint Chrysostome, qui a bien su décider que le terme d'*eutrapelos* signifie un homme qui se tourne aisément de tous côtés¹; qui est aussi l'étymologie qu'Aristote² donne à ce mot; mais ce philosophe le prend en bonne part, au lieu que saint Chrysostome regarde la mobilité de cet homme qui se revêt³ de toutes sortes de formes pour divertir le monde, ou le faire rire, comme un caractère de légèreté qui n'est pas digne d'un chrétien.

C'est ce qu'il répète cent fois; et il le prouve par saint Paul, qui dit que ces choses ne conviennent pas; car, où la Vulgate a traduit : *scurrilitas quæ ad rem non pertinet*, en rapportant ces derniers mots à la seule plaisanterie, le grec porte que toutes ces choses, dont l'Apôtre vient de parler, ne conviennent pas; et c'était ainsi que portait anciennement la Vulgate, comme il paraît par saint Jérôme⁴, qui y lit : *non pertinent*. Quoi qu'il en soit, saint Chrysostome explique que ces trois sortes de discours, le deshonnête, celui qui est fol, et celui qui est plaisant ou qui fait rire, ne conviennent pas à un chrétien; et il explique : qu'ils ne nous regardent point, qu'ils ne sont

1. Chrysost., Hom., xvii in Epist. ad Ephes., n. 3. "Ὅρα καὶ αὐτὸ τοῦνομα· εὐτράπελος λέγεται ὁ ποικίλος, ὁ παντοδαπός, ὁ ἄστατος, ὁ εὐκόλος, ὁ πάντα γινόμενος· τοῦτο δὲ πόρρω τῶν τῇ Πέτρᾳ δουλευόντων. Ταχέως τρέπεται ὁ τοιοῦτος καὶ μεθίσταται.

2. Οἱ δὲ ἐμμελῶς παίζοντες εὐτράπελοι· πρὸς σατοργεύονται, εἴην εὐτροποι· τοῦ γὰρ ἡθεὺς αἱ τοιαῦται δοκοῦσι κινήσεις εἶναι· ὥστερ δὲ τὰ σώματα ἐκ τῶν κινήσεων κίνηται, οὕτω καὶ τὰ ἡθῆ. (*Morale à Nicomaque*, l. IV, ch. viii, al. xiv). Aristote n'entend donc point, par εὐτροπος, celui qui revêt toutes les formes, mais celui qui a l'esprit vif et souple, passant rapidement d'un sujet à un autre.

3. Se revêtait. Ailleurs Bossuet emploie aussi la forme *revest*.

4. S. Hieron., In Epistol. ad Ephesios, l. III, cap. v (dans Migne, t. XXVI, col. 519).

point de notre état, ni de la vocation du christianisme. Il comprend sous ces discours qui ne conviennent pas un à chrétien, même ceux qu'on appelait parmi les Grecs et les Latins, ἀστεία, *urbana* : par où ils expliquaient les plaisanteries les plus polies. « *Que vous servent*, dit-il, *ces politesses, asteia, si ce n'est que vous faites rire* » ? Et un peu après : *Toutes ces choses qui ne nous sont d'aucun usage, et dont nous n'avons que faire, ne sont point de notre état. Qu'il n'y ait donc point parmi nous de parole oiseuse ; où il fait une allusion manifeste à la sentence de Jésus-Christ qui défend la parole oiseuse ou inutile*¹. Ce Père fait voir les suites fâcheuses de ces inutilités, et ne cesse de répéter que les discours *qui font rire*, quelque polis qu'ils semblent d'ailleurs, *asteia*, sont indignes des chrétiens, s'étonnant même, et déplo- rant *qu'on ait pu les attribuer à une vertu*². Il est clair qu'il en veut à Aristote, qui est le seul où l'on trouve cette vertu que saint Chrysostome ne voulait pas reconnaître. On a déjà vu que c'est d'Aristote que ce Père a pris l'étymologie de l'*eutrapélie* : ainsi, en toutes manières, il le regardait³ dans cette homélie ; et ceux qui connaissent le génie de saint Chrysostome, dont tous les discours sont remplis d'une érudition cachée sur les anciens philosophes, qu'il a coutume de reprendre sans les nommer, n'en douteront pas. Voilà donc ce qu'il a pensé de la vertu d'*eutrapélie* peu connue des chrétiens de ces premiers temps. Théophylacte et Œcuménius⁴ ne font que l'abréger

1. Matth., XII, 36.

2. Ubi supra.

3. Il le regardait, il l'avait en vue, il pensait à lui.

4. Œcuménius (x^e siècle), Théophylacte (xi^e siècle), commentateurs byzantins des Livres saints.

selon leur coutume, et n'adoucissent par aucun endroit la doctrine de leur maître.

XXXII

PASSAGES DE SAINT AMBROISE ET DE SAINT JÉRÔME SUR LES DISCOURS QUI FONT RIRE.

Les Latins ne sont pas moins sévères. Saint Thomas cite un passage de saint Ambroise ¹, qu'il a peine à concilier avec Aristote. Il est tiré de son livre des *Offices*, où ce Père traite à peu près les mêmes matières que Cicéron a traitées dans le livre de même titre, où ayant trouvé les préceptes que donne cet orateur et les autres philosophes *du siècle*, *sæculares viri*, sur ce qu'on appelle *joca*, railleries et plaisanteries, mots qui font rire, commence par observer qu'il n'a rien à dire sur cette partie des préceptes et de la doctrine des gens du siècle, *de jocandi disciplina* : c'est un lieu, dit-il, à passer pour nous, *nobis prætereunda* », et qui ne regarde pas les chrétiens, parce qu'encore, continue-t-il, qu'il y ait quelquefois des plaisanteries honnêtes et agréables ; *licet interdum joca honesta ac suavia sint*, ils sont contraires à la règle de l'Eglise, *ab ecclesiastica abhorrent regula* : à cause, dit-il, que nous ne pouvons pratiquer ce que nous ne trouvons point dans les Ecritures : *Quæ in Scripturis sanctis non reperimus, ea quemadmodum usurpare possumus* ² ?

1. Sur la morale de saint Ambroise, imprégnée de stoïcisme, voir M. R. Thamin, *Saint Ambroise et la morale chrétienne au IV^e siècle*, Paris, 1895, in-8.

2. *De Officiis ministrorum*, lib. I, cap. xxiii, n. 102.

En effet, il est bien certain qu'on ne voit dans les saints livres aucune approbation ni aucun exemple autorisé de ces discours qui font rire ; en sorte que saint Ambroise, après avoir rapporté ces paroles de Notre-Seigneur : *Malheur à vous qui riez*, s'étonne que les chrétiens puissent chercher des sujets de rire : *et nos ridendi materiam quærimus, ut hic ridentes illic fleamus*¹ ! où l'on pourrait remarquer qu'il défend plutôt de les chercher avec soin, que de s'en laisser récréer quand on les trouve ; mais cependant il conclut qu'il faut éviter non seulement les plaisanteries excessives, mais encore toute sorte de plaisanteries : *non solum profusos, sed omnes etiam jocos declinandos arbitror* ; ce qui montre que l'honnêteté qu'il leur attribue est une honnêteté selon le monde, qui n'a aucune approbation dans les Ecritures, et qui, dans le fond, comme il dit, est opposée à la règle.

1. Suivant une tradition légendaire, Jésus-Christ n'aurait jamais ri. C'était une opinion courante au temps de Bossuet ; elle a sa source dans la lettre apocryphe du pseudo-Lentulus au Sénat : *Aliquando flevit, sed nunquam risit*. Voir saint Jean Chrysostome, *In Matth., Homil., VI, 6*, où on lit : *Καὶ γὰρ καὶ αὐτὸς ἐδάκρυσε, καὶ ἐπὶ Λαζάρου, καὶ ἐπὶ τῆς πόλεως, καὶ ἐπὶ τοῦ Ἰούδα διαταράχθη. Καὶ τοῦτο μὲν πολλάκις ἔστιν ἰδεῖν αὐτὸν ποιοῦντα, γελῶντα δὲ οὐδαμοῦ· ἀλλ' οὐδὲ μειδιῶντα ἴκρεμα*. Cette tradition s'est transmise à travers le moyen âge, comme on peut le voir par le fameux Olivier Maillard, *Opus quadragesimale*, sermo XVIII, citant Ludolphe de Saxe. (Cf. l'article de M. Vigouroux publié dans *Il Bessarione*, anno VII, vol. IV, fascicolo 72). Peu de temps après avoir donné les *Maximes sur la Comédie*, Bossuet écrivait à la Sœur Cornuau : « Passez un quart d'heure tous les jours à considérer d'une simple vue cet austère et doux maintien de la vertu chrétienne en la personne de Jésus-Christ, ...qui en a été le parfait modèle, qui a tant pleuré et n'a jamais ri. » (Lettre du 13 septembre 1694, dans la *Correspondance*, t. VI, p. 403). Rancé, *Eclaircissements*, p. 213, tient le même langage. Voir les réserves faites à ce propos par Moïse Amyraut (*La Morale chrétienne*, t. I, p. 548).

Saint Thomas, pour adoucir ce passage si contraire à l'*eutrapélie* d'Aristote, dit que ce Père a voulu exclure la plaisanterie, non point de la conversation, mais seulement *de la doctrine sacrée, a doctrina sacra*¹, par où il entend toujours ou l'Écriture, ou la prédication, ou la théologie ; comme si ce n'était qu'en de tels sujets que la plaisanterie fût défendue ; mais on a pu voir que ce n'est pas cette question que saint Ambroise propose, et on sait d'ailleurs que, par des raisons qui ne blessent pas le profond savoir de saint Thomas, il ne faut pas toujours attendre de lui une si exacte interprétation des passages des saints Pères, surtout quand il entreprend de les accorder avec Aristote², dont il est sans doute qu'ils ne prenaient pas les idées.

On pourrait conjecturer avec un peu plus de vraisemblance que saint Ambroise ne regardait en ce lieu que les ecclésiastiques, conformément au titre du livre rétabli dans l'édition des Bénédictins en cette forme : *De Officiis Ministrorum*. Mais les paroles de ce Père sont générales : ses preuves portent également contre tous les chrétiens, dont il explique par tout son livre les devoirs communs. Il est vrai que, de temps en temps et deux ou trois fois, il fait remarquer aux ministres de l'autel que ce qu'il propose à tous les fidèles les oblige plus que tous les autres ; mais

1. 2^a 2^{ae}, q. 168, art. 2, ad 1.

2. Les théologiens de nos jours doivent trouver quelque peu cavalière cette manière d'échapper à l'autorité de saint Thomas. Rancé dit de même : « Il ne faudrait pas s'étonner que, dans un nombre presque infini de questions et de difficultés que ce grand homme a décidées avec tant de doctrine, de lumière et de bénédiction, il s'en trouvât quelque une dans laquelle il n'eût pas eu la même justesse et la même exactitude. » (*Eclaircissements de quelques difficultés que l'on a formées sur le livre ... de la Vie monastique*, p. 233).

cela, loin de décharger le reste des chrétiens, les charge plutôt ; et il est clair, tant par les paroles de saint Ambroise qu'en général par l'analogie de la doctrine des saints, qu'ils rejettent sans restriction les plaisanteries.

Si on trouve ces discours des saints Pères excessifs et trop rigoureux, saint Jérôme y apporte un tempérament sur l'Épître aux Ephésiens, où, expliquant ces deux vices marqués par saint Paul : *stultiloquium*, *scurrilitas*, il dit que le premier, c'est-à-dire le discours insensé, *est un discours qui n'a aucun sens, ni rien qui soit digne d'un cœur humain ; mais que la plaisanterie, scurrilitas, se fait de dessein prémédité, lorsqu'on cherche, pour faire rire, des discours polis, ou rustiques, ou malhonnêtes, ou plaisants : vel urbana, vel rustica, vel turpia, vel faceta, qui est, dit-il, ce que nous appelons plaisanterie, jocularitas ; mais celle-ci, poursuit-il, doit être bannie entièrement des discours des saints, c'est-à-dire, comme il l'explique, des chrétiens, à qui, dit-il, il convient plutôt de pleurer que de rire*¹.

Il se fait pourtant ensuite cette objection, que c'est une doctrine qui paraît cruelle, de n'avoir aucun égard à la fragilité humaine, et de damner les hommes pour des choses qu'on dira pour rire : *cum etiam per jocum nos dicta damnarent* : à quoi il répond que, si on n'est pas damné pour cela, *on n'aura point dans le ciel le degré de gloire où l'on serait parvenu si l'on n'avait point de tels vices*. Ce sont donc des vices, des péchés du moins véniels ; ce qui est toujours bien éloigné d'Aristote, qui en a fait des actions de vertu, qui range parmi les vices et qui appelle *dureté et*

1. Hieron., *In Epist. ad Ephes.*, lib. III, cap. v.

rusticité, de ne savoir pas faire rire, et encore de blâmer ceux qui le peuvent faire¹. Platon supposait, au contraire, qu'un homme sage avait honte de faire rire². Aristote voulait toujours raffiner sur lui, et accommoder les vertus aux opinions communes et à la coutume.

Encore que les saints Pères n'approuvassent point qu'on fît rire³, ils recevaient pourtant dans le discours la douceur, les agréments, les grâces, et un certain sel de sagesse dont parle saint Paul⁴, qui fait que l'on plaît à ceux qui écoutent. Que si saint Thomas, par l'autorité d'Aristote, dont on avait peine à se départir en son temps, semble peut-être pousser un peu plus avant dans sa *Somme* la liberté des plaisanteries ; il y réduit néanmoins ces sortes de délectations à être rares dans la vie ; où, dit-il⁵, selon Aristote, il faut peu de délectation, comme peu de sel dans les viandes par manière d'assaisonnement ; et il exclut tout ce qui

1. Bossuet, ici, renvoie à IV *Moral.*, xiv. Le texte visé se trouve dans la *Morale à Nicomaque*, liv. IV, ch. viii, al. xiv. Cf. *Morale à Eudème*, liv. III, chap. vii, et *Grande morale*, liv. I, chap. xxviii, al. xxxi.

2. *De Republica*, X (note de Bossuet). Référence inexacte : c'est plutôt au livre III de la *République*, qu'on trouverait une idée voisine de celle qui est ici attribuée à Platon (Voir l'édition Didot, t. II, p. 42. (388, 389).

3. Ambros., *loc. cit.* ; Hieron., *loc. cit.* ; Basil., *Constit. mon.*, cap. xii.

4. Colos., iv, 6.

5. 2^a 2^{ae}, q. 168, art. 4, c. — Saint Thomas s'appuie sur Aristote (*Ethic.*, c'est-à-dire *Morale à Nicomaque*, lib. IX, cap. x, qu'il traduit ainsi : « Pauci amici propter delectationem sunt habendi, quia parum de delectatione sufficit ad vitam quasi pro condimento, sicut parum de sale sufficit in cibo. » La thèse que soutient saint Thomas en cet article est énoncée en ces termes : *Qui in ludo talem defectum committunt ut et ipsi nihil delectabile proferant et delectabilia moderate ab aliis prolata rejiciendo molesti sint, peccant quidem, minus tamen iis qui in ludicris excedunt.*

relâche entièrement la gravité, comme on a vu dans sa *Somme* même ; et dans son *Commentaire sur saint Paul*,¹ où il paraît revenir plus précisément aux expressions des saints Pères, il met avec eux la plaisanterie au nombre des vices repris par cet apôtre².

XXXIII

PASSAGES DE SAINT BASILE SUR LE SÉRIEUX DE LA VIE CHRÉTIENNE.

Il était ordinaire aux Pères de prendre à la lettre la parole de Notre-Seigneur : *Malheur à vous qui riez, car vous pleurerez*. Saint Basile, qui en a conclu qu'il n'est permis de rire *en aucune sorte*, οὐδέποτε, καθόλου, *quand ce ne serait qu'à cause de la multitude de ceux qui outragent Dieu en méprisant sa loi*³, tempère cette sentence⁴ par celle-ci de l'Ecclésiastique⁵ : *Le fol éclate en riant, mais le sage rit à peine à petit bruit*, et d'une bouche timide. Conformément à cette sentence, il permet, avec Salomon, *d'égayer un peu le visage*

1. *Commentarius in Epist. ad Ephes.*, cap. v, lect. 2.

2. Ceci ne doit pas être pris absolument, comme on pourrait le supposer. Saint Thomas place bien la scurrilité (ou verbum jocularium per quod aliqui volunt inde placere aliis) à côté des vices blâmés par l'Apôtre, mais seulement en tant qu'on la met au service d'une intention perverse, parce qu'une action, même naturellement bonne, est un péché mortel si on lui donne pour but un péché mortel. « Hæc omnia sunt mortalia in quantum ad mortalia peccata ordinantur, quia aliquid, etiam si bonum sit ex genere, in quantum ad mortale ordinatur, est mortale. »

3. Basil., *Reg. brev.*, interrogat. xxxi.

4. *Reg. fus.*, interr. xvii.

5. Eccli., xxi, 23.

par un modeste souris¹ ; mais, pour ce qui est de ces grands éclats et de ces secousses du corps, qui tiennent de la convulsion, selon lui elles ne sont pas d'un homme vertueux et qui se possède lui-même, ce qu'il inculque souvent², comme une des obligations du christianisme.

S'il faut pousser ces maximes à toute rigueur et dans tous les cas, ou s'il est permis quelquefois d'en adoucir la sévérité, nul homme ne doit entreprendre de le décider par son propre esprit. Dieu, qui sait la valeur des biens qu'il nous promet, et les secours qu'il nous donne pour y parvenir, sait aussi à quel prix il les doit mettre. Il ne faut pas du moins que nos faiblesses nous empêchent de reconnaître la sainte rigueur de sa loi, ni d'envisager le maintien austère de la vertu chrétienne ; au contraire, il faut toujours voir la vérité tout entière, afin de reconnaître de quoi nous avons à nous humilier, et où nous sommes obligés de tendre. On ne peut pousser plus loin l'obligation d'un chrétien, que fait³ saint Basile sur cette parole de Notre-Seigneur : *On rendra compte, au jugement, d'une parole inutile*⁴, lorsque, demandant ce que c'est que cette parole appelée par le Fils de Dieu à un si sévère jugement, il répond⁵ que toute parole qui ne se rapporte pas à l'utilité que nous devons

1. *Souris*. Ce mot, au xvii^e siècle, se rencontre aussi souvent que *sourire*.

2. Basil., *Constit. mon.*, cap. xii ; Epist. ccccxī (nunc xxii), n. 1.

3. *Plus loin... que fait*. Bossuet omet souvent *ne* dans les interrogations et les comparaisons. « La mer n'a pas plus de vagues quand elle est agitée par les vents, qu'il naît de diverses pensées de cet abîme sans fond, de ce secret impénétrable du cœur de l'homme. » (*Œuvres oratoires*, t. VII, p. 150).

4. Matth., xii, 36.

5. *Reg. brev.*, interr. xxiii.

rechercher en Notre-Seigneur, est de ce genre : et, continue-t-il, le péril de projérer de telles paroles est si grand qu'un discours qui serait bon de soi, mais qu'on ne rapporterait pas à l'édification de la foi, n'est pas exempt de péril, sous prétexte du bien qu'il contient ; mais que, dès là qu'il ne tend pas à édifier le prochain, il afflige le Saint-Esprit, ce qu'il prouve par un passage de l'Épître aux Ephésiens. Or, conclut-il, quel besoin de dire quel mal c'est d'affliger le Saint-Esprit ?

Partout ailleurs il confirme la même doctrine ¹, et il ne faut pas s'imaginer qu'il ne parle que pour les moines, puisque, au contraire, et ses paroles et ses preuves et tout l'esprit de ses discours démontrent qu'il veut proposer les obligations communes du christianisme, comme étant d'autant plus celles des moines, qu'un moine n'est autre chose qu'un chrétien qui s'est retiré du monde pour accomplir tous les devoirs de la religion chrétienne.

Que si l'on dit qu'en tout cas les défauts que reprend ici saint Basile sont des péchés véniels, et que, pour cela, on les appelle petits péchés, ce Père ne souffrira pas ce discours à un chrétien. *Il n'y a point, dit-il ², de petit péché : le grand péché est toujours celui que nous commettons, parce que c'est celui-là qui nous surmonte, et le petit est celui que nous surmontons.* Et encore qu'il soit véritable, en un sens de comparaison, qu'il y a de petits péchés, le fidèle ne sait jamais avec certitude jusqu'à quel point ils sont aggravés par le violent attachement d'un cœur qui s'y livre, et il doit toujours trembler à cette sentence du Sage : *Qui méprise les petites choses, tombe peu à peu ³.*

1. *Epistol.*, ccccxī, nunc xxii ; *Constit. mon.*, cap. xii.

2. *Reg. brev.*, interr. ccxciii.

3. *Eccli.*, xix, 1.

XXXIV

CONSÉQUENCES DE LA DOCTRINE PRÉCÉDENTE.

Par tous ces principes des saints Pères, sans examiner le degré du mal qu'il y a dans la comédie, ce qui dépend des circonstances particulières, on voit qu'il la faut ranger parmi les choses les plus dangereuses, et, en particulier, on peut juger si les Pères, ou les saints docteurs qui les ont suivis, et saint Thomas comme les autres, avec les règles sévères qu'on vient d'entendre de leur bouche, auraient pu souffrir les bouffonneries de nos théâtres, ni qu'un chrétien y fît le ridicule personnage de plaisant. Aussi ne peut-on pas croire qu'il se trouve jamais un homme sage qui n'accorde facilement du moins qu'être bouffon de profession, ne convient pas à un homme grave, tel qu'est sans doute ¹ un disciple de Jésus-Christ. Mais, dès que vous aurez fait ce pas, saint Chrysostome retombera sur vous avec une étrange force, en vous disant : C'est pour vous qu'un chrétien se fait bouffon ; c'est pour vous qu'il renonce à la dignité du nom qu'il porte : « ôtez les auditeurs, vous ôterez les acteurs ; s'il est si beau d'être plaisant sur un théâtre, que n'ouvrez-vous cette porte aux gens libres ² (nous dirions maintenant : aux honnêtes gens ³) ? Quelle beauté dans un art où l'on ne peut exceller sans honte ? et le reste.

1. Sans doute, sans aucun doute, incontestablement.

2. Chrysost., *Homil. vi in Matth.* ; *Homil. xvii in Epist. ad Ephes.*, n. 3.

3. Les honnêtes gens, par opposition aux gens du peuple Cf. *Œuvres oratoires*, t. V, p. 642 ; t. VI, p. 454.

Saint Thomas, comme on a vu, marche sur ses pas ; et, s'il a un peu plus suivi les idées, ou, si vous voulez, les locutions d'Aristote ; dans le fond, il ne s'est éloigné en rien de la régularité des saints Pères.

XXXV

CONCLUSION DE TOUT CE DISCOURS.

Cela posé, il est inutile d'examiner les sentiments des autres docteurs. Après tout, j'avouerai sans peine, qu'après s'être longtemps élevé contre les spectacles, et en particulier contre le théâtre, il vint un temps dans l'Eglise qu'on espéra de le pouvoir réduire à quelque chose d'honnête ou de supportable, et par là d'apporter quelque remède à la manie du peuple envers ces dangereux amusements. Mais on connut bientôt que le plaisant et le facétieux touche ¹ de trop près au licencieux, pour en être entièrement séparé. Ce n'est pas qu'en métaphysique, cette séparation soit absolument impossible, ou, comme parle l'École, qu'elle implique contradiction. Disons plus, on voit en effet des représentations innocentes ; qui sera assez rigoureux pour condamner dans les collèges celles d'une jeunesse réglée, à qui ses maîtres proposent de tels exercices pour leur aider à former ou leur style ou leur action, et en tout cas leur donner, surtout à la fin de leur année, quelque honnête relâchement ? Et néanmoins voici ce que dit sur ce sujet une savante compagnie qui s'est dévouée avec tant de zèle et de

1. *Le plaisant et le facétieux touche.* Cf. *Œuvres oratoires*, t. VII, p. 132, et plus haut, p. 249.

succès à l'instruction de la jeunesse¹ : *Que les tragédies et les comédies, qui ne doivent être faites qu'en latin, et dont l'usage doit être très rare, aient un sujet saint et pieux ; que les intermèdes des actes soient tous latins, et n'aient rien qui s'éloigne de la bienséance, et qu'on n'y introduise aucun personnage de femme, ni jamais l'habit de ce sexe*². En passant, on trouve cent traits de cette sagesse dans les règlements de ce vénérable institut ; et on voit, en particulier, sur le sujet des pièces de théâtre, qu'avec toutes les précautions qu'on y apporte pour éloigner tous les abus de semblables représentations, le meilleur est, après tout, qu'elles soient très rares³. Que si, sous les yeux et la discipline de maîtres pieux, on a tant de peine à régler le théâtre, que sera-ce dans la licence d'une troupe de comédiens, qui n'ont point de règle que celles de leur profit et du plaisir des spectateurs ? Les personnages de femme[s], qu'on exclut absolument de la comédie

1. La Compagnie de Jésus.

2. *Ratio Studiorum*, tit. Reg. Rect., art. xiii.

3. « Bossuet paraît ignorer que les règles si sages de l'institut avaient été quelque peu oubliées. Nous avons vu, en effet, que les représentations n'étaient pas aussi rares que les règles le demandaient, puisqu'il s'en faisait trois ou quatre par an ; que des personnages de femme y avaient été quelquefois introduits et qu'on y parlait souvent français dans les intermèdes. Il y a enfin la question des ballets, qui n'était pas prévue par le règlement. Or le ballet, dont les jésuites avaient, pour ainsi dire, le monopole, était le côté du théâtre qui portait le plus à l'abus et qui provoquait le plus de critiques. » (Boysse, *le Théâtre des jésuites*, Paris, 1880, in-18, p. 105). Voir en outre, L.-V. Gofflot, *le Théâtre au collège*, Paris, 1907, in-8 ; Mgr Jouin, *le Théâtre dans les collèges*, Angers, 1910, in-8 ; G. Dupont-Ferrier, *l'Education mondaine au collège Louis-le-Grand*, Paris, 1920, in-8. — Sur les inconvénients des tragédies représentées dans les maisons d'éducation, consulter les *Mémoires* du P. Beurrier, génovéfain, curé de Saint-Étienne-du-Mont, publiés par M. E. Jovy, *Pascal inédit*, III, Vitry-le-François, 1910, in-8, p. 256.

pour plusieurs raisons, et entre autres pour éviter les déguisements que nous avons vu condamnés ¹, même par les philosophes, la réduisent à si peu de sujets, qui encore se trouveraient infiniment éloignés de l'esprit des comédies d'aujourd'hui, qu'elles tomberaient d'elles-mêmes, si on les renfermait dans de telles règles. Qui ne voit donc que la comédie ne se pourrait soutenir, si elle ne mêlait le bien et le mal, plus portée encore au dernier, qui est plus du goût de la multitude ? C'est aussi pour cette raison, que, parmi tant de graves invectives des saints Pères contre le théâtre, on ne trouve pas que jamais ils soient entrés dans l'expédient de le réformer. Ils savaient trop que qui veut plaire, le veut à quelque prix que ce soit ; de deux sortes de pièces de théâtre, dont les unes sont graves, mais passionnées, et les autres simplement plaisantes ou même bouffonnes, il n'y en a point qu'on ait trouvé ² dignes des chrétiens, et on a cru qu'il serait plus court de les rejeter tout à fait, que de se travailler vainement à les réduire, contre leur nature, aux règles sévères de la vertu. Le génie des pièces comiques est de chercher la bouffonnerie : César même ne trouvait pas que Térence fût assez plaisant ³ ; on veut plus d'emportement dans le risible, et le goût qu'on avait pour Aristophane et pour

1. *Que nous avons vu condamnés.* (Cf. *Œuvres oratoires*, t. VII, p. 141 à 143).

2. *Il n'y en a point qu'on ait trouvé dignes* (*Ibid.*).

3. Bossuet se souvient des vers attribués à César par Saluste (*Vita Terentii*) :

Tu quoque, tu in summis, dimidiète Menander,
Poneris, et merito, puri sermonis amator,
Lenibus atque utinam scriptis adjuncta foret vis
Comica, ut æquato virtus polleret honore
Cum Græcis, neque in hac despectus parte jaceres !
Unum hoc maceror et doleo tibi deesse, Terenti.

Plaute, montre assez à quelle licence dégénère naturellement la plaisanterie. Térence, qui, à l'exemple de Ménandre, s'est modéré sur le ridicule, n'en est pas plus chaste pour cela ¹; et on aura toujours une peine extrême à séparer le plaisant d'avec l'illicite et le licencieux. C'est pourquoi on trouve ordinairement dans les canons ces quatre mots unis ensemble : *ludicra, jocularia, turpia, obscœna* : les discours plaisants, les discours bouffons, les discours malhonnêtes, les discours sales ; non que ces choses soient toujours mêlées, mais à cause qu'elles se suivent si naturellement, et qu'elles ont tant d'affinité, que c'est une vaine entreprise de les vouloir séparer. C'est pourquoi il ne faut pas espérer de rien faire de régulier de la comédie, parce que celles qui entreprennent de traiter les grandes passions, veulent remuer les plus dangereuses, à cause qu'elles sont aussi les plus agréables, et que celles dont le dessein est de faire rire, qui pourraient être, ce semble, les moins vicieuses, outre l'indécence de ce caractère dans un chrétien, attirent trop facilement le licencieux, que les gens du monde, quelque modérés qu'ils paraissent, aiment mieux ordinairement qu'on leur envelope, que de le supprimer entièrement.

On voit, en effet, par expérience, à quoi s'est enfin terminée toute la réforme de la comédie qu'on a voulu introduire dans nos jours. Le licencieux grossier et

1. On ne manquera pas de se rappeler ici la complaisance avec laquelle Bossuet, dans sa fameuse lettre à Innocent XI, expose l'étude qu'il a fait faire au Dauphin, des pièces de Térence. Il est vrai que la lecture d'un ouvrage licencieux peut paraître moins dangereuse que sa représentation. Néanmoins, remarque M. Gazier, « ne peut-on pas dire, après avoir lu ce beau passage, que, si la lecture de Térence est si profitable, la représentation de ses comédies le serait encore davantage ? »

manifeste est demeuré dans les farces, dont les pièces comiques tiennent beaucoup ; on ne peut goûter sans amour les pièces sérieuses, et tout le fruit des précautions d'un grand ministre qui a daigné employer ses soins à purger le théâtre, c'est qu'on y présente aux âmes infirmes des appâts plus cachés et plus dangereux.

C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner que l'Église ait improuvé en général tout ce genre de plaisirs : car, encore qu'elle restreigne ordinairement les punitions canoniques qu'elle emploie pour les réprimer, à certaines personnes, comme aux clercs, à certains lieux, comme aux églises, à certains jours, comme aux fêtes ; à cause que communément, ainsi que nous l'avons remarqué, par sa bonté et par sa prudence, elle épargne la multitude dans les censures publiques, néanmoins, parmi ces défenses, elle jette toujours des traits piquants contre ces sortes de spectacles, pour en détourner tous les fidèles. Saint Charles, qu'on allègue comme un de ceux dont la charitable condescendance entra pour un peu de temps dans le dessein de corriger la comédie¹, en perdit bientôt l'espérance ; et dans les soins qu'il prit de mettre à couvert des corruptions du théâtre, au moins le carême et les saints jours, il ne cesse d'en inspirer un dégoût universel, en appelant la comédie *un reste*

1. « Pourquoi ce savant et saint archevêque de Milan, Charles Borromée ne crut-il pas qu'il fût indigne de la pureté de sa morale et de la rigidité de sa vertu, de revoir, la plume à la main, les œuvres de théâtre que l'on exposait en public, si ce n'est parce qu'il croyait que ces ouvrages, rectifiés et retenus en de justes bornes, pouvaient contribuer en quelque manière à la réformation des mœurs ? » (Le P. Porée, S. J., *Orationes*, t. III, p. 139.

de gentilité¹ : non qu'il y eût à la lettre dans les spectacles de son temps des restes du paganisme ; mais parce que les passions qui ont formé les dieux des Gentils y règnent encore, et se font encore adorer par les chrétiens. Quelquefois, à l'exemple des anciens canons, dont il a pris tout l'esprit, il se contente de les appeler *des spectacles inutiles : ludicra et inania spectacula*², ne jugeant pas que les chrétiens, dont les affaires sont si graves, et doivent être jugées dans un tribunal si redoutable, puissent trouver de la place dans leur vie pour de si longs amusements, quand d'ailleurs ils ne seraient pas si remplis de tentations, soit grossières, soit délicates, et par là plus périlleuses, ni se passionner si violemment pour des choses vaines. Au reste, il range toujours ces malheureux di-

1. *Act. Eccl. Mediol.*, part. IV, *Instlt. Prædic.*, edit 1599, p. 485. — L'indécente fête des fous se célébrait dans les églises, le 1^{er} janvier de chaque année. Eudes de Sully, en 1198, essaya de la supprimer en rétablissant celle de la Circoncision ; mais elle subsista encore plusieurs siècles. (Migne, t. CCXII, col. 70). En 1444, la Faculté de théologie de Paris s'adressa à tous les prélats du royaume pour leur demander l'interdiction de ces saturnales, dans lesquelles elle voyait une survivance du paganisme. « Quis, quæso, christianorum sensatus, non diceret malos illos sacerdotes et clericos, quos divini officii tempore videret larvatos, monstruosos vultibus, aut in vestibus mulierum, aut lenonum vel histrionum choreas ducere in choro, cantilenas inhonestas cantare, offas pingues supra cornu altaris juxta celebrantem missam comedere, ludum taxillorum ibidem exarare, thurificare de fumo fetido ex corio veterum sotularium, et per totam ecclesiam currere, saltare, turpitudinem suam non erubescere, ac deinde per villam et theatra in curribus et vehiculis sordidis duci ad infamia spectacula, pro risu astantium et concurrentium turpes gesticulationes sui corporis faciundo, et verba impudicissima ac scurrilia proferendo ? Et sic de multis aliis abominationibus, quarum pudet reminisci et recitare horret animus, quæ tamen, ut fidei relatione accepimus, hoc in anno in multis locis factæ sunt... (Migne, t. CCVII, col. 1171).

2. *Act. Eccles. Mediol.*, part. VI, etc.

vertissements parmi les attraites et les pépinières du *vive* ; *illecebras et seminaria vitiorum* ; et s'il ne frappe pas ceux qui s'y attachent des censures de l'Eglise, il les abandonne au zèle et à la censure des prédicateurs, à qui il ordonne de ne rien omettre pour inspirer de l'horreur de ces jeux pernicioeux, en ne « *cessant de les détester comme les sources des calamités publiques et des vengeances divines. Il admoneste les princes et les magistrats de chasser les comédiens, les baladins, les joueurs de farce, et autres pestes publiques, comme gens perdus et corrupteurs des bonnes mœurs, et de punir ceux qui les logent dans les hôtelleries* ¹. » Je ne finirais jamais si je voulais rapporter tous les titres dont il les note. Voilà les saintes maximes de la religion chrétienne sur la comédie. Ceux qui avaient espéré de lui trouver des approbations, ont pu voir que la clameur qui s'est élevée contre la Dissertation, et par la censure qu'elle a attirée à ceux qui ont avoué qu'ils en avaient suivi quelques sentiments, combien l'Eglise est éloignée de les supporter ; et c'est encore une preuve contre cette scandaleuse Dissertation, qu'encore qu'on l'attribue à un théologien, on ne lui ait pu donner des théologiens, mais de seuls poètes comiques pour approbateurs, ni la faire paraître autrement qu'à la tête, et à la faveur des comédies ².

Mais c'en est assez sur ce sujet, quoiqu'il y ait encore à montrer une voie plus excellente ³. Pour déraciner tout à fait le goût de la comédie, il faudrait inspirer

1. *Ibid.*, part. XL ; conc. prov. I, p. 86 ; Conc. III, p. 316 ; Conc. VI, etc.

2. Le recueil de pièces de Boursault, auquel était joint l'écrit de Caffaro, ne porte aucune approbation, comme il a été expliqué plus haut, p. 141.

3. Souvenir de saint Paul : *Excellentiorem viam vobis demonstro* (I Cor., XII, 31).

celui de la lecture de l'Évangile, et celui de la prière. Attachons-nous comme saint Paul à *considérer Jésus l'auteur et le consommateur de notre foi*¹ : ce Jésus, qui ayant voulu prendre toutes nos faiblesses à cause de la ressemblance, à la réserve du péché², a bien pris nos larmes, nos tristesses, nos douleurs et jusqu'à nos frayeurs, mais n'a pris ni nos joies ni nos ris³, et n'a pas voulu que ses lèvres, où la grâce était répandue⁴, fussent dilatées une seule fois par un mouvement qui lui paraissait accompagné d'une indécence indigne d'un Dieu fait homme. Je ne m'en étonne pas, car nos douleurs et nos tristesses sont très véritables, puisqu'elles sont de justes peines de notre péché ; mais nous n'avons point sur la terre, depuis le péché, de vrai sujet de nous réjouir : ce qui a fait dire au Sage⁵ : *J'ai estimé le ris une erreur, et j'ai dit à la joie : Pourquoi me trompes-tu ?* ou comme porte l'original⁶ : *J'ai dit au ris : Tu es un fol, et à la joie : Pourquoi fais-tu ainsi ?* pourquoi me transportes-tu comme un insensé, et pourquoi me viens-tu persuader que j'ai sujet de me réjouir, quand je suis accablé de maux de tous côtés ? Ainsi le Verbe fait chair, la Vérité éternelle manifestée dans notre nature, en a pu prendre les peines, qui sont réelles ; mais n'en a pas voulu prendre le ris et la joie, qui ont trop d'affinité avec la déception et avec l'erreur.

1. Hebr., xii, 2.

2. *Ibid.*, iv, 15.

3. *Ris*, rires. On a vu plus haut, p. 261, *souris* pour *sourire*. Suivant Richelet, *ris* ne se disait au pluriel qu'en vers.

4. Ps. xlv, 3. — Nous avons déjà mentionné (p. 256) la tradition d'après laquelle Jésus n'aurait jamais ri.

5. Eccles., ii, 2.

6. L'original hébreu est ainsi traduit par E. Renan : « Au rire, je dis : « Folie ! » au plaisir : « Que me veux-tu ? »

Jésus-Christ n'est pas pour cela demeuré sans agrément : *Tout le monde était en admiration des paroles de grâce qui sortaient de sa bouche*¹ ; et non seulement ses apôtres lui disaient : *Maître, à qui irons-nous ? vous avez des paroles de vie éternelle ;* mais encore ceux qui étaient venus pour se saisir de sa personne, répondaient aux Pharisiens, qui leur en avaient donné l'ordre : *Jamais homme n'a parlé comme cet homme*². Il parle néanmoins encore avec une tout autre douceur, lorsqu'il se fait entendre dans le cœur, et qu'il y fait sentir ce feu céleste dont David était transporté en prononçant ces paroles : *Le feu s'allumera dans ma méditation*³. C'est de là que naît dans les âmes pieuses, par la consolation du Saint-Esprit, l'effusion d'une joie divine, un plaisir sublime que le monde ne peut entendre, par le mépris de celui qui flatte les sens, un inaltérable repos dans la paix de la conscience et dans la douce espérance de posséder Dieu : nul récit, nulle musique, nul chant ne tient devant ce plaisir ; s'il faut, pour nous émouvoir, des spectacles, du sang répandu, de l'amour, que peut-on voir de plus beau ni de plus touchant que la mort sanglante de Jésus-Christ et de ses martyrs, que ses conquêtes par toute la terre et le règne de sa vérité dans les cœurs, que les flèches dont il les perce et que les chastes soupirs de son Eglise et des âmes qu'il a gagnées, et qui courent après ses parfums ? Il ne faudrait donc que goûter ces douceurs célestes, et cette manne cachée, pour fermer à jamais le théâtre, et faire dire à toute âme vraiment chrétienne : *Les pécheurs, ceux qui aiment le monde, me*

1. Luc., iv, 22.

2. Joan., vi, 69, et vii, 46.

3. Ps. XXXVIII, 4.

racontent des fables, des mensonges et des inventions de leur esprit, ou, comme lisent les Septante¹ : *Ils me racontent, ils me proposent des plaisirs ; mais il n'y a rien là qui ressemble à votre loi*¹ ; elle seule remplit les cœurs d'une joie qui, fondée sur la vérité, dure toujours.

Pour ceux qui voudraient de bonne foi qu'on réformât à fond la comédie, pour, à l'exemple des sages païens, y ménager à la faveur du plaisir des exemples et des instructions sérieuses pour les rois et pour les peuples, je ne puis blâmer leur intention : mais qu'ils songent qu'après tout, le charme des sens est un mauvais introducteur des sentiments vertueux². Les païens, dont la vertu était imparfaite, grossière, mondaine, superficielle, pouvaient l'insinuer par le théâtre ; mais il n'a ni l'autorité, ni la dignité, ni l'efficace³ qu'il faut pour inspirer les vertus convenables à des chrétiens⁴. Dieu renvoie les

1. Le texte des Septante porte, en effet : Διηγρήσαντό μοι παράνομοι ἀδολεσχίας, ἀλλ' οὐχ ὡς ὁ νόμος σου. (Ps. CXVIII, 84).

2. Bossuet, ici, pense à Boursault, qui, comme on l'a vu plus haut (p. 164) se proposait de donner, dans *Esope à la cour*, des leçons de morale aux rois eux-mêmes. On ne manquera pas d'être étonné qu'ayant été le principal auteur du scandale causé par la publication de la lettre du P. Caffaro, Boursault soit traité avec tant de ménagement. Le calme dans lequel se déroule cette conclusion contraste singulièrement avec le dédain et l'impitoyable rigueur dont furent l'objet le théatin et Molière. L'éloquence de Bossuet, qui tout d'abord s'était précipitée avec l'impétuosité d'un torrent, s'apaise dans la sérénité d'un lac majestueux et tranquille.

3. Efficace, efficacité. Ce mot revient souvent dans les *Œuvres oratoires*. Voyez, par exemple, t. VII, p. 179.

4. Ceci nous remet en mémoire un sonnet de Godeau (*Poésies chrestiennes*, Paris, 1646).

Le théâtre jamais ne fut ■ glorieux ;
Le jugement s'y joint à la magnificence,
Une règle sévère en bannit la licence
Et rien n'y blesse plus ni l'esprit, ni les yeux.

rois à sa loi, pour y apprendre leurs devoirs : *Qu'ils la lisent tous les jours de leur vie*¹, qu'ils la méditent nuit et jour comme un David² : *Qu'ils s'endorment entre ses bras, et qu'ils s'entretiennent avec elle en s'éveillant*, comme un Salomon³. Pour les instructions du théâtre, la touche en est trop légère, et il n'y a rien de moins sérieux, puisque l'homme y fait à la fois un jeu de ses vices et un amusement de la vertu.

On y voit condamner les actes vicieux :
Malgré les vains efforts d'une injuste puissance,
On y voit à la fin couronner l'innocence
Et luire en sa faveur la justice des cieux.

Mais, en cette leçon, si pompeuse et si vaine,
Le profit est douteux et la perte certaine,
Le remède y plaît moins que ne fait le poison.

Elle peut réformer un esprit idolâtre,
Mais, pour changer leurs mœurs et régler leur raison.
Les chrétiens ont l'Église, et non pas le théâtre.

1. Deuter., xvii, 19.

2. Ps. CXVIII, 55, 93, 96.

3. Prov., vi, 22.

APPENDICE

POÈMES PUBLIÉS A L'OCCASION DE L'ÉCRIT DE BOSSUET

I

*Satire à Mgr Jacques Bénigne Bossuet, évêque
de Meaux, sur son livre touchant la Comédie* ¹.

Docte et sage Prelat, dont le Ciel a fait choix
Pour instruire et former la jeunesse des Roix,
Et qui, par des discours vifs et pleins d'éloquence,
Sçais confondre l'erreur et bannir l'ignorance,
Je conviens avec toy que des hommes pecheurs

1. Cette pièce est de François Gacon, connu surtout pour son esprit satirique. Elle circula d'abord isolément, au mois d'octobre 1694, puis fut recueillie dans *Le Poète sans fard, ou discours satiriques, en vers* (Cologne, 1696 ; Libreville, 1698 ; Bruxelles, 1701, in-12). où elle est suivie d'une satire dirigée contre Laurent Pégurier (Cf. plus haut, p. 37). — Gacon, fils d'un négociant de Lyon, était né dans cette ville en 1667 ; il entra à l'Institution de l'Oratoire, d'où il sortit en 1691, sans avoir achevé son noviciat. Il s'adonna à la littérature et se fit beaucoup d'ennemis. Il mourut en 1725, dans le prieuré de Baillon, près de Beaumont-sur-Oise, dont il avait pris possession en 1713. Outre *le Poète sans fard*, il a donné l'*Anti-Rousseau*, 1712, in-12 ; *Homère vengé, ou Réponse à M. de La Motte sur l'Iliade*, 1715, in-12, etc. Il avait concouru sans succès, en 1694, pour un éloge de Catinat proposé par l'Académie d'Angers (Batterel, *Mémoires domestiques*, t. IV, p. 532 ; Nicéron, *Mémoires*, t. XXXVIII ; *Journal littéraire de La Haye*, t. VI, p. 452 ; Jacques Perneti, *les Lyonnais dignes de mémoire*, Lyon, 1757, 2 vol. in-12, t. II, p. 213 ; Bibliothèque Nationale, fr. 23504, f. 174).

Devroient avoir toujours les yeux baignez de pleurs ;
Je sçai que l'Évangile, en ses leçons divines,
N'offre pour le salut qu'un chemin plein d'épines,
Et que, loin d'approuver les jeux et les plaisirs,
Il nous en interdit jusqu'aux moindres desirs.

Ainsi la Comedie, étalant sur la Scène

Les appas seducteurs d'une pompe mondaine,
Sans doute est peu conforme à ces vœux solennels
Qu'en naissant un Chrétien fait aux pieds des Autels ;
Ces Caracteres fiers des Heros du Theatre
Pouvoient être applaudis par un peuple idolatre ;
Mais, disciples d'un Dieu pour nous crucifié,
Nous devons n'estimer qu'un cœur mortifié,
Un cœur humble et sans fiel, et dont la vertu pure
Se fasse un point d'honneur d'oublier une injure,
Et prefere de voir ses passions aux fers,
A la fausse grandeur de domter l'Univers.

Cependant, Grand Prelat, d'invicibles obstacles
S'oposent au dessein d'abolir les spectacles :
Auprès des Souverains l'oisiveté des Cours
Malgré tous les sermons les maintiendra toujours,
Et les peuples privéz d'un plaisir excusable
Peut-être en chercheroient quelqu'autre plus coupable.

D'ailleurs tant qu'on verra des Prelats fastueux
Elever à grands frais des palais somptueux,
En fait de mets exquis ne rien ceder aux Princes,
Et de leur train pompeux ébloüir les Provinces,
Contre la Comedie en vain l'on écrira,
De ces moralitez le public se rira.

Jesus-Christ, dira-t-il, aux riches de la terre
Pendant toute sa vie a déclaré la guerre ;
Toutefois un Prelat se croit en seureté
Avec vingt mille ecus dont il se voit renté,
Et l'on ne pourra pas, à l'Hôtel de Bourgogne,

Voir le Rôle plaisant d'un sot et d'un ivrogne,
Ou, charmé de Corneille, au Theatre François
Aller plaindre le sort des Princes et des Roix ?
De quel front ces pasteurs vivant dans l'opulence
Viennent-ils nous prêcher l'esprit de Penitence ?
Et comment, dans ce siecle, osent-ils se flater
Qu'on subira le joug qu'il sçavent éviter ;
Tels, dans l'ancienne Loy, des tartufes severes
Damnoient le peuple Juif pour des fautes legeres,
Eux qui, loin des témoins, en des reduits cachez,
S'abandonnoient sans crainte aux plus honteux pechez

C'est ainsi, Grand Prelat, que le peuple raisonne
Et fait une leçon aux docteurs de Sorbonne :
Pour imposer silence, il faudroit reformer
Nombre d'autres abus que je n'ose rimer.

II

Epistre ¹ sur la condamnation du theatre, A Monsieur Racine.

Le Theâtre est proscrit, Racine, il va cesser,
L'Eglise, sur ce point, commence à prononcer.
Contre le T*** ² et son hardi volume,
Je voy de toutes parts son zele qui s'allume.
Le Prelat ³ a fait bruit ; et la chaire a tonné.

1. Paris, chez la veuve de Jean-Baptiste Coignard, 1694, in-4 (Bibliothèque Nationale, Ye 1969). Autre édition, Poitiers, par la veuve de J.-B. Braud, 1694, in-8.

2. Le Théatin, Caffaro.

3. Bossuet, ou peut-être l'archevêque de Paris.

Sous le poids des écrits, dont il est condamné,
Déjà plus d'un Docteur a fait gémir la presse.
En vain, pour l'appuyer, la volupté s'empresse ;
La Comedie expire, et son vain défenseur
Ne sert qu'à réveiller le couroux du Censeur.
Et qui peut, parmi nous, approuver une Scene
Où regne avec éclat l'impiété payenne ?
Où l'on voit chaque jour les Demons encensez
Rétablir, par nos mains, leurs autels renversez.
Quelle école, en ces lieux, pour la foible jeunesse,
Que celle, où l'on enseigne à sentir la tendresse !
Où, pour toucher d'exemple, et suborner un cœur,
Par les yeux d'une femme on enchaîne un vainqueur ;
Où l'on fait aux heros un devoir ridicule.
De se soumettre au Dieu qui fait filer Hercule.
Aux payens, il est vray, l'on pardonne aisement
Qu'un heros courageux devienne un lâche amant.
D'une Venus infame adorateurs fideles,
Leurs flammes n'estoient point honteuses, criminelles :
L'amour le plus indigne et le plus vicieux
Avoit, pour s'excuser, l'exemple de leurs Dieux.
Mais nous, que l'Evangile instruit de ses maximes,
Nous verra-t-on ainsi diviniser les crimes ?
En donner au public des preceptes pompeux,
Consacrer à l'amour des hymnes et des jeux ;
Sur la terre et le ciel, luy donner la victoire,
Et charmez de nos fers, applaudir a sa gloire ?
Cet amour, nous dit-on, que l'on peint si puissant,
Dans ses plus grands transports n'a rien que d'innocent,
Du théâtre aujourd'huy, les douces impostures
N'en font aux spectateurs que de sages peintures ;
Par l'austere devoir le crime est combattu ;
Et l'on y voit toujours triompher la vertu.

Racine, c'est ainsi que tes doctes ouvrages
N'offrirent de ton cœur que de nobles images.
L'amour, dans tes écrits, honneste, genereux,
Dès qu'il fut dereglié se trouva malheureux.
Mais toy-même, bien-tost, en te rendant justice,
N'as-tu pas du Démon reconnu l'artifice,
Qui, pour mieux preparer son funeste poison,
Sçait donner à l'erreur un faux air de raison :
Content que l'on affecte un dehors de sagesse,
Plonge insensiblement les cœurs dans la mollesse,
Et fait du fol amour de si charmants portraits,
Qu'on cesse d'éviter et de craindre ses traits ?
Tu voulus, dans les vers d'Esther et d'Athalie,
Donner un nouveau lustre à la Scene avilie ;
Et par toy dans saint Cyr, le théâtre ennobli
Offre du vray sublime un modele accompli.

On ne voit pas regner, dans ce nouveau tragique,
Tout le faux merveilleux de la vertu stoïque.
Tes heros ne sont pas de ces audacieux
Qui ravagent la terre, et menacent les cieux.
Icy, l'amour, masqué d'une sage apparence,
Ne tend point en secret de piege à l'innocence.
De plus grands interêts, de plus beaux sentimens
N'excitent dans l'esprit que d'heureux mouvemens.
On y voit, dès l'abord, s'emparer de la Scene
Du veritable Dieu la grandeur souveraine.
De sa gloire invisible on sent la majesté ;
On y craint sa justice, on cherit sa bonté.
Mon ame, qui se sent de sa grandeur premiere,
Vole vers cet objet, s'y livre toute entiere ;
Et goûtant, à longs traits, l'aimable verité,
Conçoit pour tout le reste une illustre fierté.
Mieux que dans les écrits du sçavant paganisme,
Tu m'y fais admirer le parfait heroïsme.

Une vertu sublime, où n'entre point l'orgueil,
De la vertu payenne inévitable écüeil,
Un courage indomté, conduit par la sagesse ;
Nul mélange honteux de force et de foiblesse.
Si de la belle Esther un Prince est enchanté ¹,
C'est sa vertu qu'il vante et non pas sa beauté ².
Rien du profane amour n'y ressent la licence ;
« *Tout respire en Esther la paix et l'innocence* » ³.
Quel plaisir d'écouter tes aimables Acteurs,
Des plus hautes vertus nouveaux Predicateurs !
Des poèmes si beaux, chaque fois qu'on les joüe,
Exercent sur nos cœurs les droits de Bourdaloüe :
Celui qui de son Dieu tendoit à s'éloigner,
S'y sent, par le plaisir, doucement ramener.
Et quand, des saints écrits magnifique interprete,
Tu prens entre tes mains la harpe du prophete,
Est-il quelque demon, dans l'ame des méchants,
Qui puisse resister à des sons si touchants ?

C'est là que la vertu peut tenir son école.
L'acteur innocemment peut y joüer son rôle.
Là, mettant à profit les heures du loisir,
Le parterre chrétien s'instruit avec plaisir.
C'est dans ces vers sacrez meslez de simphonie,
Qu'il sied bien aux autheurs d'exercer leur genie.
S'ils ont de leurs talents autrement disposé,
C'est un present du Ciel dont ils ont abusé.
Pour donner à son culte un air plus magnifique,
Dieu sans doute inspira les vers et la musique.
Faut-il que pour la fable il se soit consumé,
Tout ce beau feu d'esprit parmi nous allumé !

1. *Enchanté*, ensorcelé.

2. Cependant Esther dit de lui : De mes *faibles attraits* le roi parut touché.

3. Ce vers de Racine a été ici modifié pour la rime.

Mensonges séducteurs, pompeuses bagatelles,
Meritez-vous d'user nos plumes les plus belles !
Falloit-il, pour chanter l'amour et ses erreurs,
Profaner d'un Lully les divines fureurs !

Loin de nous, l'appareil de tous ces vains spectacles,
Qui doivent leur éclat aux fabuleux miracles,
Et dont tout l'art consiste à sçavoir ranimer
D'aveugles passions qu'il nous faut reprimer !
Gardons-nous d'écouter d'amoureuses chimères ;
D'honorer de nos pleurs des maux imaginaires.
Ou, s'il est à pleurer certaine volupté,
Pleurons des saints heros la mort, l'adversité.
Qu'on vienne, à ton exemple, en de sçavantes veilles,
Des volumes sacrez étaler les merveilles.
De Joseph, dans les fers, partageons les douleurs ;
Pour Jonathas mourant laissons couler nos pleurs.
Que du ferme Abraham l'auguste sacrifice
Prepare des dangers dont nôtre cœur fremisse.
Allons, avec Jephté, soupirer à l'autel,
Où sa fille innocente attend le coup mortel.
Dieu, qui verra nos cœurs touchés par ces images,
Jusques dans nos plaisirs recevra nos hommages.
Mais qu'il rentre à jamais dans l'éternelle nuit,
Ce phantôme d'amour que la Scene a produit !
Qui sçait presque toujours allumer dans nos veines
Le feu dont il brula les Phedres, les Chimenes.
Malheur à nôtre esprit, s'il goûte des plaisirs
Qui peuvent contre Dieu revolter nos desirs !
Mais je le voy tomber, ce dangereux théâtre,
Qu'anima si long-temps un genie idolâtre.
Ses poètes rampants et ses mauvais acteurs
Rebuttent, chaque jour, les doctes spectateurs,
Pour charmer dans ses jeux, l'esprit avec l'oreille,
Il n'a plus son Moliere, il a perdu Corneille,

Et lorsque par toy seul soutenu, rassuré,
 Il voit monter sa gloire au suprême degré ;
 Tu disparaîs, tu veux faire un plus noble usage
 Des talents que le ciel t'a donnez en partage.
 Racine, c'en est fait. Tout son lustre a passé
 Depuis qu'à l'embellir ta muse a renoncé.
 Et ta sage retraite est un coup qui l'étonne
 Plus que tous les Censeurs que luy fait la Sorbonne.

P. BARDOU, *Prieur de la Voux*¹.

1. Cet auteur (qui signait habituellement : *Bardoux*) a été confondu par les éditeurs de Racine avec Jean Bardou, curé de Cornelles-le-Royal (Caivados), mort en 1668, dont le nom a figuré en mauvaise place dans les premières éditions des *Satires* de Boileau (VII, 45). Pierre Bardou, né probablement en 1662, était fils d'un menuisier de Poitiers. Il était prieur-curé de Lavoux (canton de Saint-Julien-Lars, Vienne) en 1694, lorsque, l'emportant sur Gacon, il fut couronné par l'Académie d'Angers pour un éloge de Catinat, vainqueur à La Marsaille. Cette année-là, il fit le voyage de Paris, où il vit Boileau et Racine, et une lettre de celui-ci, du 28 septembre 1694, nous apprend qu'il songea à se décharger sur Bardou des *Cantiques spirituels* qui lui avaient été demandés par M^{me} de Maintenon. On retrouve plus tard P. Bardou à la cure de Saint-Cybard, de Poitiers, dont il prit possession le 21 septembre 1719, et où il mourut le 20 mai 1724, âgé de soixante-deux ans. Le *Mercur*, octobre 1690, et mai 1694, a inséré deux pièces de cet ecclésiastique. (Voir Dreux du Radier, *Bibliothèque historique et critique du Poitou*, et surtout A. Gasté, *Une demi-victime de Boileau*, Caen, 1899, in-8, et Jean Racine et Pierre Bardou, prieur de Lavoux, Paris, 1901, article de la *Revue d'histoire littéraire de la France*, avril-juin 1901.)

III

ILLUSTRISSIMO ECCLESIAE PRINCIPI JACOBO BENIGNO
BOSSUET, MELDENSIUM EPISCOPO, ARTIS COMICÆ
ÆQUISSIMO NUPER JUDICI.

In Pestem Theatralem Carmen ¹.

Herculeos, Cœli Vindex BOSSUETE, labores
Perge indefessus, facilemque erumpere in auras
Tunde hydram, vario quæ dulcia spirat hiatu
Vulnera, et occultis necat ebria corda venenis.

Nequicquam opponens furias fraudemque nefandam
Atque malas artes et quidquid suggerit orcus,
Dudum terrificam sibi fecerat hæresis arcem,
Unde impune aris Cœloque illuserat audax :
Tandem multiplici per te prostrata ruina
Cesserat, ora ululans sibi fracta unguisque resectos,
Seque sua nocte involvens, te sistere coram
Non ausa ulterius, tu quippe sagacibus armis

1. Nous donnons la partie la plus intéressante de ce petit poème, qui se trouve à la Bibliothèque Nationale (Réserve, gYc 601, n° 49) et est signé : L. SOUCANYE. Les renseignements font défaut sur ce personnage. Il devait être originaire de Noyon et fils de François Soucanye, élu en l'élection de cette ville ; on sait seulement qu'en 1694, il était chanoine de Saint-Quentin, et qu'en 1717, il publia, en l'honneur du chancelier Daguesseau, une ode latine que traduisit en vers français l'abbé du Jarry. Bossuet, qui avait sévèrement reproché à Santeul d'avoir chanté Pomone, ne fut sans doute que médiocrement satisfait de son panégyriste. En effet, pas plus que le célèbre chanoine de Saint-Victor, L. Soucanye (al. de Soucanye) ne s'interdit les souvenirs mythologiques.

Invigilas super attritam, ne dira latentes
 Insidias meditetur et improvisa resurgat.
 Scilicet ad templi postes stans Angelus ulter,
 Flammiferum geris ore ense, quo vindice monstra
 Luce tua tremefacta et perdita fulmine vocis
 Arcentur procul et se horrent ostendere Cœlo.
 Tu quoque reliquias vitiorum et semina regno
 Eruis, et morum scabiem et contagia purgas...

Hactenus indignans vomita ex Acheronte theatra
 Judex RELIGIO damnaverat, atque ministras
 Orci animas, comicum vulgus, Cœloque rebelles
 Fulmine perculerat, stygioque addixerat igni ;
 Tales velle negans foetus agnoscere mater
 Ubra subduxit, docili ubera debita proli,
 Et ni pœniteat scelerumque, artisque relictæ,
 De gremio ejecit jam munere SANGUINIS orbos
 Qui præbet sitiendi animæ se prodigus escam,
 Qui fluit inmensus, languentique obviis orbi,
 Qui dat pectoribus pinguescere ¹, quique nocentum
 Expurgat sordes, et quo vel et ipse comœdus,
 Si scenam ejurans lacrymas non finxit inanes,
 Corvus erat, jam fit simplex et pura columba.
 Ergone deficiet scelerum pater ? Ergone fraudum
 Machina cessabit ? Num infamia tanta theatris ?
 An comicas tantum mulctabit dedecus artes ?
 Non feret : Obscurat densa caligine mentem
 Vaniloqui Doctoris et instruit ore superbo

1. Allusion à l'interdiction du sacrement de l'Eucharistie, dont le clergé, en France, frappait les gens de théâtre. L'auteur s'inspire des hymnes liturgiques en l'honneur du Saint Sacrement, où l'on reçoit en nourriture le corps et le sang du Christ :

Qui se manducantibus
 Dat spiritus pinguedinem, etc.

Promere judicium præceps ¹ : « *Jam pura theatra
 Posse frequentari ; tuto obdurescere mentes
 Futilibus stimulis ; vanoque horrore moveri
 Qui dubii et culpæ ancipites spectacula præbent,
 Ex quo spurcitiam veterem posuere severa
 Ludicra et obliquas sordes velavit honestas,
 In scenam male censorum fervere bilem ;
 Soccum olim peccasse, olim peccasse cothurnum,
 Cum divum plebem obscænam miser orbis adorans,
 De Cælo raptos Erebo transferret honores,
 Et strueret vitiis vel tunc cœlestibus aras ;
 Sed nunc ultricem scelerum morumque magistram
 Virtutem gravibus sese ostentare theatri ;
 Denique vix Patres scenam damnasce, Thomamque
 Atque Antoninum moderatis parcere ludis. »
 Dicite : Io, socii, ter dicite ; judice et ipsa
 Relligione, inquit, nos vicimus ; ite, ministri,
 Ite, animis struite insidias, mea jura probavit
 Arbiter, et regnare dedit me impune Sacerdos.
 Sed male gaudentem pompæ brevis umbra tyrannum
 Lusit et incautum suus obruit ipse triumphus :
 Nam custos morum et fidei, BOSSUETE, satelles
 Judicium horrendum terris Cœloque tremendum
 Judicio obtundis, sacroque e fonte petitas
 Opponis vires nascentemque atteris hydram.
 Et legum SORBONA tenax, quo ducta canali
 Sincere veniunt divina oracula mundo,
 Judex injecit monstro nova frena furenti.
 Quin etiam cum menti obstans caligo recessit,
 Et vapor offusus se luminis igne resolvit,
 Ipse suum errorem et temeraria dicta retractans,*

1. Jugement de *** sur la Comédie, censuré par la Sorbonne.
 (Note de l'auteur.)

Se sontem agnovit, sibique arbiter ipse severus,
 Jam culpæ felix et ab ipso crimine doctus,
 Ingemuit læsa pro religione Sacerdos.

At Musæ interea, quas dudum injuria tangit,
 Ætatem incusant in lubrica semper euntem,
 Æmulaque effrænis præsentia tempora sæclis :
 Nempe ortum Cœlo genus, incorrupta sororum,
 Sancta, augusta cohors, divinique hospita montis,
 Nata sacros vates afflare, inimica profanis,
 Nata Deo modulari hymnos et plaudere cantu,
 Nunc Scenæ famulans et aperto adducta theatro,
 Deposita gravitate et amicum exuta pudorem,
 Cogitur indecores, opus execrabile, flammæ
 Insinuare animis, castosque invertere mores.

Dum Musæ infandos se detestantur in usus
 Proh scelus ! abreptas, in nostri dedecus ævi,
 Et flent unanimes, et pulsan astra querelis,
 Horruit hos fletus, Cœli simul horruit iram
 QUINALDUS tandem sapiens, et crimen aperto
 Ore execratus fregit sua plectra, diuque
 Insolabiliter doluit, sublimior ipso
 Luctu, quam fuerat lethali illustrior arte.
 Quin etiam afflatus meliori numine vates,
 Qui Graium et Latium (si fas laudare) cothurnum
 Carminibus vicit, nec ea jam laude triumphat,
 Nunc RADIX ¹ operum melior, *sterilescere quondam*
Ah ! potuissem, inquit, nec amaro crescere fructu :
Olim æstu abreptus, despumantique juvenia,
Quos scripsi, ah ! liceat lachrymis abstergere versus.

Quid referam MOLIERUM, avidæ spectacula plebi
 Cum daret, et ficto male funere luderet amens,
 Expirantem animam, nec ficta morte ferentem

1. M. Racine. (*Note de l'auteur.*)

De scena media sese magnum ante Tribunal ?
Hoc, homines, sapite exemplo, quicumque theatra
Scanditis, atque animas opulento acquiritis orco ;
Utque semel demum pudeat vos artis iniquæ,
Discite quæ quondam vos orbi induxit origo...

NOTES COMPLÉMENTAIRES ¹

I. — *Molière, Bossuet et les Jésuites.*

(Page 185). Ces lignes font trembler le chrétien pour le salut éternel de Molière. Bossuet ne le damne pourtant pas, comme on l'a dit ; toutefois nous voudrions que sa sévérité se fût tempérée de quelque compassion, et que son zèle parût moins amer. L'évêque de Meaux ignorait-il donc que, si Molière n'avait pas reçu les derniers sacrements, ce n'était point par sa faute, et qu'après tout, le clergé, quoique d'assez mauvaise grâce, avait accordé à sa tombe les prières de l'Église ? Mais Bossuet oublia tout pour ne voir que le danger résultant pour la morale chrétienne de certaines pièces de Molière, et il avait sur le cœur les efforts qu'il avait dû faire pour détruire dans l'âme de Louis XIV l'effet des leçons de morale facile qu'avait données à ce prince le « poète comédien. »

Quel que soit le sentiment qui ait inspiré cette page, elle a valu à Bossuet de dures critiques, dont ses admirateurs ont peine à le défendre. « La haine de Bossuet, longtemps contenue, éclate enfin dans ces paroles odieuses et anti-chrétiennes. » (F. Génin, dans le *Plutarque français* de Mennechet, 2^e édit., 1845, t. IV, 143 et suiv.). « Impitoyables paroles, trop ineffaçables

1. Nous allons donner les notes explicatives et critiques que leur longueur a empêché d'insérer à leur place naturelle.

pour l'honneur de Bossuet », dit à son tour Eug. Despois (*Le Théâtre français sous Louis XIV*, 1874, in-18, p. 250), et Sainte-Beuve lui-même : « Si l'on a pu concevoir Bossuet combattant Molière, ce n'était certes point sur ce ton. Il semble qu'il y aurait toujours moyen, pour un grand homme, de faire son devoir sans paraître faire son métier. » (*Port Royal*, t. III, p. 308).

M. Lanson s'explique ainsi l'attitude de l'évêque de Meaux : « Bossuet n'aimait pas le rire ; la question du théâtre mise à part, il était de ces âmes graves, toujours vibrantes d'émotion, que le rire blesse comme une dissonance, et qui l'interprètent comme un manque d'intelligence, de respect et de sympathie devant le sérieux de la vie et de la misère humaine. Puis il était prêtre de cette Église qui déclarait infâmes les comédiens et les retranchait de la communion des fidèles, et il avait senti combien l'œuvre de Molière était peu chrétienne. Ne nous scandalisons pas trop du langage de Bossuet : la société, comme la nature, mettait un abîme entre ces deux hommes... » Et M. Lanson n'en conclut pas moins que Bossuet « fut en cette occasion plus pharisien que disciple de Jésus. » (*Bossuet*, Paris, 1894, in-18, p. 435).

Seul parmi les critiques de nos jours, le P. Longhaye estime que l'évêque de Meaux n'a pas besoin d'excuse : « Bossuet, écrit ce lettré délicat, n'a pas damné Molière. Ceux qui croient à l'enfer ne damnent personne ; seulement, la vie du poète étant donnée, ils lui souhaiteraient une autre mort. Voilà tout ce qu'ils pensent et tout ce qu'a dit Bossuet. Eût-il parlé de la sorte s'il avait connu les démarches du mourant pour avoir un prêtre ? J'aime à croire qu'il eût ajouté un mot d'espérance. Mais il est trop clair qu'il n'avait rien à retrancher. » (*Histoire de la littérature française au XVII^e siècle*, Paris, 1895, in-8, t. II, p. 146).

Bourdaloue, dans son sermon sur l'hypocrisie, s'en prit au *Tartuffe*, sans toutefois prononcer le nom de

son auteur. Mais, en général, les Jésuites contemporains de Molière lui étaient plus indulgents que Bossuet, comme le prouve l'építaphe que lui ont consacrée les P. P. Vavasseur et Bouhours :

Molerius, poeta comicus, idemque comædus, elatus nullo funere (Vavasseur, *Epigrammat.*, lib. IV, XIX à XXVII).

Dulce decus scenæ, Moleri, et scriptor et actor,
Gallica cui plausus mille theatra dabant,
Emendata tuis ventosior aula cachinnis,
Plebs petulans sanna facta modesta tua.
Inde minus simulant falsæ pietatis alumni,
Et placet ipsa sibi jam pretiosa minus.
Quid quæ scire volunt nimium doctæque videri ?
Stultitiam agnoscunt, te monitore, suam.
Quin homines hominum didicit ferus osor amare.
Nil stupet hic miris, qui modo cuncta, locis.
Rusticus, urbanus, tua denique scripta jocando
Dum legerent, mores dedidicere rudes.
Gratia sed tanto quæ digna relata magistro est ?
Gens ingrata ! tuis invidie Galle bonis,
Comædo, incultum qui te formaret, egebas ;
Comædo, ingratum qui reprehendat, eges.
Unum peccasti, Moleri ; ut cætera per te
Debuit hoc vitium Gallia scire suum.

Ce que Bouhours a ainsi traduit :

Ornement du théâtre, incomparable acteur.
Charmant poète, illustre auteur,
C'est toi dont les plaisanteries
Ont guéri des marquis l'esprit extravagant.
C'est toi qui par tes momeries
As réprimé l'orgueil du bourgeois arrogant.
Ta muse, en jouant l'hypocrite,
A redressé les faux dévots ;
La précieuse à tes bons mots
A reconnu son faux mérite ;
L'homme ennemi du genre humain,
Le campagnard qui tout admire
N'ont pas lu tes écrits en vain :
Tous deux se sont instruits en ne pensant qu'à rire.
Enfin tu réformas et la ville et la cour ;
Mais quelle en fut la récompense ?
Les Français rougiront un jour
De leur peu de reconnaissance.
Il leur fallait un comédien

Qui mît à les polir son art et son étude ;
 Mais, Molière, à ta gloire il ne manquerait rien,
 Si, parmi leurs défauts que tu peignis si bien,
 Tu les avais repris de leur ingratitude.

II. — *Bossuet interprète de Platon et d'Aristote touchant la question du théâtre.*

(Pages 211 et 212). La pensée de Platon n'a pas la généralité que lui prête la traduction de Bossuet. Celui-ci néglige la restriction mise par le philosophe : à l'exception d'un très petit nombre. Τὸ γὰρ τοὺς ἐπεικτικῆς ἱκανὴν εἶναι λωβᾶσθαι, ἐκτὸς πάνυ τινῶν ὀλίγων, πάνδωνόν που. (Edition Didot, t. II, p. 184). — Disons-le une fois pour toutes, Caffaro aurait pu répliquer que l'autorité de Platon opposée à la poésie dramatique se trouvait fort diminuée du fait qu'il se proposait d'établir dans sa cité idéale la communauté des femmes, et qu'il voulait que celles-ci se livrassent aux mêmes exercices gymnastiques que les hommes, et cela sans autre vêtement que leur vertu (*République*, livre V, trad. Cousin, t. IX, p. 267, 268 ; cf. Didot, t. II, p. 87 (456, 457). Enfin nous apprenons de Diogène Laërte (*op. cit.*) que Platon avait emprunté un bon nombre d'idées à Epicharme, et qu'à sa mort, on trouva sous son chevet les ouvrages de Sophron le comique, à qui il devait divers préceptes de morale.

(Page 214). *Leurs philosophes*. Formule trop générale. Aristote, comme Bossuet le reconnaîtra un peu plus loin, ne proscriit pas absolument la tragédie. Platon, lui-même, dans les *Lois*, ouvrage d'un caractère plus pratique que la *République*, se borne à soumettre les poèmes tragiques à une censure sévère. « Si quelques-uns de ces poètes sérieux que nous appelons tragiques, entraient dans nos murs et venaient nous dire : Peuple hospitalier, nous accorderez-vous le libre accès de votre pays et de votre ville ? Souffrirez-vous que nous y

conduisions notre Muse, et que doit-elle attendre de vos décrets ? S'ils parlaient ainsi, quelle réponse aurions-nous à faire aux enfants et aux chantres des dieux ? Etrangers vénérables, leur dirais-je, nous aussi, nous essayons de construire le plus beau, le plus sublime des drames ; dans tout le plan de notre république, c'est le beau, c'est le grand que nous voulons imiter, et nous ne croyons pas qu'il y ait dans la nature de plus sainte imitation. Vous êtes poètes, nous sommes poètes comme vous, et nous cherchons par la beauté de notre fable à mériter d'être vos rivaux. La loi, la vraie loi nous a promis le succès, noble espérance de la patrie. Ne croyez pas cependant que nous vous laissions ainsi élever en liberté votre scène dans nos places, y amener vos premiers acteurs et, d'une voix plus harmonieuse et plus forte que la nôtre, proclamer devant nos enfants, nos femmes, notre peuple des maximes trop souvent contraires à nos leçons. Nous voudrions nous faire accuser de folie, notre gouvernement serait aveugle, s'il vous donnait cet étrange droit avant d'être informé par ses magistrats devenus vos juges que tous vos vers peuvent être applaudis sans danger sur nos théâtres. Allez donc, fils et nourrissons des Muses faciles, allez prier les magistrats de comparer vos chants aux nôtres, et si vous dites comme nous, si vous êtes mieux inspirés, *nous vous donnerons un chœur pour vos tragédies* ; sinon, poètes aimables, ce n'est pas nous qui pourrons vous entendre. » (*Lois*, lib. VII, trad. Jos. Victor Le Clerc, *Pensées de Platon*, Paris, 1824, in-8, p. 359 à 361. Cf. Didot, t. II, p. 396, (817).

(Page 214). *Ses lamentations*. « Supprimons les lamentations, les plaintes des grands hommes : la raison les désavoue. Non, le sage ne mettra pas au rang des maux la mort d'un autre sage, son ami, et il se gardera bien d'en gémir, comme si cet ami était malheu-

reux. La vertu se suffit à elle-même, et seule elle n'a plus besoin d'autrui pour le bonheur. *Elle ne peut donc voir un mal réel dans la perte d'un fils, d'un frère, d'un trésor.* Jamais on ne l'entend se plaindre ; quels que soient les coups dont le destin la frappe, elle obéit en silence. Pourquoi donc ces gémissements qu'on prête à des héros ? Laissons les pleurs aux femmes, que dis-je ? aux femmes pusillanimes, et ne les permettons qu'aux derniers des hommes, pour que les chefs de la patrie rougissent d'en répandre. » (*République*, lib. III, trad. Le Clerc, p. 341 à 343). Cf. Didot, t. II, p. 41 (388).

(Page 215). Bossuet résume d'un mot un long passage de la *République* (livre X ; cf. Didot, t. II, p. 185-190 (607-643), et encore ce mot évoque ici l'idée d'immoralité, tandis que Platon avait en vue la dissolution de parties entraînant la destruction de l'être corporel, destruction à laquelle l'âme échappe, puisqu'elle n'a point de parties, et qu'ainsi sa simplicité lui assure l'immortalité.

(Page 215). « Nos citoyens ne doivent pas se livrer non plus à des ris immodérés, car cette joie folle est aussi un état convulsif qui bouleverse l'âme. Ne souffrons donc pas que l'on nous montre des hommes d'un grand caractère vaincus par ce rire insensé... » (*Rép.*, l. III, trad. Le Clerc, p. 345 ; Cf. Didot, t. II, p. 41 (388). « Si tu écoutes non seulement sans aversion, mais avec des éclats de gaieté, soit au théâtre, soit dans les conversations, des bouffonneries que tu rougirais toi-même de dire, il t'arrivera la même chose que pour les émotions pathétiques. Ce désir de faire rire, que la raison réprimait auparavant en toi, dans la crainte où tu étais de passer pour bouffon, tu lui donnes carrière, et après avoir nourri à la comédie ce goût de plaisanterie, tu laisses souvent échapper, dans tes relations avec les autres, même

sans y prendre garde, des traits qui font de toi un farceur de profession. » (*Rép.*, l. X, trad. V. Cousin, t. X, p. 261. Cf. Didot, t. II, p. 185, (606).

Mais, sur ce point encore, il fallait corriger la *République* par les *Lois*, où la comédie est tolérée à certaines conditions. « Pour ce qui est des paroles, des chants et des danses, dont le but est d'imiter les corps et les esprits mal faits, disposés naturellement à la bouffonnerie, et généralement de toutes les imitations comiques, il est nécessaire d'en considérer la nature et de s'en former une idée juste. Car on ne peut bien connaître le sérieux si on ne connaît le ridicule, ni en général les contraires si l'on ne connaît leurs contraires, et cette comparaison sert à former le jugement. Mais on ne mêlera jamais dans sa conduite le sérieux avec le ridicule, si l'on veut faire même les plus faibles progrès dans la vertu, et l'on ne doit s'appliquer à connaître la bouffonnerie que pour n'y pas tomber par ignorance, soit dans ses discours, soit dans ses actions, parce que cela est indécent. On gagera pour ces imitations des esclaves et des étrangers ; mais il ne faut pas qu'aucun homme, aucune femme de condition libre témoigne jamais le moindre empressement pour cet art, ni qu'on les voie en prendre des leçons ; et il est bon que ces imitations présentent sans cesse quelque chose de nouveau. Les divertissements dont la fin est d'exciter le rire, et que nous appelons tous du nom de comédie, seront ainsi réglés par la raison et par la loi. » (*Lois*, l. VII, trad. V. Cousin, t. VIII, p. 69 et 70. Cf. Didot, t. II, p. 395 (817).

(Page 217). *Purification des passions*. Aristote (*Poétique*, VI, § 1), définissant la tragédie, nous dit qu'elle excite la terreur et la pitié pour purger ces passions. D'autres que Bossuet ont pensé qu'Aristote ne s'entendait pas lui-même ; tel Saint-Evremont (*De la tragédie ancienne et moderne*). Celui-ci, comme Bossuet,

estime que l'habitude des spectacles dispose à prendre celle des sentiments qui y sont exprimés. Mais Aristote, qui, dans sa *Poétique* et dans sa *Politique* (liv. V, al. VIII, ch. VII) ne dit qu'un mot de sa *catharsis*, avait promis de s'expliquer dans un traité spécial, qu'il n'a pas écrit ou qui ne nous a pas été conservé. Quoi qu'il en soit, différentes explications ont été tentées de cette purification des passions. Suivant les uns, Aristote veut que, s'habituant, au théâtre, à ressentir la terreur et la pitié, l'homme finisse par ne plus agir sous leur influence, s'il lui arrive de les éprouver dans la vie réelle. D'autres disent que la terreur et la pitié, telles qu'on les ressent au théâtre, sont purifiées, en ce sens qu'elles sont débarrassées de ce qu'elles ont de pénible ou de dangereux dans la réalité : malgré l'illusion scénique, on sent bien que les malheurs auxquels on assiste sont purement fictifs, et on ne trouve qu'une pure jouissance dans les émotions qu'ils font naître. (Cf. E. Egger, *Histoire de la critique chez les Grecs*, ch. III, § VII ; H. Weil, *Etudes sur le drame antique*, ch. V, p. 159 à 163). Boileau, dans une lettre à Brossette, s'explique ainsi : C'est en excitant la terreur et la pitié, que « la tragédie peut rendre gai un homme qui était triste, c'est-à-dire le purger de la tristesse. Un homme triste et affligé écoute bien plus volontiers des choses qui lui paraissent tristes et terribles, qu'il n'écoute des choses gaies, qui sont contraires à la disposition de son âme. Or, en écoutant ces choses pitoyables, il prend intérêt, il prend part insensiblement aux événements que lui présente la tragédie, et ces passions nouvelles qu'elle excite en lui, chassent les autres passions, les autres mouvements de son âme qui y causaient la tristesse ; ainsi les passions tristes de la tragédie ont le pouvoir de nous purger de semblables passions. (Edition Laverdet, p. 536). L'interprétation de M. Henri Bremond est d'un autre ordre.

La *catharsis*, dit-il, n'est pas le propre de la tragédie ; elle est le fait de toute poésie digne de ce nom. Le poète n'a pas à se préoccuper de donner des leçons de morale. En effet, la poésie, indépendamment de toute intention didactique comme des idées ou des sentiments qu'elle exprime, agit d'une façon mystérieuse et mécaniquement, par la magie des mots, sur la partie la plus profonde de l'âme, l'élève au-dessus d'elle-même et, l'arrachant à ses préoccupations habituelles, l'établit pour un instant dans le calme, et ce repos aboutit à surexciter bientôt la raison et la volonté, qu'elle porte vers le bien ». Et M. Bremond conclut par deux « axiomes », confirmation et tout ensemble critique des *Maximes* de Bossuet. 1^o Par la nature des choses, l'activité poétique ne peut pas être une activité sermonneuse : toute sorte de didactisme est aussi impossible à la catharsis qu'il est impossible à l'oreille de percevoir les parfums. 2^o Indépendante donc de toute préoccupation immédiatement morale, incapable d'une action immédiate sur le libre arbitre et sur les passions bonnes ou mauvaises, la catharsis n'en reste pas moins, indirectement sans doute, mais très efficacement moralisante. Non seulement elle n'invite jamais au mal — cela, je le répète, ne lui est pas, ne peut lui être défendu ; cela lui est impossible — mais encore, par la sérénité dont elle enveloppe nos facultés de surface, elle éveille nécessairement en nous le désir du bien. » (*Prière et poésie*, Paris, 1926, p. 177 à 206).

(Page 218). Ici encore, Bossuet force la note et donne du texte un commentaire qui n'est pas tout à fait conforme à la pensée de l'auteur. Aristote n'interdit pas la tragédie aux jeunes gens. « La loi doit défendre aux jeunes gens d'assister aux *farces satyriques et aux comédies*, jusqu'à l'âge où ils pourront prendre place aux repas communs et boire du vin pur. L'éducation alors les aura pré-

munis contre les dangers de ces réunions... Nous verrons plus tard s'il ne faut pas, pour la jeunesse, bannir absolument tout spectacle, ou bien, en admettant ce principe, comment il faut le modifier. Pour le moment, nous nous sommes bornés aux généralités indispensables. Théodore, l'auteur tragique, n'avait peut-être pas tort de dire qu'il ne souffrait jamais qu'un comédien, même fort médiocre, parût en scène avant lui, parce que les spectateurs se faisaient aisément à la voix qu'ils entendaient la première. Ceci est également vrai dans nos rapports, et avec les choses qui nous entourent, et envers nos semblables. La nouveauté est toujours ce qui nous charme le plus. Ainsi qu'on rende étranger à l'enfance tout ce qui porte une mauvaise empreinte, et surtout qu'on en écarte tout ce qui sent le vice ou la malveillance. » (*Politique*, l. IV, al. VII, ch. xv, trad. B. Saint-Hilaire, t. II, p. 117 à 119. Cf. édit. Didot, t. I, p. 623, 624 (1336).

(Page 253). *L'Eutrapélie*. Il faut plutôt traduire par *enjouement*, *gaieté de bon aloi*, car l'eutrapélie est une disposition, une manière d'être, διαθήσις, ἔξις, dit la *Morale à Nicomaque*, livre II, chap. VII, et la *plaisanterie* en est seulement la manifestation. Telle que la définit Aristote, l'eutrapélie ne dépasse jamais la mesure ; elle tient le milieu entre la *sauvagerie* ou morosité, qui, non seulement ne se déride jamais, mais s'indigne de toute plaisanterie, et la *bouffonnerie*, qui cherche à faire rire de tout et de tous, au risque de blesser ceux à qui elle s'en prend. Aristote définit ailleurs l'eutrapélie une raillerie de bon ton : Φιλογέλωτες (οἱ νέοι) διὸ καὶ εὐτράπελοι· ἡ γὰρ εὐτραπεία πεπαιδευμένη ὕβρις ἐστίν (*Rhetor.*, II, XII), ce que Robert Estienne traduit ainsi : « Ils aiment à rire, et pour cette cause ils sont ordinairement gausseurs ; car la gausserie est une attelnte donnée accortement et de bonne grâce. »

(*La Rhétorique d'Aristote*, Paris, 1630, in-8, p. 138).

Aristote (*Rhét.*, II, iv, § 9) fait de la raillerie une qualité. « On aime, dit-il, les esprits qui savent avec adresse, et lancer la raillerie, et la supporter ; car, dans les deux cas, c'est un égal plaisir qu'on fait à son prochain, quand on sait se laisser railler et qu'on sait railler avec une juste mesure. » (Trad. de B. Saint-Hilaire, t. I, p. 204). De son côté, Cicéron (*Pro Cœlio*, 3), a dit : « Contumelia, si petulantius jactatur, convicium ; si facetius, urbanitas nominatur ». Et notre Balzac : « La bonne raillerie est une marque de la bonne naissance et de la bonne nourriture (*éducation*) ; est un effet de la raison vive et éveillée, instruite par l'étude et polie par le grand monde. Etant bien apprise comme elle est, elle ne choque ni la coutume, ni la bienséance. En se jouant même, elle conserve quelque dignité, elle vient de l'esprit et va à l'esprit, sans travail ni agitation. » (*Entretiens*, XXXVIII).

(Page 254). Dans ses *Morales*. Aristote ■ traité de l'eutrapélie dans la *Grande morale* (l. I, ch. xxviii, al xxxi), dans la *Morale à Eudème* (l. III, ch. vii) et dans la *Morale à Nicomaque* (l. IV, ch. viii, al. xiv, où renvoie Bossuet ; ajoutez l. II, ch. vii). Il en parle à propos de certaines qualités moyennes entre deux excès, qualités qui contribuent à l'agrément de la vie humaine. Bien qu'il les juge dignes de louange, et qu'il définisse la vertu un milieu entre deux excès, il leur refuse le nom de vertus, et la raison qu'il en donne, c'est que ces qualités viennent de la nature, et non d'un libre choix : Πᾶσαι δ' αὐταὶ αἱ μεσότητες ἐπαινεταὶ μὲν, οὐκ εἰσὶ δ' ἀρεταί, οὐδ' ἐναντία κακία· ἄνευ προαιρέσεως γάρ. (*Morale à Eudème*, l. III, ch. vii). Il semble pourtant que l'eutrapélie résulte souvent d'un effort (et par conséquent d'un choix de la volonté), soit pour corriger un caractère sauvage et rude, soit pour empêcher un

naturel enjoué de dégénérer en bouffonnerie. Saint Thomas a donc eu raison de faire de l'eutrapélie une vertu ; saint Antonin le suit en cela (Part. II, tit. I, 31).

(Page 254). Aristote n'est pas le seul écrivain grec qui ait pris en bonne part l'eutrapélie. Avant lui, Hippocrate a dit : Χρὴ τὸν ἱητρὸν ἔχειν τινα εὐτραπελίην παρακειμένην· τὸ γὰρ αὐστηρὸν δυσπρόσιτον καὶ τοῖσιν ὑγιαίνουσι, καὶ τοῖσι νοσέουσιν. (*Œuvres complètes*, édit. Littré, t. IX, p. 236, § 7). Platon (*Républ.*, livre VIII, 563 ; Cf. Didot, t. II, p. 156), a joint εὐτραπελία à χαριεντισμός ; etc. Dès le temps d'Aristote, le goût excessif des Grecs pour la plaisanterie leur faisait donner aux bouffons le nom d'εὐτράπελοι. Mais, nous dit le Philosophe, entre l'eutrapélie et la bouffonnerie, la différence est grande : Τῶν πλείστων χαιρόντων τῇ παιδιᾷ καὶ τῷ σκώπτειν μᾶλλον ἢ δεῖ, καὶ οἱ βωμολόχοι εὐτράπελοι προσαγορεύονται, ὡς χαριέντες· Ὅτι δὲ διαφέρουσι, καὶ οὐ μικρόν, ἐκ τῶν εἰρημένων δῆλον (*Morale à Nicomaque*, livre IV, ch. viii, al. xiv). Quoi qu'il en soit, l'acception péjorative du mot εὐτραπελία devint de plus en plus fréquente (de même qu'en latin, celle d'*urbanitas*, son équivalent exact), et saint Paul s'en étant servi pour désigner l'un des péchés de la langue, l'autorité de l'Apôtre a été cause que les Pères grecs ont tous condamné l'eutrapélie. Saint Basile, par exemple, a intitulé un chapitre de ses *Constitutions monastiques* Εὐτραπελίας ἀπάσης ἀπέχεσθαι προσήκει. Saint Jean Chrysostome n'est pas moins sévère, comme on le verra un peu plus loin. Telle fut, en ce sens, la force de la coutume que, dans le *Lexique* de Suidas (xi^e siècle), εὐτραπελία n'a plus pour synonymes que μωρολογία, κουφότης et ἀπαιδευσία (Cf. Trench, *Synonymes du Nouveau Testament*, trad.

du pasteur L. Durand, Bruxelles et Paris, 1869, in-8, p. 140 à 146).

Sous l'influence d'Aristote, la scolastique se montra plus indulgente à la nature humaine, et l'eutrapélie fut considérée comme une vertu. Au xvii^e siècle, un protestant d'opinions modérées, Moyse Amyraut écrivait encore : « Quant à ce qu'on appelle *jovialité*, qui ne s'exerce point autrement qu'en faisant un petit rire le monde, il y a quelque lieu de douter si elle eût alors (*c'est-à-dire dans l'hypothèse d'une humanité demeurée dans l'état d'innocence originelle*) trouvé lieu. A cette heure, on tient cette qualité et l'exercice de cette vertu, si vertu se doit appeler, aucunement nécessaire, afin de réjouir l'esprit de l'homme, que les incommodités de la vie attristent ou que le travail fatigue, ou à qui la trop active contemplation des objets difficiles et abstrus donne quelque austérité. » (*La Morale chrestienne*, Saumur, 1652, 6 vol. in-8, t. I, p. 547). Aussi, lorsque Rancé eut entrepris de ramener l'institution monastique à l'austérité des premiers âges, sa tentative souleva des protestations, et l'on fit à son traité *De la sainteté et des devoirs de la vie monastique* des objections auxquelles il opposa une réponse dont Bossuet, son ami, dut s'inspirer. (*Eclaircissements sur quelques difficultés...*, Paris, 1685, in-4, p. 230 à 251.) « On dit, écrit-il, que cette manière de railler et de se divertir, bien loin d'avoir rien qu'on puisse reprendre, est une vertu que les anciens ont appelée *εὐτραπεία*... Je sais que les anciens ont pris ce terme en bonne et en mauvaise part, et qu'ils lui ont donné des sens différents, mais je sais bien que ni les uns ni les autres ne peuvent mériter le nom de vertu... Les philosophes, qui voyaient les choses avec la seule lumière de la nature, ont pu regarder cette disposition comme quelque chose de louable, d'utile et même de nécessaire au commerce et à la société civile. Mais les chrétiens qui en jugent par le sentiment

de la foi, ont des vues bien différentes... Les personnes qui vivent dans les commerces du siècle, qui sont appesanties par ses soins, dissipées et emportées par le torrent de ses affaires, qui n'ont ni ces sentiments ni ces vues, sont à plaindre. Ils peuvent cependant alléguer comme des excuses les nécessités et les engagements qui sont attachés à leur état, et quoiqu'elles ne les disculpent pas au jugement de Dieu, elles les rendent en quelque façon moins coupables. » Mais, pour ceux que la bonté de Dieu a tirés de ces embarras, c'est-à-dire pour les moines, il en va tout autrement, et leur vie doit être un « gémississement continu », et « une sainte tristesse. » (Page 207).

Un bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, Dom Joseph Mège réclama, même pour les moines, le droit de se contenter d'une vertu plus à la portée du commun des hommes. Jésus-Christ, disait-il, a fait du rire la récompense de la tristesse et des larmes : donc le rire n'est pas une mauvaise chose. Saint Benoît n'a interdit que le rire excessif. « Il ne veut bannir de ses monastères ni du cœur de ses religieux une joie juste et modérée qui épanouit le cœur et qui fait rire modestement... Mais, s'il n'est pas défendu de rire, il n'est donc pas absolument défendu de dire dans la conversation quelque chose d'agréable et qui puisse contribuer à la joie et au divertissement de la compagnie, surtout dans les conversations, qui ne sont destinées que pour délasser l'esprit de ses fatigues et pour le réjouir quand il est abattu de chagrin. » (*Commentaire sur la règle de saint Benoît*, Paris, 1687, in-4, p. 192 à 195). On sait que Bossuet, approbateur des ouvrages de Rancé, intervint auprès des supérieurs de la congrégation de Saint-Maur, et que ceux-ci, désavouant D. Mège, supprimèrent son *Commentaire*.

III. — *Saint Thomas savait-il le grec ?*

(Page 254). Launoy ayant assuré que saint Thomas ne comprenait pas cette langue, *græce non intelligebat* (*Epist. I ad Antonium Faurum*, 1^{er} mai 1664, dans les *Epistolæ omnes*, Cambridge, 1689, in-fol., p. 3), un dominicain zélé pour la gloire de son ordre, le P. Bernard Guyard entreprit d'établir que le Docteur angélique en avait une parfaite connaissance : *Dissertatio utrum S. Thomas calluerit linguam Græcam*, Paris, 1667, in-8. Le P. Jean Nicolai, autre dominicain, réfuta, sous le pseudonyme d'Honoré de Saint-Grégoire, l'écrit de son confrère : *In dissertationem de fictitio sancti Thomæ græcismo summaria epistolaris discussio*, Paris, 1668, in-12 ; à quoi le P. Guyard répliqua : *Adversus metamorphoses Honorati a S. Gregorio*, Paris, 1670, in-8. (Ce P. Guyard est le même qui crut pouvoir soutenir que l'assassin de Henri III ne fut pas Jacques Clément, mais un ligueur affublé d'une robe de dominicain : *La fatalité de Saint-Cloud*, s. d.). Bien qu'ayant à se plaindre du P. Nicolai, le savant J. Combefis n'osait pas prendre parti en cette querelle : *Prolusio ad præfationem apologeticam in P. Nicolai editionem novam Catenæ aureæ D. Thomæ*, Paris, 1668, p. 60 et 61). La question fut reprise au XVIII^e siècle par le P. de Rubeis (al. de Rossi). Celui-ci nous apprend que saint Thomas, s'étant aperçu des défauts des traductions d'Aristote en usage de son temps, en fit faire une nouvelle par son confrère Guillaume de Brabant (al. de Moerbeke), ce qui prouve chez lui au moins une certaine connaissance du grec. Il nous le montre aussi discutant, à l'aide de leur étymologie, le sens de plusieurs termes grecs. D'où nous concluons qu'il avait au moins quelques notions de la langue grecque et que, s'il ne la connaissait point parfaitement par lui-même, il avait consulté quelque confrère plus habile que lui. Quoi qu'il en soit, on ne

peut pas dire sans injustice que saint Thomas « n'était pas attentif au grec ». (Voir J. François Bernard de Rubeis, *De gestis et scriptis ac doctrina sancti Thomæ Aquinatis disputationes criticæ et apologeticæ*, Venise, 1758, in-4, ouvrage reproduit dans le tome I^{er} de l'édition monumentale des Œuvres de saint Thomas, commencée par le cardinal Zigliara, Rome, 1882, in-fol., dissert. XXIII, cap. I et II ; XXX, cap. III et IV. Cf. Eusèbe Renaudot, *Disquisitio de barbaricis Aristotelis librorum versionibus*, dans le tome XII de la *Bibliotheca græca* de Fabricius, édit. de Hambourg, 1728, in-4, ; Jacob. Brucker, *Historia critica Philosophiæ ; Chronica Slavica*, ad annum 1273, dans Lindembrog, *Scriptores rerum germanicarum septentrionalium*, Francfort, 1609, in-fol, p. 224 ; le P. Mandonnet, *Siger de Brabant*, Louvain, 1911, in-4, t. I, p. 41, renvoyant à L. Schütz, *Der hl. Thomas von Aquin und sein Verständniss des Griechischen*, dans *Philosophisches Jahrbuch*, 1895, et à E. Rolfes, *Bemerkungen zu dem Aufsätze von Prof. L. Schütz*, dans *Jahrbuch für Philosophie und spekulative Theologie*, 1896 ; J. Durantel, *Saint Thomas et le Pseudo-Denis*, Paris, 1919, in-8, p. 39 à 49.

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION	7 à 65
Rapports du clergé français et du théâtre depuis le xvii ^e siècle. — Discussion au sujet de l'innocence des spectacles : le P. Caffaro et Bossuet, etc. Les <i>Maximes et réflexions sur la Comédie</i> .	
Dissertation du P. Caffaro, défenseur du théâtre	67
Lettre de Bossuet au P. Caffaro.....	121
Réponse du P. Caffaro à Bossuet.....	143
Lettre du P. Caffaro à l'archevêque de Paris....	149
Lettre de Boursault à l'archevêque de Paris....	157
MAXIMES ET RÉFLEXIONS SUR LA COMÉDIE.....	169
I. Occasion et dessein de ce traité...	169
II. A quoi il faut réduire cette question	171
III. Si la Comédie d'aujourd'hui est aussi honnête que le prétend l'auteur de la Dissertation.....	171
IV. S'il est vrai que la représentation des passions ne les excite que par accident.....	175
V. Si la Comédie d'aujourd'hui purifie l'amour sensuel.....	183

VI. Ce que c'est que les mariages du théâtre.....	188
VII. Paroles de l'auteur, et l'avantage qu'il tire des confessions.....	190
VIII. Crimes publics et cachés dans la Comédie... La concupiscence répandue dans tous les sens....	191
IX. Qu'il faut craindre, en assistant aux comédies, non seulement le mal qu'on y fait, mais encore le scandale qu'on y donne.....	198
X. Des périls qu'on cherche et de ceux qu'on ne peut éviter.....	200
XI. Si on a raison d'alléguer les lois en faveur de la Comédie.....	201
XII. De l'autorité des Pères.....	205
XIII. Si l'on peut excuser les laïques qui assistent à la comédie.	207
XIV. Réponse à l'objection qu'il faut trouver du relâchement à l'esprit humain.....	210
XV. La tragédie ancienne... condamnée par les principes de Platon.	213
XVI. Les pièces comiques et visibles rejetées par les principes du même Platon.....	215
XVII. Que les femmes ne montaient pas sur l'ancien théâtre.....	216
XVIII. Sentiment d'Aristote.....	217
XIX. Autre principe de Platon sur cette matière.....	219
XX. Silence de l'Écriture sur les spectacles, etc.....	221
XXI. Réflexion sur le Cantique des cantiques et sur le chant de l'Église	224

XXII. Exposition de la doctrine de saint Thomas.....	226
XXIII. Première et seconde réflexion sur la doctrine de saint Thomas...	228
XXIV. Troisième réflexion sur la doctrine de saint Thomas.....	231
XXV. Quatrième, cinquième et sixième réflexion ; passages exprès de saint Thomas et conciliation de ses sentiments	233
XXVI. Sentiment de saint Antonin.....	236
XXVII. Profanation de la sainteté des fêtes et du jeûne introduite par l'auteur.....	240
XXVIII. Doctrines de l'Écriture et de l'Église sur le jeûne.....	240
XXIX. Nouvel abus de la doctrine de saint Thomas.....	242
XXX. Profanation du dimanche ; étrange explication du précepte de la sanctification des fêtes.....	247
XXXI. Réflexions sur la vertu qu'Aristote et saint Thomas, après lui, ont appelée <i>Eutrapelia</i>	252
XXXII. Passages de saint Ambroise et de saint Jérôme sur les discours qui font rire.....	257
XXXIII. Passage de saint Basile sur le sérieux de la vie chrétienne.....	262
XXXIV. Conséquences de la doctrine précédente.....	265
XXXV. Conclusion de tout ce discours....	266

APPENDICE.

Poèmes publiés à l'occasion de l'écrit de Bossuet.....	277
--	-----

Satire de Gacon.....	277
Epître de Pierre Bardou.....	279
Poème de Soucanye.....	285
NOTES COMPLÉMENTAIRES.	
I. Molière, Bossuet et les Jésuites....	291
II. Bossuet interprète de Platon et d'Aristote touchant la ques- tion du théâtre	294
III. Saint Thomas savait-il le grec ?...	305

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 20 MAI 1930
PAR F. PAILLART A
ABBEVILLE (SOMME)

ÉDITIONS BERNARD GRASSET

COLLECTION "LA VIE CHRÉTIENNE"

(Première série)

- E. B. ALLO *Le Scandale de Jésus.*
CH. JOURNET *L'Union des Eglises.*
J. LEBRETON *La vie chrétienne au
premier siècle de
l'Eglise.*
BRIAN-CHANINOV *L'Eglise Russe.*
J. GUIRAUD *L'inquisition Médié-
vale.*
J. HUBY *L'Evangile et les
Evangiles.*
DOM CABROL *La Prière des premiers
Chrétiens.*
EUGÈNE JACQUIER *La Parole de Dieu.*

Chaque volume 12 fr.

- J. BONSIUVEN *Sur les Ruines du
Temple.* (Except. 15 fr.)
E. PEILLAUBE *La destinée humaine.*
(Except. 15 fr.)

COLLECTION "LES GRANDS ORDRES MONASTIQUES"

- EDOUARD SCHNEIDER. *Les Heures Bénédic-
tines.*
RENÉE ZELLER *La Vie Dominicaine.*
ANDRÉ GEORGE *L'Oratoire.*
EMILE BAUMANN *Les Chartreux.*
GEORGES RIGAULT *Les Frères des Ecoles
Chrétiennes.*
J. ANCELET-HUSTACHE *Les Clarisses.*
M.-M. VAUSSARD *Le Carmel.*
LÉONCE CELIER *Les Filles de la Charité*

Chaque volume 12 fr.